



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



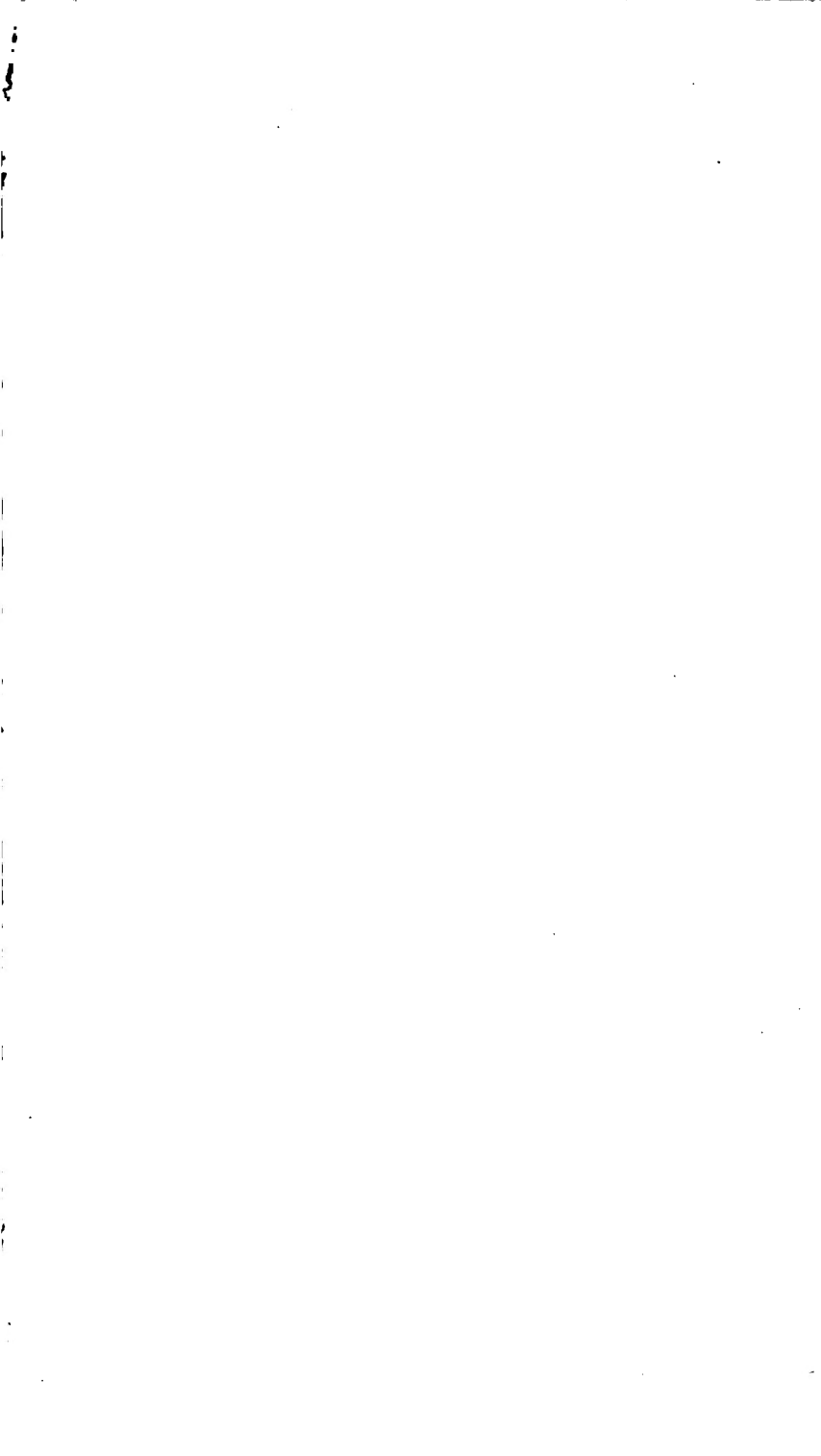
3 3433 07137065 8













~~550-5-15.~~

DAF

~~1144-51~~

2



# LA FRANCE

## SOUS SES ROIS.



THE  
JOURNAL  
OF  
THE  
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE  
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND  
VOLUME 10  
PART 1  
1880  
LONDON  
PUBLISHED BY THE INSTITUTE  
21, BEDFORD SQUARE, W.C.



# LA FRANCE SOUS SES ROIS;

## ESSAI HISTORIQUE

SUR LES CAUSES qui ont préparé et consommé  
la chute des trois premières dynasties;

PAR A. H. DAMPMARTIN.

---

« Du haut de son immutabilité, Dieu semble  
» se jouer des choses humaines, en les laissant  
» dans une révolution éternelle. »

MASSILLON.

---

TOME TROISIÈME.

PARIS,

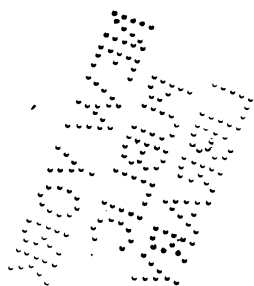
Chez LE NORMANT, Imprimeur-Libraire;

LYON,

M.<sup>me</sup> J. BUYNAND née BRUYSET, Libraire.

---

1810.



# ESSAI HISTORIQUE

## SUR LES CAUSES

### QUI ONT PRÉPARÉ ET CONSOMMÉ

## LA CHUTE DES

# TROIS PREMIÈRES DYNASTIES

## EN FRANCE.

---

### SUITE DE LA TROISIÈME DYNASTIE.

---

**D**OUZE jours avant sa mort, le malheureux **Henri III.** Charles IX avoit remis entre les mains de sa <sup>1574</sup> mère une autorité qu'il n'avoit plus la force de conserver. Dès le lendemain, Catherine fut déclarée régente jusqu'à l'arrivée de Henri III (1). Le premier trait de sa politique fut d'obtenir cette étonnante stipulation : « La » reine a bien voulu accepter la régence aux » instantes prières du duc d'Alençon, du roi

---

(1) Henri III monta sur le trône à l'âge de 23 ans.

Henri III. » de Navarre, du cardinal de Bourbon et des  
 1574 » présidens et conseillers à ce députés. »

La régente signala les premiers jours de son gouvernement par un acte de vengeance : elle fit trancher la tête à Montgomméri. Il falloit plaindre et non punir du meurtre de Henri II, un homme qui sans doute s'étoit rendu coupable par son obstination dans les troubles religieux. Il est des accidens d'une nature si grave et si malheureuse, que l'innocence peut affoiblir le regret d'en avoir été l'instrument involontaire ; mais elle ne sauroit soustraire à la loi de fuir l'éclat et de s'ensevelir dans l'obscurité. Montgomméri mourut avec un calme rare ; protesta qu'il n'avoit jamais trahi son prince, qu'il ne se reprochoit aucune offense contre personne, et qu'il ne vouloit pas abandonner sa religion. Vigore, archevêque de Narbonne, lui représentant que sa conversion assureroit le salut de son ame, et porteroit quelques soulagemens au sort de ses onze enfans (neuf fils et deux filles), que l'arrêt *dégradoit de noblesse, déclaroit vilains intestables, incapables d'offices* ; il répliqua d'une voix forte ces mots sublimes : « S'ils n'ont la vertu des nobles pour s'en relever, je consens à l'arrêt. »

Henri, que l'ennui accabloit en Pologne, quitta Varsovie avec l'empressement d'un captif qui s'échappe de sa prison. Les Polonais offensés d'un tel abandon, dépêchèrent



à sa poursuite des envoyés ; ils le trouvèrent **Henri II.** accompagné seulement de treize personnes , <sup>1574</sup> et n'obtinrent que des promesses vagues. Il eut soin d'éviter le territoire des états protestans , vit sur sa route l'empereur et les Vénitiens , fut accueilli par des fêtes en plusieurs endroits , mais ne prêta qu'une légère attention aux sages conseils qui lui furent donnés. Le duc de Savoie abusa de son excessive facilité : « Pour récompense d'une collation , » on lui demanda la ville de Pignerol et » et celle de Sevillanne. »

Catherine vint à Avignon au-devant de l'objet de son exclusive prédilection : elle lui amena le duc d'Alençon , et le roi de Navarre qui , depuis la faction des *politiques* , étoient demeurés prisonniers : Henri leur pardonna et les embrassa.

Le séjour d'Avignon mit en évidence l'humeur fantasque et la conduite hypocrite du nouveau monarque : il se fit aggréger parmi les pénitens , parcourut la nuit et le jour la ville en procession , et devint un objet de scandale. Catherine de Médicis se prêta sans murmure à ces déportemens indécens , et le cardinal de Lorraine mourut pour avoir , en courtisan habile , voulu jouer un rôle dans ces promenades nocturnes , « avec les jambes » et les pieds nus malgré la pernicieuse franchiseur du terrain. »

La reine mère voulut que le roi de Navarre se mêlât parmi les pénitens-bleus, Henri , que

**Henri III.** ses faiblesses n'empêchoient pas de bien con-  
1574 noître les hommes , dit en riant : « Mon beau-  
» frère n'est guère propre à tout cela. »

1575 La cérémonie du sacre fut marquée par une circonstance frivole en elle-même , mais dans laquelle les assistans crurent voir le pronostic d'un avenir fâcheux , et non un simple effet du hasard. Au moment où l'on posa la couronne sur la tête du roi , il dit : « Qu'elle le blessait , et deux fois elle parut » prête à tomber. » L'espoir d'attacher des partisans à la cour fit , dans cette journée , porter à huit le nombre des maréchaux de France : Bellegarde et Montluc furent honorés de cette dignité.

Après son couronnement , Henri épousa Louise de Lorraine , fille du comte de Vaudemont. Cette intéressante princesse fit , à l'ambition de ses parens , le sacrifice de la tendresse que le comte de Luxembourg lui avoit inspirée : elle n'obtint jamais les égards de son époux , quoique sa douceur et sa vertu fussent relevées encore par les grâces de sa personne.

Catherine reconnut bientôt la fausseté de l'une de ses prédictions. A la mort du cardinal de Lorraine , elle avoit dit d'un air satisfait : « Nous aurons maintenant la paix , » car ce malheureux prêtre étoit le seul qui » l'empêchât. » Mais Henri portant une haine égale aux Guise et aux Calvinistes , déclara la guerre à ces derniers , d'après le conseil

imprudent de Villequiers. Le prince de Condé <sup>Henri III.</sup> et d'Amville se firent reconnoître chefs du <sup>1575</sup> parti protestant.

Le prince de Condé, à la tête d'un corps d'Allemands, s'avança vers Paris. D'Amville combattit dans le Languedoc avec des alternatives de revers et de succès, le frère de ce fameux d'Assier mort devant la Rochelle. Tavanès se rendit maître de Périgueux, de Brive-la-Gaillarde et d'Uzerche. Merles surprit Issoire. Montbrun dans le Dauphiné, expia par le dernier supplice l'insolente franchise d'un de ses propos : « Le roi me parle tous les jours en maître ; mais en temps de guerre, lorsque l'on a le pot en tête et le cul sur la selle, tout le monde *est pair et compagnon*. » Lesdiguières le remplaça.

Le roi ne prit qu'avec répugnance le commandement d'un corps de troupes, et tenta de s'emparer de la petite ville de Livron, d'où les habitans le repoussèrent en l'accablant d'injures : « Approchez assassins, vous ne nous trouverez pas endormis comme l'amiral. »

Henri se livra tout entier à son dépit, et insulta devant une cour nombreuse son frère le duc d'Alençon. Il lui reprocha d'avoir envoyé deux gentilshommes en Pologne, dans la vue de s'opposer à son retour, et d'avoir nouvellement tenté de corrompre un de ses valets-de-chambre pour qu'il l'empoisonnât. Revenu de cet emportement déplacé, il

**Henri III.** éprouva la terreur qui caractérise les hommes  
1575 foibles , et qui ne leur laisse de ressource que dans l'alternative du crime ou de la bassesse. Il appela le roi de Navarre dans son cabinet , et le conjura par de vives instances d'être l'assassin du duc. Le héros n'envisagea qu'avec horreur un attentat qui l'eût élevé sur le degré le plus prochain du trône : son refus aussi ferme que généreux , sauva les jours de l'héritier présomptif du trône qui , d'après l'avis salutaire de quelques-uns de ses partisans , courut avec les foibles débris des *politiques* se joindre aux Protestans.

Guise fut revêtu de l'exercice entier du pouvoir , malgré la haine et la défiance qu'il inspiroit. La reine mère , dans l'espoir de diminuer les inconvéniens de cette fausse démarche , tira de la Bastille les maréchaux de Montmorenci et de Cossé.

A Château-Thierry , Guise reçut au visage une blessure qui ralentit peu l'activité de ses projets , et qui lui valut le surnom de *Balafre*.

1576 Le roi de Navarre s'échappa de la cour , reprit son ancienne religion , et devint le principal chef des Protestans. Sa présence éclipsa entièrement le duc d'Alençon , trop foible pour ne pas concevoir une jalousie dont la reine mère sut habilement profiter. Henri , témoin inactif des opérations de la guerre et des conférences pour la paix , se donnoit en spectacle aux habitans de Paris. Ce fut sans

peine que ce prince accorda un édit de pacification qui reconnoissoit libre le culte de la religion prétendue réformée ; autorisoit la sécularisation soit des prêtres, soit des moines mariés, et créoit dans les parlemens, des chambres de justice composées de deux présidens et de six conseillers mi-parties de Catholiques et de Protestans. Les arrêts rendus contre l'amiral , contre ses partisans , contre la Môle et Coconnas , furent annullés : les Protestans obtinrent en outre huit places de sûreté ( 1 ). Le duc d'Alençon se laissa facilement séduire par la vue des jeunes femmes que Catherine conduisoit sur ses pas , et qu'elle appeloit son *escadron volant*. Les droits honorifiques sur la Touraine , le Berry et l'Anjou, réunis à une pension de cent mille écus d'or, satisfirent les vœux d'un prince léger.

Cependant depuis son retour de Pologne , Henri paroissoit plongé dans une sombre mélancolie , qui dérhoit de trois sources amères : la honte de son départ de Pologne , les suites d'un excès de débauche à Venise , et les regrets de la mort cruelle de la princesse de Condé. Presque inaccessible , il ne se laissoit approcher que par un petit nombre de favoris : ces jeunes gens prétendirent soulager ses ennuis , et dépravèrent son imagination. La plus honteuse débauche lui devint familière. Les hommes honnêtes rougissoient

---

(1) Montpellier , Aigues-Mortes , Rioms , Périgueux , la Réole , etc.

Henri III. à la seule vue de sa parure efféminée. Ses  
1576 mains étoient chargées de bagues, ses bras entourés de chaînes de perles que des chiffres interrompoient, et ses oreilles ornées de riches pendants. Un chapeau couvert de broderie, surmontoit son énorme coiffure et se lioit sous son menton avec un ruban chargé de perles et de pierreries, un éventail lui servoit à garantir son teint du hâle; enfin toutes les parties de son habillement, jusqu'à son épée même, étoient imprégnées de parfums recherchés.

Quelquefois il se dépouilloit de ses riches atours et s'arrachoit à sa vie voluptueuse. On le voyoit alors couvert d'un sac de pénitent, un gros chapelet à la main, parcourir les rues en procession; faire des retraits chez les capucins, et ne prendre que le nom de frère Henri. « Il se fit bâtir un grand et beau » logis au marché aux chevaux, avec certaines petites cellules pour aller là passer » quelques semaines en simagrée de dévotion. » Sixte-Quint, informé de ces scènes bizarres, exprima par un mot heureux le mépris qu'elles lui inspiroient : « J'ai fait ce » que j'ai pu pour me tirer de la condition » de moine, et le roi de France fait tout ce » qu'il peut pour y tomber. »

Les pénitences ainsi que les fêtes se partageoient entre le monarque et les favoris, qui, flétris par l'épithète de *mignons*, consumèrent des richesses énormes et envahirent les



emplois les plus éminens. Un mélange si monstrueux de prodigalité, de débauche et d'hy-<sup>Henri III.</sup>  
pocrisie, produisit le mécontentement et le <sup>1576</sup>  
scandale. Toutes les classes de la société furent  
soulevées (1).

Les Guise profitèrent de ces mouvemens <sup>1577</sup>  
d'indignation pour presser la marche de leurs  
funestes desseins. Depuis plusieurs années ces  
princes ne servoient l'état avec gloire que  
pour s'aplanir la route du trône. Ils présen-  
tèrent l'édit de pacification comme un attentat  
qui menaçait la religion catholique, et sous le  
prétexte de défendre le culte saint, ils for-  
mèrent cette ligue qui coûta tant de larmes,  
tant de sang, et dont les derniers germes

(1) Des vers satiriques circulèrent, les sermons furent semés d'invectives, et les murailles couvertes de placards outrageans. La plupart de ces libelles blessent trop la décence, pour être cités par un écrivain qui respecte le public. Afin d'en donner une idée, je vais rapporter un quatrain, la fin d'un sermon, et l'un des placards.

« Puisque Henri roi des François  
» N'en aime que quatre ou trois,  
» Il faut que trois ou quatre  
» Aillent ses ennemis combattre. »

« Valois est un Turc par la tête, un Allemand par le  
» corps, une harpie par les mains, un Anglais par la jarretière,  
» un Polonais par les pieds, et un vrai diable en l'ame. »

« Henri par la grâce de sa mère, inutile roi de France et  
» de Pologne, imaginaire concierge du Louvre, marguillier  
» de Saint-Germain-l'Auxerrois, bateleur des églises de  
» Paris, gendre de Colas, godronneur des collets de sa femme  
» et friseur de ses cheveux, mercier du palais, visiteur  
» d'étuves, gardien des quatre-mendiens, père conscrit des  
» blancs-battus, et protecteur des capucins. »

Henri III. ne furent étouffés qu'après un demi-siècle de  
1577 tourmens. Le cardinal de Lorraine en avoit  
dès long-temps conçu le projet et jeté les fonde-  
mens, par la réunion des confréries qui fa-  
cilitèrent les progrès de ses neveux.

Cette crise terrible, durant le cours de la-  
quelle « furent fauchées des races royales en-  
tières, » nous présente une association qui,  
masquée du voile de la religion, couvrit la  
France entière. Comme dans toutes les entre-  
prises contre l'ordre, la foule crédule servit  
en aveugle des chefs qui par des assurances  
pompeuses de zèle en faveur du vrai culte  
et d'amour de la patrie, cachèrent leur désir  
de chasser les Valois et de fonder une nou-  
velle dynastie. Des agens habiles répandoient  
avec art que les Guise étoient issus du sang  
de Charlemagne. La masse des hommes hon-  
nêtes, mais ignorans, ne voyoit dans la maison  
régnante que les descendans d'un usurpateur.

Les maximes de la ligue portoient le carac-  
tère d'une rigoureuse intolérance, et mon-  
troient l'intention de créer dans l'état une puis-  
sance au-dessus de celle du monarque : « Qui-  
» conque refusera ou différera d'entrer dans  
» la sainte union, sera réputé ennemi de Dieu,  
» déserteur de la religion, rebelle à son  
» roi, traître et proditeur de sa patrie, aban-  
» donné de tous et exposé à toutes les injures  
» et oppressions qui lui pourroient survenir.  
» — Le chef seul décidera les contestations  
» qui pourroient survenir entre les confé-

» dérés, et ils ne pourront recourir aux ma- Henri III.  
» gistrats ordinaires sans sa permission. » Tout 1577.

membre admis devoit ajouter cette formule à son serment : « Je promets sur ma vie et sur  
» mon honneur, de me conserver dans la  
» sainte union jusqu'à la dernière goutte de  
» mon sang, sans m'en départir ni sans y  
» contrevenir, pour quelque commandement,  
» prétexte et sujet qui s'en puisse présenter. »

Le duc d'Alençon, nommé dans la suite le duc d'Anjou, avoit plus que personne applaudi au traité ; mais son humeur inconstante, et plus encore son dépit du peu d'égards des Protestans, l'entraînèrent vers la ligue. Henri se vit en butte aux entreprises de deux factions puissantes. Ne se voyant soutenu que par un petit nombre de sujets fidèles, il manqua de l'énergie nécessaire pour résister à cette double attaque. Persuadé que son unique ressource étoit de s'attacher l'un des partis, il commit l'imprudence de se déclarer chef de la ligue. Dès ce jour, les Protestans lui vouèrent une haine implacable, et les ligueurs le méprisèrent comme un esclave dont la soumission ne devoit point empêcher la perte.

Les états de Blois, livrés au parti dominant, prétendirent que le droit de défendre l'exercice de toute autre religion que de la catholique, leur appartenoit. Le roi de Navarre et le prince de Condé, pressés de se rendre au milieu de leurs ennemis, prirent

Henri III. les armes. L'assemblée se dissipa sans avoir  
1577 produit aucun avantage. Bodin se couvrit  
d'un honneur personnel , par la force et la  
sagesse de ses discours. Il s'éleva contre la  
guerre , « crainte de renouveler les plaies  
» du royaume, qui étoient encore toutes san-  
» glantes. »

Le roi , dans la fausse espérance d'apaiser  
le mécontentement de son frère , le déclara  
lieutenant-général du royaume , et lui donna  
une armée à commander. Un corps consi-  
dérable marcha sous les ordres du duc de  
Mayenne , qui causoit moins d'alarmes que  
le duc de Guise. Une flotte fut équipée par  
les soins de Lansac.

La guerre civile sembla perdre une partie  
de son acharnement. Le duc d'Anjou s'em-  
para de la Charité et d'Issoire. Mayenne se  
rendit maître de Brouage à la suite d'un long  
siège , et malgré les efforts du prince de  
Condé pour secourir cette place. Lansac joignit  
la flotte des Rochellois commandée par Cler-  
mont , la battit , enleva deux de ses plus gros  
vaisseaux , prit l'île d'Oléron , le cap de  
Blaye , et bloqua le port de la Rochelle.  
D'Amville se plaignit avec hauteur du peu  
d'égards que lui rendoient les chefs des Pro-  
testans , et signa un accommodement parti-  
culier. Le roi de Navarre ne se renferma  
qu'à regret dans le plan de fatiguer ses en-  
nemis par des excursions , dont les succès  
n'avoient que peu d'importance. Henri troublé

dans sa voluptueuse indolence , et jaloux des succès de son frère , interrompit le cours Henri III.  
1577 avantageux des opérations , reçut les avances des Protestans , et signa dans Poitiers un édit de pacification presque aussi favorable que celui qui l'avoit précédé.

Seroit-il donc vrai que lorsque l'homme est fortement entraîné par une passion , ni les succès , ni les revers ne parviennent à le détourner entièrement de son objet ? Henri , assis sur un trône chancelant , dont l'autorité languissoit sans force , et qui voyoit même ses jours menacés , s'occupe au milieu de si grands périls , de l'abaissement de la noblesse. Les princes du sang qui s'étoient , dans le principe , honorés d'être comptés parmi les pairs du royaume , eurent l'orgueil de dédaigner ce rang , jadis le plus respecté de tous ; prirent le pas sur les autres pairs de France , 1578 et se placèrent entr'eux , suivant l'ordre de leur naissance , sans aucun égard à la date de leur pairie. Ce changement frappa le corps de la noblesse dans la dignité de ses chefs , et ne fit que présager une usurpation encore plus désavantageuse. Des lettres - patentes ordonnèrent « qu'aucun des pairs nouveaux créés » ne pourroit précéder les grands-officiers de » la couronne , savoir : Le connétable , le » chancelier , le garde-des-sceaux , le grand- » maître , le grand-chambellan , l'amiral , » les maréchaux de France et le grand- » écuyer. » Le parlement , jaloux de rem-

Henri III. placer la noblesse dans ses honneurs , et plus  
1578 encore dans sa puissance , s'empessa de sous-  
crire à ces déclarations. Le premier prési-  
dent , Christophe de Thou , eut bien le front  
de dire : « Sire , nous payons dans cette cir-  
» constance un juste tribut d'éloges à votre  
» majesté , en l'assurant que depuis le règne  
» de Philippe de Valois , aucun de nos sou-  
» verains n'a autant fait en faveur de la loi  
» Salique. »

La fureur des duels fut poussée si loin ;  
qu'elle devint une calamité publique. Les  
hommes les plus éclairés et les moins suspects  
sur la valeur , annoncèrent dans leurs plaintes  
énergiques : « Que si l'on vouloit bien compter  
» tous ceux qui se tuent par ces discordes ,  
» on trouveroit qu'il s'est trouvé des batailles  
» où il n'est pas mort tant de noblesse et de  
» soldats. » Ce funeste désordre prenoit son  
origine dans différentes causes. « Nos troubles  
» avoient banni l'antique concorde , aigri  
» l'esprit des Français. » La défense expresse  
des combats judiciaires laissoit un libre cours  
à la fougue des passions. Chacun apprécioit  
à son gré la nature des insultes , et cherchoit ,  
suivant son caractère , à en tirer une ven-  
geance plus ou moins prompte. La vanité ,  
le courage et le point d'honneur imposèrent  
une loi sous le joug de laquelle les adversaires  
les plus ardens de ce coupable excès furent  
assujettis.

Henri portoit dans ses goûts insensés les



faiblesses et les penchans des femmes. Aussi Henri III. désiroit-il que ses mignons eussent des que-<sup>1578</sup>relles et s'y distinguassent. Quoique ces jeunes voluptueux reconnussent la valeur comme l'unique qualité digne de quelque estime, cependant les délices d'une vie molle et les plaisirs attachés aux honneurs, leur firent quelque temps supporter les bravades souvent grossières de Bussi d'Amboise, le mignon du duc d'Anjou, « et le plus redouté des que-  
relleurs. » Bientôt, persuadés que la seule apparence du défaut de courage mettroit au hasard leur crédit et leurs jouissances, ils entrèrent dans la lice. Caylus, Maugiron et Livarot se battirent contre d'Antragues, de Riberac et Schomberg. Henri eut des larmes à répandre sur la mort de Caylus et de Maugiron, l'un des objets de ses affections. Dans son indécente et puérile douleur, « il fit  
» tondre leurs têtes et emporter et serrer  
» leurs longs cheveux ; ôta à Caylus les pen-  
» dans de ses oreilles que lui-même aupara-  
» vant lui avoit donnés et attachés. » L'église de St. Paul fut profanée par les statues en marbre de ces deux favoris.

Henri, blessé de l'avilissement dans lequel étoit tombé l'ordre de St. Michel, que l'on appeloit le *Collier à toutes bêtes*, institua l'ordre du St. Esprit, qui présenta dans sa<sup>1579</sup> naissance divers signes des qualités opposées que l'on rencontroit dans le fondateur. Son esprit pénétrant sut, en exigeant la religion

**Henri III.** catholique dans les nouveaux chevaliers ,  
1579 offrir aux seigneurs protestans un appât séduisant. Son penchant à la superstition dicta le choix du nom , afin de rendre honneur à la fête de Pentecôte , jour auquel les Polonais l'avoient élu , et les Français reçu comme leur souverain. Son goût pour les frivolités se complut dans la recherche de l'habillement des chevaliers , et parsema de chiffres amoureux le grand collier qui supportoit l'un des symboles de la divinité (1). La première promotion des chevaliers valut à Henri une réponse qui dut remplir son ame de remords. Il demanda à Charles de la Rochefoucault , pourquoi , dans l'état des services qu'il lui

---

(1) L'ordre fut fondé dans le mois de décembre 1578; mais la première cérémonie de réception n'eut lieu que le 2 janvier 1579. Le roi, chef souverain et grand-maître de l'ordre, nommoit cent commandeurs, parmi lesquels il y avoit quatre cardinaux, quatre archevêques ou évêques, le grand-aumônier de France, le chancelier de l'ordre, le prévôt maître des cérémonies, le grand-trésorier, et le secrétaire. Tous, à l'exception du grand-aumônier, du grand-trésorier et du secrétaire, étoient obligés de faire des preuves de gentilshommes de noms et d'armes, depuis trois races paternelles. Les fils de France recevoient le cordon dès l'instant de leur naissance; les princes du sang étoient chevaliers à quinze ans, les princes étrangers à vingt-cinq, et les gentilshommes à trente-cinq; il ne pouvoit y avoir dans une famille que deux chevaliers. Le cordon rapportoit deux mille livres d'appointement, mais entraînoit une capitation de seize cents livres. L'intérêt n'entroit pour rien dans cette distinction. Pour rendre un dernier hommage à la chevalerie, le roi donnoit l'accolade au novice et lui disoit : « Au nom de St. George et de St. Michel, je vous fais chevalier. »

présentoit, on ne voyoit que les actions qui Henri III  
avoient eu lieu sous le roi son père et sous le 1579  
roi son aïeul ? « Sire, nous combattions alors  
» contre les Espagnols ou les Anglais : contre  
» qui avons-nous combattu depuis ? contre des  
» Français. Quelle bataille et quels ennemis !  
» A Saint-Denis, à Dreux, à Montcontour !  
» J'y ai vu quatre-vingt mille Français séparés  
» en deux armées sous les plus braves et les  
» plus habiles chefs de l'Europe, s'élancer  
» les uns contre les autres et s'égorger. Ah !  
» peut-on mettre au rang de ses services le  
» massacre de ses parens, de ses amis, de  
» ses compatriotes, des Français !

A cette époque, le duc d'Anjou se vit jouer par Elisabeth, reine d'Angleterre, qui l'amusa au point de lui faire parvenir son portrait. Elle le reçut ensuite à Londres, lui fit don d'un anneau, et signa les articles d'un contrat de mariage. Ce prince, d'une figure commune et d'un esprit médiocre, étoit loin de posséder l'art de la séduction. Ses nombreuses inconséquences fournirent à la reine des motifs spécieux pour rompre un engagement qu'elle n'avoit jamais eu l'intention de remplir.

Pendant que son frère se livroit à de vaines chimères, Henri continuoit par sa vie efféminée à avilir la majesté royale, et par des dépenses excessives creusoit un abîme capable d'engloutir l'état. Il parcouroit les joutes, les bals, les fêtes et les mascarades,

Henri III. en habit de femme , avec la gorge découverte  
1579 et chargée d'un collier de perles , ainsi que  
d'autres ornemens également indignes d'un  
homme. Pour mettre le comble à l'indécence  
ridicule de cette parure , il portoit toujours  
pendu à sa ceinture un chapelet de têtes de  
morts en ivoire.

Son humeur prodigue ne connoissoit point  
1580 de bornes : les noces du duc de Joyeuse lui  
coûtèrent plus de douze cent mille écus ,  
outre les trois cent mille qu'il s'engagea de  
payer à ce favori. Quelques hommes hon-  
nêtes eurent le courage de lui faire des  
remontrances sur ses extravagantes profu-  
sions ; il leur répondit en riant : « Pour me  
» voir sage et bon ménager , attendez que  
» j'aie marié mes trois enfans. » Cette plai-  
santerie désignoit trois mignons en faveur à  
cette époque.

Souvent les dons de ce prince surpassoient  
l'attente , et étonnoient ceux même qui les  
recevoient : « Ayant trouvé dans son cabinet  
» le porte-feuille de Benoise , il l'ouvrit et  
» y vit un morceau de papier sur lequel  
» Charles Benoise , pour essayer sa plume ,  
» avoit écrit ces mots : *trésorier de mon*  
» *épargne* , le roi continua d'écrire : vous  
» payerez au sieur Benoise , secrétaire de mon  
» cabinet , la somme de cent mille écus , et  
» signa l'ordonnance. »

Les courtisans abusoient sans mesure de  
cette excessive générosité , qui eut quelque-

fois le mérite d'aller à la rencontre de la Henri III.  
1580  
vertu. Un Juif mourut sans laisser ni enfant  
ni famille : le trésor royal hérita , par droit  
d'aubaine , de cinquante mille écus. Henri  
ordonna de porter la moitié de cette somme  
chez Geoffroi de Pontcarré : ce magistrat  
fit appeler trois négocians qu'un incendie  
avoit nouvellement ruinés , et leur partagea  
les vingt-cinq mille écus.

Un aussi bel usage des richesses mérite  
et obtient des éloges, sans néanmoins inspirer  
cette admiration dont l'âme est pénétrée au  
récit de l'acte de délicatesse qui honore la  
mémoire de Gilles de Senecey , grand-maître  
de la garde-robe. Le roi satisfait de son zèle  
et de son exactitude ; lui offrit un présent  
de cent mille écus que cet homme généreux  
refusa : « Sire , je craindrois que votre majesté  
» ne fit , par le don d'une si grosse somme ,  
» une brèche à ses finances , qu'elle seroit  
» obligée de réparer aux dépens de son  
» peuple. »

Le jeu , la parure , les spectacles et les  
fêtes jetoient Henri dans des frais énormes.  
Jaloux de l'étiquette , il composa *l'état des  
officiers de sa cour et de sa maison*. Cet  
ouvrage contient une foule de détails minu-  
tieux , dont quelques subalternes doivent avoir  
connoissance , mais qu'il est au-dessous d'un  
souverain de trop bien posséder. Son goût  
pour les cérémonies d'apparat , sembloit justifié  
par le talent de représenter avec une dignité  
imposante.

Henri III.  
1580

Tant de dépenses surchargeoient l'état et pesoient sur les sujets ; mais la misère publique se trouvoit aggravée par des actes de prodigalité qui tenoient d'une bizarrerie insensée : « Il lui en coûtoit tous les ans plus de cent » mille écus d'or pour de petits chiens de » Lyon , et il tenoit à sa cour avec de gros » appointemens une multitude d'hommes et » de femmes , qui n'avoient d'autre emploi » que de les nourrir. »

Les voies les plus honteuses et les plus oppressives furent mises en usage pour suppléer à l'insuffisance des revenus. Les impôts, quoique déjà très-onéreux , ne fournissoient qu'un foible secours , par les obstacles que leur perception rencontroit. Le discrédit de la cour empêchoit de trouver aucune ressource dans les emprunts. La vénalité des emplois de magistrature n'eut plus de bornes. Le parlement s'obstinoit dans la prétention déplacée , que les talens et les vertus élevoient toujours aux charges. Cette cour exigeoit en conséquence que tout récipiendaire prêtât le serment , bien reconnu pour faux , qu'il n'avoit point à prix d'argent acquis sa dignité. L'indécence de cet usage est parfaitement exprimée dans cette plainte d'un magistrat : « Pour tout fruit de » cette belle ancienneté , il ne nous reste que » le parjure dont nous saluons la compagnie. » avant d'entrer dans l'exercice de nos états. »

Des demandes trop répétées épuisèrent la complaisance du clergé. Son assemblée géné-

rale éleva des plaintes extrêmement vives. Henri III  
1586  
Plusieurs prélats mirent peu de mesure dans leurs discours. L'archevêque de Lyon assura « que le clergé avoit plus accordé pendant » les vingt-deux dernières années, que depuis » douze cents ans. Il s'étendit sur les immunités ecclésiastiques, et réclama la bulle du » pape Boniface VIII, qui défendoit aux » rois de rien prendre sur le clergé, nonobstant tout privilège contraire. » Un peu plus hardi, l'évêque d'Evreux se plaignit « que » sa majesté, le feu roi Charles IX ayant reçu » de l'Eglise environ quatre-vingt millions, » les peuples n'en avoient pas été moins » chargés, les finances moins épuisées et les » dettes moins augmentées. » Trop souvent les plaintes conduisent à des murmures qui dégénèrent en menaces. Cette progression eut lieu; le troisième orateur, l'évêque de Bazas, osa dire : « Pour punir les entreprises contre » l'église du Seigneur, la couronne de France » a passé des descendans de Clovis dans la » maison de Charlemagne, et de la maison » de Charlemagne dans celle de Hugues » Capet. Prenez donc garde, sire, qu'en » ôtant par des impositions contraires à la » justice ce qui appartient à Dieu et à ses » membres, Dieu ne vous enlève la dignité » qu'il vous a donnée. »

Le roi supporta ces outrages avec la patience qu'on peut attendre de la pénurie engendrée par le désordre. Déjà même il étoit prêt à

**Henri III.** recevoir la loi, lorsque le parlement, le prévôt  
1580 des marchands et les habitans de Paris exprimèrent leur indignation. Les prélats se virent retenus dans leurs maisons, et menacés de comparoître devant le procureur-général. Ils appaisèrent cet orage par un don de treize cent mille livres, et par leur adhésion à continuer encore pendant dix ans le payement des rentes de l'emprunt de seize cent mille livres, dont à la suite du colloque de Poissy, le clergé avoit promis de payer les intérêts pendant l'espace de six années.

Au milieu des orages de la capitale, les Protestans faisoient entendre de violentes plaintes. Selon eux, la cour les négligeoit : le roi de Navarre réclamoit sans succès des revenus qui le missent en état de soutenir sa dignité de premier prince du sang. Le prince de Condé protestoit contre la perte du gouvernement de Picardie. Ce prince austère et religieux, voyoit avec douleur que la paix refroidissoit le zèle de sa secte. Les plaisirs et les faveurs de la cour produisoient journellement des conversions. La guerre fut décidée.

Le roi de Navarre donna le signal des hostilités au moyen de pièces d'or divisées en deux parties. L'une avoit été remise aux capitaines, pour devenir pour eux le signal d'une rupture lorsque la partie demeurée entre les mains du chef général leur parviendrait. Le même jour la France vit de toutes parts se former des corps de troupes.



A la faveur d'une nuit orageuse , le roi de <sup>Henri III</sup> Navarre s'approche de Cahors. Le capitaine <sup>1580</sup> Robert fait le premier essai du pétard. La porte est brisée. Les habitans et les soldats se présentent presque nus et sans armes. Le gouverneur de la ville , Vervins , l'un des plus intrépides capitaines de son siècle , oppose une résistance obstinée. On combat durant cinq jours et cinq nuits. Ce n'est qu'après la mort de Vervins , que le roi de Navarre achève sa conquête : « Il ne lui restoit pas un » morceau entier de ses habits. »

Le prince de Condé s'empare de la Fère.

Lesdiguières rassemble les paysans du Dauphiné , et tente sur Lyon une attaque dans laquelle la présence d'esprit de Mandelot le fait échouer. Il ne combat ensuite qu'avec peu de succès Maugiron , et se fortifie dans la Mure.

Merles emporte Mende , rançonne plusieurs villes et bat un corps considérable de gentils-hommes du Gévaudan , du Velay , de l'Auvergne et du Vivarais , qui s'étoient réunis sous les ordres du comte d'Apchier.

Le roi lève trois armées. Le maréchal de Matignon marche en Normandie , le maréchal de Biron en Guyenne , et le duc de Mayenne en Dauphiné.

La guerre se soutenoit avec des avantages assez égaux , lorsque le duc d'Anjou , de retour de Londres , se rendit médiateur.

Des conférences s'ouvrirent à Nérac. La

**Henri III.** reine mère y porta l'espérance de séduire le  
1580 roi de Navarre, qui lui répondit avec gaieté, mais demeura ferme dans ses résolutions. Le prince de Condé fléchit, d'après le peu de succès des courses qu'il venoit de faire en Allemagne, dans les Pays-Bas et en Angleterre : l'instabilité des Protestans français leur avoit fait perdre la confiance des étrangers. La paix précédente fut confirmée. Les sacrifices de la cour se bornèrent à quelques concessions de peu de valeur, et à quelques grâces personnelles.

Merles, maître de Mende, exigea des terres considérables, devint baron de Solivas, et se perdit dès ce jour dans la foule. Etrange et commune foiblesse d'une vanité mal entendue, qui fait abjurer le nom sous lequel on s'est rendu célèbre. Ne saurions-nous jamais nous pénétrer de ce principe certain, que malgré les justes égards dus à la naissance, l'homme qui se crée lui-même est bien plus grand que ceux qui suivent les sentiers frayés par leurs ancêtres.

D'après un caractère inhérent à la foiblesse, le monarque qui trembloit à la seule idée d'une ombre de résistance, appesantissoit le joug de son autorité, dès qu'il se voyoit assuré de la soumission. A peine eut-il cessé de craindre les Protestans, que l'élévation démesurée de deux favoris, fit essuyer à la pairie un sanglant outrage. Joyeuse et d'Epernon furent créés pairs de France, et des

clauses extraordinaires distinguèrent leurs lettres d'érection : « Voulons que lesdits » Joyeuse et d'Epernon marchent , opinent , » délibèrent , par prérogative particulière , » après les princes et avant tous autres pairs » quelconques. » Les pairs firent avec respect entendre la vérité. Le parlement, par l'organe de Laguesle son procureur-général, rappela les constitutions de la monarchie. Ces divers efforts furent superflus. Les nouveaux ducs s'assirent insolemment au-dessus de tous les pairs gentilshommes.

Les Flamands aigris par les cruautés et pressés par les forces de Philippe II , « le » déclarèrent déchu de la souveraineté des » Pays-Bas , » et d'après le conseil du prince d'Orange , cherchèrent à s'assurer la protection de la France , dans le choix d'un prince de cette nation , pour leur souverain. Le duc d'Anjou accueillit l'offre des Etats-Généraux , et prêta le serment de respecter les privilèges du peuple qui l'honorait de son choix. Il n'obtint que des promesses vagues de la part de son frère , dont toute l'attention étoit absorbée par le roi de Navarre et par les Guise. Quelques officiers habiles et un petit nombre de volontaires formèrent l'escorte avec laquelle l'Angleterre le vit arriver. Il réussit à flatter Elisabeth par la constance de ses hommages. Cette reine possédoit les qualités d'un grand homme , sans être exempte des foiblesses d'une femme coquette : elle

**Henri III.** ordonna donc que le prince français partît  
1581 accompagné d'une flotte, ayant à bord une  
foule de gentilshommes et un corps de troupes,  
pour donner aux Flamands la preuve que,  
quoiqu'elle ne choisît pas leur nouveau sou-  
verain pour son époux, « elle prenoit un vif  
» intérêt à sa prospérité. »

Le duc d'Anjou fit des progrès rapides qui  
déterminèrent le roi à lui envoyer un corps  
de huit mille hommes français ou suisses, sous  
les ordres de Montpensier et de Biron. Des aven-  
turiers de diverses contrées vinrent grossir ses  
forces. Il éprouva bientôt les tourmens des  
deux passions qui l'égarèrent toujours, la ja-  
lousie et la soif du pouvoir absolu. Les talens  
supérieurs du prince d'Orange l'humilioient, et  
l'amour des Flamands pour la liberté l'offen-  
1582 soit. Foulant aux pieds les devoirs de la recon-  
naissance, et sourd à la voix de l'honneur,  
il s'appliqua avec une noire et basse dissimu-  
lation, aux moyens d'accomplir la perte d'un  
prince qui l'éclaircit, et l'asservissement d'un  
peuple qui l'avoit honoré de sa confiance.

A l'insçu de Montpensier et de Biron, les  
seuls hommes distingués qui fussent attachés  
1583 à ses intérêts, il tenta la prise d'Anvers. Ses  
soldats égorgèrent les gardes avancées, for-  
cèrent une porte et se jetèrent au milieu de  
la ville en répétant à grands cris : « Que la  
» messe triomphe : vive le duc notre auguste  
» souverain. »

Les bourgeois se rassemblent, prennent les

armes , et courent chez le prince d'Orange **Henri III** qu'une maladie grave retenoit depuis plu- **1583** sieurs jours dans son appartement. Le péril de la patrie fait oublier au prince son danger personnel. Il fonde sur les Français et les Suisses qui se répandoient en tumulte. Les rues sont bientôt nettoyyées et les portes fermées. Le duc d'Anjou , sans munitions , sans vivres et sans argent , essuie les plaintes amères que les principaux membres de son conseil lui adressent. La désertion se met dans ses troupes. Il est bientôt réduit à l'humiliante nécessité de demander des secours qui facilitent sa retraite , et de devoir de la reconnoissance au prince d'Orange , dont la générosité le protège contre les entreprises d'un peuple furieux.

De retour en France , le duc traîna durant quelques mois une triste existence , dont le poison avança le terme : un corps difforme , **1584** une ambition insatiable , une ignorance profonde et des mœurs dissolues auroient suffi pour rendre ce prince l'objet de la haine publique. Quel sentiment devoit-il donc inspirer , lorsque ces défauts étoient aggravés par les vices de son ame : « Si la fourbe et la mau- » vaise foi eussent été bannies de dessus la » terre , on en auroit trouvé chez le duc » d'Anjou une masse suffisante pour les répandre à profusion. »

Boucignon , que le duc avoit nommé gouverneur de Cambrai , conserva cette ville à

**Henri III.** la France. La reine mère annonça qu'elle en  
1584 héritoit. On pensoit , par ce subterfuge grossier , éviter une guerre avec l'Espagne.

Cependant la mort du duc d'Anjou qui sembloit ne devoir produire que peu de sensation , parut aux ligueurs une circonstance favorable pour faire éclater les complots qu'ils avoient jusqu'alors tramés avec une certaine réserve. L'héritier présomptif de la couronne étoit protestant : on feignit de concevoir de vives alarmes sur les dangers que la religion catholique alloit courir. Guise résolut de cacher sous un voile épais ses vastes projets ; il détermina le cardinal de Bourbon , vieillard simple et crédule , à se déclarer le chef de la ligue , comme possédant des droits incontestables à la couronne.

Les fautes accumulées de Henri grossissoient chaque jour l'orage qui grondoit sur sa tête. Il donna de justes sujets de plainte au roi de Navarre , en faisant essuyer un outrage à la reine Marguerite , qui dit avec amertume : « Mon frère n'a de courage que contre les » femmes. » Il aigrit le mécontentement de la noblesse par les dons , les emplois et les honneurs dont il accabloit ses favoris , sans satisfaire leur dévorante ambition : « L'office » de colonel-général d'infanterie fut érigé en » charge de la couronne , en faveur du duc » d'Epemon. » Joyeuse déployoit une générosité magnifique , qui ne pouvoit appartenir qu'aux souverains. Les mignons et leurs créa-

tures se partageoient les emplois et dilapi- Henri III.  
doient les finances. Ni les services , ni les 1584  
vertus ne mettoient à l'abri des injustices et des  
hauteurs d'une horde d'hommes tous puissans.  
D'Antragues, la Châtre et Sault essayèrent des  
refus , même des humiliations pour récompense de la valeur et de la fidélité dont ils  
avoient dans plusieurs circonstances donné  
des preuves. Le généreux Mandelot apprit ,  
avec une profonde douleur , que le gouver-  
nement de Lyon devoit lui être enlevé pour  
être donné à la Valette , frère du duc d'Eper-  
non.

Les hommes pieux étoient révoltés de ce  
mélange continuél d'actes de religion et de dé-  
bauches scandaleuses ; enfin, toutes les classes  
de la société furent atteintes par des lois  
sommptuaires qui gênoient les gens riches ,  
nuisoient aux commerçans , appauvrissoient  
les ouvriers , pendant que le souverain ne  
songeoit qu'à étaler le luxe le plus effréné.

Dans cet état d'effervescence générale ,  
la ligue est assez téméraire pour lever un  
corps qui s'empare de Toul et de Verdun : 1585  
le roi s'effraye ; il adresse une apologie timide  
à une poignée de confédérés , qui n'étoient  
qu'au nombre de mille cavaliers, presque tous  
gentilshommes disposés à regagner leurs châ-  
teaux du moment où ils auroient épuisé cent  
mille écus qu'ils avoient enlevés dans les  
caisses royales.

La reine mère régla les articles du traité

Henri III. de Nemours , d'après lequel les ligueurs re-  
1585 çurent douze places de sûreté (1). Le cardinal de Bourbon et le duc de Guise marchèrent entourés de gardes , reçurent des sommes considérables ; enfin exigèrent l'approbation de toutes les entreprises qu'ils avoient faites « *pour le bien de l'état et pour la gloire de la religion.* »

Le traité de Nemours indigna les Protestans. Malgré les engagemens publics et les promesses secrètes de Henri , Catherine venoit de les sacrifier à leurs implacables eunemis. Des articles d'une rigoureuse intolérance portoient : « Que le roi défendoit dans son » royaume l'exercice de toute autre religion » que la catholique romaine ; que tous les » ministres sortiroient des terres de son » obéissance ; que les Huguenots qui s'y » trouveroient à l'avenir , seroient punis de » mort et leurs biens confisqués ; qu'il leur » déclareroit la guerre ; qu'il aboliroit les » chambres instituées mi-parties dans le parlement ; qu'il n'admettroit aux offices , aux » charges publiques aucune personne qui » n'eût fait auparavant profession de foi conformément à la religion catholique. »

Les principaux d'entre les Calvinistes se rassemblèrent à Bergerac. D'Amville se joignit encore une fois à eux, sans renoncer au catho-

---

(1) Toul, Verdun, Saint-Disier, Reims, Châlons-sur-Marne, Soissons, Dijon, Baume, Châlons-sur-Saône, Rue, Dinan et Aumale,



licisme , mais pour se venger des mignons , **Henri III.**  
et pour arrêter l'élévation des Guise. Le <sup>1585</sup>  
roi de Navarre , moins ardent que le prince de  
Condé , voulut éprouver si les discours d'un  
homme habile , n'éclaireroient pas Henri sur la  
honte et sur le danger d'une conduite qui  
le rendoit l'esclave de ses véritables ennemis ,  
et le persécuteur de ses alliés naturels. Rosni  
accepta cette commission délicate.

L'austère négociateur fut singulièrement  
choqué du costume et du maintien de Henri :  
« Il avoit l'épée au côté , une cape sur les  
» épaules , une petite toque sur la tête , un pa-  
» nier plein de petits chiens pendu à son cou ,  
» par un large ruban , et en nous parlant , il  
» se tenoit si immobile qu'il ne remuoit ni  
» tête ni pieds ni mains. » Rosni reconnut  
que ce prince haïssoit la ligue , mais la re-  
doutoit trop pour oser secouer un joug dont  
il rougissoit.

Dans ces momens difficiles , le saint-siège  
étoit occupé par un homme dont la vaste  
et profonde ambition répugnoit à la sainteté  
du pontificat , mais s'accordoit avec les talens  
propres au gouvernement. Perretti , né d'un  
pauvre vigneron de Montalte , pâtre dans sa  
jeunesse , devenu successivement moine , in-  
quisiteur , cardinal et pape , immortalisa le  
nom de Sixte-Quint ; juge sévère , sage dans  
son administration , protecteur éclairé des  
beaux-arts , et grand dans ses vues : il ré-  
forma ses sujets , embellit Rome , et se fit

**Henri III.** redouter chez les étrangers. Quoique la ligue  
1585 ne parût aux yeux de ce pontife altier et des-  
pote , qu'une cabale digne de mépris , il pensa  
que son caractère lui prescrivait une démarche  
éclatante qui marquât de l'intérêt en faveur  
des partisans du culte catholique. Dans la  
vue de remplir cet objet , il lança les foudres  
de l'Eglise contre le roi de Navarre et contre  
le prince de Condé , qu'il flétrit dans sa bulle ,  
les traitant « de générations bâtardes et  
» détestables de l'illustre maison de Bour-  
» bon. »

Le parlement s'élève contre cette mesure  
indécente. Le roi de Navarre fait afficher aux  
portes du Vatican , une protestation pleine  
d'énergie. Sixte-Quint reconnoît dans cette dé-  
marche une hardiesse conforme à son humeur,  
et conçoit dès-lors une haute idée du prince  
qui l'avoit exécutée. Par un jeu bizarre des cir-  
constances, Elisabeth reine d'Angleterre et le  
roi de Navarre, ennemis déclarés de la cour de  
Rome , étoient les seuls de ses contemporains  
pour qui ce chef de l'Eglise eut de l'estime et se  
sentit du penchant. Il se plaisoit à répéter :  
« Je ne connois que trois personnes qui sachent  
» régner : moi , le roi de Navarre et la reine  
» Elisabeth. »

Paris devint le théâtre des troubles et des  
factions. Les *seize* , ainsi nommés des seize  
quartiers de la ville , y firent triompher l'anar-  
chie. Ils formèrent une ligue partielle qui  
se renfermoit dans le sein de la capitale. Leur

dévouement aux Guise étoit proportionné à **Henri III.**  
leur haine pour la royauté. Ennemis impla- **1585.**  
cables du trône , ils furent au moment de le  
renverser , et devinrent les principaux obs-  
tacles à l'entière élévation des chefs qu'ils  
avoient d'abord servis avec tant d'ardeur.

Guise déploya les qualités essentielles dans  
un chef de parti. « Toujours il avoit un mot  
» prêt pour l'oreille du gentilhomme intéressé  
» qui le venoit saluer ; un autre pour le bour-  
» geois zélé qui s'empressoit pour le voir ,  
» et qui retournoit à sa famille le cœur tout  
» gros de l'honneur qu'il avoit reçu , qu'il ne  
» manquoit pas d'exagérer au centuple , aussi  
» bien que la foule des nobles et des grands  
» qui fondoient à l'hôtel de Guise. » L'irrés-  
istible habileté de cet homme étonnant dans  
l'art de la séduction , fut heureusement  
exprimée par ce mot : « Tout huguenot qui  
» l'écoute , devient ligueur. »

Nonobstant leurs brillans et nombreux  
avantages , ces superbes Lorrains « près de  
» qui tous les autres princes paroissoient  
» peuple , » étoient à tel point affamés de la  
puissance souveraine , qu'ils ne craignoient pas  
de se livrer à des hommes de toutes les condi-  
tions. La ligue étoit un composé informe de  
grands seigneurs , de gentilshommes , d'ecclé-  
siastiques , d'hommes de robe , de moines et de  
gens du peuple , qui , avec une égale ardeur ,  
couroient du masque de l'intérêt public les  
atteintes portées au gouvernement , et entraî-

Henri III. nèrent la ruine de l'état , à la faveur d'un  
1585 zèle hypocrite pour la religion.

Michelet , marinier , traita le cardinal de Lorraine avec une familiarité accordée à son crédit , qui procuroit six cents hommes de rivière , *tous mauvais garçons* ; mais les principaux égards furent réservés à Gilbert , qui s'enorgueillissoit d'être le chef de deux mille bouchers ou charcutiers. Dès ce temps , on employoit les menées insidieuses qui remplissent l'esprit du peuple de terreurs paniques. Les émissaires des Guise répandirent le bruit que plus de dix mille Protestans , secondés par un nombre égal de Politiques , occupoient le faubourg Saint-Germain , dans le dessein d'égorger les Catholiques , et de placer le roi de Navarre sur le trône. La crédulité , facilement alarmée , fournit un prétexte pour exhorter les Catholiques à reprendre les armes.

Sans égard à la répugnance qui faisoit dire au roi : « J'appréhende fort qu'en voulant » détruire le prêche , nous mettions en grand  
1586 » danger la messe ; » la guerre se déclara , et reçut le nom de *guerre des trois Henris*. L'un roi de France , à la tête du petit nombre de sujets restés fidèles ; le second , roi de Navarre , commandant les Calvinistes ; et le troisième , le duc de Guise , chef des ligueurs.

Le fléau d'une guerre intestine ne pouvoit que paroître plus effrayant encore , après six années d'une stérilité consécutive. Au début des hostilités , la France offroit le triste spec-

tacle d'un pays en proie à la disette, à la mi-  
sère et à l'anarchie réunies pour produire  
de nombreux forfaits.

Henri III.

1586

La première campagne ne fut remarquable par aucun événement de quelque importance : néanmoins elle déchira le sein de la patrie. Le fanatisme religieux et l'acharnement particulier aux guerres civiles, abreuverent de tant de sang le sol de la France, que le vicomte de Turenne s'écrioit : « Nous nous égorgerons jusqu'au dernier, si Dieu n'y met la main. »

Guise s'avança contre les Allemands, et Mayenne contre les Bourbon. Le roi dans l'idée de conserver une ombre d'influence, plaça le maréchal de Biron dans l'armée de l'ainé des frères, et le maréchal de Matignon dans l'armée du cadet : cette seconde fut en outre précédée par le cardinal de Lenoncourt, le comte Poigni chevalier des ordres, et le président Brulart. Ces envoyés réunissoient entr'eux trois, les titres de théologiens consommés, de négociateurs adroits et de jurisconsultes habiles. Leur commission avoit pour objet le renouvellement des efforts jusqu'à ce jour infructueux, pour ramener le premier prince du sang au sein de l'Eglise. La duchesse d'Uzès dit avec gaîté : « On voit maintenant que l'état du roi de Navarre est tout-à-fait désespéré ; il faut ou qu'il se convertisse ou qu'il meure sans contrition, puis- qu'à la suite des confesseurs, les bourreaux marchent pour exécuter la sentence. »

**Henri III.** Les premiers jours du printemps virent  
1587 trois armées en marche. Le duc de Joyeuse, le moins odieux des favoris, s'avança contre les Protestans ; le duc de Guise tint en échec les Allemands, et le roi se chargea d'arrêter les Suisses au passage de la Loire.

Joyeuse, suivi d'une jeunesse bouillante et valeureuse, mais énervée par les plaisirs, et impatiente de toute subordination, joignit près de Coutras le roi de Navarre, qui venoit à la tête de ses bandes accoutumées aux fatigues, familiarisées avec les dangers, et façonnées au jong de la discipline.

Près d'en venir aux mains, le roi de Navarre s'écrie d'un accent animé : « Périissent » les auteurs de cette guerre, et que le sang » qui va être répandu retombe sur leur tête ! »

La bataille s'engage et se termine en moins d'une heure. Les armes resplendissantes d'or, n'opposent qu'une foible résistance à celles dont le fer est le seul ornement. Le roi de Navarre s'assure des titres nombreux de gloire par sa prévoyance dans les dispositions, par sa bravoure durant le combat, et par sa douceur après la victoire : il prodigue indistinctement ses soins aux blessés des deux partis, relâche les prisonniers, et rend les honneurs funèbres à Joyeuse, que deux capitaines avoient tué de sang-froid au moment où il leur remettoit son épée.

Lorsque Bordeaux et Descentiers assassinèrent Joyeuse avec son frère Saint-Sauveur,

ce général promettoit cent mille écus pour **Henri III.** sa rançon. Il avoit donné dans cette journée <sup>1587.</sup> des preuves de courage , d'intelligence militaire et d'activité , qui reçurent des éloges flatteurs de la part du roi de Navarre. La vaillance naturelle à ce jeune homme se trouvoit encore excitée par le reproche amer que Henri lui avoit fait , dans l'une de ces querelles de femmes qui s'élevoient entre ce prince et ses mignons : « La cour vous tient » pour un poltron , et vous aurez bien de la » peine de vous laver de cette tache. »

Le roi de Navarre , au lieu de profiter de sa victoire , commit alors une faute que les plus ardens de ses panégyristes ne sauroient pallier. Les obstacles étoient renversés ; la route étoit ouverte devant lui : son intérêt , son honneur et sa foi lui commandoient impérieusement la jonction avec ses alliés. Egaré par une passion qui lui fut toujours funeste , il congédia son armée ; l'amour l'arrêta aux pieds de la belle Corisandre d'Andouins , comtesse de Grammont.

Les Suisses ne purent être entamés , et retournèrent dans leur patrie qu'ils firent retentir de leurs reproches.

Guise arrêta les Allemands à Vimori : leur armée composée de cinq mille lansquenets et de huit mille reîtres , cherchoit à se joindre avec les seize mille Suisses : elle soutint mal les attaques d'un général aussi habile qu'impétueux. Un premier revers fut promptement suivi d'une défaite entière près d'Aulneau.

Henri III. Quoiqu'aucune occasion n'eût approché le  
1587 roi de ses ennemis, il vint avec une ostentation puérile faire à Paris une entrée triomphale. Les plaisans n'épargnèrent pas le souverain même, et leurs sarcasmes déchirèrent son favori d'Epemon. Henri ne connut d'autre ressource pour apaiser les fureurs de cet homme hautain et orgueilleux, que de l'enrichir de la dépouille de Joyeuse, « et en ce » faisant, sans coup férir, a perdu plus de » gentilshommes qu'il n'avoit fait en la ba- » taille de Coutras. »

Le peuple se répand en murmures injurieux ; les prédicateurs font retentir la chaire de vérité, d'outrageantes calomnies ; la Sorbonne décide : « Que l'on jouissoit du droit » d'ôter le pouvoir aux princes qui se mon- » troient incapables de l'exercer. »

Malgré l'espèce d'affront que l'énergie de la duchesse de Bouillon fait essuyer à Guise, qui échoue dans une tentative sur Sedan, et se retire assez en désordre pour abandonner son manteau avec le fourreau de son épée, ce chef entreprenant est révééré dans Paris comme le vengeur de la religion, sans le bras duquel *l'arche seroit tombée entre les mains des Philistins*. Le pape l'honore d'une épée parsemée de flammes, et le duc de Parme lui fait don de ses propres armes. Trop foible pour recouvrer par lui-même son autorité, Henri s'adresse à Crillon, *le brave d'entre les braves*, et le presse d'être



son vengeur. Crillon offre de combattre le **Henri III.**  
duc ; mais rejette jusqu'à l'idée de s'abaisser <sup>1587</sup>  
au rôle infame d'assassin.

Pendant que la France se débatoit dans les convulsions de l'esprit de révolte , l'Europe entière frémissait de surprise et d'indignation , au bruit d'un attentat qui violait les droits les plus sacrés. Elisabeth venoit d'ordonner le supplice d'une reine sa parente , assez imprudente pour chercher un asile dans les états d'une rivale qui la craignoit pour ses droits au trône , et la haïssoit à cause de la supériorité de ses charmes. Les ennemis de Henri l'accusèrent d'avoir , par des menées sourdes , sollicité cet horrible dénouement. On aime à penser qu'une telle noirceur lui fut imputée par la calomnie. L'historien ne peut nier cependant , qu'Elisabeth se trouva rassurée sur les suites de sa vengeance , en découvrant que , malgré la chaleur apparente des sollicitations de Bellièvre et de Laubepin , ambassadeurs de France , le roi prenoit peu d'intérêt au sort de Marie. Il voyoit dans cette princesse une nièce de Guise , et se rappeloit que , placée sur le trône de France , elle avoit montré autant d'éloignement pour lui que de prédilection pour son frère Charles.

La reine d'Ecosse reçut la mort avec une magnanimité noble et douce , dont le souvenir émeut encore les âmes sensibles. Son maintien et ses discours portèrent l'empreinte du

Henri III. calme , de la résignation et de la piété. A  
1587 l'heure du supplice , ses cheveux blancs attes-  
tèrent les ennuis , les sollicitudes et les souff-  
rances dont elle avoit été la victime durant  
une captivité de dix-neuf années , dont chaque  
jour avoit offert une preuve nouvelle de haine  
et de jalousie.

Deux hommes ont dû au supplice de l'infor-  
tunée Marie , une place dans l'histoire. L'un  
y reste flétri d'ignominie ; l'autre y occupe  
un rang glorieux. Parmi les nombreux témoins  
de l'exécution , le comte de Kent eut seul  
la férocité d'applaudir. En Ecosse , lord Sain-  
clair s'arma de toutes pièces , parut à la cour  
et dit au pusillanime Jacques : « Sire , voilà  
» le deuil qu'il convient de porter de la reine  
» votre mère. »

Guise appelle dans Nanci les princes de sa  
maison et les principaux chefs des ligueurs.  
Cette assemblée de séditeux dressa un mé-  
moire dont les demandes menaçoient le mo-  
narque , qui parut un instant sortir de sa  
langueur. Il rassembla autour de lui des  
troupes et interdit au duc de Guise l'entrée  
de Paris. D'après le dérangement qui suit  
toujours la prodigalité , vingt-cinq écus néces-  
saires pour l'expédition du courrier ne se trou-  
vèrent pas dans le trésor royal , et l'on remit  
à la poste cet ordre important. Guise profite  
d'un incident si bizarre , et n'ayant à sa suite  
1588 que sept personnes , il entra dans Paris où la  
foule le reçoit avec des transports d'ivresse. Il

descendit chez la reine mère, qui, séduite **Henri III.** par la persuasion que ce chef ambitieux sacrifioit la possession du trône aux fils du duc de Lorraine, avoit elle-même pressé ce dangereux retour : il vint ensuite au Louvre où le roi, subjugué par sa présence, le reçut avec distinction ; mais habile dans l'art de découvrir les pensées secrètes et de pénétrer dans les replis des cœurs, il aperçut à travers ces caresses, le dépit et la rage mal déguisés. Une retraite prudente le sauva des incertitudes du foible souverain.

Villequiers et d'Epéron se partageoient la faveur ; le premier flattoit avec succès l'indolence de son maître ; le second s'efforçoit en vain de réveiller en lui quelques étincelles d'énergie. Les avis de Villequiers avoient déterminé le roi pour les moyens de douceur. A peine l'heureuse témérité de Guise l'eut-elle sauvé du danger, que les conseils audacieux de d'Epéron furent adoptés : par malheur un imprudent retard avoit rendu leur exécution difficile et même périlleuse.

Henri convoque autour de sa personne une noblesse nombreuse, arme les compagnies des bourgeois que leur aisance attache au maintien de l'ordre, et fait approcher un corps de Suisses. Guise s'assure des classes rendues inquiètes par leur pauvreté, fomenté les germes de licence que recèle la populace des faubourgs, et transforme en autant d'agitateurs ces étrangers vagabonds, dont l'ois-

Henri III. veté corrompue infecte les grandes villes, et  
1588 dont les vœux tendent à la désorganisation,  
ou pour le moins au trouble de la société.

Durant vingt-quatre heures, le Louvre et l'hôtel de Guise paroissent transformés en *quartiers-généraux* de deux ennemis, qui sont au moment de se mesurer. Henri prévient son adversaire. Dès le matin du second jour, quatre mille Suisses entrent dans Paris, se saisissent des principaux postes, mais négligent d'établir entr'eux des communications. Le peuple est contenu, Guise s'étonne, déjà la cour triomphe. Le comte de la Valette, avec cette jactance si ordinaire aux jeunes gens étourdis d'un premier succès, dit sur le pont Saint-Michel : « Il n'y aura femme de bien » qui ne passe par la discrétion d'un Suisse. » Ce mot vole de bouche en bouche et produit une explosion aussi générale que violente. Le peuple s'arme, forme des barricades et fond sur les Suisses qu'il eût égorgés, si Guise n'avoit arrêté le carnage dans son principe. Ces antiques alliés se voient pour la première fois les victimes de nos fureurs intestines : ils jettent leurs armes aux pieds de Guise, et tombent à ses genoux. Relevés avec bonté, ils reçoivent la permission de se retirer au Louvre, et défilent sans tambours, tête nue, les armes renversées et tenant en leurs mains des chapelets.

Catherine offre la ressource de ses négociations, tant de fois infructueuses et plus

souvent encore funestes. Elle monte dans son Henri III.  
1588  
coche. Les gardes des barricades refusent de

les ouvrir. La veuve de Henri II, la mère de trois rois de France, est placée sur une chaise.

On la transporte à bras : elle éprouve des fatigues, elle court des dangers ; elle se voit

entourée d'une populace effrénée ; elle lit la colère dans tous les regards ; elle entend

vomir des injures contre elle et contre son fils. Un de ces énergumènes et le plus furieux

en apparence, s'approche de son oreille et lui dit : « Sauvez le roi, sa perte est jurée. »

Honorable et douloureux dévouement de l'homme vertueux qui, pour faire le bien,

consent à se souiller des livrées du crime, afin de tromper ses projets !

Catherine s'applaudit de son habileté dans l'art de dissimuler, cache son émotion, dé-

tache un de ses gentilshommes au Louvre, et parvient à l'hôtel de Guise. A son instant

réponse que les chefs de factions devroient ne jamais perdre de vue pour le bien de l'état

et pour leur intérêt personnel : « Ce sont tau-

» reaux échappés qu'il n'est pas en mon pou-

» voir d'arrêter. »

La conférence s'ouvre. Catherine écoute et discute les prétentions les plus exagérées et

les demandes les plus indécentes. Tout-à-coup Manneville force l'entrée de l'apparte-

ment. La fureur et l'effroi se peignent sur ses traits, et sa voix émue articule avec peine

Henri III. ces mots : « Frère Valois s'est échappé de  
1588 » son Louvre. » Guise s'écrie : « Je suis  
» mort, madame ; tandis que votre majesté  
» m'amuse ici , le roi s'en va pour me perdre. »  
La reine réplique avec calme : « J'ignorois  
» cette résolution. » Elle remonte dans sa  
chaise , retourne au Louvre et traverse la  
même foule qui , naguères si bruyante , étoit  
devenue morne et silencieuse.

Sur l'avis que sa mère avoit eu l'adresse de  
lui faire parvenir , Henri étoit sorti du Louvre  
à pied , une baguette à la main , accompagné  
de quelques personnes et comme pour aller  
à la promenade. Il suivit la rue Saint-Honoré ,  
entra dans les jardins des Tuileries , trouva  
des chevaux préparés , et prit la fuite avec  
beaucoup de désordre , n'allant pas , selon  
son expression , « voir sa maîtresse. » Des  
bourgeois placés à la porte de Nesle , tirèrent  
sur lui quelques coups d'arquebuse. A la vue  
de cette audace , le roi fit le serment de ne  
rentrer dans la ville rebelle que par la brèche.

Guise , maître de la capitale , y donna  
des ordres absolus ; c'étoit peu ; il devoit se  
convaincre qu'il ne lui restoit plus que l'al-  
ternative de s'asseoir sur le trône , ou d'en  
arroser les marches de son sang. Etant allé  
rendre visite au premier président Achille de  
Harlai , il trouva ce vénérable magistrat qui  
se promenoit dans son jardin , et qui lui dit  
sans s'émouvoir , et même sans interrompre  
sa marche : « C'est grand pitié quand le valet

» chasse le maître : au reste , mon ame est Henri III.  
» à Dieu , mon cœur est à mon roi , et mon 1588  
» corps est entre les mains des méchans ;  
» qu'on en fasse ce qu'on voudra. »

Le duc eut pourtant besoin de toute la force de son caractère , et de toute la fertilité de son esprit , pour qu'une prompte chute ne punît pas l'imprudente foiblesse de s'être mal assuré de la personne du souverain qu'il humilioit. Les chefs de la ligue « éperdus » et ne sachant que faire , se plaignoient de « ce que leur grand n'avoit su exécuter son » dessein. » La populace se répandit en violentes invectives ; pour l'appaiser , Guise consentit à une démarche dont il sentoit le ridicule , blâmoit l'indécence et prévoyoit l'inutilité.

Les ligueurs concurent l'espérance de flatter le penchant de Henri pour les cérémonies religieuses : ils se rendirent en procession à Chartres , et supplièrent le roi de pardonner aux Parisiens , et de leur rendre le bonheur , par sa présence. Dans cette absurde mascarade , Henri de Joyeuse , devenu capucin sous le nom de père Ange , eut assez peu de pudeur « pour représenter le personnage du » Christ qui traînoit sa croix , se laissant » tomber par intervalles , poussant des gémis- » semens lamentables. Quatre satellites tenoient la corde dont frère Ange étoit » garrotté , et le frappaient à coups de fouet » qui s'entendoient de très-loin. » Crillon

Henri III. hors de lui, de voir dans une situation si  
1588 honteuse un homme dont il étoit le parent ,  
s'écria : « Frappez tout de bon ; fouettez  
» ferme ; c'est un lâche qui a endossé le froc  
» pour ne plus porter les armes. »

Henri scandalisé de ce spectacle , et surtout de cette profanation du mystère sacré de la rédemption , fit voir qu'il n'étoit pas la dupe de cette momerie : « Je sais , dit-il ,  
» que les rebelles sont en grand nombre dans  
» cette procession ; » mais il trahit la foiblesse de son caractère , en laissant libres des hommes dangereux qu'il étoit en sa puissance de faire arrêter et de punir. Pendant que les boute-feux retournoient au fort de l'incendie , le monarque fugitif se rendoit à Rouen pour attendre le résultat des négociations entamées et suivies par l'infatigable Catherine.

La mort violente du prince de Condé venoit de marquer les premiers momens d'une des années la plus féconde en catastrophes tragiques. Ce prince éclairé , bon et vertueux , fut empoisonné par l'un de ses pages , que la voix publique accusoit d'être l'amant de la princesse. Les Catholiques en acquirent plus d'énergie , et les Protestans en redoublèrent d'affection pour le roi de Navarre , qui devint l'unique et précieuse ressource du parti.

Catherine ménagea les articles d'une paix avilissante pour la majesté royale. Henri convoqua les états - généraux à Blois. Il y parut



d'abord sous un jour favorable , par sa facilité Henri III.  
1588

dans la représentation et le talent avec lequel il manioit la parole. Ce prince « étoit éloquent , aimoit les sciences , et se plaisoit à entendre discourir les hommes doctes : » aussi sa présence produisit-elle chez les députés un mouvement à son avantage. Le marquis de Baufremont-Sénecé , dont les chefs de factions respectoient les vertus et craignoient l'énergie , exprima les sentimens dont étoient pénétrés le plus grand nombre des gentilshommes : « Sire , nous nous offrons » contre toutes personnes , comme très-loyaux » et très-obéissans sujets , avec nos biens , nos » corps , nos vies jusqu'à la dernière goutte » de notre sang , pour être employés au service de votre majesté , comme nos prédécesseurs ont toujours fait. »

Loin de tirer avantage de cette inappréciable circonstance pour raffermir un trône ébranlé dans ses fondemens , Henri retomba dans ses fautes accoutumées. « Il couroit publiquement la bague vêtu en Amazone , » portoit des pendans d'oreilles , faisoit joûtes » et force mascarades , où il se trouvoit ordinairement habillé en femme. »

Guise triompha des fautes de la cour , observa l'espèce de stupeur des députés venus du fond de la province , aigrit les sujets de mécontentement , se rendit maître de l'opinion dominante , mit de côté les égards timides , les scrupules de la délicatesse , et se montra

**Henri III.** moins comme un sujet que comme un rival  
1588 orgueilleux. Ni les promesses, ni les sermens ne lui coûtèrent pour s'attacher des partisans : plus d'une rencontre atteste que ce siècle d'anarchie, de révolte et de superstition, aggravoit ses vices par des taches de l'ancienne férocité. « Guise trouvant d'Aumont froid à » l'offre du gouvernement de la Normandie, » tira son poignard, se dépouilla le bras et » voulut s'ouvrir une veine pour signer sa » promesse de son sang (1). »

La couronne chancelle sur la tête du monarque. Le duc reporte ses pensées au temps de la chute de la première race, et le cardinal son frère sourit à l'espérance de renfermer dans un cloître le dernier des Valois, qui, saisi de terreur à la vue de sa situation désespérée, ne voit de ressource pour en sortir que dans un crime.

Les deux hommes qui méditoient mutuellement leur perte, logeoient dans le même palais, et mangeoient à la même table. Henri, façonné par sa mère à l'art de feindre, ajoutoit aux expressions de sa politesse à mesure qu'il nourrissoit plus d'espoir de vengeance : son esprit léger ne retenoit pourtant pas toujours avec assez de mesure des railleries piquantes. Un jour à son dîner, il dit au duc :

---

(1) Cette écriture de sang étoit fort en vogue. Henri l'employoit pour les billets qu'il adressoit, soit à ses maîtresses, soit à ses mignons. A cet effet, il entretenoit avec soin une piqûre au ponce de sa main-gauche,

« A qui boirons-nous ? — C'est à votre majesté Henri III,  
 » d'en décider. — Buvons ~~aux~~ Protestans. — 1588.  
 » Volontiers, sire. — Et à nos bons amis les  
 » barricadeurs de Paris ; buvons aussi à eux  
 » et ne les oublions pas. » Le duc sourit avec  
 amertume , et jura de se venger d'une allu-  
 sion qui le mortifioit. Le roi , par la malignité  
 de ce mot , prouvoit qu'il savoit bien que  
 l'ambition étoit égale dans les deux partis.  
 Moins frivole , il se fût servi de cet avantage  
 au lieu d'en tirer vanité.

Un double complot ne pouvoit se tramer  
 sans que quelques soupçons transpirassent. Des  
 alarmes et des terreurs paniques dans le châ-  
 teau , dénonçoient une prochaine explosion.  
 De toutes parts arrivèrent les exhortations à  
 la défiance.

Le roi dut des avis salutaires à quelques  
 sujets fidèles , et plus encore à des hommes  
 offensés de la grandeur de Guise. Un des  
 frères de ce factieux téméraire , et plusieurs  
 de ses parens grossirent le nombre de ses dé-  
 lateurs (1) ✓

(1) Tous les mémoires s'accordent à accuser le duc de  
 Mayenne et le duc d'Aumale , d'avoir dénoncé le duc de Guise.  
 Les auteurs de la satire Ménippée le leur reprochent avec  
 énergie : « Aucuns ont voulu dire que vous , monsieur le  
 » lieutenant-général , étant jaloux de monsieur votre frère ,  
 » advertîtes le défunt roi de l'entreprise que l'on faisoit de  
 » l'emmener , et l'admonestiez de se hâter d'y prévenir : si  
 » cela est vrai , je m'en rapporte à vous ; mais c'est chose  
 » toute vulgaire , que madame d'Aumale et votre cousin  
 » farent à Blois exprès pour découvrir tout le mystère. »

Henri III. En vain les ligueurs montrèrent à leur chef  
1588 le glaive suspendu sur sa tête. Mandreville ,  
le plus actif de ses conseillers , lui représenta  
que le roi vouloit sa perte , et qu'il l'exécute-  
rait sans en prévoir les conséquences. Neuilli  
tombant à ses genoux , le conjura de se mettre  
à couvert d'un attentat qui entraîneroit la  
perte de ses plus fidèles partisans. Le duc ne  
cessa de répondre : « Les affaires sont ame-  
» nées à un tel terme , que quand je verrois  
» entrer la mort par une fenêtre , je ne vou-  
» drois pas sortir par la porte pour la fuir. »  
S'asseyant pour dîner , il trouva sous sa ser-  
viette un billet qui contenoit ce peu de mots :  
« Soyez sur vos gardes , ou l'on vous jouera  
» un mauvais tour. » Il écrivit avec un crayon :  
« On n'oseroit , » et jeta le billet sous la table.

Henri distribua lui-même des poignards à  
neuf des gardes appelés les Quarante-cinq (1),  
et les exhorte à faire une action « que la puis-  
» sance royale et que les lois divines autori-  
» sent , puisque le châtimement du plus grand  
» criminel peut seul assurer le salut de l'état. »  
Guise est massacré au moment où il levoit la  
portière qui séparoit la chambre du roi de la  
salle du conseil. Percé de dix-sept coups , il  
s'avance par un mouvement machinal , l'œil

---

(1) « C'étoient tous Gascons que l'ardeur de faire fortune  
» rendoient capables de tout. » Cette troupe composée  
d'aventuriers , avoit été élevée en 1583 par d'Epemon , et  
Lognac étoit à cette époque son capitaine ; sa haine impla-  
cable contre Guise étoit bien connue.

hagard et l'épée à la main. Henri quitte son fauteuil avec effroi, d'Épernon pousse de son épée le duc qui tombe sans vie. Par une lâcheté basse, Henri outrage le cadavre de son redoutable ennemi qu'il nomme *le Roi de Paris*, et qu'il frappe même d'un coup de pied au visage. Henri III.  
1588

Les meurtriers du duc reculent d'horreur à la proposition d'immoler le cardinal de Guise : ils ne consentent même qu'avec répugnance à l'arrêter dans le conseil avec le cardinal de Bourbon et d'Épinai, archevêque de Lyon, le plus fougueux des ligueurs : quatre soldats suisses, moins scrupuleux que les Quarante-cinq, arrachent le cardinal qui prioit Dieu avec ses deux confrères, et le percent de coups de hallebarde. Les corps des deux frères furent brûlés, et l'on en dispersa les cendres.

Henri court à l'appartement de sa mère, et lui raconte d'un air de triomphe son attentat. Catherine minée par une maladie douloureuse, en proie à de vives alarmes, et rongée sans doute par les remords, se débattait dans les horreurs d'une longue agonie ; elle soulève sa tête appesantie, et prononce d'une voix presque éteinte : « Vous avez fait mourir le duc de Guise ; mais Dieu veuille » que cette mort ne soit cause que vous ne » soyiez roi de rien : c'est bien coupé ; mais » je ne sais si vous coudrez aussi bien. Avez- » vous prévu les maux qui en peuvent arriver ?

Henri III. » Deux choses vous sont nécessaires , la dili-  
1588 » gence et la résolution. *Avez -vous vingt*  
» *mille hommes tous prêts pour faire la loi*  
» *au reste du parti ?* »

Fumant encore du sang de sa victime , le roi va dans l'église de St. Sauveur assister au sacrifice d'un Dieu , dont les décrets suprêmes proscrivent la vengeance. Il se promène ensuite dans la cour du château avec le légat : cet homme d'un caractère doux , se borne à lui recommander l'amour de la religion et le respect des ministres du culte. Les spectateurs sont scandalisés du calme , et même de la gaité qui semble régner dans l'entretien d'un prince meurtrier , et d'un prélat que Guise rangeoit au nombre de ses amis.

Les courtisans , ainsi que les députés , avoient été rassemblés au château , et les portes des appartemens demeuroient ouvertes aux habitans de la ville. Le roi tint un discours éloquent ; annonça sa volonté d'être désormais un souverain indépendant , défendit tout acte d'insubordination , et répéta plusieurs fois , qu'après avoir puni le chef des rebelles , aucun motif ne l'engageroit à ménager les agens subalternes. Ses dernières paroles furent : « Ce ne me sera point une » chose ni nouvelle ni difficile , de tirer l'épée » pour l'honneur de la couronne et pour le » salut de l'état. »

Les états-généraux reçurent l'ordre de continuer leurs séances : des courriers partirent

pour les provinces. Après ces courts momens Henri III.  
1588  
d'agitations, Henri rendu de fatigues, retomba dans sa voluptueuse oisiveté. D'abord il parut avec les signes de cette satisfaction qui annonce l'affranchissement d'un pénible fardeau. Bientôt, soit frayer, soit repentir, il devint d'une humeur sombre et mélancolique. Cette disposition se montrait avec plus de force à l'approche des personnes qui avoient ou suggéré l'idée, ou favorisé l'exécution de l'assassinat. Lognac, l'un des principaux acteurs de cet odieux attentat, fut profondément affecté de ces marques de froideur, et se permit la demande imprudente d'une place qui pût le mettre à l'abri de l'inimitié de la maison de Lorraine. Le roi lui répondit avec une louable dignité : « Sortez à l'heure même, » et que je ne vous voie jamais, puisque vous » désirez d'autre sûreté que d'être auprès de » moi. »

Les sinistres résultats de la mort de Guise n'étoient encore que prévus, lorsque Catherine de Médicis rendit son dernier soupir. Cette femme dissipatrice, dépourvue de principes, superstitieuse et avide de pouvoir, vit s'écouler ses derniers jours privée de toute influence. Elle mourut accablée de dettes, minée par une maladie douloureuse, certaine de l'exécration publique, déchirée de remords sur sa vie passée, et remplie de terreur pour l'avenir. Dans ces instans où les passions se taisent, où, pour la première fois, la vérité parle sans nul

**Henri III.** ménagement, Catherine exhorta son fils à se  
1588 rapprocher du roi de Navarre qu'elle avoit  
toujours haï, sans pouvoir néanmoins lui re-  
fuser son estime. Les efforts infructueux de  
plusieurs princes d'Allemagne contre les pro-  
grès de l'hérésie, lui servirent de texte pour  
lui recommander la tolérance des cultes re-  
ligieux.

Henri commit la faute extrêmement grave  
de ne pas marcher droit vers Paris, et de  
fermer les yeux sur le départ des principaux  
ligueurs. Egaré par des conseils ineptes ou  
perfides, il abandonna la sage résolution de  
faire approcher l'armée que le duc de Nevers  
commandoit dans le Poitou. Orléans, loin  
d'être contenu dans le devoir par la proxi-  
mité du souverain, donna l'exemple de la  
révolte. Les ordres pour s'assurer, à Lyon,  
du duc de Mayenne, furent mal exécutés :  
la ligue eut un chef et Guise un vengeur,  
quoique l'inimitié des deux frères eût été si  
peu mesurée, qu'à plusieurs reprises on les  
avoit vus au moment de se battre en duel.

Les Parisiens promptement revenus de leur  
premier effroi, s'abandonnèrent aux plus vio-  
lens excès. Lincestres et Aubri vomirent des  
injures et des malédictions contre le roi, pen-  
dant qu'ils portoient aux nues les deux Guise.  
La fureur publique fut poussée si loin, que  
l'on ne pouvoit sans danger prononcer le nom  
de Henri III.

La Sorbonne rendit un décret qui délioit  
les Français de leur serment de fidélité.



Le duc de Mayenne fut déclaré **LIEUTENANT-<sup>Henri III.</sup>**  
**GÉNÉRAL DE L'ÉTAT ROYAL ET COURONNE DE** 1588  
**FRANCE PAR LE CONSEIL DE L'UNION.** Le duc  
d'Aumale remplit les fonctions de gouverneur  
de Paris.

Le parlement prétendit opposer une digue  
au torrent. Bussi-le-Clerc , ancien maître  
d'armes , arrêta les membres de ce corps et  
les conduisit à la Bastille.

La duchesse de Montpensier joignoit au  
désir de venger la mort de ses frères , celui  
d'assouvir une haine implacable que des ou-  
trages personnels avoient fait germer dans  
son ame : elle anima les esprits et prêcha ou-  
vertement la licence.

Le peuple égaré , superstitieux et crédule ,  
mêloit aux exercices de la religion les prati-  
ques insensées du sortilège. Les moines mu-  
tilèrent les bustes , effacèrent les portraits de  
Henri , et favorisèrent la sacrilège alliance  
des mystères de la religion et des absurdités  
de la magie. On plaçoit sur les autels des  
images faites en cire , qui représentoient le  
roi. Durant quarante jours de suite , le prêtre  
leur faisoit une piqûre , et le dernier il frap-  
poit au cœur. Ces différentes piqûres étoient  
accompagnées de paroles mystérieuses , que  
l'on croyoit d'un effet infailible pour donner  
la mort , et que les prétendus sorciers ensei-  
gnoient.

Le monarque outragé ne vit de sûreté que  
dans l'appui de son beau-frère. Le roi de 1589

Henri III. Navarre répond avec empressement aux premières avances du roi, vient à Tours, et met dans ses procédés cette noble franchise qui dissipe jusqu'à l'ombre du soupçon.

1589

L'excès de l'infortune et l'énormité du danger, rallumèrent dans l'ame du roi, les étincelles d'honneur éteintes depuis longtemps. L'éclat de sa jeunesse et la dignité de ses derniers momens effaceroient la honte de son règne, si les désastres de la France ne s'élevoient à jamais pour accuser sa mémoire. Par un changement aussi rapide qu'honorable, il s'arracha à ses habitudes efféminées, se mit à la tête de ses troupes, supporta les fatigues, brava les périls, et parut le plus intrépide de ses soldats. Mayenne tenta de l'enlever à Tours, où il avoit établi son quartier-général. Les faubourgs furent attaqués avec fureur. « Henri III s'avança jusqu'aux gabions qui » formoient une partie de la barricade, et » ayant poussé du pied et renversé un de ces » gabions, il se mit devant, donnant ses ordres » avec le plus grand sang-froid au milieu » d'une grêle de coups de fusils. Le roi de » Navarre qui ne put arriver que sur la fin » du combat, décida par son approche la » traite de Mayenne, et dit au monarque dont » il admiroit l'audace : *Sire, je ne m'é-* » *tonne plus que les nôtres n'aient pas pu* » *vous résister à Jarnac et à Montcontour.* » — *Mon frère, il faut faire par-tout son* » *devoir : les balles ne viennent pas plutôt* » *chercher un roi qu'un simple soldat.* »

Lorsque Henri forma la résolution de se <sup>Henri III.</sup> joindre aux Protestans, il sentit le besoin <sup>1589</sup> d'ajouter à ses forces. Dans le conseil qui se tint à ce sujet, Sancy, maître des requêtes, « portant sous sa robe le cœur d'un brave » gentilhomme et l'âme d'un citoyen généreux, » démontra la nécessité d'avoir un corps d'auxiliaires, et l'avantage de le tirer de la Suisse. Cet avis fut généralement accueilli par des railleries, vu le défaut de moyens pour l'exécuter. « Rien de mieux » pensé ; mais, de grâce, lorsque les coffrets » de sa majesté sont vides, qui fournira les » fonds nécessaires pour une telle dépense ? » Sancy, blessé de l'ingratitude de tant de vils personnages que la générosité du monarque avoit comblés de richesses, reprit avec une noble chaleur : « Ce ne devrait pas être moi, » et ce sera pourtant moi. Je ne demande » que les ordres de sa majesté pour me mettre » sur-le-champ en route. »

Il partit. Son zèle, son adresse et ses dépenses rassemblèrent promptement dix mille Suisses sous ses enseignes. Son retour anima la confiance des partisans des deux rois, et sema l'alarme chez les ligueurs. Henri reçut dans ses bras ce serviteur fidèle, le baigna de ses larmes, et lui dit : « Mon cher Sancy, » je pleure du regret que j'ai de n'avoir que » des larmes et des promesses pour payer un » si grand service ; mais si Dieu m'en donne » les moyens, je vous ferai si grand, qu'il n'y

Henri III. » aura pas de grand dans mon royaume , qui  
1589 » ne vous puisse porter envie. »

A l'heure même , Sancy obtint l'honneur , extraordinaire jusqu'alors , d'être pourvu du titre de colonel-général des Suisses , dont le comte de Guiche fut forcé de donner sa démission.

La haine des Parisiens et la jalousie des grands seigneurs déterminèrent l'éloignement de d'Epernon , dont les hauteurs fatiguoient jusqu'à son maître. Une commission honorable éloigna de son départ les apparences d'une disgrâce. L'ordre lui fut donné de s'assurer des provinces qui contribuoient à l'approvisionnement de la capitale. L'indigne favori , secondé par Jarcei son confident , fondit sur le Maine à la tête d'une troupe de véritables brigands. Ces monstres pillèrent et saccagèrent tout , outragèrent les femmes , sans que ni la qualité , ni l'enfance , ni même la vieillesse pussent devenir un abri contre leur féroce licence. Ils pendirent les curés dans les sanctuaires , ravirent les ornemens des églises , se partagèrent les vases sacrés , coupèrent les oreilles à tous les hommes soupçonnés d'être ligueurs , et couvrirent de ces trophées révoltans leurs chapeaux et leurs baudriers.

Les deux rois marchent contre Paris , à la tête de plus de trente mille hommes. Sixte-Quint lance un décret qui frappe le roi de France des anathèmes prononcés par la fameuse bulle

*In cœnd Domini*, à moins qu'un prompt Henri III.  
1589  
repentir ne le ramène dans l'espace de trente jours à l'obéissance au saint-siège, et ne le détermine à rendre sur-le-champ la liberté au cardinal de Bourbon, ainsi qu'à l'archevêque de Lyon. Henri se montre affecté de cette menace ; mais le roi de Navarre le rassure : « Soyons vainqueurs, et vous serez » à l'heure même absous. »

Les habitans de Paris éprouvoient de vives alarmes, à la vue des drapeaux déployés jusqu'au pied de leurs murailles, lorsqu'un jeune moine changea la situation de la France. Jacques Clément, jacobin, étoit dévoré par une humeur ardente et sombre, qui le poussoit avec violence vers les excès du fanatisme. Entouré de factieux, et vivant au sein même de la révolte, son imagination s'embrâsa, sa raison s'égara, et sa vanité prit pour des révélations les fantômes produits par le désordre de son cerveau. Un supérieur plus criminel encore, épia les foiblesses de ce jeune énergumène, excita dans son cœur la soif du martyre, arma son bras d'un fer meurtrier, et offrit à son imagination exaltée les cieux ouverts pour récompenser son régicide. La duchesse de Montpensier fomenta la fureur de Clément ; mais habile dans sa haine, elle se garda bien de lui accorder ses faveurs. Cette ressource avilissante pour elle, eût détruit dans le moine toutes les illusions de la piété : la calomnie, presque toujours inconséquente, a pu seule inventer ce reproche.

Henri III.

1589

En revoyant Paris, le roi avoit éprouvé des souvenirs douloureux, s'étoit livré à de terribles menaces contre cette ville coupable; mais, dans son cœur affligé, la clémence remplaça bientôt la colère. Les personnes admises à l'honneur de l'approcher, ne l'entendoient parler que d'oubli et de pardon. Il reçut le coup de la mort à l'instant même qu'il accueillait Clément avec une touchante affabilité : il retira le poignard de sa plaie, frappa son assassin au visage, et s'écria : « Malheureux, que t'ai-je fait pour me donner la mort ? » L'assassin expira sur-le-champ percé de mille coups, et en prononçant encore : « Je loue Dieu de mourir si doucement, car je ne pensais pas passer de cette vie ainsi, et en être quitte à si bon marché (1). »

Henri dans ses derniers momens déploya de la grandeur d'ame, fit approcher le roi de Navarre et lui dit d'une voix attendrie : « Mon frère, vous voyez comme mes ennemis, qui sont aussi les vôtres, m'ont traité : il faut que vous preniez garde qu'ils ne vous en fassent autant. La justice de laquelle j'ai toujours été le protecteur, veut que vous

---

(1) Plusieurs écrivains ont avancé que Clément n'étoit pas un moine, mais un soldat de la ligue qui avoit pris ce déguisement. Outre que ce récit contrarie une opinion ancienne et générale, je n'ai trouvé aucune preuve qui le confirmât. Il est même peu probable que l'on eût réussi à séduire à ce point un homme de guerre.

» succédiez après moi à ce royaume , dans Henri III  
1589  
» lequel vous auriez beaucoup de traverses, si  
» vous ne vous résolviez à changer de reli-  
» gion. Je vous y exhorte autant pour le salut  
» de votre ame , que pour l'avantage et le  
» bien que je vous souhaite ; en un mot , mon  
» frère , gouvernez l'état et les peuples qui  
» sont sujets à votre légitime puissance et  
» succession , de sorte qu'ils vous soient  
» obéissans par leur propre bonne volonté ,  
» autant qu'ils y sont obligés par la force de  
» leur devoir. »

Epuisé par ce dernier effort , il tombe dans des foiblesses qui se succèdent à peu d'intervalles. Revenu de celle qui précède son dernier soupir , il attache ses regards sur le roi de Navarre et lui dit d'un ton expressif : « Mon  
» cher frère , vous ne serez jamais roi de  
» France, si vous ne vous faites catholique (1). »

---

(1) Henri III mourut à l'âge de trente-huit ans, après avoir régné quinze années. Pour donner du merveilleux à cet assassinat, les Protestans firent imprimer : « On a remarqué  
» comme providence de Dieu , que ce meurtre advint en la  
» chambre même en laquelle l'an 1572 avoit été prins le  
» conseil de cette furieuse journée de la St. Barthélemi. » Cette première idée plut trop, pour ne pas être reçue et même commentée. On ajouta des circonstances plus détaillées : « Le  
» roi a été blessé au même lieu , dans la même chambre , au  
» même jour , à la même heure qui étoit huit heures du matin ;  
» le déjeuner qui étoit de trois broches de perdreaux, attendant les conspirateurs de cette maudite action en bas. » Le fait est que ce prince fut assassiné dans une maison qui avoit appartenu à un bourgeois de Paris , nommé Chapelier , et dans laquelle il n'étoit jamais entré étant duc d'Anjou : il ne la vit que long-temps après son retour de Pologne , lorsque Cathe-

Henri III. D'après une singulière destinée , ce mo-  
1589 narque ne se montra digne de la couronne qu'avant de la posséder , et qu'au moment de la perdre. En un mot , comme l'a dit un de nos plus grands historiens : « Caractère » d'esprit incompréhensible , en certaines » choses au-dessus de sa dignité , en d'autres » au-dessous même de l'enfance. » Il fut un exemple de l'aveuglement du peuple qui désignoit un prince doux et foible , par le titre injurieux de tyran : cette injustice naît-elle d'un instinct qui fait prévoir confusément aux nations , que la honte et les disgrâces s'accroissent sous le règne d'un prince foible , tandis que la gloire et la prospérité marchent avec éclat lorsque des mains fermes saisissent les rênes de l'état.

L'assassinat d'Henri III fut célébré dans Paris avec une joie digne des cannibales. La duchesse de Montpensier et toutes les dames de la ville se parèrent de leurs plus riches habits , prirent des écharpes vertes et parcoururent les rues en criant : *bonne nouvelle*. De toutes parts des tables furent dressées. Sans distinction d'âge et de sexe , on s'embrassoit , on se félicitoit , on buvoit au bonheur commun. L'air retentissoit des hurlemens des factieux , et de leurs scandaleuses chansons ; les ténèbres de la nuit furent interrompues

---

rine de Médicis l'acheta dans l'intention d'y faire bâtir ; mais son emplacement lui paroissant trop petit , elle la donna à Jérôme de Gondi.



par des feux de joie et par des illuminations. **Henri III.**  
L'impudence , l'ivresse et la débauche rem- 1589  
plirent les dernières heures de cette dégoû-  
tante et monstrueuse journée.

A la honte des classes les plus élevées de la société, la populace confuse de ces énormes désordres, en suspendit le cours, et donna par son morne silence des signes de repentir. L'ambition et le fanatisme se montrèrent bien plus profondément enracinés que la licence. Des magistrats, des gentilshommes et des guerriers se souillèrent du rôle infame d'agitateurs publics. Des moines, des prêtres et des prélats devinrent les panégyristes du crime. Des offrandes sacrilèges profanèrent les autels. La palme du martyr couronna les images de Clément : sa mère se vit enlevée de ses foyers et transformée en un objet de vénération. Les présens, les caresses et les honneurs furent prodigués à cette femme jusqu'alors inconnue. Elle n'entendit qu'avec un mouvement de surprise, et peut-être de crainte, les hommages impies que les prédicateurs lui rendoient, ne rougissant pas de lui appliquer ces paroles de l'Écriture : « Heu-  
» reux le ventre qui t'a porté et bénies soient  
» les mamelles qui t'ont allaité. »

La cour de Rome applaudit elle-même au régicide. Sixte-Quint osa, dans un consistoire, prodiguer des éloges à l'attentat de Clément.  
« Il s'échappa jusqu'à le comparer, pour l'utilité, à l'incarnation et à la résurrection de

**Henri III.** » Notre-Seigneur ; et pour l'héroïsme , aux  
1589 » actions de Judith et d'Eléazar. » Tache ineffaçable à la mémoire d'un pontife , qui ne s'égara jamais dans sa marche , ni par ignorance , ni par excès de zèle pour la religion.

Le cardinal de Lenoncourt , ambassadeur de France , se lève , et plein d'une généreuse indignation , s'écrie : « Que viens - je d'entendre ? Quoi ! le chef de l'Eglise applaudit » aux assassinats ! à l'assassinat d'un roi ! Je » sors saisi d'horreur. » Cette démarche hardie ne déplut point au pontife , qui sembla même l'approuver d'un regard. Lenoncourt sortit sans obstacle du conclave , et s'éloigna le jour même de Rome.

Ainsi s'éteignit la branche des Valois , après avoir occupé le trône durant près de trois siècles , et au moment même où elle sembloit annoncer le plus de vigueur. Les mêmes circonstances se sont renouvelées deux fois avec une effrayante similitude. Philippe-le-Bel fondeoit son espoir pour la durée de sa race sur quatre fils , Louis , Philippe , Charles et Robert : les trois premiers s'assirent sur le trône ; mais moururent sans laisser d'enfans mâles. Henri II laissa quatre princes , François , Charles , Henri et le duc d'Alençon : les trois aînés portèrent la couronne ; mais ils eurent la douleur de laisser ce magnifique héritage à un prince qui n'étoit leur parent qu'au vingt-deuxième degré. A l'époque de la ruine de la troisième branche des Capé-

tiens, sur quatre frères un seul étoit descendu **Henri III.** dans la tombe ; les trois autres étoient dans la <sup>1589</sup> force de l'âge et dans le feu des illusions.

**Henri IV**, âgé de trente-six ans, avoit, **Henri IV.** à l'école de l'adversité, recueilli les leçons de l'expérience, lorsque la mort du dernier des Valois appela les Bourbon au trône.

A peine l'orageuse et triste carrière de **Henri III** fut-elle terminée, que l'effervescence des esprits éclata. Givri, animé par un généreux enthousiasme, s'adressa au nouveau monarque : « Sire, vous êtes le roi des » braves, et ne serez abandonné que par des » poltrons. » Cet exemple ne produisit point une impulsion générale. « D'autres, comme » gens forcenés, en présence du roi lui-même, enfonçoient leur chapeau, le jetoient par terre, crioient, hurloient, féroient les poings, complotoient, se touchoient dans la main, formoient des vœux » et promesses dont on oyoit pour conclusion : » *Plutôt mourir que d'avoir un roi huguenot.* »

**Henri IV** exprima de nobles regrets, donna des ordres en souverain, et feignit de ne pas s'apercevoir du tumulte.

**Biron** et son fils se hâtèrent de promettre leur obéissance.

**D'Aumont** montra cette fidélité qu'une remarque bien honorable a consacrée dans le long cours de l'Histoire de France : « Ce nom » respectable ne fut jamais inscrit sur aucune

Henri IV. » liste de révoltés , même de mécontents. Les  
 1589 » rois de France n'eurent pas de défenseurs plus  
 » constans dans leur zèle , que les membres de  
 » cette illustre famille. »

Sancy s'avança suivi des colonels et des capitaines suisses , que son éloquence persuasive avoit décidés à servir trois mois sans paye.

Les seigneurs et les chefs catholiques se rassemblèrent chez le duc de Montpensier. A la suite de plusieurs débats orageux , le duc ne put obtenir qu'une soumission conditionnelle , qui prescrivait au roi le serment : « De conserver la religion catholique dans le royaume ; de se faire sur-le-champ instruire ; de se soumettre au décret d'un concile soit général , soit national ; enfin de venger la mort du feu roi , sur tous les complices de son assassinat. »

La facilité du monarque à contracter ces divers engagements , ne rassura qu'un certain nombre de Catholiques , et elle blessa tous les Protestans , malgré les bons offices du prince de Conti : par malheur ce prince renommé par sa bravoure , et dévoué au chef de sa maison , « étoit si bègue qu'il étoit quasi muet » et n'avoit pas plus de sens que de parole. »

L'abandon devint considérable et presque égal chez les partisans des deux sectes. Henri supporta ce revers avec dignité. Nulle plainte et nul reproche ne s'échappèrent de sa bouche.

D'Epéron ne tarda guère à donner un exemple dangereux par ses conséquences , en

colorant sa retraite par d'autres motifs que <sup>Henri IV.</sup> celui de ses principes religieux. Il alléguait des <sup>1589</sup> intérêts de famille qui lui faisoient une nécessité de regagner son gouvernement d'Angoumois, et d'emmener le corps qu'il commandoit.

Les droits du monarque légitime étoient en outre méconnus et même repoussés par une faction puissante, dont les chefs, d'accord pour l'anéantissement de l'autorité royale, se proposoient des vues particulières bien opposées entr'elles. Quelques-uns aspiraient au pouvoir absolu, tandis que le plus grand nombre favorisoient le triomphe de l'anarchie. Tous se couvroient de l'ombre du cardinal de Bourbon, vain fantôme couronné sous le nom de Charles X.

Une classe extrêmement dangereuse affectoit la neutralité, qui n'est le plus souvent que l'intention bien formelle de se ranger du parti que la victoire favorisera.

La grandeur du péril et la foiblesse des ressources, ébranlèrent pendant quelques instans la résolution de Henri : il parut disposé à disperser ses troupes dans les places fortes, et de se rendre près d'Elisabeth pour solliciter des secours. Biron réveilla l'énergie de cette ame magnanime par un discours, où la sagesse la plus profonde prit le ton de la franchise militaire : il lui fallut peu d'efforts pour faire triompher des maximes que les princes ne sauroient trop méditer.

Henri IV. « C'est donc tout de bon , sire , que l'on  
1589 » vous conseille de monter sur mer , comme  
» s'il n'y avoit point d'autres moyens de  
» sauver votre royaume que de le quitter.  
» Si vous n'étiez pas en France , il faudroit  
» percer au travers de tous les hasards et  
» de tous les obstacles du monde pour y  
» venir. Et maintenant que vous y êtes , on  
» voudroit que vous en sortissiez ! Et vos amis  
» seroient d'avis que vous fissiez de votre bon  
» gré , ce que le plus grand effort de vos en-  
» nemis ne sauroit contraindre de faire ! En  
» l'état que sont les choses , sortir de France  
» seulement pour vingt-quatre heures , c'est  
» s'en bannir pour jamais. On peut bien dire  
» que vos espérances s'en iront aux vents avec  
» le vaisseau qui vous emportera ; et il ne faut  
» point parler de retour : il seroit autant im-  
» possible que de la mort à la vie. Le péril au  
» reste n'est pas si grand qu'on vous le peint.  
» Ceux qui pensent nous envelopper , sont  
» tous ceux mêmes que nous avons tenus en-  
» fermés si lâchement dans Paris , ou gens qui  
» ne valent pas mieux , et qui auront plus  
» d'affaire entre eux-mêmes que contre nous.  
» Enfin , sire , nous sommes en France , il  
» nous y faut enterrer : il s'agit d'un royaume ,  
» il faut l'emporter ou y perdre la vie. Quand  
» même il n'y auroit point d'autre sûreté pour  
» votre sacrée personne que la fuite , je sais  
» bien que vous aimeriez mieux mourir de pied  
» ferme , que de vous sauver par ce moyen.

» Votre majesté ne souffriroit jamais qu'on Henri IV.  
1589  
» dit : Qu'un cadet de la maison de Lorraine  
» lui auroit fait perdre terre , encore moins  
» qu'on la vît mendier à la porte d'un prince  
» étranger. Non , non , sire , il n'y a ni cou-  
» ronne ni honneur pour vous delà la mer :  
» si vous allez au-devant du secours d'An-  
» gleterre , il reculera : si vous vous présentez  
» au port de la Rochelle en homme qui se  
» sauve , vous n'y trouverez que du reproche  
» et du mépris. Je ne puis croire pour moi ,  
» que vous deviez plutôt fier votre personne  
» à l'inconstance des flots et à la merci des  
» étrangers, qu'à tant de braves gentilshommes  
» et tant de vieux soldats qui sont prêts à lui  
» servir de rempart et de bouclier. Je suis  
» trop serviteur de votre majesté , pour lui  
» dissimuler que si elle recherchoit sa sûreté  
» ailleurs que dans leurs vertus , ils seroient  
» obligés de chercher la leur dans un autre  
» parti que le sien. »

La ferme résolution que Henri forma sur-le-champ de soutenir par les armes les droits de sa naissance , valut aux Français un roi admiré pour sa valeur , respecté pour ses vertus , et chéri pour ses qualités aimables , même pour ses foiblesses. On a vu des hommes de toutes les classes de la société , lever sur sa statue des yeux humides des larmes de l'attendrissement. La destruction de ce gage de l'amour et de la reconnoissance des Français , apprend que dans les jours de licence , les opinions les

Henri IV. plus répandues et les sentimens les plus doux  
 1589 sont étouffés. Les éloges et les honneurs offerts  
 par la sensibilité , par le génie , à la mémoire  
 de cet excellent prince , sont bien foibles ( 1 )  
 aux yeux de ceux qui reconnoîtront qu'il suivit  
 les traces de St. Louis , dont il fut le digne  
 successeur , sans toutefois marcher son égal.

La supériorité du premier de ces deux  
 monarques ne sera peut-être pas unanimement  
 sentie : il nous semble cependant que  
 la touchante simplicité des vertus de saint  
 Louis remplit l'ame d'une vénération plus  
 tendre que l'espèce de jactance qu'on aper-  
 çoit dans les belles qualités de Henri , et qui  
 perce jusque dans sa bonhomie. Saint Louis  
 n'eût pas annoncé *la fameuse poute au pot* ;  
 mais , sans son zèle malheureux pour les  
 croisades , il l'eût assurée à son peuple. Dans  
 l'amour qu'on porte à ces deux princes , le  
 cœur éprouve malgré lui je ne sais quelle  
 distinction dans son affection , qu'on ne man-  
 quera pas de sentir , si l'on compare avec soin  
 les diverses impressions que produisent la lec-  
 ture des mémoires de Joinville et celle des  
 mémoires de Sully.

Nous nous honorons de retrouver dans la  
 conduite , et jusque dans les épanchemens

---

(1) « Plus de cinquante historiens , plus de cinq cents pané-  
 gyristes ou poètes » avoient parlé de ce monarque avec  
 éloge , lorsque Moréri composoit son dictionnaire. Ce nombre  
 s'est depuis beaucoup accru , soit d'après un sentiment louable  
 d'amour , soit peut-être par des vues moins pures ,



de Henri IV , la confirmation du principe Henri IV.  
 sur lequel est établie la base de notre ou- 1582  
 vrage. Ce monarque , convaincu que le sceptre  
 ne pouvoit être assuré et garanti que par l'épée,  
 conduisit ses troupes à la victoire en combat-  
 tant à leur tête. Sa position critique et pres-  
 que désespérée , le précipita quelquefois dans  
 des actes de témérité que les calculs de la  
 sagesse devoient réprover , mais qui seuls  
 animoient l'enthousiasme de ses soldats.

Certain du danger de compromettre sa cou-  
 ronne par la foiblesse , il surveilla toutes les  
 tentatives contre l'autorité royale , et porta  
 un regard attentif sur la situation de la France.  
 Pour ne pas éprouver quelque terreur , son  
 cœur naturellement intrépide devoit encore  
 s'être familiarisé de bonne heure avec l'habi-  
 tude de combattre parmi des hommes qui se  
 voyoient sans cesse réduits à des positions ex-  
 trêmement critiques , d'où leur énergie les  
 avoit tirés. Paris mettoit le corps énorme de  
 la ligue sous l'obéissance du duc de Mayenne ,  
 qui s'arroyoit le titre de « lieutenant-général  
 » du royaume au nom de Charles X. » Cette  
 ombre de souverain , ce vieillard d'un esprit  
 médiocre , mais honnête , s'étoit volontaire-  
 ment rendu prisonnier du roi son neveu.

Le duc de Montmorenci maintenoit dans le  
 Languedoc une forme de monarchie indépen-  
 dante : il souhaita même que le parlement  
 de Toulouse rendit un arrêt qui exclût les  
 Bourbon du trône.

Henri IV. D'Epemon se fortifioit dans Angoulême ,  
1589 avec le désir de se faire chèrement acheter.

Il appartient à l'Histoire de graver en caractères ineffaçables les noms du peu de villes qui s'honorèrent par une courageuse fidélité : Tours , Bordeaux , Langres , Châlons - sur-Marne , Compiègne et Clermont en Auvergne.

Faute de munitions et de vivres , le roi se vit dans la nécessité de partager son armée en deux corps presque égaux. D'Aumont reçut le commandement du moins considérable , avec l'ordre de rassembler les ressources que la Champagne pourroit lui fournir. Le roi choisissant Biron pour son principal lieutenant , prit la route de la Normandie , et gagna Dieppe vers l'extrémité du pays de Caux , pour être à portée de recevoir les secours qu'Elisabeth lui destinoit.

Mayenne assembla son armée , et partit à la tête de quarante mille hommes , « annonçant qu'il alloit prendre le *Béarnais*. » La lenteur de sa marche fut sans doute en grande partie occasionnée par l'embarras de conduire des hommes de nouvelle levée , étrangers à toute instruction , à la discipline et aux fatigues. Mais il se flatta de réparer si bien , par la sagesse de ses mesures , les inconvéniens de sa lenteur , que sur ses rapports , le duc d'Aumale fit afficher et circuler dans Paris un pamphlet intitulé : *Relation de la détresse du Béarnais* : on y lisoit que « l'hérétique prétendu successeur du tyran , étoit

» à tel point resserré, qu'il ne lui restoit plus Henri IV.  
» d'autre ressource que de se rendre. la vie 1582  
» sauve. » Ce récit fabuleux obtint une telle  
croyance, que les dames louèrent « des fe-  
» nêtres, et firent dresser des échafauds dans  
» la rue Saint - Denis pour voir passer cet il-  
» lustre captif. »

Henri s'assure un point de retraite dans la ville de Dieppe, dont il laisse le commandement à Eymard de Chattes. Accompagné de Biron, il se porte à une lieue et demie en avant avec cinq cents chevaux, douze cents fantassins et deux mille Suisses. Le bourg d'Arques avec son château, les deux collines qui le couvrent, le moulin qui est en avant et le ruisseau qui l'environne, lui présentent un poste avantageux qu'il fortifie par des retranchemens.

Le duc de Mayenne fait une attaque dont le peu de succès abat la présomption de ses troupes. Il tourne Arques, s'avance sur Dieppe ; mais, reçu vigoureusement par Châtillon, et pressé sur ses derrières par Biron, il s'éloigne en désordre : poursuivi dans sa retraite par Henri, il est complètement battu.

L'extrême inégalité des deux armées dans ces rencontres mémorables, couvrit le roi de gloire, et Mayenne de confusion.

Les royalistes étoient encore enivrés de leurs premiers succès, lorsqu'ils virent approcher quatre mille Anglais, douze cents fantassins écossais, avec soixante cavaliers de la même

Henri IV. nation , et cinquante volontaires , jeunes gens  
1589 sortis des familles les plus distinguées , qui  
marchoient sous les ordres du comte d'Evreux,  
frère du comte d'Essex. De l'artillerie , des  
provisions de bouche , des habillemens , des  
munitions de guerre et deux cent mille livres  
sterling accompagnoient les troupes. Strafford,  
ambassadeur d'Elisabeth, amenoit ce secours ,  
que la situation difficile des affaires rendoit  
d'une extrême utilité. L'arrivée du maréchal  
d'Aumont mit l'armée en état de marcher  
contre Paris.

Avant de faire usage contre la ville rebelle  
de ces redoutables forces, Henri voulut avoir  
recours à la persuasion. Il écrivit aux magis-  
trats et aux habitans, des lettres qui leur an-  
nonçoient le pardon de toutes les offenses, et  
les sentimens d'un bon père. « Faites que je  
» puisse vous soulager. Il n'est jour qu'il ne  
» se ruine pour dix mille écus aux faubourgs ,  
» et n'est jusqu'aux jardins , aux vergers , aux  
» allées de cyprès à quoi je n'aie regret. Mes  
» bons sujets , mes bras vous sont ouverts. Re-  
» venez des ombrages qu'on vous a donnés ,  
» et chassez les fausses espérances dont vous  
» vous repaissez. »

Cinq des faubourgs furent emportés. Les  
heureux effets de cette tentative s'évanouirent  
par l'arrivée dans Paris , des ducs de Mayenne  
et de Nemours , qui amenoient un corps de  
troupes trop considérable pour que les attaques  
pussent être continuées avec quelque appa-

rence de succès. Henri rangea son armée en bataille hors des faubourgs, attendit plusieurs heures le duc de Mayenne, et reprit la route de la Normandie. Henri IV.  
1589

La conquête du Mans, d'Alençon et de plusieurs autres villes, l'occupa le reste de l'hiver.

Mayenne se livra au double soin de lever des troupes, et de fomenter le fanatisme de ses partisans. Il pressa par de vives sollicitations l'arrivée du secours que depuis longtemps Philippe II faisoit espérer : il convoqua le ban et l'arrière-ban des provinces qui étoient sous sa dépendance. 1590

Sixte-Quint mourut au moment où plein de mépris et de dégoût pour des sujets rebelles, il calculoit des mesures propres à concilier les avantages de l'église avec les intérêts du souverain légitime. Urbain VII, dépositaire des pensées secrètes de Sixte, son égal pour les talens, et le surpassant par ses vertus, ne s'assit quelques instans sur le siège de saint Pierre, que pour édifier par la sainteté de sa mort qui détruisit les espérances d'un superbe avenir. Grégoire XIV se rendit l'instrument passif de l'ambition des Espagnols, et nomma pour son légat en France Gaëtan, homme orgueilleux, violent et fanatique. Ce prélat, accompagné d'évêques et de docteurs, reçut, à son entrée dans Paris, des honneurs qui n'appartiennent qu'aux têtes couronnées. Moins ministre d'un souverain, que boute-

Henri IV. feu d'une faction , il échauffa les esprits par  
1590 ses discours , applaudit au zèle sacrilège des  
prédicateurs , favorisa la circulation des li-  
belles , et s'assura une dangereuse influence  
par ses promesses , par ses menaces et sur-tout  
par ses dons , auxquels l'or de l'Espagne four-  
nissoit. La Sorbonne , intimidée et séduite ,  
acheva d'obscurcir son antique gloire par un  
décret d'excommunication « contre tous ceux  
» qui reconnoissoient pour roi Henri de Bour-  
» bon , dit *le Béarnais* ; les déclare « perni-  
» cieux à l'église , parjures et désobéissans à  
» leur maître , et enfin les retranche comme  
» un membre pourri qui gâteroit les autres. »

Le serment de l'union fut renouvelé avec  
grande pompe : le prévôt des marchands et  
les bourgeois s'avancèrent les premiers pour  
le prêter. Le parlement et les cours souve-  
raines suivirent cet exemple.

Le zèle et la confiance ne connurent plus  
de bornes , à la prise de Pontoise par Mayenne.  
Ce général s'imaginoit qu'un tel succès lui  
donneroit le temps de faire des préparatifs ,  
lorsque , sur la nouvelle du danger de Dreux ,  
les habitans de Paris le contraignirent d'en-  
trer en campagne.

En effet , Dreux , après avoir vaillamment  
soutenu plusieurs assauts , se voyoit au mo-  
ment d'être enlevé , par l'effet d'une mine à  
l'aide de laquelle Sully venoit de renverser une  
tour , le point le plus essentiel de sa défense.  
Beaucoup d'hommes avoient péri dans cette

explosion : aucun même n'eût échappé , sans <sup>Henri IV.</sup> la bienveillance de Henri , qui , ayant arraché <sup>1590</sup> ces malheureux à la fureur des soldats , leur fit donner un écu par tête , et les laissa maîtres d'aller où ils voudroient.

Malgré l'assurance d'un succès prochain , le roi abandonna son entreprise , dès qu'il sut que Mayenne formoit le siège de Melun , qui passoit pour une place importante : le duc se retira , dans le dessein de fatiguer un ennemi dont l'intérêt pressant étoit de combattre. A la suite de plusieurs marches , les deux armées se rencontrèrent dans la plaine d'Ivry : des manœuvres habilement conduites produisirent l'indispensable nécessité d'une affaire générale.

La veille du jour que les deux partis attendoient avec une égale impatience , un chevalier couvert d'armes brillantes et paré de plumes , sortit du camp des ligueurs pour faire le coup de pistolet en l'honneur des dames. Bellegarde , que sa galanterie et ses succès rendoient célèbre , pensa que ce défi le regardoit plus qu'aucun autre guerrier. L'avantage qu'il remporta , parut aux yeux du soldat d'un augure favorable.

Le roi trace seul les dispositions de la bataille. A quatre heures du matin il assemble ses généraux , qui ne trouvent dans son plan que des sujets d'éloges. Les armées en présence offrent un aspect bien différent. Les ligueurs étoient tout éclatans de luxe, tandis

**Henri IV.** que les royalistes se font remarquer par un  
1590 maintien sévère. D'Egmont , ébloui par des  
apparences trompeuses , soutient avec hauteur  
que ses soldats suffiroient pour culbuter un  
corps aussi peu important.

Au moment d'en venir aux mains , Henri  
lève les yeux au ciel , et s'écrie : « Seigneur ,  
» ôte-moi la vie avec la couronne , si je dois  
» être du nombre de ces rois que tu donnes  
» en ta colère ! Que ma mort délivre la  
» France des calamités de la guerre , et que  
» mon sang soit le dernier qui soit répandu  
» dans cette querelle. »

Il s'adresse aux troupes avec une assurance  
qui enflamme tous les cœurs. « Compagnons ,  
» vous êtes Français , et voilà l'ennemi. Plus  
» de gens , plus d'honneur. Si dans la mêlée  
» vous perdez vos enseignes , cornettes ou  
» guidons , suivez mon panache blanc , vous  
» le trouverez toujours au chemin de l'hon-  
» neur et de la victoire. »

Henri se rappelle qu'un mouvement de  
colère l'avoit rendu coupable envers Schom-  
berg , qui , pour satisfaire à la mutinerie de  
ses Reitres , lui demandoit quelques arré-  
rages de paye , et qui s'étoit retiré navré de  
douleur par cette dure réponse : « Comment !  
» est - ce le fait d'un homme de guerre de  
» demander de l'argent quand il faut prendre  
» les armes pour combattre ? » Il court à  
Schomberg et lui dit d'une voix haute : « Co-  
» lonel , nous voici dans l'occasion ; il se peut



» faire que j'y demeurerai. Il n'est pas juste Henri IV.  
» que j'emporte l'honneur d'un brave gentil- 1590  
» homme comme vous. Je déclare donc que  
» je vous reconnois homme de bien et inca-  
» pable de faire une lâcheté. » Après ces mots  
touchans , il le serre dans ses bras , il l'em-  
brasse. Schomberg vivement ému prononce :  
« Sire , vous me rendez l'honneur que vous  
» m'aviez ôté ; mais vous m'ôtez la vie , car  
» j'en serois indigne si je ne la sacrifiois pas  
» aujourd'hui pour votre service. Si j'en avois  
» mille , je les voudrois toutes répandre à  
» vos pieds. » Il se précipite sur les ennemis ,  
d'abord répand la terreur , bientôt tombe  
percé de coups , les armes à la main et le cri  
de vive le roi dans la bouche.

Henri se met à la tête de son principal  
corps de cavalerie , commande de charger le  
sabre à la main , et proscriit à jamais les lances.  
« Le premier rang de l'escadron du roi n'étoit  
» que princes , ducs , comtes , chevaliers du  
» St. Esprit et principaux seigneurs proche  
» d'eux : rien de plus formidable à voir que  
» deux mille gentilshommes armés à cru , de  
» la tête jusqu'aux pieds , brûlant d'affection  
» de faire en telle occasion un bon service à  
» leur roi , à leur patrie. »

L'exemple du souverain embrâse les cœurs  
d'une intrépide émulation , et devient le ga-  
rant des succès. Après une résistance opi-  
niâtre , après que d'Egmont a mordu la pous-  
sière , les ligueurs se dispersent ; Henri pour-

Henri IV. suit les fuyards, et fait entendre les cris redou-  
 1590 blés : « Compagnons, sauvez les Français. »

Il ne revient sur ses pas que lorsque la déroute est complète. Les acclamations s'élèvent avec transport. Biron, qui dans ce jour avoit commandé le corps de réserve, l'aborde, le voit couvert de sang et de poussière, et lui dit avec une intéressante franchise : « Cela n'est » pas juste, sire ; vous avez fait aujourd'hui » ce que devoit faire le maréchal de Biron , » et il a été obligé de faire ce que devoit. » faire le roi. »

Le vainqueur rehausse l'éclat de sa victoire par son humanité, sa modestie et sa reconnaissance. Il ne consent à prendre quelque repos qu'après avoir visité les blessés, vu les pansemens et adouci les souffrances par des marques d'intérêt. Les généraux lui demandent quel nom cette bataille portera : « C'est , » dit-il, la journée du Tout-Puissant, à qui » seul en est toute la gloire. » Il presse contre son sein son cher Sully (1), le plaint de sa blessure, et le félicite de l'honneur d'avoir conquis « la cornette blanche semée de fleurs » de lys noires, et connue de tout le monde » pour être celle des Guise. » A souper, au

---

(1) Quoique le baron de Rosni n'ait pris, que plusieurs années après, le titre de duc de Sully, on a tellement contracté l'habitude de réunir avec une respectueuse affection les noms de Henri et de Sully, que je n'ai pu me refuser au plaisir de désigner le plutôt possible ce grand homme sous le titre qui le rend cher à la postérité. Du jour où son souverain et son ami monte sur le trône, je l'appelle Sully.

château de Rosni , il embrasse les capitaines **Henri IV.** qui arrivent successivement , et les fait asseoir <sup>1590</sup> à sa table. Il dit au maréchal d'Aumont avec une affectueuse expression : « Rien de plus » juste que vous soyiez du festin , puisque » vous m'avez si bien servi à mes nocés. » L'intrépidité de la Trimouille , qui n'avoit cessé de combattre devant le roi , reçoit une louange délicate : « Je reconnois que dans » cette journée tu as été plus vaillant que » moi , de la longueur de ton cheval. »

Avant que les généraux rassemblés se séparent , le sage la Noue et le brave Crillon pressèrent avec instance le roi de marcher dès le lendemain vers Paris. Le succès de ce conseil eût , selon toutes les apparences , été certain , d'autant que la ligue entière tomba durant quelques momens dans le désordre et dans la crainte. L'amour ralentit la marche du plus actif des généraux. Les fruits d'une victoire brillante furent sacrifiés aux charmes de la marquise de Guercheville.

Les chefs des ligueurs , un peu moins abattus que Mayenne , profitèrent de la lenteur du roi pour témoigner le désir d'un accommodement. Des conférences s'ouvrirent à Noisi : sept semaines se passèrent en vaines discussions. L'événement justifia la vérité du principe que plus de deux siècles après un héros a consacré : *Rien n'est fait , tant qu'il reste quelque chose à faire.* Les négociations furent stériles. Le légat par ses discours , l'ambas-

**Henri IV.** s'adateur d'Espagne par ses dons , et la duchesse  
1590 de Montpensier par ses violences , rendirent  
au peuple sa force et son audace. Le duc de  
Nemours releva les fortifications de Paris.  
Vitri vint avec plusieurs escadrons : d'Espinac  
fit , aux frais des Espagnols , fondre une nom-  
breuse artillerie. Saint-Paul amena des con-  
vois de vivres. Une garnison d'étrangers sou-  
lagea les bourgeois d'une partie de la sujétion  
du service : Mayenne se rendit en Flandre  
pour organiser une nouvelle armée.

L'illusion du roi se dissipe : il s'avance ,  
enlève Corbeil , Melun et Lagny ; attaque les  
faubourgs Saint - Antoine , Saint - Martin et  
Saint-Marceau ; se fortifie à Montmartre ,  
brûle les moulins et forme le blocus de Paris.  
Des escarmouches sanglantes et des succès  
divers marquent les premières journées. Dans  
l'une de ces fréquentes sorties , l'impétueux  
d'Aumale repousse les royalistes. Des deux  
côtés , plusieurs officiers de distinction sont  
tués ou blessés. La Noue est par malheur mis  
hors de combat. Si les succès des armes se  
balancent , l'honneur de la conduite appar-  
tient tout entier aux assaillans. Les soldats du  
roi sont soumis à une discipline exacte , com-  
battent avec courage et respectent les pro-  
priétés. Les satellites de la ligue marchent en  
furieux , se livrent à la licence et pillent « les  
» vases sacrés avec les ornemens des églises ,  
» dont ils se vantent d'être les défenseurs. »  
Le jour de l'Ascension , les autorités ecclé-

siastiques , militaires , législatives et civiles , <sup>Henri IV;</sup> se rendirent à Notre-Dame pour implorer la <sup>1590</sup> protection du Ciel qu'ils outrageoient par le serment « de plutôt mourir que de prêter obéissance au roi de Navarre. » Après cette cérémonie , dont l'objet étoit criminel , mais l'appareil imposant , la superstition scandalisa les hommes honnêtes , étonna le peuple et charma la populace par un spectacle impie , absurde et révoltant.

L'arme du ridicule fit promptement justice de cette fameuse procession dont l'évêque de Senlis parut le premier capitaine , et dans laquelle plusieurs ecclésiastiques , les religieux mendiants et les solitaires chartreux parurent défigurés sous des costumes bizarres , leurs frocs retroussés , leurs capuchons ornés de cocardes , leurs poitrines couvertes de larges baudriers qui supportoient des sabres ou des épées , et leurs bras chargés de lourds mousquets. L'écossais Hamilton , curé de St. Côme , remplissoit les fonctions de sergent de bataille , rangeoit , arrêtoit cette troupe monstrueuse , et lui commandoit souvent de faire feu de ses armes. Le légat vint autoriser par sa présence cet attentat irréligieux. Un mouvement de frayeur punit du moins son indécente démarche. Au moment où de son carrosse il donnoit des bénédictions , un des nouveaux soldats voulut le saluer d'une manière particulière , et le fit si malheureusement avec une vieille arquebuse , que l'un des aumôniers du

Henri IV. légat fut tué à ses côtés. Ses cris redoublés  
1590 ordonnèrent à son cocher une prompte fuite.

Quelques symptômes d'une prochaine disette de vivres , et la nouvelle de la mort du cardinal de Bourbon , prétendu roi Charles X , donnèrent à un assez grand nombre de personnes l'assurance nécessaire pour conseiller la paix avec le roi de Navarre. Le peuple furieux les arrêta ; Mauret et plusieurs bourgeois furent précipités dans la Seine. Le président de Blancménil n'évita la mort que par le crédit de son frère , le comte de Gèvres.

La cherté des alimens fit place à la disette. Les hôtels des grands seigneurs, les couvens des moines , les maisons des religieux et les dépôts publics fournirent des ressources momentanées. La famine déploya bientôt toutes ses horreurs. Les animaux et les substances les plus immondes furent dévorés. Les ossemens humains servirent à former une pâte repoussante et mal saine. Ce fléau s'étendit sur toutes les classes. Une des femmes de la duchesse de Montpensier mourut de faim : cette duchesse si puissante dans la faction , refusa de livrer un petit chien en échange de deux mille écus de pierreries , « parce qu'elle le gardoit pour sa propre vie. » Une femme se nourrit des membres de son enfant , qu'elle fit saler par sa servante qui partagea ce mets exécrable. Les chaleurs de la canicule augmentèrent encore la masse des maux : des maladies inflammatoires moissonnèrent des milliers

d'infortunés, dont les corps privés de sépulture répandirent une infection meurtrière. Henri IV.  
1599

Des reptiles dégoûtans et venimeux s'emparèrent de plusieurs quartiers de la ville. Un homme arrêta le duc de Nemours qui faisoit la visite de quelques postes, et lui dit d'un air effaré : « N'entrez pas dans la rue de la » Harpe, j'en viens, elle est pleine de serpens ; j'y ai vu une femme à demi-morte, » dont le cou et les bras étoient entortillés » de couleuvres. »

Ces calamités furent supportées avec une constance qu'on eût honorée du nom d'héroïsme dans une meilleure cause. Les lettres de Mayenne produisoient une funeste illusion ; les promesses de l'ambassadeur d'Espagne répandoient quelques lueurs d'espérance ; les discours affectueux de la duchesse de Montpensier et de plusieurs femmes, opéroient une espèce de séduction ; enfin, les menaces du duc de Nemours imprimoient la terreur. Tous ces moyens perdirent leur influence devant le plus impérieux des besoins. A la religion seule appartient cette suprême puissance qui place l'homme à la hauteur du sacrifice de lui-même. Combien furent donc criminels les ministres qui profanèrent une aussi sainte ressource ! Dans la chaire de vérité comme au tribunal de la pénitence, des prédicateurs et des prêtres factieux montroient le ciel ouvert à ceux qui périssoient victimes de leur coupable obstination.

**Henri IV.** Malgré la vigilance des gardes , trois mille  
1590 personnes de tout sexe et de tout âge sautèrent une nuit dans le fossé et coururent aux pieds du roi , trop attendri à la vue de leurs besoins pour les repousser. Ses généraux lui représentèrent que cette extrême indulgence amèneroit des suites désavantageuses. Aussi le lendemain une foule de misérables sortis pour brouter l'herbe des champs , se virent-ils repoussés. Cependant Henri bon père , feignit d'ignorer qu'un grand nombre de ses officiers et de ses soldats envoioient des vivres à leurs parens , à leurs amis , à leurs simples connoissances.

Le cardinal de Gondi et l'archevêque de Lyon firent demander une conférence pour traiter de la reddition de Paris. Le roi les reçut à Saint-Denis , et mit dans son discours une expression touchante de bienveillance , de noblesse et de fermeté : « J'aime la ville » de Paris comme ma fille aînée , et lui veux » faire plus de bien qu'elle n'en demande , » pourvu qu'elle m'en sache gré et point au » duc de Mayenne ni au roi d'Espagne. Je » veux rendre aux Parisiens la vie que Men- » doce , ambassadeur d'Espagne , leur ravit » par la famine , et ne veux nullement les » contrarier dans leur religion. Avec moi , j'ai » cinq mille gentilshommes prêts à périr , la » justice de ma cause et la protection de Dieu. » Dites à ceux qui vous envoient , que je leur » donne huit jours pour aviser à leur reddition » et à la paix générale du royaume. »



Tous les membres du conseil s'élevèrent **Henri IV** : contre l'imprudence d'accorder une trêve à <sup>1590</sup> des ennemis qui ne tendoient qu'à s'assurer quelques instans de repos : ils soutinrent que des paroles de paix dans la bouche de d'Espillac , le plus emporté des ligueurs , avoient pour objet d'attendre l'arrivée de Mayenne ; ils répétèrent que des avis multipliés annonçoient l'approche des Espagnols ; ils démontrèrent que la prise de la place devenoit assurée par l'état de détresse des habitans , dont plus de vingt mille étoient morts , et par l'extrême affoiblissement de la garnison. De si pressantes raisons eussent déterminé Henri , ou plutôt lui-même les auroit proposées , sans le nouveau tribut que son cœur payoit à une trop séduisante foiblesse. Eperdument épris de la jeune Beauvilliers , abbesse de Montmartre : « Il accorda des passe-ports aux dames , » aux écoliers , aux ecclésiastiques , voire même » à ceux qui s'étoient montrés ses plus cruels » ennemis. »

On sentit bientôt les conséquences de cette imprudente facilité. Le duc de Parme , Alexandre Farnèse , l'un des plus grands capitaines de son siècle , força par ses savantes manœuvres la levée du blocus de Paris , approvisionna cette ville , et assiégea Lagny qui assuroit la possession du cours de la Marne.

Au désespoir de s'éloigner de Paris , le roi tente un dernier effort. Ses troupes , à la faveur d'une nuit obscure , forment trois attaques. Les

Henri IV. Parisiens, instruits par des espions, repoussent  
1590 les assaillans. Henri suppose que cette tentative échouée aura mis fin aux alarmes des ligueurs, prend des troupes fraîches et marche en silence. Les fossés étoient déjà franchis, les échelles se posoient contre les murs, aucun bruit ne se faisoit entendre ni dans les rues ni sur les remparts ; en un mot, le succès sembloit certain. Les habitans excédés de fatigues et délivrés de toutes craintes, se livroient au sommeil. Par malheur les jésuites, plus soupçonneux et plus vigilans, avoient prolongé leur garde : ils pensoient pourtant à se retirer, lorsque l'un d'entr'eux entend du bruit et se hâte d'appeler ses confrères. Un brouillard épais ne leur permet pas de distinguer les objets, mais ils jugent que des troupes nombreuses occupent les fossés. Leurs cris redoublés arrachent les bourgeois au sommeil. Événement bizarre, mais qui caractérise les guerres civiles : une entreprise dirigée par un grand capitaine, exécutée par des soldats intrépides, échoue contre la résistance d'un petit nombre de religieux, d'un avocat et d'un libraire.

La guerre étendit ses fléaux sur plusieurs parties de la France. Le duc de Mercœur, à la tête d'un corps d'Espagnols, méconnoissoit en Bretagne l'autorité du roi et bravoit l'usurpation de Mayenne, quoiqu'il combattit au nom de la ligue. Le duc de Savoie se faisoit reconnoître par le parlement d'Aix :

*gouverneur et lieutenant-général de Provence* Henri IV.  
*pour la couronne de France.* Ce prince s'étant 1590  
rendu maître de Grenoble, se flattoit de l'es-  
poir que ses états seroient grossis de deux  
provinces, lorsqu'il rencontra Lesdiguières  
qui le battit, lui enleva Grenoble et le chassa  
du Dauphiné.

Lesdiguières adressa d'Agoust à la cour pour  
rendre compte de sa campagne, et demander le  
gouvernement de la ville qu'il venoit de sauver.  
Sur l'avis du conseil, le roi refusa cette grâce,  
pour ne pas démentir sa promesse de nommer  
gouverneurs les seuls catholiques. Le jeune  
envoyé reprit la parole : « Messieurs, votre  
» réponse alloit me faire oublier un mot.  
» Puisque vous ne trouvez pas à propos de  
» donner à mon général le gouvernement de  
» Grenoble, songez au moyen de le lui ôter. »  
A cette audacieuse réflexion, les scrupules  
s'évanouirent.

Les deux partis souhaitoient avec une égale  
ardeur de marquer le commencement de  
l'année par une entreprise heureuse, qui pro-  
duisit la confiance. Leurs vœux ne furent  
point exaucés. Dans la nuit du trente-un dé-  
cembre, le comte d'Aumale fit sauter avec  
des petards l'une des portes de la ville de  
Saint-Denis, et à la tête d'un corps considé-  
rable pénétra dans la ville. Au premier bruit  
de cette surprise, le gouverneur, l'intrépide  
de Vic, se jeta tout en chemise sur un cheval,  
marcha droit aux ennemis avec cinq gen-

Henri IV. d'armes et neuf de ses domestiques, les charges  
1590 et les étonna. Un trompette aussi brave qu'intelligent, dont l'histoire n'auroit pas dû dédaigner le nom, se rendit au-dessus de la porte par où les Parisiens entroient et sonna la charge. Les ligueurs croyant être entourés prirent la fuite en désordre, et laissèrent d'Aumale parmi les morts. « Cette rencontre » donna tant de réputation à de Vic, que » Paris n'osa plus attaquer Saint-Denis. »

1591 Dix jours après la tentative de d'Aumale, le roi voulut hasarder une surprise. Soixante gentilshommes déguisés en paysans s'approchèrent de Paris avec des chevaux qui portoient de la farine; deux cents gendarmes les suivoient conduisant des charrettes chargées de différentes provisions. Ils avoient reçu l'ordre d'embarrasser la porte Saint-Honoré, de se saisir du corps-de-garde et de se maintenir jusqu'à l'arrivée de l'armée. Le secret perça. Belin, gouverneur de la ville, se mit en état de défense. Lorsque les premiers prétendus paysans se flattoient d'être admis, ils trouvèrent la porte terrassée, entendirent sonner le tocsin, et durent à leur présence d'esprit le temps de se retirer. On s'amusa beaucoup dans Paris *de la journée des farines*.

La prise de Charenton fut un foible soulagement aux justes regrets d'avoir laissé, par trop de négligence, échapper une conquête qui eût décidé du sort de la guerre. Pour mieux consoler Henri, ses généraux obtinrent

de toutes parts des succès, et n'eurent d'ad-  
versaire redoutable que dans le duc de Mer-  
cœur. Ce prince avoit battu le duc de Mont-  
pensier et remporté plusieurs avantages sur  
différens généraux ; mais il commençoit à  
plier devant la Noue, l'un des plus habiles  
capitaines de son siècle, lorsqu'au siège de  
Lamballe un coup de canon le délivra de  
l'ennemi qu'il redoutoit le plus. Exemple mé-  
morable de l'hommage que la haute vertu  
sait se faire rendre. La Noue posséda l'estime  
des deux partis, et fut à sa mort pleuré des  
ligueurs autant que des royalistes, sans nulle  
distinction de secte. Valeureux, instruit, sage  
et désintéressé, il porta les armes avec gloire,  
éclaira les militaires par un excellent ouvrage,  
se rendit utile dans les conseils, fut un négoci-  
ateur habile, et ne laissa pour héritage que  
de superbes exemples et des dettes considé-  
rables. Ses enfans marchèrent sur ses traces,  
et son roi acquitta ses dettes.

La France parut aux regards de l'Europe  
une arène immense, dans laquelle s'entr'égor-  
geoient des Français, des Espagnols, des Al-  
lemands, des Suisses et des Anglais. Ce sol  
abreuvé de sang, couvoit des germes nom-  
breux d'anarchie. Une nouvelle faction sortit  
de son sein pour déchirer sa surface. Un neveu  
du prétendu Charles X, le jeune cardinal  
de Bourbon, léger, paresseux, doux, aimable  
et fort aimé de Henri, se laissa entraîner par  
ses favoris dans les rangs des prétendans à

Henri IV.

1594

Henri IV. la couronne. Sous ce troisième étendard se  
1591 rangèrent des hommes qui , jusqu'à ce jour  
spectateurs des orages , étoient las de leur  
longue durée. Les déserteurs des deux partis  
les grossirent. Un point intermédiaire entre  
les deux extrêmes , concilioit trop d'intérêts ,  
calmoit trop de passions et sautoit trop de  
ces retours si choquans pour la vanité , si pé-  
nibles à la délicatesse , pour ne pas devenir  
promptement le centre de forces redoutables.  
L'heureuse destinée du roi voulut que ce tiers-  
parti ne mît aucune suite dans ses projets ,  
aucune sagesse dans ses opérations. Quatre  
hommes formoient le conseil du cardinal : le  
duc d'Elbœuf , adonné au plaisir , n'avoit pour  
les affaires qu'une présomptueuse incapacité ;  
Balbarien ne pouvoit employer que l'intrigue  
d'un aventurier subalterne ; Touchard , pédant  
orgueilleux , connoissant peu les hommes ;  
Dupéron , pour premier essai de ses rares  
talens et de son extrême adresse , trahissoit  
le protecteur qui l'honoroit de sa confiance.

Sur ces entrefaites , le jeune duc de Guise  
s'échappa du château de Tours où il étoit  
retenu prisonnier depuis la mort de son père.  
Henri profita de cette fuite. Mayenne ressentit  
les aiguillons de la jalousie. La duchesse de  
Montpensier conçut une violente passion pour  
son neveu. Les anciens chefs du parti furent  
ivres de joie. Les seize redoublèrent d'ardeur ,  
et la ligue reçut le premier des coups qui  
la terrassèrent.

Les ligueurs et les membres du tiers-parti <sup>Henri IV.</sup> suspendirent quelques instans la haine qui <sup>1591</sup> régnoit entr'eux , pour réunir leurs efforts contre l'ennemi commun. Le peu de précautions dont le roi s'entouroit lorsqu'il venoit tenir son conseil à Mantes , suggéra l'idée de l'enlever. Le plan fut combiné par deux hommes habiles , Belin gouverneur de Paris , et Villars gouverneur de Rouen. L'exécution des mesures paroissoit immanquable. Les conjurés n'éprouvoient d'inquiétude que sur la conduite à suivre envers le prince , lorsqu'ils l'auroient fait prisonnier : « Car tels » oiseaux ne sont pas bons à tenir en cage. » Cet obstacle eût peut-être été la cause du meurtre de Henri , si des lettres interceptées ne l'avoient préservé du danger qui le menaçoit.

Le roi s'éloigna des environs de Paris pour faire le siège de Rouen : jamais il n'avoit eu sous ses ordres des troupes aussi nombreuses. Les corps suisses , les bandes de lansquenets , quatre mille fantassins anglais avec cinq cents cavaliers de la même nation , formoient une armée de quarante-cinq mille hommes. Villars , loin d'être étonné par le danger , opposa une superbe résistance. L'ardeur et l'audace furent déployées des deux côtés. Différens traits rappelèrent un moment les beaux jours de la chevalerie.

Un homme fameux par l'amour d'Elisabeth , par la fin tragique de sa vie , et par le remords

Henri IV. qui conduisit au tombeau la reine auteur de  
1591 son supplice ; Essex , brillant de jeunesse , de  
beauté , de vaillance , adressa un défi à Villars :  
« Si vous voulez combattre à pied ou à cheval ,  
» armé ou en pourpoint seul à seul , je main-  
» tiendrai que la querelle du roi est plus juste  
» que celle de la ligue , que je suis meilleur  
» que vous , et que ma maîtresse est plus belle  
» que la vôtre. Que si vous refusiez de venir  
» seul , je mènerai avec moi vingt , le pire  
» desquels sera une partie digne d'un colonel ,  
» ou soixante le moindre étant capitaine. »  
La réponse grossière de Villars , fournit la  
triste preuve que l'esprit de faction dessèche  
jusqu'aux principes de la politesse et de la  
sociabilité.

Malgré les talens de son gouverneur , la  
bravoure de sa garnison et la constance de  
ses bourgeois , Rouen pressé par de vives  
attaques , et ressentant déjà les atteintes de  
la disette , touchoit au moment de tomber  
entre les mains des assiégeans , lorsqu'une  
seconde fois le duc de Parme pénétra en  
France.

1592 Le roi part des lignes de Rouen , emmène  
six mille hommes de cavalerie , et marche  
à la rencontre du duc de Parme qui s'avançoit  
avec la lenteur et la prudence qui régloient  
ordinairement ses opérations. Dans la plaine  
d'Aumale , Henri par un mouvement dont il  
est difficile de rendre raison , dirige le gros de  
sa cavalerie sur Neufchâtel , poste sur les



hauteurs d'Aumale quatre cents gentilshommes **Henri IV.** avec quatre cents arquebusiers à cheval , et <sup>1592</sup> fond sur l'armée ennemie à la tête d'un escadron d'élite. Il fait des prodiges de valeur , reçoit dans les reins le seul coup de feu qui l'ait jamais blessé , repasse le dernier le pont d'Aumale et rejoint enfin sa réserve.

Henri déploya dans la mêlée un sang-froid égal à sa vaillance : les prodiges de valeur qui signalèrent cette journée , ne la mettent cependant pas à l'abri de tout reproche. Une poignée d'hommes intrépides dut uniquement le bonheur de ne pas être écrasée , à cette réserve qui dans le duc de Parme dégéneroît quelquefois en une excessive défiance.

L'armée française fut saisie d'admiration et de crainte au récit de cette étonnante escarmouche. Les soldats témoignèrent de si vives inquiétudes sur le héros , objet de leur enthousiasme , qu'il fut obligé de parcourir les différens quartiers. Les capitaines lui adressèrent des représentations sur une témérité aussi dangereuse que déplacée dans un monarque. Biron , toujours fidèle à la franchise d'un ancien militaire , lui dit : « Il est peu » séant à un roi de France , de faire ainsi le » capitaine de carabins. » Mornai dut à son éloignement de l'armée le calme qui lui permit d'accompagner ses reproches d'expressions flatteuses : « Sire , vous avez fait » l'Alexandre , il est temps que vous soyez » Auguste. C'est à nous de mourir pour vous ,

Henri IV. » et c'est là notre gloire ; à vous , de vivre  
1592 » pour la France , et j'ose dire que c'est votre  
» devoir. »

La campagne offrit une suite non interrompue de marches , de combats , de fausses attaques , en un mot , de manœuvres dans lesquelles Henri s'acquît la réputation d'un preux chevalier , tandis qu'Alexandre Farnèse recueillit la gloire d'un grand général. Cette différence fut principalement le résultat de la supériorité de l'infanterie espagnole :  
« Elle étoit en tel prix , parce que la noblesse  
» s'y rangeoit fort volontiers et plus qu'en la  
» cavalerie , et y venoit faire son apprentissage  
» de guerre , afin de parvenir au degré de  
» capitaine qui étoit autant estimé parmi eux ,  
» qu'entre nous un colonel de régiment. »

Les deux illustres adversaires recherchent avec empressement le suffrage l'un de l'autre. Le duc manquant de vivres , malade d'une blessure qu'il avoit reçue à Caudebec , et acculé contre la Seine , se trouve dans une position extrêmement délicate. Il semble réduit à la nécessité de livrer une bataille , que sa mauvaise position rend d'un danger éminent. Sans s'étonner du péril , sans être abattu par les souffrances , il conçoit avec génie , calcule avec flegme , et exécute avec habileté le plan de traverser la Seine , et de rompre ses ponts dans une seule nuit , sans que l'ennemi soupçonne ses mouvemens. A la pointe du jour , le roi voyant qu'un large

fleuve le sépare des Espagnols, en croit à <sup>Henri IV.</sup> peine le témoignage de ses yeux. Un trompette <sup>1592</sup> se présente et vient de la part du duc de Parme lui demander : « S'il est content de la dernière » manœuvre ? » Emporté par son impatience, Henri répond d'un ton brusque : « Je ne me connois pas en retraite. » Ce premier mouvement apaisé, il s'écrie : « J'estime cette retraite plus que deux batailles. »

Farnèse bientôt harcelé dans sa marche, rend à Henri un hommage dont l'expression sembloit fort éloignée de son caractère : « Ha ! » pour combattre le roi de Navarre, il faut » des corps vivans, et non pas des hommes » épuisés de sang et demi-morts comme » moi. »

Si les succès du monarque furent balancés, les généraux à son service s'assurèrent une supériorité complète. Lesdiguières chassa le duc de Savoie de la Provence et battit les troupes du pape.

Le maréchal de Montmorenci pressa le duc de Joyeuse dans le Languedoc, et reprit presque en entier cette magnifique province.

Biron se rendoit maître d'Eprenai, lorsqu'un boulet de canon lui emporta la tête, et justifia l'emblème de la devise qu'il avoit choisie. Autour d'une mèche allumée on lisoit : « *Perit* » *sed in armis* ( elle s'éteint, mais au milieu » des armes ). » Cet homme dont le nom est à jamais inscrit sur la liste des plus illustres guerriers, servit l'état avec distinction

Henri IV. sous six rois (1). Il se montra négociateur  
1592 habile , général du premier ordre et grand  
homme d'état. Il posséda des connoissances  
étendues , aima la société des gens éclairés  
et protégea le mérite. En un mot , jamais per-  
sonnage de sa qualité « ne fut plus universel. »  
Tant de services , de talens , de qualités et de  
vertus , rachéteroient bien le propos que les  
historiens s'accordent à lui reprocher d'avoir  
tenu à son fils , lorsque ce jeune homme  
plein d'ardeur se livroit aux moyens d'avancer  
le retour de la paix : « Etourdi , veux-tu que  
» nous allions planter nos choux à Biron. »  
En supposant que Biron eût en effet tenu un  
semblable propos , il est probable qu'il cher-  
choit seulement à convaincre son fils de cette  
triste vérité , que « le plus souvent les cours  
» négligent et même repoussent les instru-  
» mens qui leur ont été les plus utiles , mais  
» qui d'après les fatigues ou les années , sont  
» devenus hors d'usage. »

Pendant que les enseignes guerrières flot-  
toient sur plusieurs points de la surface  
du royaume , Paris gémissoit dans les con-  
vulsions de l'anarchie et de la licence. Les  
seize consommoient la perte des gens de  
bien. Les prédicateurs vomissoient des in-  
jures et des menaces. Le curé de Saint-Côme  
eut l'audace de répéter à diverses reprises :  
« Il faut se servir des couteaux. » Le curé de

---

(1) François 1<sup>er</sup> , Henri II , François II , Charles IX ,  
Henri III et Henri IV.

Saint-Jacques osa s'écrier : « Messieurs , je Henri IV.  
» suis averti qu'il y a des traîtres dans le par- 1592  
» lement , il faut les jeter à la rivière. »

Bussi et Leuchart arrêtent sur le pont Saint-Michel le président Brisson , détournent sa mule et le conduisent au Châtelet. Sa robe est déchirée ; on lui lit sa sentence et le bourreau s'empare de sa personne. Surpris , il demande « Quel est son crime ? qui sont les » parties ? où sont les témoins ? » Ces meurtriers lui répondent par un sourire de mépris. Cet homme périt victime d'une ambition qui lui avoit fait étouffer ses principes , ses opinions et ses sentimens. Magistrat éclairé , il se fit le chef d'une compagnie illégale ; royaliste au fond du cœur , il seconda les ennemis de la couronne ; créature de Henri III , il oublia que ce monarque avoit rehaussé le prix des bienfaits dont il l'avoit comblé ; par cet éloge : « Aucun prince dans le monde ne » peut se flatter d'avoir un homme d'une » érudition aussi immense que Brisson. » Le pied sur l'échelle , il dit aux scélérats qui l'entouroient : « Je vous prie de charger l'avo- » cat Durand que le livre que j'ai commencé , » qui est une si belle œuvre , ne soit point » brouillé. »

Charlier , peu d'instans après , amène le conseiller l'Archer qui voyant Brisson pendu au plancher , dit d'un ton douloureux : « O mon » Dieu , vous avez fait périr un si grand homme ! » Il tombe sans connoissance , et le bourreau l'exécute avant qu'il ait repris ses sens.

**Henri IV.** Le curé Hamilton arrache le conseiller  
1592 Tardif de son lit où la fièvre le retenoit. Ce  
malheureux partage le sort de ses deux con-  
frères.

Mayenne apprit avec indignation que trois de ses serviteurs les plus affidés avoient reçu le prix que les factieux réservent aux hommes assez aveugles pour fomenter les troubles. Il vint à Paris, ne dissimula point son courroux, sacrifia les quatre principaux organisateurs de l'assassinat, assouvit sa vengeance, mais porta une atteinte mortelle à son autorité. Tel est le sort inévitable et bien mérité qui attend l'homme que ses passions jettent au sein des troubles. Sous peine d'un abandon total, il doit supporter les erreurs, même les crimes de ses complices. Dans un chef de parti, la modération devient un crime aux yeux des gens passionnés.

Investie d'une puissance redoutable et sous l'apparence d'un aspect imposant, la ligue renfermoit en elle-même le germe de sa destruction. Sully sut le démêler, et sentit que les membres de ce corps colossal n'étant point retenus par le lien d'un intérêt commun, il devenoit facile d'en détacher plusieurs, et de préparer sa ruine entière. D'après ces vues, il donna au roi le conseil de diviser ses ennemis au lieu de les combattre en masse, et de négliger un traité général pour faire des paix partielles. Grand homme d'état, il terminoit ses conseils par une phrase frappante

dans la bouche d'un protestant : « Que si vous **Henri IV.**  
» voulez vous faire catholique , la chose en 1593  
» sera encore plus sûre. »

Les premiers jours de l'année furent mar- 1593  
qués par l'ouverture des prétendus états-géné-  
raux. Cette assemblée qui dans l'opinion des  
chefs de la ligue et des princes étrangers ,  
menaçoit le roi d'un danger éminent , devint  
au contraire pour lui la source de nombreux  
avantages. Les Français ne purent se défendre  
d'un sentiment pénible à la vue d'une repré-  
sentation nationale , dans laquelle il ne pa-  
roissoit ni monarque , ni princes du sang , ni  
grands officiers de la couronne. Les intrigues  
du légat et les hauteurs des Espagnols bles-  
sèrent les âmes élevées. Les cabales des prin-  
cipaux personnages de la ligue , démasquèrent  
leur ambition hypocrite , et scandalisèrent  
les hommes honnêtes. L'appât du trône  
sema la division entre les princes lorrains.  
Mayenne et Guise devinrent des rivaux irré-  
conciliables. La duchesse de Montpensier servit  
avec ardeur les démarches de son neveu , pour  
qui sa tendresse excédoit les bornes de la  
décence.

Philippe II , du fond de son cabinet , foyer  
impur de la perfidie , de la noirceur et de la  
fausse politique , versoit l'or , employoit la  
flatterie , les promesses , et tous les moyens  
de séduction pour parvenir à faire déclarer  
reine , l'infante sa fille , ou tout au moins  
pour démembrer le royaume. Ce combat

**Henri IV.** d'intérêts opposés , amena la division dans  
1593 le sein du parti , affoiblit ses ressorts , ralentit sa marche et devint le présage de son anéantissement.

L'ambassadeur d'Espagne annonça aux états que puisqu'ils trouvoient tant d'obstacles à s'accorder sur la nomination d'un roi , Philippe faisoit l'offre de le choisir et d'assurer sa puissance par le don de la main de l'infante Isabelle. L'éclat de cette offre fournit à Jean le Maître une circonstance favorable pour faire éclater son respect pour le souverain , et son amour pour sa patrie. Chargé des fonctions de premier président , il sut émouvoir , rassurer et entraîner tous les membres du parlement. A la voix de son chef , « ce » corps se souvenant de son ancienne vigueur , » rendit un arrêt pour empêcher que sous » prétexte de religion , la couronne fût trans- » férée en mains étrangères , telle élection » violant les lois fondamentales de la monarchie. »

L'énergie du parlement étonna l'assemblée , excita l'indignation des étrangers et la rage des seize ; mais elle devint d'autant plus importante , que Mayenne la protégeoit en secret. Le lieutenant-général éloigné du trône par le jeune Guise , et de la main de l'infante par son mariage , restreignit dès - lors ses projets dans l'espérance de dicter les conditions de son accommodement. D'après ce nouveau plan , il se rendit à la demande des



seigneurs royalistes, et ouvrit des conférences pour y discuter les intérêts publics. Henri IV.  
1593

Malgré les oppositions du duc de Féria et du cardinal de Pellevé, des plénipotentiaires (1) se rendirent à Surène. Baune de Samblançai archevêque de Bourges, y défendit la cause du monarque, et d'Espinac archevêque de Lyon, celle des ligueurs. La violence des débats s'apaisa tout-à-coup, lorsqu'on apprit que le roi se faisoit instruire dans la religion catholique, qu'il souhaitoit avec ardeur d'obtenir par son retour le suffrage de la cour de Rome, et que pour mieux vaquer à des soins aussi respectables, il proposoit une trêve générale de trois mois. Les vœux unanimes d'un peuple fatigué par la guerre, firent au conseil de la ligue une loi de poser les armes.

Les prétendus états-généraux que leur peu d'harmonie privoit de toute espèce d'influence, furent entièrement anéantis sous les traits du ridicule dont on les couvrit. La

---

(1) Les députés de la part du roi furent Baune de Samblançai archevêque de Bourges, François le Roy de Chavigni, Nicolas d'Angennes de Rambouillet, Gaspard de Schomberg, Pomponne de Bellièvre, Godefroi-Camus de Pontcarré, Jacques-Auguste de Thou, et Louis Renel de Vic. Ceux de la part de la ligue furent d'Espinac archevêque de Lyon, François Ricard évêque d'Avranches, Geoffroi de Bissi abbé de St. Vincent de Lens, André Brancas de Villars, François Cherron, Pierre Jeannin, Nicolas de Pradel, Jean-Louis de Pontarlier, Louis de Montigni, Jean le Maître, Etienne Bernard, Honoré Dulaurens, « et le sieur de Villeroi lors absent. »

Henri IV. fameuse satire *Ménipée* (1) hâta peut-être plus  
 1593 les progrès du roi, qu'une grave négociation.  
 Les Français furent détrompés en s'amusant.  
 La bassesse des agens subalternes de la ré-  
 volte, les mystères de l'ambition des chefs,  
 furent dévoilés ; les vérités importantes au  
 salut de l'état, circulèrent de bouche en  
 bouche, à la faveur d'une plaisanterie souvent  
 aimable, en général ingénieuse, quelquefois  
 amère, même peu décente, mais toujours  
 spirituelle.

Dans cette circonstance délicate, le roi ne  
 répéta point la faute commise sous le règne  
 de Charles IX. L'ignorance reconnue du car-  
 dinal de Bourbon, l'avoit présenté sous un

(1) Cette satire si souvent citée, fut composée par les plus  
 beaux esprits du temps : Le Roi, Passerat, Rappin, Gillot,  
 Flaurans, Chrétien et Piton. Elle fut appelée *catholicon*  
*d'Espagne* et *satire Ménipée*. Le premier de ces deux noms  
 désignoit le prétexte du zèle de la foi dont l'Espagne coloroit  
 son ambition démesurée : le second venoit de « Menippus,  
 » philosophe cynique, qui avoit fait des plaintes et des lettres  
 » remplies de mots piquans et de traits satiriques. » Les habi-  
 tans de Paris rirent « des états catholiques qui ne sont pas  
 » des états de bête, ni de ceux qu'on vend à la douzaine, ni  
 » communs, ni accoutumés. » Ces mêmes Parisiens durent  
 être singulièrement frappés de l'effrayante et fidèle peinture  
 de leur situation : « O Paris, qui n'est plus Paris, mais un  
 » spelonque de bêtes farouches, une citadelle d'Espagnols ou  
 » Wallons ou Napolitains ; un asile et sûre retraite de voleurs,  
 » de meurtriers et assassinateurs. Ne peux-tu jamais te ressentir  
 » de ta dignité et te souvenir de ce que tu as été, au prix de  
 » ce que tu es. Ne veux-tu jamais te guérir de cette frénésie  
 » qui, pour un légitime et gracieux roi, t'a engendré cin-  
 » quante roitelets et cinquante tyrans. »

aspect ridicule dans le personnage d'instruc-  
 teur. Dupéron se vit chargé d'une commis-  
 sion honorable qu'il méritoit par ses lumières,  
 son esprit, son éloquence et le talent heureux  
 de la persuasion; aussi la docilité du monar-  
 que et la confiance d'une grande partie des  
 catholiques, lui donnèrent-elles lieu de  
 « s'enivrer de son triomphe. »

Les doutes sur la sincérité du néophyte ne  
 sauroient être entièrement dissipés par les  
 discussions raisonnées de Sully sur l'import-  
 tance et sur la vérité du catholicisme de son  
 maître. Le monarque lui-même ne les justifiait-il pas, lorsque ses instances rapprochèrent  
 de lui sa maîtresse, au moment même où les  
 évêques de la cour travailloient à l'œuvre de  
 son salut. Il écrivit à cette séduisante Gabrielle:  
 « L'espérance que j'ai de vous voir demain,  
 » retient ma main de vous faire plus long  
 » discours; ce sera dimanche que je ferai le  
 » saut périlleux. » Mais des protestations vives  
 et réitérées autorisent à penser que si des  
 motifs humains influèrent sur la conversion  
 de Henri, son cœur tarda peu à se soumettre  
 à la foi catholique avec attachement, respect  
 et confiance.

Vainement le cardinal de Pellevé défendit-  
 il « à tous prélats et ecclésiastiques, de s'at-  
 » tribuer l'autorité d'absoudre Henri de Bour-  
 » bon, et à tous les catholiques de s'y trouver  
 » ou assister. » Ce fut avec aussi peu de succès  
 que Mayenne fit publier la défense rigoureuse

Henri IV. d'aller à Saint-Denis. La cérémonie eut lieu  
1593 en présence d'un concours immense , avec  
une pompe imposante , et au milieu des  
transports d'une vive allégresse.

Le roi revêtu « d'un pourpoint et de chausses  
» de satin blanc , d'un manteau et chapeau  
» noir , » traverse les rues (1) dont les maisons  
étoient tapissées , le pavé jonché de fleurs ,  
et les fenêtres encombrées de spectateurs qui  
accourus de Paris, comme des lieux circonvoi-  
sins, remplissoient les airs des cris redoublés :  
« Vive le roi. » Benoît , curé de Saint-Eus-  
tache , a la noble fermeté de paroître suivi de  
plusieurs de ses confrères qui , d'après ses  
exhortations pressantes , sont venus pour être  
les témoins « d'une solennité qui ne pouvoit  
» qu'édifier tout bon Catholique , qu'atten-  
» drir tout bon Français. »

Le lendemain de ce jour mémorable ; le  
roi fit expédier des courriers aux parlemens ,  
aux gouverneurs des provinces et aux com-  
mandans des villes. Il nomma pour ambassa-  
deurs à Rome , l'évêque du Mans et le duc de  
Nevers. Le retour d'une foule d'hommes hon-  
nêtes , la soumission de plusieurs villes et  
l'incertitude des provinces , furent les avant-  
coureurs des avantages inappréciables dont la  
conversion du roi autorisoit l'espérance.

Un scélérat entraîné par les fureurs du  
fanatisme , fut au moment de replonger le

---

(1) Le vingt-cinq juillet , à huit heures du matin,

royaume dans le chaos. Barrière , âgé de <sup>Henri IV.</sup> 26 ans, conçut à Lyon le projet de tuer le <sup>1593</sup> roi. Un capucin, un cordelier et un grand-vicaire avoient applaudi à sa résolution. Le carme Bianchi employa au contraire tous ses efforts pour l'éclairer sur l'horreur du régicide. Barrière se rendit à Paris, et rencontra dans Aubri, curé de Saint-André-des-Arts, et dans Vêrades, recteur des jésuites, deux misérables qui l'animèrent encore par leurs perfides exhortations. Pour le salut de la France, le vertueux Bianchi veilloit sur les jours du souverain. A sa prière, un gentilhomme nommé Bracaléon vint à Melun, et découvrit l'attentat qui se préparoit. Barrière montra dans le supplice une inébranlable férocité. Henri ne voulut point permettre la recherche des complices du crime.

Dans le Périgord, le Limousin et le Poitou, <sup>1594</sup> la misère enfantée par les troubles civils, porta au soulèvement un grand nombre de paysans. Dépourvus de ressources, ils abandonnèrent leurs foyers, se rassemblèrent par troupes, et commirent des horreurs révoltantes. On les désigna sous le nom de *Croquans*, « parce qu'ils dévoroient toutes » choses. » Quoique le pape rejetât les soumissions du duc de Nevers, et qu'il l'assurât que le roi de Navarre ne seroit jamais à ses yeux un bon catholique, « à moins qu'un » ange ne vint le lui dire à l'oreille ; » le retour du monarque au culte de ses pères

Henri IV. consumma la ruine de la ligue. Vitri eut

1594 l'honneur de donner le premier l'exemple de la soumission : il présenta les clefs de Meaux. La Châtre, distingué parmi les plus ardens ligueurs, assembla les magistrats avec les principaux bourgeois d'Orléans, et leur fit entendre le langage de la raison et de la sagesse. « Je vous remontrerais que les foibles » secours que nous ont donnés les Espagnols, » et les longueurs qu'ils y ont apportées et » apportent tous les jours, nous font assez » paroître que leur dessein n'est pas de nous » ôter de la misère où nous sommes ; mais , » au contraire , de nous y plonger plus avant , » par les dommages qu'ils causent être à nos » princes et par les pratiques qu'ils ont dans » nos villes. »

Le discours de la Châtre rendit le roi maître d'Orléans et de Bourges ; il fut répandu parmi les gouverneurs, et produisit une forte sensation. La Châtre obtint pour sa récompense, la grâce d'être conservé dans la dignité de maréchal de France, qu'il tenoit du chef de la ligue. Bois-Dauphin eut le même avantage, et tous deux justifèrent le mot de Chanvalon au duc de Mayenne, lorsqu'il créa quatre maréchaux de France : « Monsieur, » vous venez de faire des bâtards qui seront » un jour légitimés à vos dépens. » Rose fit d'inutiles tentatives pour s'assurer des conditions favorables ; le roi refusa d'y entendre, par la répugnance que la perfidie de ce fac-

lieux inspiroit, mais que ses talens rendoient **Henri IV**,  
 peut-être imprudente. Saint-Pol, soldat de <sup>1594</sup>  
 fortune intrépide, grossier, vain et fanatique,  
 renouvela le serment de ne jamais reconnoître  
 l'autorité du souverain. Créature de Guise le  
 Balafre, il avoit puisé dans la familiarité de  
 son protecteur une audace sans bornes et une  
 jactance insupportable. Ses défauts ne tar-  
 dèrent point de le rendre odieux au jeune  
 Guise qui tua publiquement un si fidèle dé-  
 fenseur de son parti. Le corps de Saint-Pol,  
 dépouillé de ses habits et abandonné sur le  
 pavé de Rheims, « traîna plusieurs heures dans  
 » la fange. »

Pour ramener Villeroi à son devoir, Vitri  
 n'eut que peu de mots à lui adresser : « J'ai  
 » donné les étrennes au roi; M. de la Châtre  
 » l'a festoyé à carême.-prenant; faites à sa  
 » majesté la mi-carême. » Sur ce billet,  
 d'Alincourt ouvrit les portes de Pontoise, et  
 fit, par cette démarche, rendre à Villeroi  
 son père, la place que sous Henri III il avoit  
 occupée dans le conseil.

Villeroi, avant de se séparer de la ligue,  
 pensa que son devoir lui imposoit l'obliga-  
 tion d'éclairer Mayenne sur sa position; il lui  
 écrivit : « Rangez-vous auprès du roi, votre  
 » cause est désespérée. Nous avons perdu  
 » toute assurance et toute créance des uns aux  
 » autres. » Ce ministre rendit des services  
 importants à l'état, donna des preuves d'un  
 dévouement personnel à ses maîtres, et resta

**Henri IV.** néanmoins jusqu'à ses derniers jours en butte  
<sup>1594</sup> aux traits de la calomnie. La haine engendrée par l'esprit de parti, laisse dans les cœurs une impression telle, que ni les années, ni les retours, ni les actions dignes d'estime ne parviennent jamais à l'effacer.

Jaloux de remplir toutes les formes qui peuvent influer sur l'opinion publique, et constater la dignité du monarque, Henri se fit sacrer à Chartres. Nicolas de Thou, évêque de cette ville, remplit les fonctions de l'archevêque de Rheims. Les autres pairs ecclésiastiques furent représentés par Dubec évêque de Nantes, Maignan de Digne, Descoublau de Maillezais (1), l'Aubespine d'Orléans, et Miron d'Angers. Le prince de Conti, les ducs de Montpensier, d'Epinay, de Luxembourg, de Retz et de Vantadour parurent à titre de pairs laïques. La pompe de cette cérémonie fut extrêmement brillante par le concours des grands seigneurs, des gentilshommes et « des » dames de la première distinction. »

Le sacre ne précéda que de trois semaines l'accomplissement du désir que le roi formoit

---

(1) Le siège de Maillezais, dans une île du Poitou que forme la sœur Niortoise, et l'Autize, fut à la demande de Louis XIV, transféré à la Rochelle pour éviter l'air mal sain que les marais exhalent dans ce canton. (Fondé en 1317 et transféré en 1648.) Plusieurs écrivains pensent que l'insalubrité de l'air ne fut qu'un prétexte. Innocent X applaudit à l'idée que l'église catholique ne pourroit faire la conquête de la Rochelle, qu'autant qu'un pasteur vigilant et assidu ramèneroit, par ses exemples et par ses discours, les Rochelois au catholicisme.



avec d'autant plus d'ardeur , que c'étoit le **Henri IV.** dernier degré qu'il eût à franchir pour s'as- <sup>1594</sup>seoir sur le trône. La force ouverte et les manœuvres sourdes avoient également été employées pour s'assurer de Paris. Belin, gouverneur de cette ville importante , fut accusé par les ligueurs ardents , de combiner avec de Vic, gouverneur de Saint-Denis , les moyens d'assurer la prépondérance des royalistes. Mayenne exigea la démission de cet officier , dont les militaires virent à regret la disgrâce , que le parlement soutint avec chaleur , que le peuple regretta pour sa bienfaisante justice , et qui se rendit au camp du roi.

Les seize , par leurs manœuvres , obtinrent de Mayenne que Brissac remplaçât Belin. Le duc de Féria fit entrer dans Paris plusieurs compagnies « d'Espagnols , de Wallons et » d'Italiens , avec grande quantité de doubles pour contenter les pensionnaires et » conserver la ville. »

Mayenne , malgré ces précautions , ne s'éloigna qu'avec peine pour aller aux frontières de Champagne , recevoir les troupes que Mansfeld lui amenoit , et pour tenir une conférence avec les princes lorrains. Des pressentimens parurent même l'agiter , puisque après avoir renouvelé souvent aux Parisiens la promesse de leur laisser pour gage de son prompt retour , sa femme et ses enfans , il emmena ces objets précieux à sa tendresse.

Dans l'exécution d'une entreprise aussi dan-

Henri IV. gèreuse que difficile , Brissac apporta de  
1594 l'adresse , du sang-froid et de la fermeté. La nuit, les troupes du roi furent introduites en silence, marchèrent avec ordre (1) et se saisirent des principaux postes. Un seul corps-de-garde de lansquenets défendit l'entrée du quartier Saint-Gervais et se fit tailler en pièces : à ce bruit, les bourgeois s'éveillèrent ; mais ayant bientôt appris que les troupes occupoient les ponts , le Palais , le Châtelet , les portes et les remparts, chacun demeura tranquille.

Henri s'avance entouré d'un corps considérable de noblesse. Brissac lui présente une magnifique écharpe, reçoit en échange l'écharpe blanche que le roi portoit, et se voit décoré du titre de maréchal de France. Le peuple se précipite à flots tumultueux, fait éclater les transports de sa joie par les cris redoublés : « Vive la paix , vive le roi. » La crainte que quelque scélérat ne s'approche à la faveur de l'affluence générale, détermine les gardes à repousser les spectateurs. Dès ce moment même , Henri témoigne la confiance qu'un père accorde à ses enfans, et dit avec bonté : « Laissez-les venir, ils sont affamés » de voir un roi. »

Ses premiers pas se dirigèrent vers la Métropole ; il y rendit des actions de grâces au dispensateur des couronnes , alla ensuite au Louvre, et se hâta de faire publier un pardon

---

(1) Le lundi vingt-deux mars.

général qui s'étendoit jusque sur les seize. Henri IV.

*Des billets de grâces particulières* furent dis- 1594

tribués en faveur des bourgeois trop coupables à leurs propres yeux, pour qu'une amnistie générale les rassurât. Les duchesses de Nemours et de Montpensier furent prévenues que le roi les prenoit sous sa sauve-garde. Le légat refusa l'offre d'être admis à la cour ; il n'en obtint pas moins la permission de conduire dans son carrosse le curé Aubri et le recteur Valrade, dénoncés par Barrière comme ses instigateurs. Le comte de Châtillon se rendit chez le duc de Féria pour lui annoncer que le roi, maître de disposer des biens et de la vie des Espagnols, leur laissoit le choix de leur retraite, sous la condition qu'ils s'éloigneroient sans nul retard et sans aucune excuse.

A midi, le calme régna dans la ville ; et la circulation se rétablit, soit pour les affaires, soit pour les plaisirs.

Sur les trois heures, la garnison espagnole sortit par la porte Saint-Denis ; le roi qui la voyoit défilér d'une fenêtre, dit avec gaité : « Recommandez-moi à votre maître, mais » n'y revenez plus. »

Le soir, Olivier, capitaine du quartier du Temple, amena quelques factieux qui furent sans peine dispersés et châtiés.

Du Bourg, gouverneur de la Bastille, annonça la résolution de se défendre, et fit par intervalles tirer quelques coups de canon. Le

Henri IV. roi qui estimoit cet officier , lui permit d'envoyer près de Mayenne pour savoir si la place seroit secourue.

Le jour suivant suffit à peine aux occupations qui se succédèrent. Le marquis d'Orrentra dans la charge de gouverneur de Paris , dont il avoit été dépouillé lors de la fuite de Henri III. Les officiers municipaux de l'hôtel-de-ville prêtèrent serment de fidélité. La Sorbonne donna aux autres compagnies l'exemple du repentir des fautes passées , et du retour à l'autorité légitime. La Bastille capitula.

Ceux des membres du parlement qui étoient demeurés à Paris , se virent maintenus dans leurs fonctions. Une septième charge de président à mortier récompensa le zèle courageux de Jean le Maître. Les magistrats qui arrivoient de Tours et qui présentoient des titres d'une honorable fidélité , se tinrent offensés de ce qu'on les confondît avec des hommes dont , à leurs yeux , la conduite étoit entachée de trahison. Henri , importuné de leurs plaintes et lassé de leurs murmures , laissa apercevoir un sentiment secret que la politique autorisoit plus que la reconnaissance : « Ceux de Tours ont fait leurs affaires , » ceux de Paris ont fait les miennes. »

Achille de Harlai reparut à la tête de sa compagnie. Les discours et les exemples de ce chef vénérable ramenèrent dans le sanctuaire des lois , la paix , l'ordre , l'ardeur du travail , l'amour de la patrie et le respect pour l'équité.

Nul n'auroit osé trahir ses devoirs en présence **Henri IV.**  
d'un magistrat, image vivante des vertus an- 1594  
tiques.

Le lendemain, Henri honora d'une visite les duchesses de Nemours et de Montpensier : informé des fureurs et des emportemens de la seconde de ces dames qui, le jour même de l'entrée dans Paris, s'étoit permis des invectives contre lui, il lui dit avec grâce : « Ma » cousine, de quel œil me voyez-vous ? — » Comme un grand roi qui mérite son bonheur. — Je m'applaudis de ce sentiment, » mais il s'accorde mal avec votre grand » courroux contre Brissac. — Sire, je ne saurois lui pardonner d'avoir empêché le duc » de Mayenne de baisser lui-même les ponts » de la ville pour y recevoir votre majesté. » — *Ventre-saint-gris !* je crois fort qu'il » m'auroit fait attendre. »

Ces deux duchesses se rendirent le soir même au Louvre, et furent admises à la partie du roi, au grand scandale de plusieurs personnes, et de celles sur-tout qui conservoient de l'attachement au dernier des Valois.

L'entremise de Sally parut nécessaire pour ajouter à la conquête de Paris, celle de Rouen et du Havre : Villars, gouverneur de ces deux villes, dicta des clauses exorbitantes : une somme de douze cent mille livres, la confirmation de la charge d'amiral, et le brevet d'une pension de soixante mille livres.

Le roi invita ses fidèles sujets et ses princi-

**Henri IV.** paux compagnons d'armes « à venir le voir  
 1594 en son char triomphant. » La princesse sa  
 sœur, Madame, étoit chargée de la repré-  
 sentation, tandis que Gabrielle d'Étrées re-  
 cevoit les hommages des courtisans qui sou-  
 rioient avec malignité à l'objet d'une passion  
 à laquelle les circonstances devoient imposer  
 plus de réserve. Tel est l'irrésistible pouvoir  
 de l'exemple, que les puériles intrigues de la  
 coquetterie occupèrent entièrement la cour.  
 Sans égard à la représentation et à la gravité  
 de sa charge, le chancelier de Chiverni  
 adressa publiquement à madame de Soubise,  
 la tante de Gabrielle, les hommages d'un  
 amour aussi déplacé que ridicule.

Les Parisiens auroient été bien plus scan-  
 dalisés d'un spectacle aussi peu décent, à la  
 suite des fermentations religieuses, si tous les  
 esprits n'avoient pris part à la querelle que les  
 Jésuites soutinrent contre l'Université. Au  
 début de ce célèbre différend, brilla la pre-  
 mière étincelle de l'esprit fécond et transcen-  
 dant des Arnaud. L'avocat de ce nom dé-  
 ploya des talens qui furent applaudis, et une  
 animosité que tous les membres de sa famille  
 ont partagée.

Le monarque se dégage bientôt des liens  
 de la volupté. La ville de Laon lui oppose  
 une forte résistance : elle est emportée d'as-  
 saut ; mais sa prise ne console pas le vainqueur  
 de la perte du brave Givri. Henri versa des  
 larmes sur le guerrier qui avoit le premier

donné à ses camarades l'exemple de la fidélité Henri IV.  
1594  
 au trône. Peu de jours avant sa mort, il avoit remporté un avantage considérable sur le corps que Mayenne amenoit au secours de la place. Il avoit trouvé sa récompense dans ce billet flatteur : « Tes victoires m'empêchent de » dormir, Givri. Adieu, brave Givri ; voilà » tes vanités payées. »

Avec une extrême rapidité, le roi soumet Château-Thierry, Amiens, Beauvais et Cambrai. Il rentre dans sa capitale aux acclamations de son peuple. Le lendemain, un scélérat attende à ses jours.

Jean Chatel, âgé de 19 ans, et fils d'un honnête bourgeois de Paris, méditoit depuis quelque temps ce parricide, dans la fausse idée de se dérober aux tourmens de l'enfer, dont le menaçoient des vices honteux. Il se glissa dans l'appartement de Gabrielle, depuis peu duchesse de Liancourt : il porta au roi un coup qu'il dirigeoit vers la gorge : par bonheur le prince se baissoit pour embrasser les seigneurs de Montigni et de Ragni, qui vouloient lui baiser la main, de sorte que le coup lui coupa la lèvre supérieure du côté droit, et lui cassa une dent. Au premier instant, Henri crut avoir été frappé par une nommée Mathurine, que l'ancienne grossièreté des mœurs retenoit à la cour comme un objet d'amusement. « Au diable, s'écria-t-il, » soit la folle, elle m'a blessé ! »

Les portes avoient sur-le-champ été fer-

Henri IV. mées. Chatel fut saisi, faute d'avoir eu la  
1594 présence d'esprit de jeter son couteau sanglant. Le monarque ordonna de le relâcher, et dit qu'il lui faisoit grâce. Sur l'observation d'un seigneur, que l'assassin étoit un élève des Jésuites, il reprit : « Falloit-il donc que » les Jésuites fussent confondus par ma » bouche ? »

Les maîtres de Chatel s'entendirent hautement accuser d'avoir, par leurs instructions, porté ce jeune homme au régicide. Un murmure général traîna les Jésuites en présence du parlement. Le redoutable adversaire Arnaud parla contr'eux avec une éloquence si véhémence, que les juges prononcèrent à grands cris et d'une voix unanime l'extinction de l'ordre. Chatel fut tiré à quatre chevaux, son père banni, sa maison rasée, et le jésuite Guinard pendu. On attachà à la potence les effigies du curé Aubri et du recteur Valrade.

Le roi se livra pendant quelques jours aux accès d'une sombre mélancolie. Dans ses épanchemens avec les personnes qui l'approchoient, il témoigna plusieurs fois sa sensibilité : « Pourrois-je être heureux et voir un » peuple si ingrat envers son roi, qu'encore » que j'aie fait et fasse tous les jours ce que je » puis pour lui et pour le salut duquel je vou- » drois sacrifier mille vies, si Dieu m'en avoit » donné autant, me dresser toutefois tous » les jours de nouveaux attentats ; car depuis



» que je suis ici , je n'ai ouï parler d'autre **Henri IV.**  
» chose. » 1594

Ces accès de tristesse firent place aux sentimens d'une douce satisfaction à la vue des transports de joie et d'amour que le peuple prodigua au monarque , lorsqu'il se rendit à l'église des Augustins pour y célébrer la cérémonie de l'ordre du St.-Esprit. Deux des principaux ligueurs parurent au nombre des chevaliers élus, Brissac et Labordoisière. Cette réception donna lieu à la réforme des anagrammes amoureux qui avoient chargé jusqu'alors les ornemens du premier ordre du royaume. Des trophées d'armes remplacèrent dans le collier, ces frivoles ornemens.

L'arrivée du duc de Guise et la défaite de la garnison de Soissons , ramenèrent à la cour et à Paris le calme et les plaisirs. Un hiver rigoureux ne suspendit ni les assemblées, ni les bals, ni les mascarades. Durant le cours brillant et varié de ces fêtes , les intrigues du duc de Bouillon l'emportèrent sur les avis des ministres les plus sages. Henri déclara la guerre à Philippe II. Le cabinet de Madrid 1595 ne se montra point ému de cette résolution, et ne s'exprima qu'avec mépris sur le compte du roi , qu'il affectoit de nommer le prince de Béarn.

Henri vint en Bourgogne chercher les Espagnols et les ligueurs , réunis sous les ordres du connétable de Castille et du duc de Mayenne. Il les joint près de Fontaine-Fran-

Henri IV. çaise, tombe avec cinq cents chevaux sur  
1595 l'aile gauche que Mayenne commandoit et la met en fuite. Le connétable, surpris d'une telle impétuosité, ne fait aucun mouvement. Henri doit la possession de la Bourgogne à ce premier succès qui lui assura la supériorité pendant le reste de la campagne ; il reconnut néanmoins s'être laissé trop emporter par sa témérité : « Dans les autres occasions, écrivait-il à sa sœur, « j'ai combattu pour la » victoire, mais dans celle-ci c'étoit pour » ma vie; aussi s'en est-il peu fallu que vous » n'ayiez été mon héritière. »

L'immobilité des Espagnols laissa au roi le temps de s'occuper du soulagement des maux de l'intérieur. A Lyon, il rendit une ordonnance pour la convocation du ban et de l'arrière-ban; cette troupe sans discipline et qui n'étoit point exercée, ne pouvoit assez obtenir la confiance d'un prince guerrier, pour qu'il l'opposât à des ennemis aguerris ; mais elle lui parut capable de purger le royaume des brigands qui le désoloient. Elle dispersa les *Croquans*, qui durant l'espace de deux années, s'étoient souillés de crimes de toute espèce.

La monarchie se relevoit par des progrès sensibles, sans que sa force et sa grandeur pussent avoir quelque éclat, tant que l'absolution du pape n'auroit pas anéanti les restes languissans de la ligue. L'habile Dupéron et le sage d'Ossat préparèrent avec autant d'art

que de constance cet inappréciable évé-  
 ment. Les promesses, les menaces et les trésors Henri IV.  
1595  
 de Philippe II , élevoient chaque jour de  
 nouveaux obstacles. Séraphin Olivier , audi-  
 teur de Rote , mit fin à tant d'indécisions. Il  
 dit un jour au pape , avec autant d'esprit que  
 de hardiesse : « Saint père , Clément VII par  
 » sa vivacité a perdu l'Angleterre , et Clé-  
 » ment VIII par sa lenteur perdra la France. »  
 Cette phrase n'étoit rien moins qu'une plai-  
 santerie frivole ; car plusieurs prélats , les uns  
 par amour de la patrie , les autres par ambi-  
 tion , désiroient que le royaume reconnût l'au-  
 torité d'un patriarche.

La certitude du danger convainquit le pape  
 et son neveu Aldobrandin , de la nécessité de  
 mettre dans leurs procédés , de la modération  
 et même de la complaisance. Les refus ces-  
 sèrent , et firent d'abord place à la demande  
 de sacrifices excessifs. On sut en Europe que  
 la cour de Rome demandoit pour prix de ses  
 grâces que Henri feroit la guerre aux pro-  
 testans de son royaume , et romproit avec les  
 princes qui n'étoient pas de la communion  
 romaine. Ces deux clauses causèrent au roi  
 des inquiétudes d'autant plus vives , qu'il avoit  
 la ferme résolution de ne pas s'y soumettre.  
 D'Ossat se fit un devoir de le rassurer.

« J'ai dit au saint père que votre majesté  
 » feroit tout ce qu'elle pourroit pour réduire  
 » les dévoyés , que vous n'auriez jamais plein  
 » et entier contentement jusqu'à ce que vous

Henri IV. « vissiez tous vos sujets remis en la religion  
1595 » catholique ; sous l'obéissance du saint-siège ;  
» mais que de leur faire la guerre , outre qu'il  
» ne se pouvoit , les choses étant comme elles  
» sont , ce seroit même contre le bien de la  
» religion catholique. Qu'au reste , vous  
» n'aviez ni vouliez avoir , quant au spirituel ,  
» aucune alliance avec la reine d'Angleterre  
» ou autres potentats non catholiques ; mais  
» que pour le temporel vous aviez trouvé  
» ces deux couronnes alliées et confédérées ,  
» et que les mêmes causes qui avoient mû vos  
» prédécesseurs rois très-chrétiens et très-  
» catholiques à accorder et garder lesdites  
» alliances et confédérations , vous contrai-  
» gnoient à les continuer. Qu'en outre nous  
» prévenions sa sainteté de notre inébranlable  
» dessein de soutenir la prééminence de la  
» couronne de France qui , au temporel , n'a  
» jamais reconnu que Dieu au-dessus d'elle. »

Ce langage avoit le caractère de dignité que donne l'expérience dirigée par les lumières et secondée par l'énergie. Il subjuga le pape , qui revenu de son éloignement , donna dans une autre extrémité. Résolu de braver et les fatigues et son âge et le courroux de l'Espagne , il proposa de venir à Avignon absoudre lui-même le monarque. Ce mouvement imprévu de bonne volonté donna de l'embarras. Le trouble des affaires et le désordre des finances , forcèrent d'éluder une visite qui ne pouvoit être que fort dispendieuse.

La pénitence imposée au roi consista en quelques réglemens de police ecclésiastique et en différens actés de piété. Les coups de baguette que le pontife donna sur les épaules des ambassadeurs , pendant que le chœur chantoit le pseume *Miserere* , tenoit à l'ancien cérémonial de l'église de Rome. Les Calvinistes exagérés ou mécontents , purent seuls se déchaîner contre une vaine formule à laquelle Sully ne daigna prêter aucune attention.

Mayenne , harassé du joug des Espagnols , soupiroit après sa liberté. Par une honte mal entendue , il rendoit chaque jour sa paix moins nécessaire et dès-lors moins avantageuse pour lui. Le zèle éclairé du président Jeannin lui valut le payement des dettes qu'il avoit contractées , et trois villes , Sémur , Seurre , Châlons-sur-Saône , dont il devoit durant six années posséder les domaines. Enfin les craintes du duc furent dissipées par un édit que le parlement enregistra : « Sa majesté » déclare innocent du meurtre du roi défunt , » le duc de Mayenne , ensemble les autres » princes et princesses ses adhérens , défendant ; pour cet effet , ordonne à ses procureurs-généraux de faire aucune instance » en cas que l'on procédât contr'eux et à la » cour de parlement ensemble et tous autres. »

Le roi accueillit avec infiniment de bonté Mayenne , le promena dans les jardins de Moussaux et marcha d'une telle vitesse , que le duc chargé de beaucoup d'embonpoint , ne

Henri IV. le suivoit qu'avec peine. Après s'être quelques  
1596 instans amusé de son embarras , Henri lui  
dit : « Mon cousin , voilà le seul mal que je  
» vous ferai dans ma vie. »

Mayenne rentra dans la route qui convenoit à son caractère tranquille et peu actif : il n'avoit été ambitieux que par l'émulation que ses frères lui inspiroient. Le don d'entraîner si nécessaire à un chef de parti lui étoit entièrement étranger , et son humanité même nuisoit à l'exécution de ses desseins. Plusieurs personnes exagéroient avec complaisance les talens militaires de cet ancien chef de la ligue. Henri répliqua par une critique aussi juste qu'ingénieuse : « Je le crois habile » général , mais j'ai toujours eu cinq cœurs » sur lui. »

Mayenne ne se bornant point à servir avec fidélité le monarque à la cour et à l'armée , l'accompagna dans les cérémonies d'apparat , et parvint à se faire admettre dans son intime société. Il fut le premier seigneur français qui salua le légat Alexandre Médicis , et les courtisans le désignoient par le surnom de *Beau-frère du roi* , à cause de sa passion pour Diane d'Estrées.

Des grâces honorifiques ou pécuniaires ramenèrent une foule de mécontents sur qui l'honneur et le devoir n'avoient qu'un foible empire. Le duc de Joyeuse fut nommé maréchal de France. Une loi établit que cette dignité ne seroit plus bornée à un nombre

fixe. Dans la vue de s'assurer des partisans Henri IV.  
1596  
d'un ordre moins élevé , le titre de gouverneur fut prodigué sans mesure : « Sous ce » règne , un petit malotru de capitaine de » lombiers, s'appelle monsieur le gouverneur, » et sa femme madame la gouvernante. »

L'épée de connétable honora dans la personne de Henri de Montmorenci le chef d'une maison féconde en défenseurs du trône.

De tous côtés des plaintes s'élevèrent contre l'ingratitude du souverain , qui laissoit dans l'oubli les instrumens de son élévation et les compagnons de ses travaux , pendant que les richesses et les honneurs étoient prodigués à l'avidité des rebelles. La franchise de Henri lui dicta une réponse , qu'à la suite des orages publics tout prince retient au fond de son cœur , lorsque la dissimulation l'éloigne de ses lèvres : « Je suis sûr de ces braves gens, » et j'ai à gagner ceux qui me persécutoient. »

Le duc de Mercœur persévéroit dans sa révolte en Bretagne.

Le duc d'Epernon vendoit à Philippe II les troupes de la Provence , pour une pension de trente mille écus par mois. Le pavillon espagnol flotloit dans le port de Marseille , et la ville étoit maîtrisée par Charles Caseau et par Louis d'Aix , qui , sous la dénomination de *duumvirs* , y exerçoient un pouvoir tout à-la-fois dur et arbitraire. Le duc de Guise se rendit en Provence, força l'orgueil de d'Epernon à fléchir devant l'autorité royale , châtia

Henri IV. l'usurpation des *duumvirs*, et s'assura par l'in-  
1596 trépidité du Corse *Liberta*, la possession de  
Marseille. A l'arrivée du courrier qui portoit  
la nouvelle des succès de Guise, Henri dans  
un transport de joie s'écria : « Je suis roi. »

L'archiduc Albert s'empara d'Ardres et de  
Calais. Ces pertes furent compensées par la  
prise de la Fère.

Les notables convoqués à Rouen, furent  
vivement émus lorsque le roi, d'un ton dans  
lequel, par un heureux mélange, la bonhomie  
se réunissoit avec la dignité, leur dit : « Je  
» viens demander vos conseils, les croire et  
» les suivre : me mettre en tutelle entre vos  
» mains ; c'est une envie qui ne prend guère  
» aux rois, aux barbes grises et aux victo-  
» rieux. Mais mon amour pour mes sujets,  
» me fait trouver tout possible et tout hono-  
» rable. J'ai trouvé la France non-seulement  
» ruinée, mais presque toute perdue. Par  
» grâce divine, par les prières, par les bons  
» conseils de mes serviteurs qui ne font pas  
» profession des armes, par l'épée de ma  
» brave et généreuse noblesse, dont je ne  
» distingue pas mes princes pour être notre  
» plus beau titre, foi de gentilhomme, par  
» mes pensées et labeurs, je l'ai sauvée de  
» perte. »

A l'issue de cette séance si souvent rappelée,  
le brave Crillon ne lui déguisa pas sa surprise  
et sa peine de le voir se soumettre aux caprices  
d'une assemblée. Henri laissant échapper



sa secrète pensée, s'écria : « Ventre-saint-gris! » j'ai toujours gardé mon épée. »

Henri IV.

1596

Les notables rendirent plusieurs ordonnances dignes d'être remarquées par leur sagesse. Le clergé donna des sommes considérables ; la noblesse s'imposa de lourds subsides ; plusieurs particuliers firent hommage de tributs volontaires, et les financiers furent taxés.

Loin de mettre ces secours à profit avec son ardeur accoutumée, Henri, fatigué de ses longs et pénibles travaux, chercha dans les plaisirs des sens une distraction « au vent » des adversités qui avoit soufflé sur ses cheveux et les avoit blanchis. » Sa cour devint un rendez-vous de jeux, de bals, de fêtes et d'intrigues galantes. Tous les genres de luxe se répandirent avec une effrayante rapidité : « On n'étoit guère sage à la cour aussi bien » qu'à Paris ; les festins et banquets s'y faisoient à quarante-cinq écus le plat. Des colations magnifiques étoient servies. Quant aux habillemens, bagues et pierreries, la superfluité étoit telle, qu'elle s'étendoit jusqu'aux bouts des souliers et patins des dames et demoiselles. »

Gabrielle, devenue duchesse de Beaufort, ne mettoit aucune borne à son ambition, et portoit ses vues jusqu'à la couronne. Chaque jour voyoit s'accroître son influence. Sa beauté, ses grâces et ses enfans devenoient des armes bien puissantes, que son esprit assez borné ne

Henri IV. seroit jamais parvenu à manier avec adresse, si  
1596 des guides habiles n'eussent éclairé sa marche. Dans le conseil, elle s'étoit assuré le secours de Sillery, le silence du chancelier et la neutralité de Villeroi. Les principes sévères de Sully et la délicatesse scrupuleuse de Sancy, lui opposoient des obstacles difficiles à surmonter. Sa résolution fut bientôt prise d'apaiser, à l'aide des dépouilles du moins puissant de ses adversaires, celui qui lui inspiroit plus de crainte.

Des soins détournés, mais assidus, avoient pour but de familiariser Henri avec une démarche pour laquelle il ressentait une forte répugnance. Zamet, financier, homme de plaisir et dévoué à la favorite, épousa une demoiselle Leclerc, dont il avoit eu plusieurs enfans qui furent, sous les yeux de la cour, placés sous le poêle. La duchesse s'adressa d'un ton naïf à Sancy : « Cette manière de recon-  
» noître les enfans est-elle certaine ? — Sans  
» nul doute, madame, puisqu'elle est auto-  
» risée par les lois. — Si j'épousois le roi,  
» nos enfans seroient donc légitimes ? — Non,  
» madame ; car en France les bâtards du roi  
» sont toujours enfans de prostituées. »

Les plaintes d'une maîtresse qui se prétendoit outragée, obtinrent le sacrifice d'un serviteur incorruptible. Quoique des ennemis puissans aient cherché à répandre des nuages sur les vertus de Sancy, sa gloire reçut de sa pauvreté même un plus grand éclat. La vente

de ses terres ne suffit pas pour le paiement <sup>Henri IV.</sup> des dettes dont il étoit grevé, après avoir pen- <sup>1596</sup> dant trois ans régi les finances. Le Sancy brilla parmi les bijoux de la couronne, comme un monument de l'ingratitude trop ordinaire aux souverains. Ce superbe diamant avoit été mis en gage pour lever les dix mille Suisses qui sauvèrent la France.

Sully étoit depuis long-temps appelé par le vœu secret du monarque à la régie des finances qui convenoit à son génie, à son application et à son penchant pour l'ordre. Dans cette circonstance, le zèle adroit de Gabrielle flatta son amant et captiva le ministre, par le droit le plus sacré pour les ames honnêtes.

Le roi se laissoit entourer de chaînes de fleurs qui, nouvelles pour lui, le séduisoient et le captivoient. Au plus fort de cet enchantement, la ville d'Amiens est surprise. Soudain les illusions se dissipent, le héros repa- <sup>1597</sup> roît et s'écrie : « C'est assez faire le roi de » France, il est temps de faire le roi de Na- » varre. » Ce sentiment échappé d'un cœur magnanime, étoit un reproche pour ainsi dire prophétique, qui n'a pas été assez entendu de ses successeurs.

Henri s'occupa des préparatifs de guerre. Epuisé par l'abus des plaisirs, attristé par un événement aussi imprévu et contrarié par divers obstacles, il tomba dans une sombre mélancolie, jusqu'alors étrangère à son hu-

Henri IV. meur , même dans les situations les plus  
1597 critiques. Ayant assemblé le parlement , il y termina son discours par ces paroles , qui respirent une noble et touchante sensibilité :  
« Si l'on me donne une armée , j'exposerai  
» gaiement ma vie pour sauver et pour relever  
» l'état. Mais il faut que je cherche les occasions de la donner avec honneur , aimant  
» mieux faillir à l'état, que si l'état me faillait.  
» Quoiqu'il arrive , j'ai assez de courage et  
» pour l'un et pour l'autre. »

Plusieurs grands seigneurs montrèrent peu d'empressement à seconder les desseins généreux du monarque. Nous le voyons recourir à des instances réitérées , qui souvent n'obtenoient aucun succès. Entouré de feux mal éteints , ses *demandes* ne portoient pas le caractère des *ordres* d'un souverain. La troisième lettre qu'il écrivit de sa main au comte de Soissons , est fort éloignée de montrer le mécontentement des retards de ce prince :  
« Je vous prie , mon cousin , de me venir  
» trouver maintenant que vous aurez reçu la  
» présente , avec le plus grand nombre de  
» vos vassaux et serviteurs , mes sujets , que  
» vous pourrez assembler pour assister et  
» participer à la gloire que j'espère que nous  
» acquerrons tous , favorisés de la grâce de  
» Dieu et de la justice de notre cause. »

Bouillon , la Trimouille et les autres chefs des Protestans , se tinrent dans une inexorable immobilité. Foulant aux pieds et le

devoir et la reconnoissance, ils furent sourds Henri IV.  
à la voix d'un héros qui les avoit sauvés d'une 1597  
ruine prochaine, et conduits à la victoire.

Mayenne accourut avec les principaux membres de la ligue, qui tous brûloient du désir d'effacer par des services signalés, le souvenir de quelques années d'égarement.

Biron, à la tête de quatre mille hommes de pied et de quatre cents chevaux, précéda l'armée. Général non moins habile qu'entrepreneur, il établit des lignes de circonvallation, arrêta les convois et resserra la ville par des manœuvres si savantes, que la garnison plus nombreuse que les assaillans, et commandée par un capitaine renommé, ne se hasarda pourtant pas de sortir de ses murailles.

Un coup d'œil salutaire n'avoit point encore pénétré dans le dédale des finances. Henri fut réduit à emprunter quatre cent mille écus de sa maîtresse, et différentes sommes de quelques magistrats. Il distribua cet argent aux officiers et aux soldats, sans en rien réserver pour son usage personnel. Sully reçut la confiance de l'honorable pénurie de son maître.

« Je vous veux bien dire l'état où je me  
» trouve réduit qui est tel, que je suis fort  
» proche des ennemis et n'ai quasi pas un  
» cheval sur lequel je puisse combattre, ni  
» un harnois complet que je puisse endosser.  
» Mes chemises sont toutes déchirées, mes  
» pourpoints troués aux coudes; ma marmite

Henri IV. » est souvent renversée , et depuis deux jours  
1597 » je dîne chez les uns et chez les autres ;  
» mes pourvoyeurs disant n'avoir plus moyen  
» de rien fournir , d'autant qu'il y a plus de  
» six mois qu'ils n'ont reçu d'argent. Partant ,  
» jugez si je mérite d'être ainsi traité et si je  
» dois plus long-temps souffrir que les finan-  
» ciers et trésoriers me fassent mourir de  
» faim , tandis qu'eux tiennent des tables  
» friandes et bien servies ; que ma maison soit  
» pleine de nécessité , lorsque les leurs le  
» sont de richesses et d'opulence , et si vous  
» n'êtes pas obligé de me venir assister loya-  
» lement comme je vous le demande. »

Digne de recevoir une lettre si franche , si naïve et si touchante , Sully parut sur l'heure à l'armée ; son génie actif ramena bientôt dans le camp la propreté , l'ordre et l'abondance. Des magasins de vivres furent formés , des hôpitaux offrirent les secours nécessaires aux malades et aux blessés. Les soldats , charmés de ces soins qui jusqu'alors leur avoient été inconnus , ne se lassoient pas d'exprimer leur satisfaction ; ils disoient : *Nous faisons un siège de velours.*

Porto-Carrero opposa une brillante résistance. Des sorties vigoureuses nettoiyèrent plusieurs fois la tranchée , détruisirent les travaux et coûtèrent la vie à des officiers d'un mérite distingué. Flessens et Fouquerones périrent dans une de ces affaires sanglantes , où l'intrepide Jean de Gusman eût encloué

l'artillerie française, si le maréchal de Biron, <sup>Henri IV.</sup> secondé par le prince de Joinville, n'avoit <sup>1597</sup> soutenu ses efforts jusqu'à l'arrivée du roi. Toujours ardent à chercher les postes périlleux, il culbuta les ennemis, et les poursuivit jusque sous les murs de la place.

Un coup d'arquebuse enleva le redoutable Porto-Carrero. La mort d'un tel chef plongea la garnison dans le deuil, sans être d'aucun avantage pour les assaillans. Caraffe de Montanagro commanda avec moins d'éclat, mais avec la même bravoure et la même sagesse. L'archiduc Albert, suivi de vingt-cinq mille hommes, s'avança au secours des assiégés. Jeune et dans l'état ecclésiastique, il s'étoit de l'expérience de l'illustre et vieux comte de Mansfeld.

Le conseil s'assembla. Biron soutint que l'on devoit, sans perdre un temps précieux, marcher aux ennemis. Mayenne, qui dans plus d'une attaque avoit vaillamment payé de sa personne, fut d'avis de rester dans les lignes. Le penchant naturel et les habitudes guerrières de Henri, le dispoient à suivre le sentiment de Biron; mais les raisons lumineuses du duc le convinquirent « que son » objet devoit être de prendre Amiens, et » non de gagner une bataille. »

L'événement confirma la justesse des vues de Mayenne. L'archiduc, à la suite de quelques tentatives infructueuses, fut obligé de se retirer. Henri, dans la première effusion

Henri IV. de sa joie , écrivit à Crillon : « Le cardinal  
1597 » vint nous voir furieusement , mais il s'en  
» est retourné fort honteusement. J'espère  
» jeudi prochain d'être dans Amiens, où je  
» ne séjournerai guère pour aller entreprendre  
» quelque chose. J'ai maintenant une des plus  
» belles armées que l'on sauroit imaginer ;  
» il n'y manque que le brave Crillon qui sera  
» toujours le bien-venu de moi. Adieu. »

En effet, Montanagro accepta une capitulation que plus de cinq mois de résistance devoient rendre honorable pour lui. Henri, toujours magnanime , se proposa d'étonner son vaillant adversaire par des attentions recherchées. Le connétable de Montmorénci et le duc de Montbason furent à sa rencontre. Le roi à cheval , le sceptre à la main et à la tête de son armée en bataille, l'accueillit avec une extrême affabilité. Montanagro *accola* la botte de son généreux vainqueur, en disant : « Sire , je rends cette place entre les mains  
» d'un roi soldat , puisqu'il n'a pas plu à son  
» maître de la faire secourir par des capitaines soldats. »

L'espérance dont Henri parloit dans sa lettre à Crillon , fut cruellement déçue. Des projets combinés avec sagesse restèrent suspendus par une funeste légèreté. Les grands seigneurs demandèrent des congés dont l'exemple devint funeste. Madame reçut du roi son frère l'expression de ses regrets : « Ma  
» bonne sœur , je ne me plains de personne ;



» mais je me loue de peu. J'avois jeudi au <sup>Henri IV.</sup>  
 » soir cinq mille gentilshommes, samedi à <sup>1597</sup>  
 » midi il n'en restoit pas cinq cents. De l'in-  
 » fanterie le démembrement est moindre,  
 » bien que très-grand. Le conseil avoit été  
 » bien tenu, les résolutions étoient bien prises,  
 » les sujets de bien faire très-beaux, les  
 » soldats ennemis étonnés, leurs villes ef-  
 » frayées. »

La douleur qu'éprouvoit le roi en renonçant à des perspectives aussi riantes, fut sans doute adoucie par les différens succès que ses généraux venoient d'obtenir. Le maréchal de Brissac avoit battu Saint-Laurent, lieutenant du duc de Mercœur; Lesdiguières, les troupes du duc de Savoie, et le chevalier Pétcher, la garnison de Cambrai.

Henri n'attendit pas le printemps pour s'approcher de la Bretagne, où Brissac combattoit les derniers restes de la ligue. La présence du souverain intimida le duc de Mercœur. <sup>1598</sup>  
 Gabrielle d'Etrée lui assura des conditions favorables qu'il paya par le mariage de sa fille unique avec César de Vendôme, le fils du roi et de sa maîtresse. Cet enfant joignit à la possession de deux duchés-pairies (le duché de Beaufort et de Vendôme, sous la condition que le premier passeroit sur la tête de sa mère), l'honneur de marcher immédiatement après le duc de Montmorenci, et la main de la plus riche héritière du royaume. La politique complaisance de Mercœur, attira sur sa

Henri IV. tête une profusion d'honneurs et de caresses,  
1598 qui donna lieu à de nombreux murmures.

Le roi dominé par la pensée de rendre la paix à l'Europe , désiroit ardemment de voir se terminer une longue lutte avec un ennemi possesseur d'immenses trésors , redoutable par son génie , fécond en ressources , et disposant de troupes réputées invincibles. Philippe, affaibli par des maladies douloureuses et n'ayant qu'une foible confiance dans les talens de son successeur , étoit disposé à ne plus se mesurer avec un adversaire entreprenant et belliqueux. Ces germes de dispositions pacifiques , n'eussent peut-être pas fructifié sans l'adresse et le zèle de Clément VIII. Les contemporains de ce vénérable pontife lui durent de la reconnoissance , et l'historien lui en doit le témoignage.

Cécil , le ministre affidé d'Elisabeth , se rendit à la Haie et s'y associa le fameux Barneveldt. Ces deux agens vinrent à Paris dans le dessein de dégouter le roi de ses négociations avec l'Espagne. Reconnus pour les plus habiles négociateurs du siècle , ils mirent en usage toutes les ressources de la science diplomatique , pour rompre les projets de pacification et resserrer les liens entre la France , l'Angleterre et la Hollande. Ils représentèrent que ces deux dernières puissances avoient déjà fourni d'importans secours. Ils dépeignirent les dangers auxquels on s'exposoit , en traitant avec un prince diffamé par des

preuves trop fréquentes de son peu de franchise. Ils proposèrent enfin un corps considérable de troupes, de grosses sommes d'argent et une flotte nombreuse, soit pour reprendre Calais, soit pour continuer la guerre avec avantage.

Henri IV.  
1598.

Henri, avec ce ton de franchise qui le rendoit si recommandable, sut amener les ambassadeurs au point de partager son opinion; il leur dit : « Que les alliances qu'il avoit » formées, soit avec la reine d'Angleterre, » soit avec les Etats-Généraux, ne sauroient » être regardées comme des engagements qui » le forçassent à prolonger une guerre dont » résulteroit la ruine de son royaume. Il » exprima dans les termes les plus énergiques » sa reconnoissance des preuves fréquentes de » l'amitié de leurs souverains, et sa volonté » de ne conclure avec l'Espagne aucune paix » qui l'empêchât de satisfaire à ses obligations; que d'après le genre de vie dans » lequel il s'étoit endurci, comme d'après les » nombreuses insultes qu'il avoit reçues de » Philippe, ce n'étoit pas la crainte de la » guerre, mais la nécessité de la paix qui le » déterminoit à prendre un parti pour lequel » son cœur avoit eu long-temps de la répugnance. Que les maux appesantis sur ses » états, deviendroient bientôt incurables, s'il » ne leur appliquoit des remèdes qui ne pouvoient être mis en usage durant le cours de » la guerre. Qu'il avoit l'espérance de pouvoir

Henri IV. » avec la paix , rendre dans peu à la France  
1598 » son éclat et sa vigueur. Que cessant d'être  
» un fardeau pour ses alliés , il réuniroit au  
» contraire la puissance au désir de leur rendre  
» non-seulement avec usure les services qu'il  
» en avoit obtenus , mais encore de les dé-  
» fendre et de les protéger , ainsi que les autres  
» états de l'Europe , contre l'exorbitante am-  
» bition du roi d'Espagne. »

Henri , dans les conditions arrêtées à Ver-  
vins , ne fit que l'abandon de ses droits sur  
Cambrai. Philippe se vit avec une extrême  
douleur forcé de rendre Calais , Ardres , Dour-  
lens et toutes les autres villes de France dont  
il avoit acquis la possession à force d'or et  
de sang.

Ce traité causa une joie très-vive et pres-  
que générale dans toute l'étendue de la France.  
Après l'avoir signé , le roi dit à d'Epernon :  
« Avec ce trait de plume , je viens de faire  
» plus d'exploits que je n'en eusse fait de  
» long-temps à la tête de mes armées. »

La fierté des Espagnols fut d'autant plus  
choquée , qu'ils n'avoient pas encore connu  
l'impérieux besoin de faire des sacrifices. Les  
membres du conseil hasardèrent de pressantes  
et respectueuses représentations. Le prince  
des Asturies exprima son mécontentement  
avec force. La haine publique poursuivit dom  
Christophe de Navarre , le confident du vieux  
monarque.

Cette circonstance prouva que si les grands

se plaisent à préférer les charmes de la simplicité dans le cours de leur vie ordinaire, ils aiment à développer une représentation imposante dans les cérémonies où la majesté du souverain doit paroître avec éclat. Henri IV. 1598  
Henri partit du Louvre pour se rendre à la cathédrale y jurer l'observation du traité de Ver- vins. Il s'avança richement vêtu, monté sur un superbe cheval, précédé des ducs et pairs, des grands officiers, et suivi des seigneurs les plus distingués du royaume, avec plus de six cents gentilshommes. Toutes les personnes de ce cortège étoient parées « d'habillemens très-magnifiques et très-galans. »

De leur côté, le duc d'Arcot, le comte d'Ahremberg, l'amiral d'Arragon et dom Ludovic Velas, les ambassadeurs du roi d'Espagne, parurent avec une suite imposante composée de quatre cents gentilshommes espagnols, italiens et flamands.

Le légat entouré d'un clergé nombreux, et les ambassadeurs des puissances étrangères, entendirent la lecture que Villeroi fit du traité, et le serment que le roi prononça.

Une attrayante et aimable bonhomie répandoit un charme inexprimable sur toutes les actions du héros français. Après avoir fixé les regards par la pompe d'un puissant monarque, il embrassa cordialement les ambassadeurs, et leur dit avec une expression affectueuse : « Je souhaite au roi mon frère » une longue vie, pour jouir longuement du » fruit de cette paix. »

**Henri IV.** Jaloux de voir ses sujets goûter sans regret  
1598 les douceurs du repos, il publia l'édit de Nantes. Ce monument de tolérance qui occupe dans l'Histoire de France une place si marquante, fut l'heureux résultat de trois années du travail de quatre hommes redevables de la considération publique, à leurs talens, à leurs lumières et à leurs vertus ; Schomberg, Jeannin, de Thou et Colignon. L'édit contenoit quatre-vingt-douze articles publics et cinquante-six secrets. Tous avoient pour but les adoucissemens les plus faits pour atténuer la rigueur du refus d'une entière liberté de conscience.

Les chefs des Protestans eurent l'indiscrétion de mêler à leurs remerciemens, la demande de six villes de sûreté. Henri, familiarisé dès sa première jeunesse avec les pensées les plus cachées du parti, répliqua d'un ton ferme : « Je suis la seule assurance » de mes sujets ; je n'ai encore manqué de » foi à personne. Henri III vous craignoit et » ne vous aimoit pas ; quant à moi, je vous » aime et je ne vous crains pas. »

Le clergé obtint la permission de tenir son assemblée générale. François Guele, archevêque de Tours, en fut le président. Ce prélat porta aux pieds du trône les vœux de son ordre ; retraça fortement les maux qui désoloient l'église de France ; exposa l'urgente nécessité de recourir à des remèdes efficaces, et demanda comme un acte de justice : « Que

» l'on purgeât les bénéfices d'un grand nombre Henri IV. 1598  
» de pourvus qui étoient ignorans, confiden-  
» tiaires, mercenaires, gens de néant, sans  
» probité comme sans suffisance; ensuite,  
» que les églises recouvrasent le droit de  
» nomination. Il termina son discours par des  
» conseils qui sembloient être autant de re-  
» proches indirects. » Le monarque conserva  
une présence d'esprit admirable, et leur fit  
une réponse que l'historien se plaît à rap-  
porter.

« Je reconnois que ce que vous avez dit  
» est véritable; mais je ne suis pas auteur de  
» tous ces maux; ils étoient introduits par  
» avant que je fusse venu. Pendant la guerre,  
» j'ai couru où le feu étoit allumé pour  
» l'éteindre; maintenant que nous sommes à  
» repos, je ferai ce que veut le temps de la  
» paix. Je sais que la religion et la justice  
» sont les colonnes et fondemens de ce royaume  
» qui se conserve sous la piété; et quand elles  
» n'y seroient point, les y voudrois établir,  
» mais pied à pied, comme je fais en toutes  
» choses; je ferai en sorte, Dieu aidant,  
» que l'église soit aussi bien qu'elle étoit il  
» y a cent ans. Mais il faut, par vos bons  
» exemples, que vous répariez ce que les  
» mauvais ont détruit, et que la vigilance  
» recouvre ce que la nonchalance a perdu.  
» Vous m'avez exhorté à mon devoir, je vous  
» exhorte au vôtre: faisons bien vous et moi;  
» allez par un chemin et moi par l'autre; si

Henri IV. » nous nous rencontrons , ce sera bientôt  
1598 » fait. Mes prédécesseurs vous ont donné des  
» paroles avec beaucoup d'apparat ; et moi  
» avec ma jaquette grise , je vous donnerai  
» des effets. Je suis gris au dehors , mais tout  
» or au dedans. »

A cette époque , Sully put se livrer tout entier aux sentimens qui embrâsoient son ame du désir de la gloire de son maître , et de la prospérité de sa patrie. La France éprouva avec l'enthousiasme de l'admiration et de la reconnoissance , les avantages inappréciables et sans nombre que l'ami d'un monarque peut répandre sur les peuples , presque toujours victimes d'un *favori* ; titre qui ne fut jamais celui du fidèle compagnon du grand Henri.

Il n'est aucun ministre qui , avec un esprit moins pénétrant , un caractère moins ferme et un cœur moins rempli de zèle , n'eût été découragé à la vue de la situation déplorable des finances. La dette publique s'élevoit à trois cent trente millions , qui en feroient plus de huit cents de notre monnoie actuelle. Sur cent cinquante millions de recettes annuelles , à peine en restoit-il versé trente dans le trésor royal. Des fermiers - généraux , des sous-fermiers et des commis se partageoient les dépouilles du royaume. Ces énormes abus étoient encore aggravés par la cession que le roi venoit de faire aux différens chefs de la ligue , de trente millions , en consentant à lever cette somme sur les provinces. Des



hommes assez dépravés pour se faire acheter Henri IV,  
1598  
par leur souverain, étoient trop avides pour ménager leurs compatriotes. Ils extorquoient sans délicatesse et sans pudeur des sommes trois ou quatre fois plus considérables que celles qu'ils avoient le droit de réclamer.

Le nouveau surintendant sentit en homme véritablement éclairé, que la source la plus abondante des richesses, que la base la plus solide d'une prospérité toujours croissante, étoient dues aux bienfaits de la nature. Aucune maxime plus certaine que celle qui déterminait ses opérations : « Le labour et le pâturage sont les mamelles de l'état. » Peut-être n'attachait-il pas assez d'importance aux progrès de l'industrie. L'agriculture suffit pour rendre florissante une société peu nombreuse ; mais ne réclame-t-elle pas les secours du commerce, pour vivifier un vaste royaume ? On voit avec peine Sully s'opposer à ce que Henri favorisât la culture du mûrier, et placât dans son jardin quelques plantes de cet arbre précieux. On est tenté de le blâmer de ses efforts pour arrêter à Lyon l'établissement des manufactures d'étoffes et de brocards. Il eût obstrué dès son principe le plus riche des canaux qui nous amènent l'or des étrangers, nécessairement tributaires des artistes français.

Un ministre intègre, vertueux et ferme jusqu'à la sévérité, devint l'objet contre lequel toutes les cabales se réunirent. Les soins

Henri IV. <sup>1598</sup> empressés, les assurances hypocrites d'amitié, les caresses perfides, en un mot, tous les pièges de la séduction lui furent tendus. Dans le même temps, les récits mensongers, les calomnies sourdes, les accusations indirectes et les louanges empoisonnées, toutes les armes enfin de la noirceur furent employées auprès du monarque. Mais les conspirateurs commencèrent à éprouver du découragement, d'après le propos que tint Henri : « Il y a » des gens assez simples pour croire que » quand je me fâche contre Sully, c'est tout » de bon ; qu'ils sachent qu'entre lui et moi » il n'y a que l'amitié de durable, et que » c'est pour la vie. » Les dernières espérances de la chute d'un surveillant incommode s'évanouirent, lorsque Gabrielle eut entendu de la bouche de Henri lui-même ces paroles : « J'aimerois mieux perdre dix maîtresses » qu'un Sully. »

Cet élan d'énergie dirigé contre une femme adorée, ne diminua pas les progrès dangereux qu'elle faisoit dans le cœur de son amant. La naissance d'un second fils rendit encore plus chers des liens qu'elle resserroit de nouveau. Peu satisfaite d'avoir obtenu que le baptême du petit Alexandre se fît « avec toute » la magnificence et tous les honneurs qui » sont rendus dans cette cérémonie aux enfans de France, » elle parvint à avoir en sa faveur des lettres de naturalisation, « qui » furent les premières de cette espèce. » Des

courtisans consommés dans leur art, donnèrent à cet enfant le titre de *Monsieur*, qui désignoit le frère le plus prochain de l'héritier direct de la couronne. L'évêque d'Amiens n'eut point scrupule de se rendre à la demande de dissoudre l'union de Gabrielle avec le marquis de Liancourt, « après qu'ils eurent juré que leur mariage n'avoit jamais été fait par un consentement volontaire, et qu'ils n'étoient rien l'un à l'autre. »

La reconnoissance affoiblit l'énergie des représentations de Sully. La fermeté des refus de Marguerite fut imputée à un ressentiment de haine personnelle. Ce dernier obstacle touchoit au moment d'être aplani à la cour de Rome, où Silleri plaidoit les intérêts de la duchesse avec autant de chaleur que d'esprit et de constance.

Des projets si laborieusement conçus et des espérances si magnifiques, s'anéantirent dans peu d'instans. Une mort terrible dans ses approches, effrayante par sa promptitude, frappa Gabrielle.

1599

Le désespoir de Henri ne connut d'abord aucune borne. La Varenne, Bassompierre et Sully lui-même épuisèrent sans succès tous les motifs de consolation. Quoique la duchesse eût péri chez Zamet, homme de confiance, que Henri appeloit dans l'intimité, Jean Bastien, le public crut et répéta que les symptômes du poison s'étoient montrés incontestables.

Henri IV. La durée de la douleur de Henri ne fut  
1599 pas proportionnée à sa violence, puisque peu de mois s'écoulèrent avant qu'il eût formé de nouveaux engagemens avec mademoiselle d'Entragues : coquette habile, elle fit acheter fort cher des faveurs plus d'une fois accordées. Les désirs de l'amant furent assez impérieux pour le déterminer à lui donner, indépendamment d'un cadeau de cent mille écus, une promesse de mariage, si la demoiselle donnoit le jour à un garçon.

Ce trait de foiblesse ne sauroit sans doute être excusé dans un souverain. Cependant les erreurs même des hommes véritablement bons, appellent quelquefois sur eux l'intérêt et l'affection. Il est peu de circonstances où Henri inspire autant d'amour, et Sully autant d'estime, que lorsque le premier montre la promesse de mariage au second qui se tait, mais ne dissimule pas son chagrin. « Là, là, » parlez, ne faites pas tant le discret. » Le silence se prolonge. « Encore une fois, dites » et faites ce que vous avez dans l'esprit, ce » sera le dédommagement des cent mille écus » qui vous pèsent sur le cœur. » A cette assurance souvent réitérée, le sujet disparoit ; l'ami prend la promesse et la déchire. « Comment ! s'écrie Henri, je crois que vous êtes » fou ? — Je le suis, et plutôt à Dieu que je fusse » le seul en France ! »

Le roi entre dans son cabinet, fait une nouvelle promesse et ne disgracie pas son ministre.

Les plaisirs ne suspendoient pas le cours des <sup>Henri IV.</sup> affaires. Le conseil s'occupa des moyens de <sup>1599</sup> mettre fin aux différends de la France avec le duc de Savoie , dont les envoyés avoient été reçus au congrès de Vervins , sans vouloir y rien statuer. Le duc demande un sauf-conduit , et vient à la cour de France défendre ses intérêts : il y parut aimable , galant et magnifique ; il obtint les suffrages des femmes , et sut se faire des partisans parmi les grands seigneurs.

Le roi combla le duc de caresses , lui prodigua des fêtes , prit constamment avec lui le ton d'une gaieté franche , et ferma les yeux sur ses intrigues. Néanmoins ferme pour les intérêts et pour l'honneur de sa couronne , il ne se départit point de la condition expresse de la restitution du marquisat de Saluces , dont l'envahissement avoit été injuste. Le connétable et Sully laissèrent au duc le choix ou de rendre le marquisat , ou de donner à titre de dédommagement la Bresse avec la ville et la citadelle de Bourg. Il demanda un délai pour consulter les grands de son état sur une affaire de si haute importance. Ensuite il voulut exiger que sans attendre son choix pour la restitution ou pour l'échange , la France promît dès ce jour de ne plus s'intéresser à la république de Genève. Le roi se crut offensé par cette proposition , et dit à l'interprète du duc : « Votre maître a usurpé » mon marquisat de Saluces ; il n'y a rien

Henri IV. » qui l'excuse de me le rendre. Je ne tiens  
1599 » rien du sien, je ne dois donc lui rien rendre.  
» Je n'empêche pas qu'il ait raison de Ge-  
» nève, s'il peut l'avoir autrement que par  
» les armes ; mais je n'abandonnerai point  
» cette ville après lui avoir promis, sur pa-  
» role de roi, ma protection. »

Le duc, par des refus et par son ton d'as-  
surance, « comme s'il eût été dans la citadelle  
1600 » de Turin, » offensa quelques membres du  
conseil, qui, d'après plusieurs raisons spé-  
cieuses, proposèrent de s'assurer de la per-  
sonne de ce prince. La réponse de Henri est  
une leçon à jamais mémorable pour les sou-  
verains. « J'ai tiré de ma naissance et j'ai ap-  
» pris de ceux qui m'ont nourri, que l'ob-  
» servation de la foi est plus utile que tout ce  
» que la perfidie promet. J'ai l'exemple du  
» roi François I.<sup>er</sup>, qui pouvoit par la trom-  
» perie retenir un plus friand morceau ;  
» savoir, Charles-Quint. Que si le duc de  
» Savoie a violé sa parole, l'imitation de la  
» faute d'autrui n'est pas innocente, et un roi  
» use bien de la perfidie de ses ennemis,  
» quand il la fait servir de lustre à sa foi. »

Le duc, secrètement averti de l'orage qui  
se formoit contre lui, conçut des alarmes mal  
fondées et hâta son départ. Le roi fut avec  
toute la cour l'accompagner à Charenton. Le  
comte de Praslin et le baron de Lus compo-  
sèrent son cortège jusqu'à la sortie du royaume ;  
les villes sur son passage lui rendirent de  
grands honneurs.

Nous passerions sous silence les conférences Henri IV,  
1609 tenues à Fontainebleau , par rapport au livre *de l'Institution de l'Eucharistie et des abus de la Messe* , si plusieurs auteurs dignes d'être crus n'attestoient qu'elles convinquirent Henri de la prééminence , ou plutôt de la sainteté du culte catholique. Sully désapprouva cette mesure qui flattoit l'orgueil des pasteurs , et soumettoit à la discussion , des principes que l'homme doit croire avec une respectueuse docilité , sans se permettre un examen toujours indiscret et souvent dangereux. Mornai répondit en fanatique aux sages représentations de l'homme d'état. « Mon livre est mon enfant, je le défendrai bien ; je vous prie de me laisser faire et de ne vous en mêler point ; car vous ne l'avez pas nourri. » Son zèle de paternité ne put le sauver d'une entière confusion. Le roi dit à Sully : « Que vous semble de votre pape ? » — Sire , il est plus pape que votre majesté ne le pense , puisqu'il vient de donner le bonnet rouge à M.<sup>r</sup> d'Evreux. » En effet , Dupéron usant de ses avantages avec beaucoup de modération , d'esprit et de politesse , réunit trop de suffrages pour attendre long-temps le cardinalat.

Mademoiselle d'Entragues décorée du titre de marquise de Verneuil , ne pouvoit , par ses inégalités et par sa coquetterie , que déchirer un cœur sensible. Ses torts multipliés jetèrent insensiblement entre les deux amans

Henri IV. une froideur qui ne fit que s'accroître encore ,  
1600 lorsqu'un accident fit accoucher la marquise d'un enfant mort. Ce dégoût momentané d'une maîtresse et le désir du bien de l'état , inspirèrent au monarque la volonté d'user du consentement que Marguerite de Valois venoit enfin d'accorder à la dissolution de leur mariage. Du jour où sa résolution fut prise , des incertitudes le troublèrent sur le choix d'une épouse future , d'autant que toutes les fois que les passions ne l'entraînoient pas , son esprit saisissoit avec une grande justesse les différens rapports des objets. Dans les épanchemens de sa confiance , il disoit à Sully : « Je voudrois » trouver dans ma femme sept conditions » principales , à savoir ; beauté en la personne , » pudicité en la vie , complaisance en l'humour , habileté en l'esprit , fécondité en » génération , éminence en extraction , et » grands états en possession. Mais je crois , » mon ami , que cette femme est morte , » voire même n'est encore ni née ni prête à » naître. »

Un long examen des princesses étrangères et de celles du royaume , ne fit qu'accroître ses soucis , et le jeta dans cette espèce de dégoût qui fait que l'homme abandonne aux soins des autres la conduite de ses intérêts. Un zèle trop ardent égara Sully et Villeroi. Honorés de la confiance du monarque , ils firent avec beaucoup de hâte dresser les conditions du mariage entre le roi de France et



Marie de Médicis, nièce du duc de Florence, Henri IV.

A l'annonce d'un si prompt dénouement, 1600

Henri dit avec chagrin : « On dit cette prin-  
 » cesse assez belle , mais étant d'une des  
 » moindres maisons de la chrétienté , et de  
 » la même race de la reine mère Catherine ,  
 » qui a fait tant de maux à la France , et plus  
 » à moi encore en particulier ; j'appréhende  
 » cette alliance , de crainte d'y rencontrer  
 » aussi mal pour moi , les miens et l'état. »  
 Après quelques instans de silence et de réflexion , il reprit avec chaleur : « Hé bien ,  
 » de par Dieu soit , il n'y a de remède ; puis-  
 » que , pour le bien de mon royaume , vous  
 » dites qu'il faut que je me marie , il faut donc  
 » que je me marie. »

Le duc de Nevers eut seul le courage de s'opposer à l'élévation de Marie ; il osa soutenir que sa main lui avoit été plusieurs fois proposée , et , à ses yeux , l'objet des refus d'un particulier n'avoit pas le droit de s'asseoir sur le trône. Une irrésistible fatalité renversa tous les obstacles.

La guerre est déclarée au duc de Savoie , qui s'obstinoit à refuser toute espèce de dédommagement du marquisat de Saluces. Le roi entre en vainqueur dans Chambéri , donne des éloges à Lesdiguières sur la prise de Montmélian , et laisse à ce chef habile le commandement des troupes. Pour son malheur et pour celui de la France , il se rend à Lyon et y reçoit la main de Marie. Le légat Aldobrandin bénit le mariage.

Henri IV. Quoiqu'aucun penchant n'eût amené cette  
1600 union, le roi montra aux fêtes de la noce beaucoup de gaité, de franchise et de galanterie. On y fut charmé du fréquent usage de son talent à employer ces mots heureux qui gagnoient les cœurs, appaisoient les mécontentemens et récompensaient les services. Il dit à madame de Guercheville, dont les respectueux, mais constans refus, avoient arrêté ses vives sollicitations : « Puisque vous êtes véritablement » dame d'honneur, vous le serez de la reine » ma femme. »

Dans une audience publique, il posa la main sur l'épaule de Crillon : « Messieurs, » voilà le premier capitaine du monde, et je » ne sache personne qui dans la guerre le » surpasse. » Avec une vivacité soldatesque, Crillon s'écria : « Vous en avez menti, sire, » je ne suis que le second ; vous êtes le premier. » L'enthousiasme effaça sur-le-champ de la mémoire de ce brave si renommé, la pensée que la haine honorable et successive de la duchesse de Beaufort et de la marquise de Verneuil, l'avoit privé du bâton de maréchal de France.

Un religieux, le général de l'ordre de St. François, déploya la souplesse et l'habileté d'un négociateur du premier ordre, pour  
1601 ramener la paix entre le roi de France et le duc de Savoie. La cession de la Bresse compensa le sacrifice du marquisat de Saluces. Ce traité fut au profit du premier des deux souverains,

mais non à l'honneur du duc. L'opinion publique s'en expliqua en ces termes : « Le roi de France a traité en marchand, et le duc de Savoie en prince. »

Les Français encore échauffés par leurs guerres civiles, et gouvernés par un monarque vainqueur, se montrèrent dans toutes les contrées avec éclat, mais quelquefois avec férocité et avec violence. Barroult, ambassadeur de la cour d'Espagne, assistoit près de Philippe III à la représentation d'une comédie dans laquelle François I<sup>er</sup> demandoit la vie à un capitaine espagnol qui lui tenoit le pied sur la gorge. Barroult s'élance et passe son épée au travers du corps de l'acteur. Il est triste de voir ce trait d'orgueil national éclater aux dépens d'un malheureux bien étranger à l'outrage.

L'alliance avec les Suisses fut renouvelée : les députés furent comblés de caresses et de présents. La création du régiment des Gardes-Suisses parut une faveur distinguée. Mais celui de tous ces honneurs qui excita le plus les transports des braves Suisses, fut la complaisance de Henri « de boire un verre de vin à la santé de ses bons compères, lesquels en même temps lui firent raison. »

Tel est le tribut affligeant que nous payons tous à la foiblesse et à l'imperfection de la nature humaine, que les siècles ne nous offrent aucun mortel dont l'histoire ne présente quelques traits qu'il faudroit oublier pour

Henri IV. 1603 l'honneur du héros et la satisfaction des  
ames honnêtes. Henri cédant aux imputations d'une cabale puissante et d'une foule d'accusateurs acharnés , perdit de vue que la couronne avoit été affermie sur sa tête par les talens , la valeur et la constance des deux Biron. Nous avons vu le père commencer , poursuivre et terminer sa carrière au milieu des victoires. Ce grand homme avoit , dans ses dernières années , acquis la douce conviction qu'il laisseroit un héritier de ses hautes qualités , de son zèle ardent et de ses droits à l'estime du monarque : il portoit sur son sein pour gage de ses brillantes destinées , un billet que le cœur avoit dicté. « Quoique » vous soyiez le père , vous n'aimez pas autant votre fils que je l'aime. Je puis dire de » lui et de moi , *tel maître , tel valet*. » Le caractère de Biron étoit gâté par quelques défauts ; il se livroit à un funeste emportement , à un orgueil sans bornes , et étoit dominé par une passion effrénée pour les jeux de hasard. Des rivaux perfides aigrirent et flattèrent tour à tour ses vices et ses foiblesses. Esclave de son humeur violente , enivré par sa présomption et désespéré à la suite de ses pertes considérables , il vomissoit des menaces que leur exagération même rendoit puériles : « Que le roi ne m'offense pas , car je sais me » venger des rois et des empereurs. » Il prononçoit avec arrogance : « Sans moi rien n'eût » été fait , et Henri seroit encore le Béarnais. »

Il s'abandonnoit à des plaintes amères « contre Henri IV.  
» l'avarice et l'ingratitude qui le laissoient 1602  
» manquer d'argent. » Ces paroles pour le  
moins inconsidérées, étoient rendues et en-  
venimées par la haine ou par la jalousie. Long-  
temps Henri répliqua : « Je crois bien tout  
» ce langage du maréchal ; mais il ne faut pas  
» toujours prendre au pied de la lettre ses  
» jactances et vanités. Il faut en supporter  
» comme d'un homme qui ne sait pas plus  
» s'empêcher de mal dire d'autrui et de se  
» vanter excessivement lui-même, que de  
» bien faire lorsqu'il se trouve en une occa-  
» sion le cul sur la selle et l'épée à la main. »

Soit d'après sa conviction réelle, soit d'après son désir de ramener un caractère fougueux, le roi répéta dans plusieurs occasions : « Je  
» présente avec confiance le maréchal de  
» Biron à mes amis et à mes ennemis. » A la  
vérité, un jour que le duc de Savoie lui fai-  
soit l'éloge des deux Biron, il répondit :  
« J'ai eu beaucoup de peine à modérer l'ivro-  
» gnerie du père et les boutades du fils. »  
Combien seroit insensée la confiance dans  
l'attachement des souverains, si de pareils  
reproches pouvoient effacer le souvenir des  
services importants, et livroient à la hache du  
bourreau ! Lors de ce même voyage du duc  
de Savoie, Henri conçut quelques inquié-  
tudes sur les séductions de cet habile poli-  
tique, et les communiqua au maréchal, qui  
les fit évanouir en refusant plusieurs objets

Henri IV. précieux ; tandis que la favorite donnoit elle-même l'exemple d'accepter les dons des princes étrangers.

1602

Dans l'un des accès de fureur de Biron , sa fidélité s'ébranla : il prêta l'oreille aux pernicieuses promesses du roi d'Espagne et du duc de Savoie. Ebloui par les offres de la souveraineté de la Bourgogne et de la main d'une des infantes , il devint criminel. Un prompt repentir l'amena aux pieds du monarque. Dans le cloître des cordeliers de Lyon , il s'avoua coupable et reçut sa grâce. Son ami d'Epernon , nourri depuis longues années dans les cours , lui fit sentir le danger de ne pas prendre *une abolition légale*. Biron , avec la franchise habituelle des militaires , honora Henri par une confiance sans bornes dans sa parole.

Lafin , domestique infidèle , reçut l'ordre de brûler la copie du traité qui devoit vendre le royaume aux Espagnols. Dans une affaire d'où dépendoient son honneur et sa vie , le maréchal agissoit avec tant d'imprudence et de légèreté , que des papiers insignifiants furent seuls livrés aux flammes. Lafin se rendit à la cour avec son larcin , et se vendit aux ennemis de son maître. Des bruits habilement répandus annoncèrent que l'esprit de révolte se propageoit dans le royaume. Les courtisans répétèrent avec l'air d'une mystérieuse crainte , qu'un complot s'organisait , que plusieurs grands seigneurs le tramoient , et que Biron

en étoit l'ame. Le roi pensa que son premier <sup>Henri IV.</sup> soin devoit se porter sur les provinces qui <sup>1602</sup> inspiroient le plus de défiance. Les souvenirs d'un ancien dévouement et de services nombreux , balançoient dans son cœur l'indignation de voir ses bontés trahies. Les rapports, en se multipliant, rendoient chaque jour ses incertitudes plus douloureuses. « Pendant » ce voyage qui dura près de deux mois, la » cour sembloit triste , le roi pensif, nul » conseil ni d'affaires aucunes, sinon à Blois. »

A son retour de Poitiers , Henri donna à Jeannin l'ordre d'aller en Bourgogne chercher Biron , et lui *porter parole qu'il n'auroit point de mal.*

Des historiens estimés , des panégyristes éloquens et des poètes célèbres, ont prétendu défendre, justifier et colorer la violation d'un engagement si positif. Nous nous sentons trop foiblement émus de leurs raisons , pour songer à les combattre.

Le maréchal se présente avec un calme qui ne touche pas le roi , mais qui l'étonne. Aussi mande-t-il à Sully : « Notre homme est » arrivé , il affecte beaucoup de sagesse et de » retenue. » Pour la première fois un prince franc et magnanime , ose recourir au vice qui avoit empoisonné sa jeunesse par tant de contrariétés et d'infortunes. On le voit avec douleur s'abaisser à la dissimulation. Par une ruse indigne de lui , il dit au comte de Lus , l'ami le plus intime de Biron : « Je suis bien

Henri IV. » aise d'avoir vu Lafin , il m'a ôté beaucoup  
1602 » de défiance et de soupçons de l'esprit. »

Déjà la cabale triomphoit , lorsque Henri annonce la résolution où il est d'arracher lui-même , par ses prières , l'aveu du repentir de Biron : il le mande dans son cabinet. Par une noirceur infernale , Lafin , placé sur le chemin du maréchal , lui dit à voix basse : « Mon maître , courage et bon bec. » Ces paroles suggérées par une connoissance profonde du caractère de l'accusé , le livrent à l'orgueil et à la témérité. Les promesses et les instances ne lui arrachent que de vaines rodomontades. Le roi , lassé d'un long et infructueux débat , le congédie par cette phrase que la bouche de l'un des meilleurs souverains n'auroit pas dû prononcer : « Hé bien ! » il faudra prendre la vérité d'ailleurs. Adieu, » baron de Biron ( 1 ). »

---

(1) Je doute qu'il soit d'une noble délicatesse d'exiger impérieusement un aveu que l'on sait être aussi dur que mortifiant pour tout homme susceptible. La faute étoit constatée ; n'étoit-ce pas une singulière recherche , que le désir de l'entendre de la bouche du coupable ? n'étoit-ce pas ôter du prix de la grâce , que de l'attacher à cette confession ? Mais une conjecture plus affligeante , c'est que malgré l'opinion générale , il est fort douteux que la franchise du maréchal l'eût sauvé du supplice. Ces soupçons semblent autorisés par la lettre touchante , humble et détaillée que Biron écrivit de sa prison , et dont je ne pense pas que personne lise sans émotion divers passages pris au hasard.

« Je suis votre créature , sire , élevée et nourrie aux honneurs et à la guerre par vos libéralités et par votre sage valeur : car de maréchal de camp , vous m'avez fait maréchal de France ; de baron , duc ; et de simple soldat , m'avez



Un inconnu remet au maréchal un billet <sup>Henri IV,</sup> qui, sous le nom de la comtesse de Roussi sa <sup>1602</sup> sœur, le prévenoit qu'il avoit encore le temps de se retirer, mais que dans deux heures l'ordre de l'arrêter seroit mis à exécution. Carbonnière, l'un de ses gentilshommes, le presse de suivre cet avis, et sur son refus il s'écrie : « Monseigneur, je voudrois avoir » un coup de poignard dans le sein et que » vous fussiez en Bourgogne. » Biron réplique avec calme : « Si j'y étois et que j'en dusse » avoir quatre, le roi m'ayant mandé je » viendrois. » Henri, dans le cours de sa glorieuse carrière, ne reçut jamais un témoignage plus éclatant de la haute opinion qu'inspiroit sa magnanimité. Des méchans lui en dérobèrent sans doute la connoissance.

Le maréchal entre chez la reine, occupe une place à son jeu et se montre insensible

---

» rendu capitaine..... Que ma vie finisse au même lieu où j'ai » coutume de répandre mon sang pour votre service, et per- » mettez que celui qui est resté de trente-deux plaies que » j'ai reçues en vous servant et imitant votre courage, me » fasse honorablement mourir. Sire, je bénirai votre pitié, » et je ne maudirai point l'heure que vous m'avez dépouillé » de mon état et mes charges ; car ayant à la place de l'épée » de maréchal de France, celle de simple soldat que je portois » au commencement que j'arrivai à vos armées, je pourrois » être utile au service de l'église et pratiquer, loin de la » France, ce que j'ai appris auprès de votre majesté. Laissez- » vous toucher, sire, à mes soupirs, et ne regardez pas tant » à la conséquence de ce pardon, qu'à la gloire d'avoir su et » voulu pardonner un crime punissable. »

Henri IV. aux signes d'alarmes que le comte d'Auver-  
1602 gne et le baron de Mégrini s'efforcent de lui  
donner. A sa sortie de l'appartement , Vitri  
lui demande son épée. Son unique réponse est:  
« Je te prie que je parle au roi. — Monsieur,  
» le roi est retiré. »

Mis à la Bastille et traduit devant des juges,  
il oppose pour défense le pardon de toutes  
ses fautes que le roi lui avoit accordé à Lyon.  
Le parlement suspendoit ses poursuites , lors-  
que par des lettres du grand-sceau , le roi ré-  
voqua la grâce qui étoit sortie de sa bouche.  
Ce coup inattendu fut celui de la mort pour  
l'accusé. Depuis ce jour , dans la prison , en  
présence du tribunal et sur l'échafaud , l'his-  
torien ne retrouve plus un seul instant Biron.

A peine vient de périr par la main du bour-  
reau , un général dont le père étoit mort dans  
les combats , et qui lui-même avoit versé son  
sang pour placer sur le trône son souverain  
1603 légitime , que la France revit triomphante  
une compagnie qui s'étoit ouvertement op-  
posée à l'élévation de ce même monarque ,  
et qui étoit soupçonnée d'avoir trempé dans  
les complots des régicides. La clause prescrite  
qu'un jésuite vivroit près des rois comme une  
espèce d'otage , facilita la route des grandeurs  
à cet ordre religieux étonnant dans ses progrès,  
craint lors de sa puissance , regretté depuis  
sa chute , et remarquable par la continuité de  
son existence , malgré les efforts réunis des  
premiers potentats de l'Europe , appuyés de

l'aveu de l'un des chefs de l'Eglise. Le père <sup>Henri IV,</sup> Coton , « grand théologien , mais encore plus <sup>1603</sup> » grand courtisan , » gagna l'entière confiance de Henri (1) , qui parut ne conserver aucun souvenir des préventions désavantageuses qu'il avoit déposées dans le sein de Sully : « Ces gens ont des intelligences par-tout ; de » sorte que si je les repousse , je les jette » dans le dessein d'attenter à ma vie , et je » me mets toujours dans la défiance d'être » empoisonné ou bien assassiné. » L'opinion publique sur le supplice de Biron et sur le rappel des jésuites , se manifesta par le reproche énergique , « que Henri ne savoit faire du bien » qu'à ceux qui avoient attenté à sa vie et à » sa couronne. »

Au milieu du tumulte des armes , un roi couvert des lauriers de la victoire , conçut le dessein d'une paix perpétuelle. Long-temps il médita ces pensées dans le silence , avant de les développer à Sully. Lorsqu'après de nombreuses discussions , ces illustres amis s'imaginèrent que leur plan avoit atteint un juste point de maturité , le ministre alla de la part de son souverain s'éclairer des lumières d'Elisa-

---

(1) Le peuple se plaignoit gaîment du crédit peu raisonné dont le père Coton jouissoit : « Notre roi est bon , mais il a » du coton dans les oreilles. » On fit circuler dans Paris le quatrain suivant :

« Autant que le roi fait de pas ,  
» Le père Coton l'accompagne ;  
» Mais le bon roi ne sait-il pas  
» Que le fin coton vient d'Espagne. »

Henri IV. beth. La reine entra dans les détails les plus  
1603 approfondis , indiqua quelques changemens  
et donna son suffrage. L'Europe devoit être  
divisée en quinze puissances : six monar-  
chies héréditaires , « la France , l'Espagne ,  
» l'Angleterre , la Suède , le Danemarck et  
» la Lombardie ; » cinq monarchies électives ,  
« l'empire d'Allemagne , le siège de Rome ,  
» la Bohême , la Hongrie et la Hollande ; »  
quatre républiques , « la Hollande , la Suisse ,  
» Venise et Gênes. » Les membres de la  
grande association auroient été soumis aux  
décrets d'un tribunal suprême que l'on eût  
formé de soixante-six députés , élus par les  
différens états , et choisis pour trois ans. Cette  
haute cour auroit prononcé d'après un code  
de lois organisé et réglé par elle-même. Les  
affaires d'une haute importance se fussent  
décidées sous ses ordres immédiats , tandis  
que les objets inférieurs seroient restés sous  
la compétence de six tribunaux d'un ordre  
subalterne , et distribués dans les différentes  
parties de l'Europe.

Les espérances de l'ambassadeur s'éva-  
nouirent à la mort d'Elisabeth. Par un assem-  
blage étonnant , cette reine si fameuse dans  
les fastes de l'histoire , déploya sur le trône les  
qualités d'un grand souverain (1) ; se montra  
sévère dans ses châtimens , posa et soutint

---

(1) Les Anglais , après la mort d'une princesse qui avoit  
tant contribué à leur élévation , la nommèrent *le roi Elisabeth* ,  
et ils appelèrent son successeur *la reine Jacques*.

d'une main sûre l'édifice du pouvoir absolu ; Henri IV.  
 mêla les foiblesses de la coquetterie aux vastes 1603  
 conceptions de la politique , et mourut consumée par la mélancolie d'une femme sensible. Henri donna des regrets à la perte de son ancienne alliée , et dit avec la tournure piquante de son esprit : « Il y a trois choses » que le monde ne veut croire et toutefois » elles sont vraies et bien certaines , que la » reine d'Angleterre est morte fille , que l'archiduc est un grand capitaine , et que le » roi de France est fort bon catholique. »

On ne hasarde qu'avec un sentiment d'incertitude et de crainte , son opinion sur un projet sorti du cœur de Henri , mûri d'après les réflexions de Sully et perfectionné par le génie d'Elisabeth. Malgré l'autorité de ces grands noms , les hommes éclairés s'accordent à reléguer *la paix perpétuelle* parmi les chimères qui séduisent les belles âmes. Ici l'expérience de tous les siècles et de toutes les contrées se présente à l'appui des raisonnemens. Dans les livres saints , la première génération des hommes est flétrie par un fratricide ; le plus ancien poète de l'antiquité profane , chante des héros , et le père de l'histoire nous transporte au milieu des combats. Si nos regards se détournent des sociétés les plus polies et les plus riches , pour envisager les hordes les plus grossières et les plus pauvres , nous y voyons également des armes aiguisées et des enseignes déployées. La pas-

Henri IV. sion de la guerre est donc inhérente à l'homme.

1603 Elle embrasse toutes les contrées de la terre, brave les frimas des régions hyperborées, et n'est point ralentie par les chaleurs dévorantes de la ligne.

Sully reconnut promptement que le pusillanime Jacques étoit incapable d'adopter des conceptions hardies. Il revint sans apporter  
1604 aucun germe d'espérance. Son infatigable passion de travailler au bonheur des Français, à la prospérité de l'état et à la gloire du monarque, lui donna l'énergie et la constance nécessaires pour remplir les devoirs de plusieurs charges trop souvent recherchées par des hommes intéressés, ignorans et paresseux.

Surintendant des finances, il ramena l'ordre dans les différentes branches de l'administration et fit disparaître une foule d'abus destructeurs. Quelques juges habiles lui reprochent son désir prématuré de former un trésor. Quoique des dettes restassent encore à payer, il amassa quarante millions, somme considérable à cette époque. Sans la mort précipitée du roi, peut-être aurions-nous sujet d'applaudir à l'ensemble d'un édifice qui ne fut que commencé.

Grand-maître de l'artillerie, il mit les ateliers dans un tel mouvement, que l'arsenal de Paris eut cent pièces de canon, avec une prodigieuse abondance de munitions de guerre. Les différentes places se virent, dans peu d'années, approvisionnées de tous les

moyens de défense. Les tentatives en faveur Henri IV,  
1604  
de la marine, obtinrent peu de succès, parce  
que la langueur du commerce entraînoit la  
disette des matelots.

Grand-voyer de France, il fit creuser le canal de Briare, ouvrir des communications, et embellir les grandes routes. La reconnoissance publique donna long-temps le nom de *Sully* aux arbres dont l'ombrage bienfaisant soulageoit et charmoit les voyageurs.

Surintendant-général des bâtimens, il sentit que la capitale d'un grand empire doit, par sa magnificence et par ses commodités, annoncer la splendeur de l'état. Les Français et les étrangers admirèrent des travaux auxquels nous sommes redevables du Pont-Neuf, de la rue Dauphine, de plusieurs quais vastes et de la galerie du Louvre. Fontainebleau devint un séjour digne du premier des monarques, et les terrasses de Saint-Germain s'élevèrent.

Ce Sully, l'effroi des courtisans avides, l'adversaire inflexible des maîtresses intéressées, vouloit que les fruits les plus précieux de son économie fussent des ressources pour le soulagement des peuples, l'éclat du royaume et la dignité du monarque. Le premier, il applaudit au noble désir de répandre des bienfaits sur les savans et sur les hommes de lettres. Le hollandais Grotius lui parut mériter, par sa grande réputation, les riches présens qu'il dut à la munificence du monarque. Ses conseils firent placer le célèbre Casaubon, avec

Henri IV. deux de ses émules, à la tête de la bibliothèque

1604 royale. Henri leur tint un discours dans lequel respirent la franchise, la sensibilité, la bonhomie et la noblesse. On y reconnoît avec attendrissement les affections d'un père réunies à celles du souverain : « Mes amis ,  
» vous lirez mes beaux livres et me direz ce  
» qu'ils contiennent. Jusqu'à présent je n'ai  
» pas eu le loisir de m'abandonner à l'étude ;  
» il est aujourd'hui plus de gloire à rendre  
» les Français heureux et contents. Travaillez  
» donc tous trois nuit et jour à m'enseigner  
» ce que je puis faire pour être aimé de tout  
» le monde. Ayez-vous pour dit, que j'esti-  
» merois mieux que l'on diminuât de ma  
» dépense et qu'on en ôtât de ma table, pour  
» payer mes lecteurs ; allez de ma part chez  
» le surintendant. »

La mémoire de Montaigne et celle d'Amyot furent, aux dépens du trésor royal, honorées par des éditions faites avec luxe : elles répandirent deux ouvrages dont l'un, le *Bréviaire des honnêtes gens*, renferme des richesses morales en si grande abondance, que depuis plus de deux siècles les philosophes modernes se les partagent entr'eux, et se les arrachent sans pouvoir ni les épuiser, ni les accroître, ni les embellir : heureux même lorsqu'ils ne les défigurent pas par les tournures nouvelles dont leur vanité cherche à les orner. Le traducteur de Plutarque a recueilli le double honneur de produire une révolution dans



l'esprit de ses contemporains, et de conserver <sup>Henri IV.</sup> un éclat primitif, que n'ont pu obscurcir les <sup>1604</sup> nombreux imitateurs qui se sont présentés pour suivre la même carrière.

Avec une bonté touchante, Henri voulut que Bellegarde soignât la vieillesse de Malherbe, qui le premier avoit appris aux Français qu'ils possédoient une langue susceptible d'élégance et d'harmonie. Le même intérêt protégea le début de Racan, dont les premières années faisoient naître de belles espérances. Mais les bontés du roi contrarièrent peut-être le talent qu'il avoit le désir de protéger. Le jeune poète se vit placé proche de Malherbe, et conçut pour son maître une admiration qui le relégua dans le servile troupeau des imitateurs.

Henri, par ses libéralités, hâta le développement de la scène française. Il ordonna la distribution d'une seconde salle de spectacle à l'Hôtel-d'Argent. Ses prévenances recherchèrent Jodelle, dont les admirateurs étoient si passionnés, que les hommes les plus considérables sollicitoient des rôles dans sa tragédie de Cléopâtre et dans sa comédie d'Eugène. Les applaudissemens de la ville, les suffrages de la cour et les bontés du monarque, ne tardèrent point à se répandre sur Garnier, qui, par sa Cornélie, ravit à Jodelle la première palme. Ronsard, du Bellay et les beaux esprits de ce temps, prononçoient avec une orgueilleuse confiance : « Ces poèmes » trouveront lieu dans la postérité. »

Henri IV.

1604

L'empressement de Henri à combler d'égarde si flatteurs les hommes de lettres dont le mérite étoit reconnu , ne s'étendoit pas jusqu'aux écrivains qui se laissoient enivrer par l'amour-propre , ou croyoient se rendre redoutables par leur méchanceté. Son historiographe du Haillan , homme avide et prodigue , lui dit un jour du ton de la présomption et de la menace : « Sire , nous autres historiens , nous avons deux plumes , l'une d'or , l'autre de fer. De la première , nous couvrons d'une gloire immortelle les princes nos bienfaiteurs ; de la seconde , nous flétrissons la mémoire de ceux qui ne s'empressent pas de reconnoître nos travaux. » Le roi répliqua sur-le-champ avec sa présence d'esprit ordinaire : « M.<sup>r</sup> du Haillan , je ne pense pas que vous ayez une plume d'or ; car il y a long-temps que vous vous l'eussiez passée par le bec. »

Pendant que la France , dans son intérieur , s'avancoit à grands pas vers la prospérité , des hommes entreprenans étendoient ses possessions au dehors. Monts et Champelain achevèrent la découverte du Canada , posèrent les premiers fondemens de Quebec , et firent fleurir une colonie qui se rendit dans la suite intéressante , par la courageuse affection que ses habitans portèrent à la Métropole.

1605

Henri essuya bientôt des chagrins d'autant plus douloureux , qu'ils lui furent suscités par une main chérie , et qu'ils ramenèrent à sa

mémoire le souvenir d'un acte de foiblesse. **Henri IV.**

La marquise de Verneuil prolongeoit son funeste ascendant, et peu contente d'exaspérer la reine, elle réclamoit insolemment le trône.

La promesse de mariage que le zèle de Sully n'avoit pu supprimer, devenoit une arme dangereuse entre les mains d'une femme hardie, qui s'en servit pour former une conspiration. L'Espagne, si long-temps ennemie du repos de la France, ourdit avec une nouvelle activité ses inépuisables intrigues. L'évêque de Montpellier découvrit ce complot. Le roi menaça d'une juste punition, et n'écoula son indulgence naturelle, que lorsque d'Entragues eut, au nom de sa fille, rapporté la promesse de mariage qui depuis plusieurs années causoit des inquiétudes. Afin d'étouffer tout germe de retour, le comte de Soissons et les ministres furent témoins de cette restitution.

La marquise se sentit plus outrée qu'intimidée; le marquis d'Entragues son père, et le comte d'Auvergne son frère utérin, se joignirent à elle pour renouer des trames criminelles. Chanvalon, fils naturel de la reine Marguerite, et le père Archange capucin, confesseur de la marquise, se chargèrent d'être les agens de la conspiration, dont Lescun dévoila tous les ressorts. D'Entragues et d'Auvergne furent arrêtés; l'affaire se porta devant le parlement.

La marquise étala toute la hauteur d'une femme qui connoissoit l'étendue de son em-

Henri IV. pire sur le cœur d'un homme sensible et pas-  
sionné. Des émissaires confidentiels l'appro-  
chèrent pour lui suggérer le conseil de solli-  
citer sa grâce. Bien assurée qu'aucun danger  
ne la menaçoit, elle répondit : « Si le roi  
» m'envoie à l'échafaud, personne qui ne dise  
» qu'il a fait mourir sa femme et la véritable  
» reine de France. Je ne veux que trois choses ;  
» pardon pour mon père, une corde pour  
» mon frère, et justice pour moi-même. »

Ce frère que la marquise abandonnoit à la rigueur des lois, étoit le fils naturel de Charles IX, et de la belle Marie du Touchet. D'un caractère inquiet et turbulent, il consumoit ses jours au milieu des cabales : arrêté au même instant que Biron, et pour le moins aussi coupable, les prières de sa sœur l'avoient soustrait au supplice. L'arrêt du parlement le condamna, ainsi que son beau-père, à avoir la tête tranchée, et renvoya la marquise à un plus ample informé.

La marquise d'Entragues et la comtesse d'Auvergne vinrent demander la grâce des condamnés. Henri les releva, versa des larmes d'attendrissement, et dit d'une voix émue : « Allez, priez Dieu qu'il veuille me  
» bien inspirer, car je m'en vais à la messe  
» pour cet effet. »

Le même jour, une déclaration prononcée devant le conseil accorda la vie à d'Entragues et au comte d'Auvergne. La marquise fut reconnue pleinement innocente ; et, fière de

son triomphe , elle se rendit à sa terre de Henri IV.  
Verneuil. Henri chercha dans de nouvelles 1605  
amours la consolation d'une absence qui le  
chagrinoit. Son choix s'arrêta sur mademoi-  
selle de Beuil , qu'il nomma comtesse de  
Moret. Dans la vue d'éviter les tracasseries  
qui venoient de l'affliger , il forma le dessein  
de marier cette belle personne. Un membre  
de la famille de Harlay se montra assez  
peu délicat , pour se charger du titre  
d'époux.

Les Protestans ajoutèrent aux sollicitudes du  
monarque. L'assemblée de Châtelleraut fit  
éclater des projets séditeux , et laissa percer 1606  
le vœu d'une république. Trois chefs princi-  
paux dirigeoient les délibérations , y fomen-  
toient les alarmes et y nourrissoient les espé-  
rances. Mais Sully les ramena dans les bornes  
du devoir avec autant de sagesse que de fer-  
meté. La voix de l'honneur et l'espoir du  
bâton de maréchal de France , valurent le  
suffrage de Lesdiguères. Le fanatisme exalté  
de Duplessis-Mornai , ne lui laissa pour parti-  
sans qu'un petit nombre de pasteurs. Bouillon  
sentit qu'il falloit renvoyer à un autre temps  
l'exécution de ses projets.

La France applaudit et la cour se tut , lors-  
qu'au retour de Châtelleraut , le roi décerna  
à Sully les honneurs de la pairie. Ce ministre  
avoit plusieurs fois refusé une dignité à la-  
quelle ses services lui donnoient tant de droits,  
et elle lui fut conférée avec beaucoup de dis-

Henri IV. tinction. Henri eut la délicatesse de récom-  
1606 penser le même jour un grand homme en souverain et en ami. Les princes du sang, les plus grands seigneurs du royaume, un grand nombre de prélats, enfin une foule de personnes de toutes les classes de la société, remplirent les avenues et les salles du palais, lorsque le nouveau duc se fit recevoir au parlement. A la suite de cette cérémonie pompeuse, qui sembloit être une fête offerte par la reconnaissance de la nation, Sully conduisit à l'arsenal soixante membres des plus distingués de l'assemblée.

On se mettoit à table lorsque l'excellent Henri entre dans la salle : « M.<sup>r</sup> le grand-  
» maître, je suis venu au festin sans prière,  
» serai-je le mal diné? » Il vante la beauté du poisson, trouve *force ragouts à sa mode*, boit du *joli vin d'Arbois*, et répand parmi les convives la joie et l'attendrissement.

Le roi sentit de lui-même le besoin de réprimer par quelques actes de sévérité, la factieuse turbulence du duc de Bonillon. Ses idées furent approuvées par Sully. D'un commun accord, ils formèrent le projet du siège de Sedan. Des préparatifs considérables trahirent le secret de cette résolution, que les courtisans s'efforcèrent de faire échouer par une foule d'intrigues. On atténua les torts du coupable; on employa l'influence de la comtesse Cercy; on réclama la bonté du cœur du monarque; enfin, on eut recours à l'exagération des diffi-

cultés qu'opposoit l'entreprise. Les échos des Henri IV,  
appartemens répétoient à toutes les heures : 1606

« La place de Sedan est forte d'armes , de  
» fortifications et de troupes. Les princes alle-  
» mands ne la laisseront pas sans secours ;  
» mais , se tinssent-ils tranquilles , le roi ne s'en  
» rendroit pas le maître dans trois années. »

Henri évite les piéges , rejette les sollicita-  
tions , dédaigne les menaces et s'avance à la  
tête de son armée. Trois mois après son départ  
de Paris , il écrit à la princesse d'Orange : 1607

« Ma cousine , je dirois comme fit César :  
» *Veni , vidi , vici* , j'ai vu , je suis venu , j'ai  
» vaincu ; ou comme la chanson : *Trois jours*  
» *durèrent mes amours , et si finirent dans*  
» *trois jours* , tant j'étois amoureux de Sedan.  
» M.<sup>r</sup> de Bouillon a promis de me bien et  
» fidèlement servir , et moi de tout oublier. »

Les tentatives contre les jours du meilleur  
des rois , se multiplioient d'une manière ef-  
frayante. L'esprit de révolte se propageoit  
dans les provinces. Des alarmes se répan-  
doient parmi les Catholiques , sur le prétendu  
dessein que formoit le roi d'assurer le triomphe  
des Protestans. Les libelles , les couplets et  
les pasquinades inondoient la cour et la ville.  
Ces discordes si contraires au repos de l'état ,  
et si douloureuses pour le cœur du souverain ,  
s'alimentoient à la faveur des trésors de l'Es-  
pagne. Henri profondément indigné , prit la  
résolution de dépouiller cette puissance per- 1608  
fide d'une partie de sa grandeur. Il se proposa

**Henri IV.** de porter des coups assez terribles pour venger  
1608 les nombreuses atteintes portées à la liberté de l'Europe , les maux répandus sur le peuple français , et les tentatives formées contre sa personne. Sully , dépositaire de ce noble et juste projet, employa ses talens, son zèle et sa fermeté pour en assurer le succès.

Les plans , les calculs et les discussions entre le monarque et son ministre , ne purent être enveloppés de ténèbres assez épaisses pour échapper aux regards curieux des courtisans. Les soupçons d'une rupture avec l'Espagne, furent aussi promptement conçus que divulgués. Don Pedre de Tolède , ambassadeur extraordinaire de Philippe III , reçut l'accueil le plus flatteur autant pour son mérite que par rapport à l'honneur qu'il avoit d'appartenir à la reine. Ce seigneur admis à son audience de congé , dit au roi : « Sire , j'ai » été si bien reçu , que je suis marri de voir » plusieurs brouilleries que je vois , lesquelles » pourront être cause de me faire revenir » avec une armée qui fera que je ne serai pas » si bien venu. — Ventre-saint-gris ! venez » quand il plaira à votre maître , vous ne lairez-y être le bien venu pour ce qui regarde » votre particulier , et pour le fait dont vous » parlez , votre maître en personne et toutes » ses forces , se trouveront bien embarrassés » dès la frontière , laquelle peut-être ne lui donnerai-je pas le loisir de voir. »

Le respect pour la vérité prescrit à l'histo-



rien de ne point chercher à satisfaire le goût Henri IV.  
1608  
des paradoxes et le penchant à la malignité  
de ceux qui se plaisent à propager les récits invraisemblables et les anecdotes scandaleuses. Trop de gens se plaisent à soulager le poids de leur affligeante nullité en cherchant à trouver de petits motifs aux mouvemens politiques, et à jeter du ridicule sur les dépositaires de la puissance. La désorganisation de l'ordre social, les fléaux de l'anarchie et les horreurs de la licence, furent trop souvent enfantés par la calomnie qui s'acharne avec passion sur les têtes couronnées. Plus qu'aucun autre souverain, Henri IV a souffert d'une injustice qui empoisonna ses jours et qui a souvent offensé sa mémoire.

Un monarque, général du premier mérite, politique profond, et portant à ses sujets la plus affectueuse tendresse, ne conçut point la pensée de se jeter dans une guerre dispendieuse et sanglante, par le désir honteux de recouvrer une maîtresse. L'expédition étoit depuis long-temps calculée, et les moyens de réussite présentoient des espérances fondées, lorsque, pour son malheur, Henri vit à un bal de la reine danser la fille du connétable, l'intéressante Charlotte de Montmorenci, « qui ne faisoit que sortir de l'enfance ; » mais sa beauté sembloit merveilleuse, et » toutes ses actions si agréables, qu'il y avoit » de la merveille par-tout. »

Le prince ressentit au premier coup d'œil

**Henri IV.** les atteintes de l'amour. L'ardeur et la violence de cette nouvelle passion l'étonnèrent.  
**1608** Son cœur si susceptible de vives impressions, n'avoit jamais brûlé d'une semblable flamme. Il craignit la rivalité de Bassompierre, le pressa contre son sein et répandit des larmes de satisfaction, lorsque ce seigneur adroit lui fit le sacrifice de ses projets.

**1609** La belle Montmorenci devint l'épouse du prince de Condé. Soit amour-propre, soit penchant naturel, soit enthousiasme pour un grand homme, elle sourit aux transports de son royal amant : elle encouragea plusieurs démarches qui exposoient la personne de Henri, dont l'âge et la dignité furent compromis par une foule de travestissemens, de ruses et de tentatives, qui donnent quelque éclat aux aventures du héros de roman, mais qui dégradent le héros de l'histoire. La cour, la ville et bientôt les provinces, s'occupèrent ou plutôt s'amuserent de cette intrigue peu décente. La jalousie s'empara de la reine et du prince de Condé. Les fureurs de cette passion furent excitées par une foule de délateurs perfides. Des scènes orageuses troublèrent l'intérieur du palais. Sully regretta souvent d'être arraché à ses importantes fonctions, pour jouer le rôle de médiateur dans des querelles de ménage. Un jour l'oubli de toute convenance fut porté au point que Marie, hors d'elle-même, leva le bras : Sully le rabattit avec une telle vivacité, que la prin-

cesse s'écria qu'elle venoit d'être frappée. **Henri IV.**  
Lorsque le calme fut rétabli, l'artificieuse <sup>1609.</sup>  
Italienne remercia le ministre de son zèle,  
et lui voua sur l'heure une haine implacable.

Le prince de Condé « ne pouvant nullement  
» douter de l'amour du roi pour sa femme »,  
résolut de l'enlever, la prit en croupe et  
gagna Bruxelles. Henri fut incapable de mat-  
triser sa fureur : au milieu de la nuit, il  
manda les ministres et tint conseil sur les  
moyens à prendre dans cette circonstance.  
Sully s'excusa de donner son avis, sous le  
prétexte qu'encore mal éveillé, ses idées  
étoient confuses. Demeurant après la sortie  
des graves personnages qui avoient divagué  
dans leurs discours, il employa sans succès  
toutes les ressources de son esprit, tous les  
raisonnemens de la sagesse et toutes les ins-  
tances de l'amitié pour calmer le désespoir  
de son maître, et lui montrer les inconvé-  
niens de s'embarquer dans une aventure « qui  
» mettroit le comble à ses chagrins. »

Praslin partit avec la commission de récla-  
mer, au nom du roi de France, le premier  
prince du sang dont la personne appartenoit  
à l'état. L'archiduc répondit avec fermeté :  
« Qu'il n'avoit jamais violé le droit des gens  
» sur qui que ce fût, et qu'il se garderoit  
» bien de commettre, pour la première fois,  
» cette faute contre un prince auquel il venoit  
» d'offrir tous les égards et tous les secours  
» d'une généreuse hospitalité. »

Henri IV. Pendant que Praslin poursuivoit sa négocia-  
1609 tion , le marquis de Cœuvres préparoit l'enlèvement de la princesse. Le projet conduit avec beaucoup d'intelligence , sembloit promettre un succès si certain , qu'un jour Henri exactement instruit de toutes les démarches, dit d'un air de triomphe : «Dimanche » à dix heures , nous verrons ici la princesse » de Condé. » Lui-même mit obstacle au bonheur qu'il désiroit par l'inexplicable indiscretion qu'il commit d'en faire confidence à la reine , dont l'active jalousie fit échouer le complot par des avis prompts et détaillés qui parvinrent au marquis de Spiuola.

La princesse eut un logement au palais et reçut les honneurs d'une garde espagnole. A ces signes , assuré de la découverte de son plan, Cœuvres se revêtit d'un caractère public. Accompagné de Berny et de Manicamp , il somma , de la part du roi , le prince de Condé de rentrer en France , sous peine d'être déclaré coupable du crime de lèze-majesté. Sur le refus constant du prince , Henri afficha sa foiblesse : dans son délire , il se rendit au parlement avec les signes d'une profonde douleur et sans aucune pompe. Assis à la place du premier président que nulle distinction ne paroît , il sollicita d'un accent fort ému un arrêt qui déclarât son plus proche parent « criminel , et le condamnât à subir » tel châtiment qu'il plairoit à sa majesté d'ordonner, »

Les transports de l'amant égaré furent en <sup>Henri IV.</sup> partie appaisés par les méditations du mo- <sup>1609</sup> narque vigilant. La mort du comte de Juliers sans laisser d'enfans , ouvrit une source de <sup>1610</sup> guerres entre les nombreux prétendans à cette riche succession. Léopold d'Autriche s'étoit emparé de Juliers. L'électeur de Brandebourg, le marquis de Neubourg , l'électeur Palatin et le duc de Wurtemberg , déterminèrent le prince d'Anhalt à venir comme ambassadeur solliciter les secours de la France. Cet illustre envoyé reçut l'accueil honorable que sa haute naissance , ses grands talens et ses éminentes vertus lui donnoient le droit d'attendre de la part d'un souverain trop grand lui - meme , pour ne pas apprécier et chérir le mérite (1). Le roi donna sa parole qu'il marcheroit au secours de ses anciens et bons alliés , dont la cause étoit trop juste pour que leurs armes ne fussent pas victorieuses.

Quarante mille hommes étoient rassemblés , six mille Suisses arrivoient ; l'artillerie se montrait formidable ; les fonds se trouvoient faits pour subvenir aux dépenses. Le

---

(1) Parmi les présens que Henri fit au prince d'Anhalt, il y avoit un excellent équipage de chasse. Cet équipage s'est perpétué dans la principauté de Dessau. Il compte parmi les agrémens de cette délicieuse contrée , où la sagesse du prince fait régner l'abondance et la prospérité. Tous les ans , des étrangers accourent pour assister à *la chasse française* : la meute est très-belle , bien instruite , et son service a lieu en langue française , par des hommes qui sans comprendre les mots, les répètent avec une scrupuleuse exactitude.

Henri IV. roi embrassoit avec la noble ardeur de la  
 1610 gloire, les nombreuses combinaisons d'une  
 entreprise qui tendoit au double but d'assurer  
 la prospérité de ses états, et d'établir une  
 balance politique dans l'Europe; il ne se  
 lassoit pas de répéter à ses confidens les détails  
 séduisans sur lesquels il s'étoit mille fois  
 étendu. Tout-à-coup il paroît sombre, il  
 tombe dans une profonde mélancolie, il se livre  
 à de noirs pressentimens. Sans remonter à  
 des causes trop éloignées, on en découvre trois  
 qui justifient cette variation d'humeur; la con-  
 duite des Espagnols, l'injustice des Français,  
 et le couronnement de la reine.

Les ressources de la France sont mises en  
 mouvement: une coalition des princes les plus  
 guerriers de l'Allemagne, prend les armes;  
 un roi, le premier capitaine de son siècle, se  
 prépare à commander ses redoutables batail-  
 lons; un ministre réputé pour son énergique  
 et prévoyante sagesse, annonce que la France,  
 si riche dans ses ressources intérieures, et si  
 redoutable aux étrangers, se soutient d'elle-  
 même dans sa splendeur, terrasse ses enne-  
 mis et protège ses alliés (1). A l'approche d'un

---

(1) Sur les jetons d'or qui se présentoient au roi le jour de l'an, Sully fit (en 1610) graver une allégorie à laquelle Henri IV et toute sa cour donnèrent beaucoup d'éloges. « La France y étoit représentée par un globe que soutenoit son propre poids au milieu des vents et des orages. » On lisoit dans l'exergue : *Suo se pondere fuloit* (elle se soutient par son propre poids.) Vérité chaque jour plus évidente. La France accorde sa protection aux puissances ses alliées, mais ne sauroit attendre de leur part des secours.

danger aussi pressant , la maison d'Autriche Henri IV.  
demeure calme , ne donne pas le moindre 1610  
signe d'inquiétude et ne fait aucun préparatif. Cette effrayante sécurité fait naître des soupçons , et semble voiler une espérance criminelle. Les armes du guerrier se reposent, pendant que le poignard de l'assassin est aiguisé.

Vainement Henri a depuis plusieurs mois fait aux intérêts publics le sacrifice des foiblesses de l'amour. La calomnie l'accuse de ne marcher contre les Espagnols , que pour recouvrer une maîtresse. Plus vainement encore , sa prévoyante sagesse a pris le soin d'instruire les princes confédérés « qu'ils lui » feroient grand tort , s'ils pensoient que son » assistance dût apporter quelque préjudice à » la religion catholique dans ce pays là » : une foule de voix lui imputent le projet d'assurer la prépondérance du calvinisme. Ce prince si sensible et si magnanime est douloureusement ému de l'ingratitude d'un peuple , dont le bonheur occupoit ses soins , sa vie et ses pensées. Les rapports contre sa religion , le livroient à la haine du fanatisme , et les railleries sur l'aveugle passion d'un homme de cinquante-sept ans , à barbe grise , pour une enfant , le mettoient en butte aux traits du ridicule. Ces doubles attaques le dépouilloient en partie de la considération qu'il avoit tout à la fois le droit et le désir de posséder. Les yeux humides de larmes et le cœur

Henri IV. gros de tristesse, il disoit à Bassompierre et au  
1610 duc de Guise : « Vous ne me connoissez pas  
» encore vous autres ; mais je mourrai un de  
» ces jours , et quand vous m'aurez perdu  
» vous connoîtrez ce que je valois et la  
» différence qu'il y a de moi aux autres  
» hommes. » Ces deux seigneurs apportèrent  
tous leurs soins à dissiper des idées si funestes.  
« Combien , reprit-il , d'idées différentes ris-  
» quées ? Combien de prédictions hasardées ?  
» Il peut se faire qu'enfin il s'en trouve quel-  
» ques-unes de justes et que l'événement vé-  
» rifie. On ne remarquera que celle-là et on  
» oubliera les autres. Les astrologues à force  
» de dire des mensonges , finiront par rencon-  
» trer la vérité. »

Le couronnement de la reine avoit un motif  
publié avec indécence : le vœu des factieux  
d'assurer à cette princesse l'autorité , au mo-  
ment de la mort du roi qui s'annonçoit comme  
prochaine , d'après les prédictions d'une reli-  
gieuse nommée Penthée et investie d'une  
grande vénération. Le but de la cérémonie  
et sa pompe dispendieuse affligeoient profon-  
dément Henri. A toute heure il déposoit ses  
plaintes dans le sein de Sully : « Le cœur me  
» présage qu'il me doit arriver quelque si-  
» gnalé déplaisir à ce couronnement. Je ne  
» partirai jamais de cette ville , mes ennemis  
» m'y tueront. Ma mort est leur unique re-  
» mède. »

L'humeur noire du monarque fut aigrie par



le concours des officiers que la curiosité ame-  
noit de l'armée où leur présence lui sembloit  
nécessaire. Ayant donné l'ordre au conné-  
table de les rassembler et de les conduire au  
Louvre, il leur tint un discours plein de force,  
qu'il termina par cette phrase qui dans sa  
bouche produisit une vive sensation : « Pour  
» une bataille je ferois cent lieues ; mais je  
» vous assure que pour une fête , je ne vou-  
» drois pas faire un pas : si je n'étois néces-  
» saire ici , on auroit garde de m'y voir. »

Le couronnement se fait à Saint-Denis avec  
un appareil imposant. Les idées qui rembru-  
nissent l'imagination de Henri, se dissipent  
à la vue du contentement de la reine et de  
la joie du peuple. Il se livre à cette gâtté  
naïve qui, puérile chez le vulgaire , devient  
attendrissante dans un grand homme ; il dé-  
vance son épouse au Louvre , « lui jette quel-  
» ques gouttes d'eau de sa fenêtre ; » court  
la recevoir dans ses bras et la conduit à un  
repas magnifique , d'où les soucis paroissent  
être bannis.

Cette cérémonie tant souhaitée fut le signal  
de la catastrophe. Le lendemain, Henri se  
montra triste dès son lever. A son retour de  
la messe des Feuillans , César de Vendôme le  
conjure de se tenir sur ses gardes , parce que  
l'astrologue la Brosse vient de lui annoncer  
que d'après la constellation du roi , un grand  
danger le menaçoit dans cette journée. Il ré-  
pond avec un sourire : « Mon cher enfant , la

Henri IV.

1610

Henri IV. » Brosse est un vieux matois qui a envie d'a-  
1610 » voir de votre argent, et vous un jeune fou  
» de le croire. Nos jours sont comptés devant  
» Dieu. » Après le dîner, il se jette sur son  
lit, ne peut fermer l'œil et demande sa voi-  
ture pour aller à l'arsenal voir Sully, qu'une  
incommodité retenoit dans son appartement.  
Prêt de sortir, il donne à Vitri l'ordre de se  
rendre au palais, où la ville avoit le dessein  
de donner une fête à la reine : il laisse ses  
gardes au Louvre, et sort accompagné d'un  
petit nombre de gentilshommes à cheval,  
avec quelques valets de pied derrière son  
coche.

Les places de la voiture étoient occupées  
par d'Epemon, Montbason, Lavardin, Ro-  
quelaure, la Force, Liancourt et Mirebeau.  
Les portières demeuroient ouvertes tant par  
rapport à la chaleur, que pour mieux voir  
les préparatifs des illuminations. A l'entrée  
de la rue de la Ferronnerie, deux charrettes  
produisent un embarras. Les gentilshommes  
à cheval s'avancent pour rendre le chemin  
libre ; les valets de pied s'écartent pour tra-  
verser le cimetière des Innocens.

Ravaillac, dont le nom seul est l'épithète  
du plus grand des crimes, Ravaillac monte  
sur le marche-pied du carrosse, frappe d'un  
couteau à double tranchant le roi qui s'écrie :  
« Je suis blessé. » Il porte un second coup  
duquel le roi meurt en poussant un profond  
sourir. Le scélérat, dans sa rage infernale,

lui en adresse un troisième. Aucun de ceux <sup>Henri IV.</sup> qui sont dans la voiture ne voit commettre <sup>1610</sup> l'attentat. Le duc de Montbason a sa manche percée ; le poignard passe trois fois devant d'Epéron (1).

Laissons sous le voile lugubre qui le dérobe aux regards , un mystère d'iniquité. Tant de crimes flétrissent les fastes du genre humain ; plusieurs y sont étalés avec un tel oubli de toute pudeur , qu'il devient aussi superflu que douloureux de remonter à leur principe. Les dépositions de Ravailiac ont disparu de dessus les registres du parlement. Son testament de mort fut écrit par le greffier Voisin , avec des caractères que personne n'eut jamais le talent de déchiffrer (2).

Par une circonstance triste et révoltante , le corps du grand , du bon Henri reste déposé négligemment sur un lit. Durant plusieurs

---

(1) Henri IV mourut à l'âge de 57 ans , après avoir régné vingt-une années.

(2) J'avois rassemblé quelques matériaux pour établir une discussion relative à cet horrible assassinat ; mais les observations que M.<sup>r</sup> le Gouvé a placées à la suite de sa tragédie de la Mort de Henri IV , rendent mon travail inutile. Seulement , pour satisfaire les lecteurs curieux de l'exactitude littérale , je vais transcrire la phrase de ce duc d'Aumale , dont Saint-Foix s'est contenté d'offrir le sens , et à laquelle cet écrivain aussi judicieux qu'aimable a joint diverses réflexions. « Bien plus , » lui (le duc d'Epéron) qui étoit dans le carrosse , voyant » son roi frappé à la mort , lui donna un coup au côté pour » plutôt abrégér le cours de sa vie..... » Il avoit écrit à un sien parent , gouverneur de Metz , « qu'il falloit surveiller sa garnison , d'après la maladie qui menaçoit le roi. »

Henri IV. heures, il n'est visité que par quelques servi-  
1610 teurs des classes subalternes. Les courtisans abandonnent et délaissent ces restes sacrés, pour porter avec plus de promptitude leurs hommages au pouvoir naissant.

Hors de lui, Sully parcourt les rues à cheval, suivi de cent vingt gentilshommes; il s'écrie : « Tout est perdu. » Bassompierre le rencontre, l'arrête, lui fait de sages représentations et l'exhorte à reprendre quelque calme. L'infortuné écoute avec émotion, sent des pleurs inonder son visage austère, et retourne à l'arsenal ensevelir son désespoir.

Le peuple est quelques instans le jouet de trompeuses illusions. Le bruit se répand et s'accrédite, que Henri n'a reçu qu'une blessure. Des cris de *vive le roi* retentissent dans les airs pour célébrer l'heureuse délivrance d'un prince dont les dépouilles mortelles sont déjà glacées : ces rayons d'espérance trop promptement dissipés, laissent la vérité dans toute son horreur : la consternation est au comble. Plusieurs citoyens meurent de douleur. De Vic, gouverneur de Calais, soupire, baisse les yeux et prononce d'un accent sinistre : « Je ne survivrai point à mon bon maître, » et tombe sans vie.

« A la cour, dit Mézerai, il n'y eut qu'un moment entre les adorations et l'oubli. »

Henri IV doit être rangé dans le petit nombre de ces élus pour qui la nature n'a point ou n'a que peu de rigueurs. Son corps

étoit sain et vigoureux. Sa taille bien propor-  
tionnée dans une hauteur médiocre, lui <sup>Henri IV. 1610</sup>  
donnoit de la grâce et de l'adresse. Son esprit  
bien au-dessus du commun, plaisoit par l'abondance de ses idées et la promptitude des réparties. Un jugement exquis lui donnoit une grande supériorité dans le choix des hommes, le maintien de l'ordre et les combinaisons politiques. Sa gaité vive et franche le soutenoit au milieu des travaux, le consolait dans les disgrâces, et le soulageoit d'une partie de la gêne qui environne le souverain. Son ame réunissoit le courage, la délicatesse du point d'honneur et la magnanimité. Son cœur sensible, aimant et généreux, couronnoit tant de qualités, de talens et de vertus, par la bienfaisance, l'amour de l'humanité, le besoin de faire des heureux, et l'inappréciable avantage d'inspirer de l'affection à tous ceux qui l'approchoient, pourvu qu'ils ne fussent pas entièrement corrompus ou par le venin de la licence, ou par les erreurs du fanatisme.

Une éducation mâle, studieuse et sévère, développa de bonne heure ses forces physiques, ses moyens intellectuels et ses avantages moraux. Des courses sur les sommets des montagnes, des jeux avec les jeunes campagnards, des habillemens grossiers et une nourriture frugale le préparèrent aux dangers, aux fatigues et aux privations de la guerre. Ses études bien dirigées lui donnèrent des con-

Henri IV. noissances et du goût. A l'âge de douze ans ,  
1610 il fit une traduction des Commentaires de  
César , que le secrétaire d'état Desnoyers pré-  
senta dans la suite à Louis XIII « comme un  
» monument précieux du génie de son père. »  
Rapproché souvent de la cabane du pauvre , il  
porta dans le palais des rois la compassion  
pour les misérables , et sentit que les maux  
des familles obscures ne sauroient être appré-  
ciés par l'homme toujours nourri au sein des  
jouissances ou des frivolités du luxe , et enivré  
de bonne heure du poison de la flatterie.

La Gaucherie , savant érudit et vertueux ,  
rencontra dans Cayet , un homme digne de  
partager la tâche honorable d'instituteur du  
prince. Pour le malheur de l'illustre élève , et  
plus encore pour celui de la France , ils furent  
tous deux privés de l'honneur d'achever l'édi-  
fice dont ils avoient si bien posé les fonde-  
mens. L'heureux naturel de Henri et leur pre-  
mière culture , ne purent être entièrement  
effacés ; mais ils furent quelquefois altérés.  
Lui-même disoit avec une intéressante et mo-  
deste confusion : « Est-il étonnant qu'élévé  
» dans la licence des camps , j'aye contracté  
» des vices ? »

Instruit du secret des rois de la troisième  
race , il voulut suivre le même système. En  
conséquence , par une ingratitude que ni  
l'éclat du talent , ni les illusions de l'amour  
qu'inspire sa mémoire , ne parviendront ja-  
mais à pallier , il blessa la noblesse dans la

prérogative la plus chère à son humeur martial. Un prince guerrier dès son enfance ,  
nourri dans les camps , élevé sur le trône au prix du sang d'une foule de braves , et qui répondoit à l'Espagnol surpris de le voir comme assiégé par des gentilshommes jaloux d'approcher de sa personne : « Si vous m'aviez vu un » jour de bataille , ils me pressoient bien davantage. » Ce même prince supprime la noblesse qui s'acquéroit par les armes , de sorte que le prix de la valeur appartient à des hommes que leurs professions lucratives mettoient en état d'acheter des charges le plus souvent inutiles. Les guerriers passèrent de dangers en dangers , de fatigues en fatigues , furent couverts de blessures et sacrifièrent leurs jours , sans parvenir à la distinction honorifique dont un secrétaire du roi ne rougissoit pas de s'emparer. Nous ne parlons point des récompenses pécuniaires , puisque l'honneur se plait à les dédaigner.

Des imprudences , des chagrins et des fautes furent les fruits amers et nombreux de la passion immodérée de Henri pour les femmes. Avec une impétuosité dangereuse , que la jeunesse seule peut excuser , il afficha cette dangereuse passion dans un âge , où le respect de soi-même doit au moins cacher des feux , que la raison auroit dû empêcher de naître. Du moins ce cœur qui s'enflammoit avec tant de facilité , qui se passionnoit pour la gloire , et s'abusoit si aisément sur le respect dû aux

Henri IV.

1610

Henri IV. mœurs publiques , repoussa-t-il toujours les  
 1610 atteintes d'une mollesse efféminée. Gabrielle ,  
 dans les épanchemens de sa tendresse , appe-  
 loit Henri *mon soldat*.

Un goût excessif pour la chasse lui fit porter  
 une loi rigoureuse contre les braconniers. Le  
 paysan qui pour une pièce de gibier fut con-  
 fondu avec les forçats , reconnut avec douleur  
 et surprise que le *bon Henri* le condamnoit  
 au malheur et à l'infamie.

Sa trop grande âpreté pour le jeu fut d'un  
 funeste exemple ; elle ouvrit un gouffre sous  
 les pas des courtisans, et propagea , de la capi-  
 tale jusqu'au fond des provinces les plus recu-  
 lées , et jusque sous la tente des guerriers , le  
 plus ruineux comme le plus incurable de tous  
 les vices. « A Fontainebleau , la cour jouoit  
 » le plus furieux jeu dont on ait ouï parler :  
 » il ne se passoit pas de journées qu'il n'y eût  
 » vingt mille pistoles pour le moins de perte  
 » ou de gain ( 1 ). »

---

(1) « Les moindres marques étoient de cinquante pistoles ,  
 » que l'on nommoit *quitterotes* , à cause qu'elles alloient bien  
 » vite , à l'exemple de ces chevaux anglais que Quitterot avoit  
 » amenés en France plus d'un an auparavant , qui ont été  
 » cause que depuis on s'est servi de chevaux anglais , tant  
 » pour la chasse que pour aller par pays , ce qui ne s'usoit  
 » point auparavant. » Les amateurs qui ne peuvent se déter-  
 » miner à monter d'autres chevaux que des chevaux anglais ,  
 » doivent à Bassompierre le petit avantage de savoir que cette  
 » mode est en vogue depuis Henri IV : elle a été funeste à la  
 » prospérité de nos haras de France , et peut-être avons-nous  
 » à lui reprocher la perte de cette belle race limousine que l'on  
 » ne sauroit trop regretter.



Ayant vécu long-temps au milieu des fac-  
tions où la naissance et le mérite ne dérobent

Henri IV.

1610.

point au besoin commun de se gagner des  
partisans , il avoit contracté l'habitude des  
manières soldatesques et d'une plaisanterie  
grivoise. Villeroi s'assura donc des titres à sa  
reconnoissance , en l'avertissant « que les rois  
» ses prédécesseurs dans les plus grandes con-  
» fusions , avoient toujours fait les rois ; qu'il  
» étoit temps qu'il parlât , écrivit et com-  
» mandât comme eux. » Ce sage conseil pro-  
duisit un effet salutaire : peu content de le  
tourner à son profit personnel , Henri sut  
l'appliquer à la conduite de plusieurs de ses  
officiers. Un gentilhomme ayant forcé l'huie-  
sier de l'appartement , il lui dit avec fermeté :  
« Songe , Bonnière , qu'il y a différence entre  
» le roi de Navarre et le roi de France. »

Un tact heureux lui procura promptement  
à cet égard les fruits de l'expérience. D'après  
le sentiment bien calculé des gradations du  
rang dans une monarchie , il écrivit au con-  
nétable relativement à une querelle survenue  
dans sa cour : « Mon compère , je suis très-  
» marri de la brouillerie qui est arrivée entre  
» mon neveu Joinville et Termes. Si le der-  
» nier a manqué au devoir et respect que doi-  
» vent les gentilshommes aux princes , il faut  
» certes que l'on lui apprenne à parler. Si mon  
» neveu l'a voulu insulter , je veux aussi peu  
» que les princes apprennent à gourmander  
» ma noblesse. Cette autorité n'appartient

Henri IV. » qu'à moi seul , je veux ne céder ce droit à  
2510 » personne , et n'en abuser point. » L'habitude d'une longue anarchie laissa échapper quelques murmures que la confiance et la soumission étouffèrent.

Le respect prescrivant des bornes à l'affection, nous n'avons pas cité ces mots familiers, si fréquemment attribués à Henri IV. Ce monarque paroît trop grand à nos yeux , pour concevoir la pensée de pallier ses foiblesses. Toute réticence nous sembleroit un sacrilège envers sa mémoire ; et en consignant ici une lettre de ce monarque dictée par la plus attachante modestie, nous ferons précéder cet écrit apologétique, par une de ces paroles puisées dans le sentiment mûri par la réflexion : bien différentes des saillies plus ou moins heureuses de l'esprit, elles donnent la mesure d'un grand caractère. Plusieurs des membres de son conseil le pressoient de demander un impôt que ses peuples pouvoient supporter. Sa réponse fut : « Il est bon de ne pas faire » toujours tout ce qu'on peut. »

« Les uns me blâment d'aimer trop les bâ-  
» timens et les riches ouvrages ; les autres, la  
» chasse, les chiens et les oiseaux ; les autres,  
» les cartes, les dés et autres sortes de jeux ;  
» les autres, les dames, les délices et l'amour ;  
» les autres, les festins, banquets, saupiquets  
» et friandises ; les autres, les assemblées,  
» comédies, bals, danses et courses de bagues  
» où ( disent-ils pour me blâmer ) l'on me

» voit encore comparoître avec ma barbe grise Henri IV.  
 » aussi réjoui et prenant autant de vanité 1610  
 » d'avoir fait une belle course , donner deux  
 » ou trois dedans (et cela disent-ils en riant)  
 » et gagner une bague de quelques belles  
 » dames, que je pouvois faire en ma jeunesse ,  
 » ni que feroit le plus vain homme de ma  
 » cour. En tous lesquels discours je ne nierai  
 » pas qu'il n'y puisse avoir quelque chose de  
 » vrai ; mais aussi dirai-je , que ne passant  
 » pas mesure , il me devoit plutôt être dit  
 » en louange qu'en blâme, et en tout cas me  
 » devoit-on excuser la licence en tels diver-  
 » tissemens, qui n'apportent nul dommage et  
 » incommodité à mes peuples , par forme de  
 » compensation de tant d'amertumes que j'ai  
 » goûtées , et de tant d'ennuis , déplaisirs ,  
 » fatigues , périls et dangers par lesquels j'ai  
 » passé depuis mon enfance jusqu'à cinquante  
 » ans. . . . . L'Écriture n'ordonne pas absolu-  
 » ment de n'avoir point de péché ni défaut ,  
 » d'autant que telles infirmités sont attachées  
 » à l'impétuosité et promptitude de la nature  
 » humaine ; mais bien de n'en être pas  
 » dominé ni les laisser régner sur nos vo-  
 » lontés : qui est-ce à quoi je me suis étudié,  
 » ne pouvant faire mieux. Et vous savez , par  
 » beaucoup de choses qui se sont passées ,  
 » touchant mes maîtresses (qui ont été les pas-  
 » sions que tout le monde a cru les plus puis-  
 » santes sur moi ) si je n'ai pas souvent main-  
 » tenu vos opinions contre leurs fantaisies. »

Henri IV. Ni le hasard , ni la singularité ne nous ont  
1610 déterminés dans le choix de ce morceau , sorti  
de la plume de l'abbé de Marolles. Cet écri-  
vain , dont l'ame étoit aussi noble que son  
style est foible et commun , n'a point orné  
ses éloges des prestiges de l'éloquence : lors-  
qu'il montre de la force , elle résulte de l'as-  
cendant de la vérité. D'ailleurs c'est un bon  
juge , c'est d'Argenson qui nous l'a offert.

« Henri IV trouve un état en ruine , un  
» épuisement général de finances , les cam-  
» pagnes désertes , une noblesse à la fois in-  
» docile et pauvre , les villes désolées. Avec  
» l'aide de son ami , il fait de ce triste ta-  
» bleau un tableau délicieux. C'est comme le  
» pouvoir magique des fées. » *Je me rappelle  
encore avec délices le souvenir de ces jours  
heureux , auxquels un monstre parricide  
mit , hélas ! une fin qui nous coûte encore tant  
de larmes. Les villes florissoient , tout y res-  
piroit l'opulence et l'industrie : les champs  
étoient fertiles , les prairies verdoyantes , les  
arbres chargés de fruits. Les chansons des  
bergers suivoient le bétail , et les laboureurs  
versoient avec joie les guérets pour y faire  
germer un blé que les leveurs de taille et les  
gens de guerre n'avoient point dévoré. Une  
propreté bienséante régnoit chez les artisans ,  
comme chez les paysans ; les uns et les autres  
couchoient tranquilles dans leur lit , avoient  
des meubles et possédoient les provisions né-  
cessaires aux besoins d'une vie douce. Pour*

*tout dire enfin , chacun payoit avec gaité sa* Henri IV.  
*taxe à l'état.* 1610

Henri IV , objet d'un amour et d'une reconnaissance que les générations se transmettent de l'une à l'autre , traîna des jours malheureux. Lorsqu'attristé de l'acharnement de ses ennemis et de l'ingratitude d'une partie de ses sujets , il cherchoit un soulagement dans les douceurs de la vie domestique , ses pas le ramenoient encore dans une route semée d'épines. Subjugué par un ascendant irrésistible , « il ne pouvoit compatir avec la marquise de Verneuil , et ne pouvoit vivre » sans elle. » Coupable sans doute d'infidélité envers sa femme , mais rempli d'égards et de complaisance pour elle , il devenoit chaque jour la victime des fureurs jalouses « de cette reine , dont la violence étoit telle » que les larmes jaillissoient de ses yeux. »

La voix publique annonçoit sourdement une telle masse de conjurés pour la perte du père de la France , que les soupçons atteignirent « la reine , la marquise de Verneuil , » le duc d'Epéron , les jésuites , les huguenots , le conseil d'Espagne et le comte de Fuentès. »

Si nous éprouvions le reproche d'avoir excédé dans ce règne les bornes que nous étions jusqu'alors prescrites , notre excuse seroit dans cet épanchement si doux et si naturel auquel on s'abandonne facilement en parlant de Henri-le-Grand.

**Louis XIII.** Louis XIII (1), placé sur le trône dès l'âge de neuf ans, ne sortit point de son éternelle enfance, et ne se montra le fils de Henri IV que dans les périls de la guerre. Durant le cours de sa vie triste et monotone, la France obéit successivement à trois maîtres élevés par le caprice, et maintenus par la pusillanimité.

La nouvelle de la mort de Henri fut aussitôt apportée au parlement, qui tenoit une séance dans les salles des Augustins. L'inquiétude et le trouble se peignirent sur tous les visages. Les femmes, les enfans et les amis des magistrats accoururent et les pressèrent de se retirer dans leurs maisons. Blanc-Menil, second président à mortier, déploya l'éloquence et la fermeté d'un homme embrasé de l'amour du bien public. Il ordonna que les chambres fussent sur-le-champ assemblées ; il annonça l'inébranlable résolution de demeurer à son poste et d'y braver la mort, pour maintenir l'autorité du souverain. Deux députés furent envoyés chez le premier président, Achille de Harlai, qui s'y rendit malgré les douleurs d'un violent accès de goutte.

Les gardes-françaises entourèrent bientôt la maison des Augustins. Les ducs de Guise et d'Epemon se présentèrent comme les envoyés de la reine. Guise refusa de prendre séance, mais se tint « appuyé sur le dos des

---

(1) Louis XIII étoit né le 27 septembre 1601, et parvint à la couronne le 24 mai 1610.

» basses selles entre le premier et le second **Louis XIII.**  
» président. » **1610.**

D'Epernon posa d'un air fier la main sur la garde de son épée et dit du ton de la menace : « Elle est encore dans le fourreau ; » mais si la reine n'est pas nommée régente » avant que la cour se sépare, il faudra bien » l'en tirer. » Le parlement reçut avec surprise l'offre de l'honneur, qui jusqu'à ce jour ne lui avoit point appartenu, de nommer à la régence. Ce corps ambitieux rendit avec une satisfaction foiblement dissimulée, l'arrêt qui déclara « la reine mère du roi, régente du » royaume. »

En même temps, le conseil d'état se tenoit au Louvre ; le prévôt des marchands s'assuroit des chefs de la bourgeoisie, et le gouverneur de Paris plaçoit des corps-de-gardes. Trois heures après l'assassinat, Marie de Médicis se trouva maîtresse absolue et paisible.

Cette princesse s'étoit emparée du double pouvoir de la régence et de la tutelle, sans posséder ni les talens ni l'énergie nécessaires pour le bien exercer. Subjuguée par une des compagnes de sa jeunesse, elle investit cette femme d'une entière confiance. Eléonore Galigai partagea sa grandeur démesurée avec Conchini son époux. Le royaume gémit sous le joug honteux et pesant d'une camériste, fille d'un menuisier, qui s'étoit mariée par amour au fils d'un notaire de Florence. Ces vils étrangers eussent mérité l'horreur de la nation,

**Louis XIII.** quand ils n'auroient été coupables que du  
1610 crime d'avoir empoisonné les jours de Henri ,  
par les rapports calomnieux qui fomentoient  
la jalousie de la reine.

Les intérêts politiques furent soudain changés. Des relations intimes s'établirent entre le cabinet du Louvre et celui de l'Escorial. Les troupes firent des mouvemens de nulle importance. Les grands seigneurs , les maréchaux de France et les princes du sang eux-mêmes , se montrèrent avides du pillage des richesses de l'état.

Un homme seul demeuroit fidèle à ses principes , bravoit l'orage et dédaignoit les séductions. Sully , long-temps l'objet de la haine et de la terreur des hommes corrompus , restoit maintenant exposé aux traits de leur vengeance. Les cabales , les délations et les calomnies l'assaillirent avec autant d'acharnement que de noirceur. Dans une cour si nombreuse , il ne se présenta de défenseurs de la vertu que les Guise et le duc de Bellegarde. Ces superbes Lorrains portoient empreints dans leur ame , des sentimens magnanimes. Quant à Bellegarde , son cœur avoit toute la délicatesse d'un chevalier galant et valeureux.

Le triomphe des ennemis de Sully ne fut qu'imparfait au gré de leur passion. Ils aspiraient à sa perte entière ; « mais on ne put » rien trouver à mordre dans son administration , dans aucune de ses charges. » Les



complices se virent donc dans la nécessité de se borner à le dépouiller de tous ses emplois et à l'exiler. Des outrages si sanglans frappèrent plus cruellement la France , qu'ils n'ébranlèrent l'incorruptible ministre.

Louis XIII.  
1611

Par égard pour l'opinion publique, la régente chercha à pallier la haine qu'elle portoit à l'ami le plus cher de son auguste époux. Elle lui fit, le jour de son départ, porter un bon de cent mille écus, et la promesse du bâton de maréchal de France. Le grand homme refusa l'argent, et se consola de ne pas recevoir la dignité.

Trois directeurs généraux, Châteauneuf, de Thou et Jeannin, succédèrent au surintendant. Jeannin, d'après son titre de contrôleur-général, fut le véritable chef des finances. Par malheur, ce ministre habile et vertueux n'avoit pas l'énergie nécessaire pour en imposer aux déprédateurs. A la suite des guerres civiles, les hommes accoutumés au tumulte des factions veulent être dominés par une verge de fer, qui ne pouvoit se déposer « dans » les mains du *bon homme*. »

La dilapidation des finances ne connut aucunes bornes. Quarante millions avoient été ramassés par douze années d'une économie sévère, mais paternelle : ils s'évanouirent dans l'espace de peu de mois de désordre. Des dons énormes et des complaisances onéreuses, se joignirent aux profusions d'un luxe effréné. « L'or, la pourpre, la broderie, les ornemens

**Louis XIII.** » somptueux brilloient dans les appartemens  
 1611 » et dans les parures. » La reine renouveloit  
 sans cesse avec apparat des chasses , où elle  
 paroissoit à cheval et accompagnée « des  
 » princesses et dames aussi à cheval , et suivie  
 » de quatre ou cinq cents princes ou gentils-  
 » hommes. »

Tandis que le caprice et la vanité se livroient à des dépenses superflues , celles qu'exigeoit l'éducation du roi étoient souvent arriérées. La paye des troupes se trouvoit à tout instant suspendue. Bientôt les soldats licenciés et les déserteurs vinrent accroître le nombre des *Croquans* , que l'on croyoit entièrement détruits. Ces brigands furent nommés *Tard-venus* , et devinrent difficiles à réduire par leur jonction avec les *Guilleris* : ces derniers désoloient la Saintonge et la Guyenne. Leurs enseignes portoient pour devise : « Paix  
 » aux gentilshommes , la mort aux prêtres et  
 » aux archers , la bourse aux marchands. » Les Protestans mirent à profit cet état critique de la cour , pour s'assurer la permission de  
 1612 tenir une assemblée à Châtelleraut. Cette puissance formée dans le sein du royaume , indépendante dans ses principes , aigrie par quelques rigueurs , et familiarisée avec la guerre , eût mis l'état en danger , si la division ne s'étoit bientôt introduite parmi les chefs qui la dirigeoient. Le duc de Rohan concevoit les vastes espérances d'une imagination ardente , et attendoit d'une rupture les fruits

de ses rares talens pour la guerre. Toutefois, Louis XIII.  
1612  
fidèle à l'honneur et passionné pour la gloire, il ne faisoit appréhender de sa part, ni les perfides attaques, ni les sourds complots. Le duc de Bouillon, nourri dans les dédales de la politique, habile dans l'art des intrigues, et conduit uniquement par l'ambition, subordonnoit les intérêts de ses nombreux partisans aux calculs de sa fortune. Mornai, quoique revêtu du personnage de secrétaire *ardent*, démasquoit son penchant pour l'insubordination, jusqu'alors déguisé sous le voile d'un zèle religieux. Ses discours passionnés répertoient sans cesse cette provocation incendiaire : « Puisque le roi est mineur, il faut nous rendre » majeurs. »

L'habileté des émissaires de la cour, prévalut sur l'énergie, sur la politique et sur le fanatisme. Rohan se retira dans ses terres de Bretagne. Bouillon vint à la cour mettre ses services au plus haut prix qu'il lui fut possible. Mornai se renferma dans Saumur, et crut trouver quelques soulagemens à son dépit ; dans la publication d'un ouvrage qui laisse, dès son titre, percer les symptômes du fiel dont l'écrivain étoit dévoré : « *Mystères* » d'iniquités, ou Histoire de la papauté. »

Les députés se divisèrent d'opinions. Quelques-uns applaudirent à la fermeté de Rohan ; d'autres préférèrent la marche tortueuse de Bouillon ; très-peu furent enflammés par le zèle de Mornai. La plupart se virent à leur rentrée

**Louis XIII.** dans les provinces, accueillis par des repro-  
ches et souvent accablés d'outrages. Les ha-  
bitans de Privas chassèrent leur ministre avec  
ignominie. Une sédition s'éleva dans Nîmes  
contre deux conseillers du présidial dont les  
1612  
1613 jours furent menacés. Les magistrats et les  
officiers municipaux voulurent appaiser le tu-  
multe. La populace s'écria : « Le roi est à  
» Paris, et nous à Nîmes. » Des troupes réta-  
blirent l'ordre, et on se borna au châtement  
des principaux factieux.

Tant que les courtisans purent assouvir leur  
cupidité, Conchini n'eut à craindre que la  
haine du peuple, révolté de voir des hommes  
d'un rang élevé se prostituer avec tant de  
bassesse : sourds à la voix de l'antique hon-  
neur, ils outrageoient la mémoire de leurs  
aïeux, flétrissoient des noms illustres, vio-  
loient la dignité nationale, et se traînoient  
dans la fange de l'adulation. L'impudent  
étranger osa bien témoigner son mépris pour  
cet excès d'inconvenance : « Le peuple fran-  
» çais n'est pas ce qu'on pense ; car encore  
» qu'ils disent tous les maux du monde de  
» moi, néanmoins je ne vais nulle part  
» qu'aussitôt l'on ne me fasse des honneurs  
» comme au roi. »

Lorsque le trésor vide, les revenus dissipés  
d'avance et le crédit languissant eurent mis  
un terme à la prodigalité de la régente, les  
hauteurs et les exactions de l'époux de la  
Galigai furent dénoncées. Les plaintes s'éle-

vèrent de toutes parts contre son insatiable **Louis XIII.**  
rapacité, Marquis d'Ancre, gouverneur d'A- 1613  
miens, de Péronne, de Roye, de Montdidier,  
premier gentilhomme de la chambre et maré-  
chal de France, il venoit d'ajouter à tant de  
grâces accumulées, le gouvernement de Nor-  
mandie, dans lequel il faisoit fortifier Quille-  
beuf.

Le parlement, encouragé par la considéra-  
tion dont il jouissoit, fit d'énergiques remon-  
trances. D'Epéron, partisan zélé du règne 1614  
des favoris, tint des propos injurieux contre  
le corps des magistrats : l'éclat de l'offense  
rendit une réparation nécessaire. L'orgueilleux  
duc parut au palais avec une escorte de cinq  
cents gentilshommes ; sa marche bruyante jeta  
l'effroi dans le sanctuaire de la justice dont  
il se plut à braver les organes, par des excuses  
ironiques : « Messieurs, je vous prie d'excuser  
» un pauvre capitaine d'infanterie, qui s'est  
» plus appliqué à bien faire qu'à bien dire. »

Tout-à-coup les princes se retirent de la  
cour, publient un manifeste et lèvent des  
troupes. Le prince de Condé, César et  
Alexandre de Vendôme étoient les chefs ap-  
parens de la révolte, dont le maréchal de  
Bouillon étoit l'ame secrète. Les ducs de Lon-  
gueville, de Mayenne, de la Trimouille et  
de Luxembourg se rangèrent au nombre des  
mécontents.

La régente choisit pour être le défenseur  
du roi, Guise, qui justifia cette honorable  
confiance.

**Louis XIII.** Avant que les hostilités fussent devenues  
1614 très-sanglantes, on tint à Paris une assemblée  
dans laquelle se réunirent quelques prélats,  
plusieurs grands seigneurs, les ministres, les  
premiers présidens, les gens du roi des cours  
souveraines et le prévôt des marchands de  
Paris. Toutes les opinions s'accordèrent sur  
la nécessité d'un accommodement, qui coûta  
quelques complaisances à la cour, et que  
Bouillon fit agréer par les princes, à Sainte-  
Ménchould.

Dès que cette courte agitation fut calmée,  
on indiqua au parlement un lit de justice,  
pour y déclarer la majorité du roi. Les car-  
динаux qui se trouvoient à Paris, invités à  
cette cérémonie, prétendirent y avoir rang  
sur les pairs ecclésiastiques qui, comme  
*membres essentiels de la cour des pairs*, se  
crurent autorisés à rejeter les étiquettes de  
cour que les princes établissent et changent  
à leur gré, tandis qu'ils s'imposent en gé-  
néral le respect des prérogatives constitution-  
nelles de l'état. Marie, élevée dans les opinions  
ultramontaines, et de plus initiée aux mystères  
de la troisième dynastie, décida le vœu de  
prendre en faveur du cardinalat une mesure  
qui portât atteinte aux droits de la pairie.  
Les membres du conseil furent plus réservés,  
et suggérèrent à cette princesse l'idée de mé-  
nager les esprits par une déclaration du jeune  
monarque, qui donnât aux cardinaux le rang  
à la séance actuelle, mais sous la condition

« que cette faveur ne tireroit point à consé- Louis XIII.  
» quence, et laisseroit aux pairs leurs droits 1614  
» et l'entière liberté de les faire valoir. »

La convocation des états-généraux parut un moyen propre à se rendre favorable l'opinion publique et à regagner les cœurs ulcérés.

Cinq cardinaux, sept archevêques, quarante-huit évêques, deux chefs d'ordre, l'abbé de Cîteaux et l'abbé de Cluni, parurent au nombre des cent quarante députés qui formoient l'ordre du clergé, que le cardinal de Joyeuse présida, et dont Richelieu, évêque de Luçon, fut l'orateur.

L'ordre de la noblesse eut lieu d'éprouver quelque surprise et quelque peine, de ne compter pour représentans que trente de ses membres. Ce petit nombre se rassembla sous la présidence du marquis de Beaufremont.

Cent quatre-vingts députés composèrent le tiers-état, qui eut pour président Miran, prévôt des marchands de Paris.

Les séances se tiurent au couvent des Augustins. Toutes furent consumées en discours d'apparat, en plaintes stériles et en disputes oiseuses. Les passions personnelles y prirent le langage, et non le sentiment de l'amour du bien public. En un mot, cette assemblée attendue avec tant d'impatience, aggrava les maux qu'elle découvrit, sans en indiquer les remèdes. Le roi parut, de son propre mouvement, remettre l'autorité dans les mains de sa mère, qui l'abandonna aux

**Louis XIII.** caprices de Conchini. Cette créature de la  
1614 fortune avoit depuis peu échangé son nom  
contre celui de marquis d'Ancre. Son audace  
s'étant accrue d'après ses succès , il poussa  
l'impudence jusqu'au point de se nommer  
« maréchal de France sans avoir tiré l'épée ,  
» et 'ministre sans connoître les lois du  
» royaume. »

Les germes de discordes sembloient avoir  
disparu , mais ils n'étoient pas étouffés ; aussi  
se reproduisirent-ils avec une grande prompti-  
1615 tude. Bouillon eut l'art de les fomenter dans  
le parlement. Cette compagnie franchit les  
bornes du devoir dans les expressions peu  
mesurées de ses remontrances. Le chancelier  
de Silleri qui , « s'il ne savoit pas le latin ,  
» avoit un esprit très-bon , porta la parole aux  
» chambres assemblées : Vous n'avez pas plus  
» de droit de vous mêler de ce qui regarde  
» le gouvernement , que de connoître des  
» comptes et gabelles. » Par l'ordre de ce chef  
de la justice , quarante députés se rendirent  
au Louvre. La reine montra de la hauteur :  
« Le roi est votre maître , et il usera de  
» son autorité si vous contrevenez à ses dé-  
» fenses. »

Le peu d'effet de la démarche du parle-  
ment , détermina les princes à quitter encore  
une fois la cour. Ils publièrent un manifeste  
qui inculpoit les membres du gouvernement  
et s'élevoit contre leurs opérations. Le roi  
rendit une ordonnance qui déclara le prince



de Condé et ses adhérens, atteints du crime **Louis XIII.**  
de lèse-majesté. Cette nouvelle révolte s'offroit <sup>1615</sup>  
sous un aspect bien plus sérieux, par les liaisons que ses chefs venoient d'établir avec les Protestans.

Une situation aussi critique, procura au duc de Guise le titre de lieutenant-général et le commandement d'une armée, près de laquelle la cour se rangea.

Au plus fort des troubles, Louis traverse son royaume, couvre sa marche avec un corps de troupes, se rend à la frontière d'Espagne pour y recevoir Anne d'Autriche, célébra à Bordeaux son mariage avec cette princesse, et reprit la route de Paris jusqu'à Châtelleraut.

De vaines bravades furent l'unique résultat de la campagne. On n'en vint jamais aux mains. Les deux partis agirent avec une nonchalance dans laquelle on ne reconnoît guère l'animosité qui est le signe douloureux, mais caractéristique des guerres civiles. A cette lenteur commune, Marie joignit les tourmens de la crainte et de la défiance. Tout en redoutant l'ambition des princes et l'inquiétude des Protestans, son cœur formoit des soupçons sur la sincérité du duc de Guise; il possédoit trop et les talens et le caractère de ses aïeux, pour ne pas donner à penser qu'à la première circonstance favorable, il embrasseroit d'aussi vastes desseins. Etoit-ce donc porter trop loin ses sollicitudes, que d'éprouver quelque répu-

Louis XIII. <sup>1615</sup> gnance à confier les destinées du jeune roi à un prince que, peu d'années avant, on avoit vu si près de s'asseoir sur le trône ? Le prince de Condé, peu certain de l'affection des personnes qui le secundoient, ambitionnoit le bonheur de recueillir les fruits de la victoire, sans tirer l'épée. Rohan calculoit avec les autres chefs de son parti, que des alliés ou princes du sang ou grands seigneurs catholiques, avoient un intérêt important à mettre des entraves aux progrès d'une secte, amie de l'indépendance.

Dans ces dispositions favorables, des conférences furent ouvertes à Loudun. Les envoyés de la cour décelèrent sa foiblesse, soit qu'ils ne craignissent pas de la trahir, soit uniquement par inconséquence. Le prince de Condé reçut cinq villes de sûreté, toucha des sommes considérables, obtint pour ses partisans, ses créatures et ses favoris, des gouvernemens, des charges et des pensions. Les Protestans parurent satisfaits de la confirmation des édits rendus en leur faveur. Le roi acheta cette paix plus de six millions de livres, et se soumit à déclarer que les mécontents n'avoient pris les armes que pour la cause *du bien public*.

Tant de foiblesse dans les chefs d'un gouvernement, augmente l'audace des factieux, et n'excite aucune reconnaissance dans les sujets fidèles. Les princes bravèrent la cour, suscitèrent des entraves à la reine, et multi-

plèrent leurs outrages envers le maréchal <sup>Lonis XIII.</sup>  
d'Ancre. Le duc de Guise grossit lui-même <sup>1615.</sup>  
une faction qu'il étoit furieux de n'avoir pas  
écrasée. Le parlement seconda de tout son  
pouvoir la haine publique. Un arrêt fit pendre  
deux valets du maréchal, qui, d'après les <sup>1616</sup>  
ordres de leur maître, avoient donné des  
coups de bâton au cordonnier Picard. Cet  
agitateur subalterne se trouvant en faction à  
la porte de Bussi, avoit osé empêcher l'or-  
gueilleux favori de se rendre à son hôtel,  
sous le prétexte qu'il ne présentait point la  
permission que la police exigeoit du commun  
des habitans.

La résolution fut prise de frapper un coup  
décisif. Le maréchal pensa que la faction  
entière seroit abattue par la perte de son prin-  
cipal chef. L'intérêt personnel et le désir de  
la vengeance concoururent également dans ses  
projets. L'entreprise d'arrêter au Louvre le  
prince de Condé, parut assez hardie pour  
que Thémises mît au plus haut prix ce service.  
Une somme de cent vingt mille écus et la  
dignité de maréchal de France, ne satisfirent  
point ses prétentions immodérées. Après avoir  
exigé que l'on nommeroit son fils aîné capi-  
taine des gardes-du-corps, et son cadet pre-  
mier écuyer de Monsieur, on l'entendit  
encore se répandre en plaintes indiscretes.

Des préparatifs nombreux annoncèrent évi-  
demment la crainte. Thémises s'assura de  
d'Elbènes, aventurier italien, dont Henri IV

Louis XIII. avoit dans plusieurs rencontres loué l'intrépidité. Huit capitaines reconnus pour gens déterminés, vendirent leurs services. Des armes furent portées en secret au Louvre, qui se peupla de gens de guerre, dont la présence étoit justifiée par des motifs spécieux. La compagnie des gens-d'armes de la reine arriva de Péronne, sous prétexte de renouveler son serment de fidélité. Créqui, colonel des gardes françaises, et Bassompierre, colonel des gardes-suisses, reçurent l'ordre de tenir leurs régimens sous les armes. Le roi se dégrada par une dissimulation que sa jeunesse rendoit encore plus coupable. D'un air affable et riant, il dit au prince de Condé : « Bon jour, mon » cousin, je vais à la chasse ; voulez-vous en » être ? » L'instant d'après, Thémynes arrêta le prince qui n'opposa aucune résistance et ne montra quelque peine qu'à remettre son épée.

La princesse de Condé la mère sortit de son hôtel, appela le peuple aux armes en criant, « que le maréchal avoit égorgé son » fils, » et se retira désespérée de la tranquillité générale. Les principaux partisans des princes sortirent de Paris. Avant de s'éloigner, ils prodiguèrent les caresses et les flatтерies au cordonnier Picard, qui parvint le soir à déterminer un soulèvement. La populace pillà l'hôtel du maréchal et la maison de Corbinelli son secrétaire. Comme ce mouvement étoit dirigé au hasard et sans aucun guide, les troupes eurent peu de peine à le contenir.

Les chefs des mécontents se rendirent à Soissons près de Guise , qui se vit entouré de princes , de grands seigneurs et de généraux , pendant que la cour paroissoit abandonnée. Déjà le roi mentroit de la tristesse , la reine mère vouloit ouvrir elle-même l'appartement du prince prisonnier , la maréchale se livroit aux préparatifs de son départ pour l'Italie , et le maréchal affichoit la résolution de s'ensevelir sous les remparts de Péronne. Barbin, intendant de la maison de Marie de Médicis , homme ferme et partisan décidé de la Galigai , soutint que cet orage menaçant seroit bientôt dissipé , si le timon des affaires étoit remis entre les mains de Richelieu , évêque de Luçon. Du jour où ce prélat s'assit au rang des secrétaires-d'état , le gouvernement recouvra de la considération et acquit de la puissance.

Barbin fut récompensé de son conseil , par la charge de contrôleur-général. Le comte d'Auvergne sortit de la Bastille , recouvra sa charge de colonel-général de la cavalerie , et reçut le gouvernement de Paris et de l'Isle-de-France. La certitude d'obtenir des richesses , du crédit et des dignités , enleva le duc de Guise aux princes. Le duc de Montbason fut captivé par le gouvernement de la citadelle d'Amiens. Des émissaires intelligens , obtinrent des gages de la fidélité de Lesdiguières. Il offrit au roi de marcher à la tête de dix mille hommes : « Quelques-uns , sire ,

Louis XIII.

1616

**Louis XIII.** » diront que mon âge ne me permet pas de  
 1616 » promettre tant que je fais à présent de ma  
 » personne; mais je veux qu'ils sachent que la  
 » raison et l'affection qui abondent en moi, me  
 » promettent toutefois d'être encore si jeune  
 » et si vigoureux, que toujours je m'en irai  
 » fort courageusement et saintement à l'hon-  
 » neur que vous me ferez en m'employant à  
 » votre service. »

Trois armées furent rassemblées. Le comte d'Auvergne assura l'Isle-de-France; le maréchal de Montigni marcha en Berry; le duc de Guise s'avança dans la Champagne. Les princes se retirèrent: presque toutes leurs places se soumirent, et le nombre de leurs partisans diminua. Si la foiblesse du maréchal d'Ancre l'avilissoit lors des disgraces, sa vanité le rendoit encore plus indigne des faveurs de la fortune. Une lettre adressée au monarque dont il écrasoit les peuples par son infame rapacité, prouve à quel point il portoit l'impudence: « En faisant la révérence à votre  
 » majesté, je l'assurai que lorsqu'il seroit  
 » temps je la servirai avec six mille hommes  
 » de pied et huit cents chevaux pendant  
 » quatre mois à mes dépens. »

1617 La guerre se poursuivoit avec succès contre les rebelles; Montigni se rendoit maître du Nivernois; Guise suivoit la route de la Bourgogne pour opérer sa jonction avec Lesdiguières; les destinées du maréchal paroisoient fixées sans retour, et la France fléchissoit sous

le joug de cet arrogant étranger , lorsqu'une catastrophe imprévue consumma sa ruine. Louis XIII.  
1617

Lui-même avoit préparé l'instrument de son malheur. Ayant conçu des alarmes sur les marques de prédilection que le roi donnoit à Souvrai et à son fils , il crut prévenir ce danger , en favorisant les progrès d'un jeune homme qui lui causoit peu d'ombrage.

Albert , devenu si fameux sous le nom de Luynes , étoit né dans le Comtat , d'un père renommé pour sa valeur et cité pour avoir en présence de la cour ( en 1576 ) tué le capitaine Panier , dans un combat qui fut le dernier que les rois de France autorisèrent. Le vieux Luynes retiré au fond de sa province , et marié avec une demoiselle Saint-Paulet du Saint-Esprit , vivoit à Mornas dans une telle pauvreté , que , lorsque ses fils partirent pour chercher des ressources à Paris , il ne put leur donner qu'un manteau dont les trois frères se servoient tour-à-tour. L'aîné tiroit le nom de Luynes d'une petite ferme à la porte d'Aix ; le second se nommoit Brant , d'un rocher parsemé de quelques ceps de vigne , et Cadenet le troisième perpétuoit le souvenir d'une île du Rhône que ce fleuve avoit presque entièrement engloutie.

Luynes entra d'abord chez le comte de Ludes ; mais son talent pour dresser des pies-grièches et la protection de Thermes , lui ouvrirent l'entrée des pages du roi. Il eut le bonheur d'obtenir la permission d'avoir pour

**Louis XIII.** camarades Brant et Cadenet. La touchante  
1617 union qui régnoit entre ces trois frères, attira  
sur eux un intérêt général et détermina  
Henri-IV à les placer près du dauphin.

Louis devenu roi, prit Luynes dans la plus intime faveur. Ce jeune homme tarda peu à former le désir de se rendre maître de la puissance. Le jour même où, malgré l'opposition de la reine mère, le maréchal d'Ancre l'investissoit du gouvernement d'Amboise, il conçut le projet de se substituer à la place de son imprudent protecteur. Ayant reçu de la nature plus de souplesse que d'énergie, son propre caractère et la timidité du jeune roi lui présentèrent une foule d'obstacles. Louis redoutoit une reine née du même sang et nourrie dans les mêmes principes que Catherine. Aux différens conseils qui l'excitoient à se saisir de l'autorité, il opposoit l'exemple funeste de Charles IX : « Lesonner » de la trompe ne le fit pas mourir, mais » c'est qu'il se mit mal avec la reine Catherine sa mère. »

Les craintes de son maître et les fantômes de son imagination, suggérèrent à Luynes l'idée de réunir ses intérêts avec ceux du rival dont le renversement présentoit trop de danger. Il lui fit demander la main d'une de ses nièces qui habitoit Florence.

Ce mariage parut aux yeux du maréchal le lien d'une ligue qui affermiroit son existence. Il pensa que le crédit de l'oncle et la faveur



du neveu se soutiendroient mutuellement Louis XIII  
 contre les revers de la fortune ; mais la ma- 1617  
 réchale profondément atroce dans ses des-  
 seins , conquit de la jalousie et préféra le péril  
 de voir se briser l'homme qu'elle avoit tiré  
 de la poussière , au risque d'encourir l'humili-  
 ation d'être désormais son inutile protectrice  
 ou même sa protégée. Elle rompit les négocia-  
 tions , et creusa l'abîme dans lequel son  
 époux périt et l'entraîna.

L'infructueuse tentative d'une conciliation  
 fit éclorre des sentimens de haine et des pro-  
 jets de vengeance , qui devoient entraîner la  
 perte de l'un des deux adversaires.

Tandis que le maréchal voyoit la ville et  
 la cour ramper à ses pieds , Vitri , capitaine  
 des gardes , se déclaroit audacieusement son  
 ennemi , « ne le saluoit point et s'en vantoit. »  
 Il accepta sans peine la commission de s'as-  
 surer de la personne de celui devant qui tout  
 trembloit : il l'arrêta à son entrée sur le pont  
 du Louvre. Le maréchal fit un pas en arrière ,  
 posa la main sur la garde de son épée , soit  
 pour la rendre , soit pour la tirer , et s'écria :  
 « Moi prisonnier ! » Trois coups de pistolet  
 le renversèrent mort , et le palais rétentit  
 des acclamations de *vive le roi*.

Louis laissa éclater les transports d'une joie  
 puérile , mais cruelle : il courut à plusieurs  
 fenêtres du Louvre , et répéta de toutes ses  
 forces : « Grand merci , grand merci à vous ,  
 » à cette heure je suis roi. Loué soit Dieu ,  
 » me voilà maître. »

**Louis XIII.** Au même instant les gardes du roi relè-  
<sup>1617</sup> vèrent ceux de la reine mère. Cette princesse reçut l'ordre de demeurer dans son appartement dont plusieurs portes furent murées , et où personne ne put pénétrer sans une permission expresse. La rigueur fut poussée au point de rompre un pont qui communicoit de sa chambre au parterre. Elle tomba tout-à-coup du faite de la grandeur dans le mépris et dans la captivité. Ses peines présentes , ses regrets du passé et ses craintes sur l'avenir , sont bien loin de justifier la réponse qu'elle fit , lorsqu'on lui demanda les moyens les plus convenables d'instruire de son malheur , une personne qu'elle avoit honorée de sa tendre et constante prédilection : « J'ai bien autre » chose à faire maintenant ; si on ne peut dire » à la maréchale que son mari est tué , qu'on » le lui chante aux oreilles. Qu'on ne me parle » plus de ces gens-là : il y avoit long-temps » que je leur avois dit qu'ils feroient bien de » s'en retourner en Italie. »

Une dignité jusque-là revêtue de considération , devint la récompense d'un assassinat. Aussi le duc de Bouillon s'écria-t-il : « Je suis » honteux d'avoir le bâton de maréchal de » France, puisqu'il se gagne par les fonctions » de sergent et de bourreau. »

Le nouveau maréchal de Vitri obtint en outre la compagnie des gardes-du-corps pour son frère , plaça son beau-frère lieutenant de roi de la Bastille , et couronna ses prétentions

exorbitantes par la demande bizarre d'une Louis XIII. 1617 charge de conseiller au parlement. Il se fit recevoir magistrat, dans l'idée que son procès ne pourroit lui être fait que devant les chambres assemblées. L'illusion fréquente et grossière de l'amour propre, pouvoit-elle lui déguiser que lui-même venoit de violer toutes les formes, et d'indiquer la route à suivre pour faire disparaître tout personnage dangereux ou suspect ?

Quelle opinion le jeune monarque dut-il se former des hommes, lorsque les grands seigneurs, les prélats, les compagnies souveraines, les membres des administrations, et des milliers d'individus de toutes les classes, accoururent avec transport pour le féliciter, et se répandirent en éloges sur une action dont aucun exemple n'avoit souillé l'honneur du trône français, avant les jours d'opprobre du dernier des Valois.

Luynes plaça le roi sur un billard, afin qu'on pût mieux le voir. De vils flatteurs, attentifs à saisir les moindres sujets de louange, ne manquèrent pas de dire que le billard présentait la noble image du bouclier sur lequel les guerriers francs élevoient leurs chefs intrépides. Les hommes sensés n'y purent voir qu'une scène burlesque qui terminoit une tragédie atroce.

On n'eut pas la décence de contenir la populace, qui assouvit sa rage brutale sur le cadavre d'un homme que le souverain avoit

**Louis XIII.** honoré de sa faveur , élevé aux emplois les plus éminens , et sacrifié sans aucune condamnation légale.

1617

La reine mère fit d'infructueuses tentatives pour recouvrer sa liberté , dans l'espérance de se ressaisir bientôt du pouvoir. Ses intrigues hâtèrent sa retraite forcée au château de Blois. Le roi ne la vit que quelques heures avant son départ. L'entrevue se passa devant une cour nombreuse , et fut aussi courte que froide. Louis montra le front d'un souverain peu satisfait , et non la déférence d'un fils respectueux.

Richelieu prévint son renvoi du conseil , en demandant de se rendre auprès de sa bienfaitrice. Il n'y demeura pas long-temps sans causer au favori des inquiétudes auxquelles il dut son exil à Avignon. Dans cette ville délicieuse pour le site , mais trop éloignée du tourbillon des grands événemens , la bouillante chaleur de son génie s'exerça dans la composition de quelques ouvrages de Théologie , qui jouirent d'un haut degré d'estime , et qui ne cédèrent le premier rang qu'aux chefs-d'œuvres de l'illustre Bossuet et du grand Arnaud.

Le procès fait à la maréchale d'Ancre et à la mémoire de son époux , satisfirent à l'indignation publique. Le parlement méconnut l'impassibilité de la justice qui proscriit les passions humaines. Les dilapidations du maréchal étoient évidentes par les grands biens qu'il

avoit accumulés, par les pertes énormes qu'il avoit faites au jeu, et l'étonnante valeur des objets qu'il portoit sur lui lorsque ses assassins le massacrèrent (1); mais le genre de sa mort et les actes de barbarie exercés sur ses restes inanimés, devoient paroître un assez rigoureux châtimement.

Lonis XIII.  
1617

Galigai, que son caractère insinuant et peut-être aussi sa repoussante laideur, avoient, dès sa plus tendre jeunesse, rendue l'arbitre des pensées, des désirs et des sentimens de Marie de Médicis, se sentoit peu coupable de l'usurpation des richesses et des honneurs. Ses efforts pour s'opposer « aux appétits immodérés de la vanité de son époux, » rencontroient sans cesse des obstacles dans la magnificence mal entendue de la reine mère, qui mettoit un point d'honneur à revêtir d'or et d'emplois deux individus qui rapportoient leur existence à ses bienfaits.

Au récit de la fin tragique de son époux, la maréchale se montra fort émue; mais elle ne put s'empêcher de dire : « C'étoit un pré-

---

(1) On a peine à concevoir qu'un homme se charge de si riches effets, à moins qu'il n'ait le dessein de prendre la fuite au premier symptôme d'alarmes. « Il avoit dans sa poche en » rescriptions de l'épargne, en promesses de receveurs et » en obligations, la somme de dix-neuf cent quatre-vingt- » cinq mille livres.... On trouva dans les habillemens ou dans » la paille de sa femme, pour plus de deux cent mille livres » en diamans et de cent mille écus en perles. » La maréchale fut fouillée avec une brutalité telle, qu'elle dit « qu'on ne pou- » voit la pardonner que par l'effet des circonstances actuelles. »

Louis XIII. » somptueux et un orgueilleux qui a préparé  
1617 » ses malheurs , que j'ai souvent averti de  
» ses fautes , et dont depuis trois ans je pres-  
» sois le départ pour l'Italie. »

Trainée de la Bastille aux prisons de la Conciergerie , et traduite devant le parlement, elle ne se démentit point dans sa marche aussi calme que décente. Les interrogatoires furent captieux , obscurs et quelquefois ridicules. Les accusations de lèse-majesté divine et humaine , les sortilèges , les actes de superstition et les foiblesses honteuses furent accumulées dans cet étrange procès. Des juifs , des cabalistes , « des devineresses et faiseurs » d'horoscopes , » enfin , des fripons de la classe la plus abjecte se virent appelés en témoignage , et comparurent devant une cour souveraine , dont leur présence souilla la dignité. L'accusée resta fort au-dessus de ces honteuses attaques , par sa réponse si juste et devenue si célèbre. Un de ses juges lui demanda « de quel charme elle s'étoit servie » pour *ensoreeler la reine mère.* — De l'ascendant qu'un esprit supérieur a toujours sur un esprit foible. »

Un procès si monstrueux fut couronné par l'arrêt barbare , qui condamna la maréchale au supplice d'avoir « sa tête séparée de son » corps , et que l'un et l'autre seroient brûlés et » les cendres jetées au vent. » Elle vit les approches de la mort avec une résignation modeste : à la sortie de sa prison , elle fut frappée

de la multitude qui l'attendoit, et dit avec **Louis XIII.**  
un soupir : « Que de personnes sont assem- 1617  
blées pour voir passer une pauvre affligée ! »  
Sur sa route, apercevant un homme qu'elle  
avoit desservi près de Marie, elle lui demanda  
pardon. Parvenue à l'échafaud, elle consi-  
déra d'un œil serein le bûcher qui s'allumoit  
pour dévorer son corps, leva les yeux au  
ciel, se mit à genoux et reçut la mort au mi-  
lieu d'une foule de spectateurs qui versoit  
des larmes sur une catastrophe qu'ils avoient  
si souvent désirée dans les mouvemens de leur  
haine.

Le comte de la Perne, fils de ces deux vic-  
times, et jeune homme d'une heureuse espé-  
rance, se vit enveloppé dans les disgrâces  
des auteurs de ses jours. Un arrêt le dégradâ  
de noblesse. La confiscation des biens de sa  
famille l'eût plongé dans l'indigence, si son  
père n'avoit pas eu la prévoyance de placer  
des fonds peu considérables qui se trouvèrent  
entre les mains d'un banquier de Milan.

A cette époque, un second règne sous le  
même roi commença au bruit des applaudis-  
semens publics. Le goût de la nouveauté, la  
punition de deux étrangers et quelques dé-  
marches prudentes, valurent à Luynes la pres-  
qu'unanimité des suffrages.

Silléri, Jeannin et Villeroi sont rappelés  
d'exil. Les sceaux sont remis entre les mains  
de du Vair, « le roi des orateurs de son  
siècle, » dans qui ses nombreux partisans

**Louis XIII.** admiroient dans tout leur éclat, la science ,  
<sup>1617</sup> le désintéressement et la fermeté du magistrat. Sully reçoit l'invitation de venir dans un moment aussi critique , apporter les secours de ses lumières et de son expérience. Il ne s'éloigne qu'à regret de sa retraite , obéit sans concevoir l'espérance de faire le bien , et se présente à une cour si peu digne de le posséder. Son maintien grave , son habillement étranger aux caprices de la mode , sa barbe blanche et sa poitrine ornée du portrait de son auguste ami , lui donnent l'aspect d'une de ces statues antiques dont un luxe recherché orne quelquefois la demeure de l'opulence ou pare les cabinets des curieux.

Des jeunes gens frivoles et vains, eurent assez peu de pudeur pour se permettre de rire du grand homme dont ils n'auroient dû s'approcher qu'avec vénération. Le vieillard indigné , promène autour de lui des regards de mépris , et dit avec fermeté : « Sire , quand le roi » votre père , de glorieuse mémoire , me faisoit » l'honneur de me consulter , nous ne par- » lions pas d'affaires que l'on n'eût préalable- » ment fait sortir les baladins et bouffons de » cour. »

Les mécontents posèrent les armes. Les princes vinrent avec les autres chefs catholiques et protestans faire au roi des protestations de fidélité.

Le traité de Pavie termina la guerre entre l'Espagne et la Savoie. La France eut l'hon-



neur d'interposer sa médiation, grâce à la **Louis XIII,**  
conduite habile et ferme de Lesdiguières. 1617

Une assemblée de notables se tint à Rouen : stérile dans ses résultats, elle offrit le bizarre spectacle de la présidence d'un enfant de neuf ans. Gaston, frère du roi, y fut dirigé par les cardinaux Dupéron et de la Rochefoucault, par le duc de Montbason et par le maréchal de Brissac. Le simulacre d'un chef et la multiplicité des conseillers, ne permettoient pas d'en rien attendre.

Luynes ébloui par tant de succès, se trouva, pour le malheur public, abandonné à ses propres forces. Sully retourna dans sa retraite, 1618 terminer avec dignité une vie dont les plus beaux jours avoient été consacrés à la gloire du souverain et au bonheur des peuples. Villeroi mourut ; observateur attentif et travailleur infatigable, il avoit acquis sous cinq rois une connoissance rare des choses et des hommes. Dans un déjeuner chez ce ministre, Henri IV avoit eu la légèreté de dire : « Mes » amis, ne nous gênons pas, nous sommes » à table d'hôte. » Cette saillie avoit répandu sur le désintéressement de Villeroi des nuages qui se dissipèrent à sa mort ; il n'avoit pas augmenté son patrimoine de deux mille livres de rente. Du Vair fit le sacrifice de sa haute réputation de vertu, à l'ambition de la pourpre romaine ; et, satisfait d'avoir déposé dans ses écrits des maximes de sagesse, il n'eut de volonté que celle du ministre qui, débarrassé

**Louis XIII.** de toute entrave , se livra sans mesure à  
1618 l'orgueil et à la cupidité.

Les gens de bien s'offensèrent de cette hauteur insultante. La simplicité du monarque rendoit encore plus révoltante la fastueuse représentation d'un sujet , qui ne faisoit que débiter dans la carrière de la faveur.

Tous les hommes attachés à l'intérêt public , virent avec douleur les trois frères dévorer les richesses et les dignités de l'état. Luynes s'appropriâ la déponille du maréchal d'Ancre , au mépris de l'arrêt du parlement qui la confisquoit à l'avantage du trésor , « pour marquer les crimes d'une insolente » faveur. » Cadenet toucha un million , obtint une pension de soixante mille livres sur les greffes , et reçut la main de l'héritière de la maison de Pecquigny , qui avoit été destinée au comte de la Perne : Brant exigea un don de six cent mille écus.

Les épigrammes et les pamphlets inondèrent Paris. Le peuple se répandit en murmures : « Le Comtadin n'a rien de mieux dans l'âme » que l'Italien. La scène n'a fait que changer » de personnage. Y a-t-il aucun profit de fait ? » Au lieu d'hôtel d'Ancre , on lit sur la porte : » Hôtel de Luynes. »

Le ministère de France étoit si fort absorbé par les agitations de l'intérieur , qu'il s'aperçut à peine des troubles qui naissoient dans la Bohême. Les Protestans y prenoient les armes contre l'empereur Matthias. La défense de

quelques privilèges donna le premier signal de la guerre de trente ans , si fameuse par sa durée , par la foule d'hommes extraordinaires qu'elle mit en mouvement , et par ses résultats , dont , jusqu'à l'époque de nos dernières secousses , l'influence a été si marquée sur l'attitude politique de l'Europe.

La jalousie aiguillonna l'humeur des mécontents , lorsque la terre de Maillé fut érigée en duché-pairie , sous le nom de Luynes. Les cabales formées à la cour , ressortissoient à Blois , dans la vue de s'acquérir du poids par la sanction de la reine mère. Sur les assurances d'une aigreur que l'on prétendoit générale , Marie résolut de sortir de captivité. Pendant une nuit obscure , elle descendit par une échelle de corde de plus de cent vingt pieds de hauteur. Le comte de Brèmes son premier écuyer , deux exempts de ses gardes et l'une de ses femmes l'accompagnèrent dans sa fuite. Elle ne rencontra qu'à six grandes lieues de distance , la Valette , archevêque de Toulouse , avec quarante gentilshommes ; elle fut accueillie à Loches par d'Epernon , et fit une entrée dans Angoulême , qui lui parut une retraite difficile à forcer.

Sous l'autorité de la reine mère , d'Epernon répandit des manifestes , appela les factieux , leva des troupes et fit des préparatifs de guerre. Luynes dissipa cet orage par des moyens bien calculés. Il tira de sa prison le prince de Condé , qui s'attacha de bonne foi

**Louis XIII.** à la cour, et lui valut des milliers de partisans. Il rappela Richelieu, et le chargea de la commission d'arrêter les progrès d'une dangereuse rupture. Du Tremblai, qu'une fougue de jeunesse avoit porté à prendre la robe de capucin, commença, sous le nom de père Joseph, à scandaliser la France par l'inquiétude de caractère qui l'arrachoit à ses devoirs religieux. Désirant avec ardeur le rétablissement de Richelieu, il courut le chercher à Avignon, le conduisit d'abord à la cour, puis à Angoulême, et revint bientôt apporter la satisfaisante nouvelle d'une réconciliation.

Le roi et la reine eurent une entrevue à Tours. Des larmes d'attendrissement et des caresses mutuelles rendirent cette scène infiniment touchante. Dix jours s'écoulèrent dans les épanchemens de la confiance. Après une promesse formelle de se rejoindre avant peu de semaines, Louis se rendit à Compiègne, et Marie alla prendre possession du gouvernement de l'Anjou.

La cour s'occupoit avec une puérile gravité de quelques disputes de rang, et de l'étiquette à suivre pour la réception d'un ambassadeur extraordinaire d'Espagne, lorsque la nouvelle arriva que la reine mère reprenoit les armes. Quelques difficultés sur le traité d'Angoulême servirent de prétexte à cette nouvelle guerre, dont le véritable motif se trouvoit dans les vues ambitieuses de Richelieu, qui prétendoit se rendre assez nécessaire pour

être chèrement payé. Plusieurs grands seigneurs furent pressés de se joindre aux rebelles. La rapidité de la marche du roi prévint l'explosion du complot. Il s'assura de la Normandie, se dirigea sur Angoulême, et força le Pont-de-Cé. Marie se soumit. Ses complaisances et ses sacrifices furent attribués au zèle de Richelieu, que des articles secrets récompensèrent. Il obtint la promesse du chapeau de cardinal, et arrêta le mariage de sa nièce avec Combalet, neveu du favori. Cet homme extraordinaire se jouoit pour ainsi dire de l'ascendant de son génie sur la fortune, lorsqu'il employoit le crédit de Luynes à l'élévation d'une grandeur dont les premières bases avoient été posées par le maréchal d'Ancre.

La famille royale jouissoit à peine des douceurs de sa réunion, et le peuple se livroit à l'espoir de la paix, lorsqu'une nouvelle révolte bouleversa les provinces méridionales. Un édit du roi déclara « la réunion du Béarn » à la couronne, l'érection du conseil de cette province en parlement, et la restitution des biens ecclésiastiques que les Huguenots possédoient depuis près de soixante ans. »

Les Protestans se soulevèrent, renouvelèrent le plan d'une république indépendante, « formée dans le cœur du royaume, » et eutamèrent des négociations avec les pays étrangers. Rohan et Soubise se saisirent d'une pré-

**Louis XIII.** pondérance presque exclusive. Un génie vaste, une application soutenue et un caractère inébranlable placent l'aîné de ces frères au rang des premiers hommes d'état, des plus grands capitaines et des plus profonds politiques. Le cadet réunissoit au plus haut point l'intrépidité, le dévouement, la constance et l'ardeur qui caractérisent un véritable chef de parti. Tous deux fidèles aux lois de l'honneur, pénétrés de la délicatesse qu'inspire une haute naissance, et animés d'un zèle sincère pour leur culte, se montraient également incorruptibles. L'approche des hostilités affligea peu Luynes, qui crut y trouver des moyens propres à le porter au faite des honneurs. En présence des princes du sang, des grands seigneurs rassemblés, et avec un cérémonial semblable à celui qui, sous Charles VI, s'étoit observé par rapport à Charles d'Albret ; le favori, fier d'une vaine conformité de nom, reçut « l'épée de connétable de France, sans » savoir même ce que pesoit une épée. »

La charge de maréchal-général des camps et armées, consola Lesdiguières d'un injuste oubli. La commission-temporaire de lieutenant-général devint une place à vie en faveur du duc de la Valette, dont l'orgueil fut flatté par cet acte de prévenance. Des emplois et des gratifications apaisèrent les mécontents de l'armée.

A la veille de l'ouverture de la campagne, du Vair mourut et laissa dans sa riche dé-

pouille , l'attente du cardinalat avec les sceaux Louis XIII.  
1621  
de France. Luynes destina le chapeau à Richelieu , et se réserva les pouvoirs de chef suprême de l'armée et de la magistrature.

Connétable et garde des sceaux , son arrogance le rendit insupportable à Louis lui-même , qui disoit avec amertume en le voyant approcher : « Regardez , c'est le roi qui entre. » Souvent ce foible monarque cherchoit à se soulager du poids d'un joug humiliant et douloureux , par ses plaintes secrètes contre l'homme qui le subjugoit. Bassompierre eut la sagesse de répondre à de si dangereuses confidences : « Sire , vous êtes bien malheureux de vous mettre ces fantaisies dans la tête : le connétable l'est bien aussi de ce que vous prenez ces ombrages de lui , et je le suis encore davantage de ce que vous me les avez découvertes. A la suite de votre première querelle avec le connétable , il y aura bien vite un raccommodement dont je serai la victime. »

Le roi s'avança vers Saumur , et fit l'offre à Mornai de lui payer le sacrifice de son gouvernement , avec cent mille écus et le bâton de maréchal de France , qui sembloit être devenu le prix banal de l'oubli des principes. L'ancien compagnon de Henri IV répondit : « Qu'il avoit dédaigné de prendre des millions , et que pour les emplois militaires , il ne les recherchoit jamais que par de belles actions. » Cependant , peu satisfait de la

**Louis XIII.** froidur des Calvinistes dont les principaux  
1621 chefs blâmoient l'excès de son fanatisme , il consentit à remettre pour trois mois sa place en dépôt , et la perdit sans retour.

Louis déploya ses forces sous les murs de Montauban. Le connétable , six maréchaux de France , les plus grands seigneurs et une foule de gentilshommes se disputèrent à l'envi de vaillance , devant un roi qui les enflammoit par ses exemples. Lesdiguières surpassa ses rivaux qui lui reprochèrent sa témérité : « Bon , répliqua-t-il , depuis soixante ans les » mousquetades et moi nous nous connois- » sons ; ne vous en mettez pas en peine. »

Châtillon dirigea les attaques avec l'habileté du plus savant ingénieur de son siècle , sans que le coup de mousquet qui lui coûta un œil , ralentît ses travaux.

Le duc de Mayenne fut atteint d'une blessure mortelle. Les regrets que les Parisiens donnèrent à la perte du fils de l'ancien chef de la ligue , et la fureur qu'elle leur inspira contre les Protestans , prouvent aux souverains que les factions jettent des racines profondes , qu'un gouvernement ferme doit sans cesse arrêter.

La Force , commandant des troupes de la ville , se vit secondé dans ses mesures par le zèle de Dupuis , premier consul. Sa vigoureuse résistance lui valut les éloges de ses partisans et l'estime de ses ennemis. Rohan se fit beaucoup d'honneur par la belle manœuvre qui



jeta dans la place neuf cents hommes. Ce **Louis XIII**  
secours composé d'infanterie nouvellement <sup>1621</sup>  
levée , fit dix-huit lieues dans des pays en-  
nemis, passa deux rivières à gué , et se fit jour  
à travers deux armées royales.

Le favori se persuada que les principaux  
obstacles seroient applanis, s'il enlevait Rohan  
aux Calvinistes. Il lui demanda une entrevue.  
Adroit et souple , il employa tour-à-tour les  
flattements , les promesses et les prières ; il  
laissa même entrevoir des menaces pour se  
ramener ce redoutable adversaire. Rohan  
demeura inébranlable ; et , aussi supérieur à  
la crainte qu'à la séduction , il termina son  
discours par ces paroles qui méritent d'être  
conservées : « Pour mon particulier , je me  
» suis imaginé la perte de mes biens et de  
» mes charges , et si vous en avez retardé  
» l'effet à cause de notre alliance , je vous en  
» ai de l'obligation ; mais je suis préparé à  
» tout souffrir puisque cela est résolu , l'ayant  
» promis solennellement et ma conscience  
» l'ordonnant ainsi de n'entendre qu'à une  
» paix générale. »

Après trois mois d'attaques, le siège de Mon-  
tauban fut honteusement levé. L'orgueil du fa-  
vori fut si humilié de cet échec, qu'il lui survécut  
de peu. Il mourut de chagrin dans l'âge le plus  
propre à jouir de son étonnante fortune (1).

La guerre se continua sur différens points.  
Le roi à cheval , et à la tête de ses gardes , tra-

---

(1) Luynes touchoit à peine à sa 44<sup>e</sup> année.

**Louis XIII.** verse le marais de Férié et chasse Soubise de  
1621. l'île de Ré. Se livrant à sa valeur, il pousse avec une espèce de témérité le siège de Royan.

Le duc de Guise bat la flotte des Rochelois.

Rohan conserve dans le bas Languedoc quelques avantages, qu'il doit à la constante bravoure des habitans de Montpellier, de Nîmes et d'Uzès. Les Protestans désirent la paix qui est signée à Lyon. L'édit de Nantes demeure pleinement confirmé, les assemblées politiques sont défendues. Rohan remet Montpellier. La Force reçoit le bâton de maréchal de France, dont ses exploits l'eussent rendu digne, sans l'affront qu'ils venoient d'imprimer aux armes de son souverain. Lesdiguières abjure le calvinisme, et reçoit l'épée  
1622. de connétable. Le blocus de la Rochelle est levé.

Durant les premiers jours de l'interrègne qui suivit la mort de Luynes, le cardinal de la Rochefoucault, Schomberg et la Vieux-Vigne, eurent l'exercice de l'autorité. Le prélat fit usage de son crédit momentané pour obtenir l'érection du siège de Paris en archevêché; d'après un antique usage, qui répugnoit à la dignité de la capitale du royaume, l'archevêque de Sens y exerçoit, comme métropolitain, une suprématie ecclésiastique.

La reine mère différa de peu de mois sa rentrée au conseil, y disposa des places et ne rencontra de résistance que par rapport à Richelieu. Son zèle pour ce protégé qu'elle

avoit la simplicité de croire sa créature, fit **Louis XIII.** payer par l'exil l'erreur du commandeur Sil- 1623  
 leri, qui avoit pensé faire sa cour en retardant l'élévation de ce prélat à la pourpre romaine. La disgrâce de cet ambassadeur présagea celle du traité qu'il avoit signé avec les Espagnols. Cette fausse démarche avoit été suggérée par la cour de Rome. On y voyoit avec quelque mouvement d'inquiétude, la ligue « entre la France, le duc de Savoie » et la république de Venise, pour procurer » l'exécution du traité de Madrid. »

Après cet acte de rigueur, Marie attacha de l'amour propre à surmonter des refus qui blessoient son excessif entêtement. Louis répondoit aux vives instances de sa mère : « Vous » ne le connoissez pas, c'est un homme d'une » ambition démesurée. »

Lors de ces débats, Richelieu couvroit son génie du voile de la modestie, contenoit son caractère, se plioit aux attentions qui pouvoient gagner l'entière faveur de sa protectrice, et calmoit les alarmes du roi par les assurances réitérées que le mauvais état de sa santé lui interdisoit la conduite des affaires.

La dissimulation et la constance le placent enfin dans le ministère. Nouveau Sixte-Quint, 1624  
 à peine ses vœux sont-ils accomplis, que le masque tombe, et l'homme paroît tout entier. Il s'arroe le rang sur le connétable, s'assied en face du cardinal de la Rochefoucault, qui ne devoit jouir que peu de jours de cet hon-

**Louis XIII.** neur , et prononce d'un ton ferme : « Le con-  
1624 » seil a changé d'esprit. » Ce mot est un oracle qu'aucun effort humain n'empêche de s'accomplir. L'exil , la prison ou la mort , punissent les hommes assez imprudens pour déplaire au plus fier , au plus absolu des despotes qui fut , à bon droit haï , mais qui se fit admirer par ses conceptions et redouter par ses vengeances. Il se proposa l'humiliation de la maison d'Autriche , la ruine du calvinisme , et l'anéantissement des foibles restes de la puissance de la noblesse.

L'expédition de la Valteline fut confiée au marquis de Cœuvres. Cette première attaque contre la maison d'Autriche , avoit pour objet de forcer les Espagnols à satisfaire au traité de Madrid , par la restitution des seigneuries qu'ils occupoient chez les Grisons. Dans cette circonstance , le duc de Savoie et la république de Venise remplirent les conditions de leur ligue avec la France. Le chancelier de Silleri et son fils Puisieux partagèrent le châtimement infligé à l'ambassadeur , pour avoir déplu à Richelieu.

La nomination de Toiras à la place de gouverneur du fort Louis qui dominoit la Rochelle , persuada aux Protestans que leur perte étoit jurée. Sous le prétexte de synodes religieux , ils tinrent des assemblées politiques , et pourvurent à des préparatifs de guerre.  
1625 Rohan fomenta la révolte du Languedoc. Soubise s'empara de Blavet , prit le comman-

dement de la flotte des Rochelois , et parut **Louis XIII.**  
maître sur les côtes. Le délabrement de la **1625**  
marine royale , réduisit la France à l'humiliation d'emprunter vingt vaisseaux des Hollandais. Avec ce secours , Montmorenci chercha les rebelles , et remporta une victoire complète sur leurs forces de mer , le même jour où Toiras les chassoit de l'île de Ré.

Ce double revers amortit l'audace des Protestans , qui durent des conditions favorables à l'adresse qu'eut Soubise de répandre le bruit que les Anglais préparoient un secours considérable. Quoique les vaincus obtinssent l'avantage important d'avoir le roi d'Angleterre pour garant de cette paix , elle répondit peu aux espérances de Rohan. Après en avoir rendu compte , il ajoute : « Quand nous serons plus gens de bien , Dieu nous assistera plus puissamment. »

Jacques I.<sup>er</sup> venoit de laisser à Charles son fils un trône qu'il avoit occupé sans gloire , et un favori qui , par une circonstance presque unique , conserva son pouvoir sous deux règnes. Buckingham vint au nom de son nouveau maître , épouser la princesse Henriette , fille de Henri IV. Le mariage se fit avec une grande pompe. L'envoyé , jeune , superbe et présomptueux , se livra sans réserve à la passion que la reine Anne d'Autriche lui inspiroit. Cette princesse encourut au moins le reproche de coquetterie. Dans le voyage d'Amiens , où la cour accompagna la reine

**Louis XIII.** d'Angleterre, le duc obtint de la reine de  
1625 France plusieurs entrevues peu décentes ,  
reçut des présens , s'enflamma par des mar-  
ques de préférence et se rendit coupable de  
téméraires tentatives.

Buckingham et Richelieu avoient eu le désir de se connoître. Peu de jours suffirent pour leur inspirer mutuellement une haine qui jeta les semences d'une guerre sanglante. Le duc éprouva un mouvement de dépit , en reconnoissant la supériorité du cardinal dans la politique , dans l'éloquence , en un mot dans toutes les parties qui constituent l'homme d'état. De son côté , le cardinal eut la foiblesse d'être jaloux de se voir surpassé par le duc dans ses agrémens extérieurs , son talent pour la représentation et ses succès près des femmes.

A cette époque , l'Europe se trouva réduite au malheur de gémir sous une sujétion honteuse qui la menaçoit d'une longue suite de secousses et de malheurs. Trois de ses principaux souverains , laissoient les rênes de l'état entre les mains de trois hommes dévorés d'ambition , pleins d'esprit , mais inégaux en talent : Richelieu maîtrisoit la France , Olivares l'Espagne , et Buckingham l'Angleterre.

La ruine d'une secte puissante étoit renvoyée à un autre temps ; une trêve suspendoit les desseins contre la maison d'Autriche , lorsque des orages de cour consumèrent plusieurs des momens de Richelieu , et le mirent dans la nécessité de défendre et sa place et

sa vie. Les hommes dévoués à l'intrigue , par Louis XIII.  
ambition ou par le besoin du désordre , ren- 1625  
contrèrent un chef que son humeur inquiète ,  
son esprit léger et son caractère foible ren-  
dirent facile à gouverner. Ses talens médiocres  
ouvroient un vaste champ aux espérances des  
courtisans , tandis que son nom prêtoit aux  
cabales un poids imposant. Gaston , duc  
d'Orléans , devint le fantôme que mirent à  
leur tête toutes les factions qui , pendant plu-  
sieurs années , s'occupèrent du projet péril-  
leux d'entraver la marche du gouvernement.

La duchesse de Chevreuse forma le plan  
d'une entreprise dont elle se flattoit de devenir 1626  
l'ame et dont elle vouloit confier l'exécution  
à Chalais son amant. Les conjurés se propo-  
soient de tuer le cardinal , à Fleuri ; de s'em-  
parer de la personne du roi , de le déposer  
comme incapable de gouverner ; d'élever  
Monsieur sur le trône , et de le placer dans  
le lit de la reine. Les imprudences des chefs  
et la trahison de Louvigni , découvrirent le  
complot. Le cardinal fit tomber tout le poids  
de sa colère sur Chalais , qu'il accusa d'une  
criminelle ingratitude.

Une commission présidée par le garde des  
sceaux Marillac , et composée de quelques  
membres du parlement de Bretagne , pro-  
nonça l'arrêt de mort de ce factieux aussi  
coupable que peu réfléchi. Sa faveur et sa  
place de grand-maître de la garde-robe , ne  
l'avoient point privé des amis nombreux qu'il

**Louis XIII.** s'étoit attirés par des qualités intéressantes.

**1626** Tous sollicitèrent vivement une grâce dont le refus surprit, parce que le caractère dur du monarque et l'humeur sanguinaire de son ministre ne s'étoient pas encore fait connoître.

Dans cette circonstance, Louis éprouva les tourmens de la jalousie. La justification de la reine, ses larmes et ses complaisances, ne fermèrent point les plaies d'un cœur profondément blessé. Pendant plus de onze années, il renonça à avoir aucun commerce particulier avec cette princesse, et jusqu'à son dernier soupir, il crut qu'elle avoit été coupable.

Richelieu aspirait dans cet instant à venger son orgueil offensé. Les vœux de cet homme entreprenant s'étoient élevés jusqu'à la reine, qui n'avoit répondu à son amour que par des railleries mortifiantes.

La France entière murmura contre la forme du jugement de Chalais et contre les circonstances de son supplice. Des commissaires choisis par l'ennemi de l'accusé, ne devoient mériter ni estime, ni confiance. Les hommes les plus insensibles étoient révoltés de l'extrême cruauté avec laquelle on livra Chalais entre les mains d'un cordonnier que l'on tira des cachots. Quelques amis empressés avoient pensé que la disparition du bourreau produiroit un retard dont ils pourroient tirer avantage. Cette démarche imprudente amena une scène affreuse. Le scélérat choisi pour



remplacer le bourreau, se servit de la doloire Londr. XIII.  
1626  
d'un tonnelier, frappa le patient de plus de trente coups, et le tourmenta par un martyre aussi long que douloureux.

Gaston offrit le premier trait d'une conduite dont, à son déshonneur, aucun motif ne fut jamais capable de l'écarter. Il s'humilia, s'avoua coupable, et racheta sa grâce en dénonçant lâchement ses partisans. Le maréchal d'Ornano, son ancien gouverneur, expia l'entier dévouement qu'il lui portoit par le poison dont il périt à Vincennes. Les ducs de Vendôme reçurent pour prix de leur amitié quelques mois de prison. Le comte de Soissons évita la mort par une prompte fuite. La duchesse de Chevreuse courut en Lorraine se mettre à l'abri du danger.

Richelieu détourna l'attention publique, par une assemblée de notables qui fut convoquée 1627  
aux Tuileries. Le nombre des membres qui la composèrent ne la faisoit différer d'avec les états-généraux, qu'en ce qu'ils avoient été nommés par le roi, au lieu d'être désignés par les différens ordres. Le cardinal parut entouré d'une compagnie des gardes-du-corps qu'il venoit d'obtenir, sous prétexte des périls dont sa vie se trouvoit menacée. Il sembla se plaire dans un fastueux étalage d'éloquence. Son discours d'ouverture fut plein de ces maximes que leur sagesse et leur évidence reconnues, dépouillent d'intérêt. La dernière de ses demandes eut pour objet l'adoucissement

**Louis XIII** des peines portées contre les criminels d'état.

<sup>1627</sup> Cette hypocrite affectation d'humanité, ne peut qu'exciter la malveillance dans la bouche d'un ministre qui, peu de semaines auparavant, avoit fait périr avec tant de rigueur Chalais, et qui quelques mois après envoya sur l'échafaud le comte de Chapelles et le fameux Boutteville, pour s'être battus en duel.

Lorsque l'autorité s'exerce avec énergie, les assemblées n'entraînent, il est vrai, aucun inconvénient; mais aussi sont-elles sans aucun résultat d'importance. Celle dont nous parlons ne nous présente des observations que dans les cahiers de la noblesse, où nous trouvons la preuve évidente que cet ordre a le premier conçu quelques-unes des idées dont les historiens et les orateurs ont embelli, soit les vies, soit les éloges de Louis XIV et de Louis XV (1).

---

(1) Ces cahiers demandoient : 1.<sup>o</sup> « Qu'un tiers des bénéfices » fût affecté aux gentilshommes pour aider leurs parens au » service. 2.<sup>o</sup> Que l'on abolît la vénalité des gouvernemens » et des emplois militaires. 3.<sup>o</sup> Qu'il plût au roi d'instituer » un nouvel ordre de chevalerie sous le nom de St. Louis, » auquel on attacheroit des commanderies, dont les moindres » fussent de cinq cents livres et les plus hautes de mille livres » de rente, à prendre sur les bénéfices vacans à proportion de » leurs revenus. 4.<sup>o</sup> Que l'on établît dans les villes capitales, » des écoles militaires où les enfans des pauvres gentilshommes » seroient élevés depuis l'âge de douze ans jusqu'à celui de dix- » sept ou dix-huit. » Voilà très-certainement des demandes qui annoncent la croix de St. Louis et l'école militaire. Le principal mérite de ces deux fondations, doit donc se rapporter à la noblesse, et nullement à deux rois qui cependant conservent des droits à la reconnaissance publique, pour le mérite rare de l'exécution,

Quoiqu'ayant , par la faveur de l'assemblée Louis XIII.  
des notables , rendu son pouvoir excessif , 1627  
Richelieu ne dédaignoit pas de parvenir à ses  
fins à l'aide des secours de la ruse. Il séduisit  
Montmorenci par l'espérance de l'épée de  
connétable ; dignité presqu'héréditaire dans  
sa maison , et dont sa vertu , ses talens et ses  
services l'avoient rendu digne. Cette brillante  
perspective obtint sans peine la démission de  
sa charge d'amiral. Le titre et les honneurs de  
cette dignité furent supprimés ; mais les re-  
venus et l'autorité qui y étoient attachés , pas-  
sèrent entre les mains du cardinal sous le nom  
de « chef et surintendant-général de la navi-  
» gation et du commerce de France. »

Peu de mois après , Lesdiguières mourut.  
Doué d'un esprit supérieur pour les lettres ,  
les négociations , et assez illustre à la guerre  
pour qu'Elisabeth s'écriât : « S'il y avoit  
» deux Lesdiguières , j'en demanderois un à  
» Henri IV ; » il n'obtint cependant aucun  
rang parmi les grands hommes. Son indiffé-  
rence religieuse , son insatiable avidité , le  
désordre de ses mœurs et l'inceste favorisé  
dans le sein de sa famille , l'ont condamné  
aux yeux de la postérité. Montmorenci voulut  
vainement étayer ses droits sur des promesses  
flatteuses ; le roi décida en plein conseil qu'il  
n'y auroit plus de connétable , et que le doyen  
des maréchaux de France le remplaceroit dans  
ses fonctions. L'attente de Montmorenci fut  
déçue , et il en eut l'ame profondément ulcérée.

**Louis XIII.** Richelieu, satisfait de ses premières tentatives pour l'abaissement de la maison d'Autriche, médita la destruction de la puissance des Calvinistes. Ses combinaisons, quoique secrètes, n'échappèrent pas à la pénétration de Rohan, dont l'activité, la valeur et la prudence ne purent retarder que de quelques instans la chute de son parti. Il pressa les Anglais d'effectuer un débarquement qui mît la Rochelle en sûreté. Buckingham accueillit les envoyés avec des témoignages d'estime et de considération ; mais, plus occupé de ses folles amours que des dangers de la secte et des intérêts de son maître, il ne déguisa point son penchant pour la France, où il projettoit de se rendre avec le titre d'ambassadeur extraordinaire, chargé d'une mission qui touchoit à l'honneur des deux couronnes.

La jalousie que Louis avoit conçue, lui fit repousser avec obstination l'arrivée de l'orgueilleux Anglais. Ce refus donna le signal de l'armement à la flotte anglaise. Richelieu s'affranchit d'une dissimulation importune. Les Calvinistes reconnurent pour leur chef général Rohan, qui leva des troupes dans le Languedoc et dans le Dauphiné. Sa mère et sa sœur s'échappèrent de la cour et se réfugièrent à la Rochelle. Le roi à la tête de trente mille hommes investit la ville rebelle. Le duc d'Angoulême commandoit l'armée, et avoit sous lui le maréchal de Schomberg. Bassompierre couvroit les assaillans avec un corps d'obser-

vation. Buckingham fit une descente dans l'île de Ré. Toiras repoussant le conseil de se retrancher, s'écria : « Les bons soldats ne doivent avoir retraite et espérer salut qu'en leurs armes. » Il attaqua les ennemis et remporta un avantage que l'arrivée de Schomberg rendit décisif. Les Anglais se rembarquèrent après avoir essuyé une grande perte, et leur flotte remit à la voile. On attribua assez généralement cette retraite inconsidérée, à une lettre que par l'ordre exprès du roi, la reine écrivit à Buckingham sous la dictée de Richelieu. Quelque peu vraisemblable et quelque peu digne de la gravité de l'histoire que puisse paroître recette anecdote, elle s'accorde néanmoins avec ce goût pour le romanesque qui égaroit souvent le cardinal et son antagoniste. Ce dernier, haï des Anglais, méprisé des Français et honteux de sa foiblesse, se promettoit de la réparer par un coup d'éclat, lorsque le fer d'un assassin termina sa carrière. Felton ne fut conduit que par la vengeance. Il avoit à se plaindre du refus que le duc lui avoit fait d'une compagnie d'infanterie. Cet homme exaspéré avoua son attentat, et mit, par sa démarche, Soubise à l'abri des soupçons outrageans auxquels il étoit exposé, pour s'être trouvé l'un des témoins du meurtre.

Le roi, fatigué d'une expédition si contraire à ses habitudes, reprit la route de Fontainebleau.

Louis XIII.

1627

Louis XIII.

1627

La prise de la Rochelle , si mémorable dans les fastes militaires , fut l'ouvrage de Richelieu , qui conçut l'idée de cette fameuse digue que l'on regarde encore comme un chef-d'œuvre. Les ingénieurs paroissoient rebutés par le peu de succès de l'estacade que Targon avoit exécutée avec une grande intelligence. Les architectes refusoient de se compromettre par un essai dans lequel ils n'entrevoyoient que de la honte et des regrets. Tiriot , maçon , et Métezot , charpentier du pays , eurent seuls la confiance de se présenter. Un prêtre , son Quinte-Curce à la main , et deux artisans se trouvèrent doués du génie qui surmonte les difficultés que les esprits médiocres ne se permettent même pas d'envisager , ou qu'ils rejettent comme chimérique.

Richelieu soumit les élémens , repoussa les Anglais qui , sous les ordres de l'amiral Lindiel , et secondés par la flotte de Soubise , s'efforçoient de réparer les fautes que Buckingham avoit commises.

Une persévérance soutenue surmonta le fanatisme du maire Guiton , qui ne cessoit de répéter au milieu des périls , des assauts et des horreurs de la famine : « C'est assez que » dans la Rochelle il reste un seul habitant » pour en fermer la porte à l'ennemi. » Les courtisans s'étoient promis entr'eux de faire tourner contre le cardinal l'indiscrete ambition à la faveur de laquelle il se monroit à l'Europe , ministre absolu , prince de l'église

et général : eux-mêmes avoient concerté leur Louis XIII.  
1627  
propre défaite ; mais , à l'aspect de l'ennemi ,  
de pareilles résolutions s'évanouissent dans  
le cœur des Français. Les prodiges de valeur  
se succédèrent en foule. Dans le feu d'une  
attaque fort vive , Bassompierre s'écria en  
riant : « Vous verrez que nous serons assez  
» fous pour prendre la Rochelle. »

Quinze mille habitans avoient succombé ;  
ceux qui leur survivoient ressembloient à des  
spectres auxquels il ne restoit qu'un souffle de  
vie , lorsque la ville consentit à se soumettre. 1628  
Louis arriva pour y faire une entrée solen-  
nelle. Le fier Guiton lui présenta les clefs ,  
en lui disant : « Sire , il est plus glorieux pour  
» nous de reconnoître le roi qui a su prendre  
» la Rochelle , que celui qui n'a pas su la  
» secourir. »

Richelieu s'applaudit avec raison d'avoir ,  
au prix de quarante millions , de seize mois  
de travaux et de peu de sang , renversé le  
principal boulevard des Protestans. Dans les  
épanchemens de sa satisfaction , il répétoit  
avec le sourire du triomphe : « J'ai pris la  
» Rochelle malgré trois rois , celui d'Angle-  
» terre , celui d'Espagne et celui de France. »  
Revenant bientôt à son caractère inflexible ,  
il donna l'ordre rigoureux que « les fortifica-  
» tions fussent démolies , les fossés comblés ,  
» les habitans désarmés et rendus taillables ,  
» l'échevinage et la communauté de ville  
» abolis à perpétuité. » Guiton profondé-

**Louis XIII.** ment affligé s'écria : « Si j'eusse pensé que  
1628 » nous fussions traités avec une semblable  
» rigueur, le roi, en entrant à la Rochelle,  
» n'auroit pas trouvé un seul homme. Nous  
» nous serions tous défendus jusqu'au dernier  
» soupir. »

Une guerre obscure, mais cruelle, se poursuivait dans le Languedoc. Rohan eut à combattre le prince de Condé qui se jetoit sur les plaines de Toulouse, et Montmorenci qui attaquoit les montagnes des Cévennes. Le héros protestant balançoit la fortune par sa présence ; mais, dès qu'il s'éloignoit, l'avantage demeurait aux Catholiques. Montmorenci ayant rendu compte qu'il venoit « de prendre » l'élite des capitaines et des soldats des Cévennes, » le roi lui commanda de faire pendre les officiers et d'envoyer les soldats aux galères. Sur cet ordre cruel, soixante-quatre capitaines furent ignominieusement attachés au gibet. Rohan mit sur-le-champ entre les mains du bourreau le même nombre de prisonniers, « n'oubliant les principaux. »

Pendant ces restes d'orage, les mauvais succès paroissent exciter à la cour les fureurs de la haine et de la jalousie. Richelieu se vit en butte à une foule d'ennemis. L'aveu des deux reines inspiroit de l'audace à ceux même qui paroissent les plus timides. La prise de la Rochelle ne le mettoit point à couvert des traits de l'envie. Les patentes de premier ministre que le roi lui donna de sa



propre main , et qu'il remplit d'éloges flat- Louis XIII.  
teurs , ne lui valurent aucun ménagement. 1628

Le cardinal renvoya à un autre temps le soin d'étouffer ce foyer d'intrigues , mais il prétendit en détacher le roi. La résolution fut prise de passer en Italie et d'y porter des secours au duc de Nevers , à qui l'empereur , le roi d'Espagne et le duc de Savoie disputoient l'héritage du duc de Mantoue. Louis déclara sa mère régente , et prit la route des Alpes. 1629

L'armée française fut arrêtée par des retranchemens redoutables que les troupes du duc de Savoie défendoient , et qui ont été si connus sous le nom des *barricades de Suze*. Le cardinal et les généraux s'accordèrent à penser qu'il y auroit de la témérité à attaquer ce fort. Le roi s'éleva seul contre le projet de retraite. Personne n'osa se ranger de son avis , et cette circonstance fournit la preuve la plus évidente de l'ascendant que le ministre exerçoit.

Plusieurs jours de suite , Louis accompagné de deux aides de camp s'occupe à chercher si on ne pourroit point découvrir un passage. Il y parvient ; dresse une carte des lieux , propose un plan d'attaque et se charge de l'exécuter. Bassompierre et Créqui n'obtiennent que l'honneur de marcher sous ses ordres. Saint-Simon , le favori du jour , partage les périls de son maître dont il admire la rare valeur. La victoire fut aussi glorieuse que complète.

**Louis XIII.** Le duc de Savoie demanda la paix. Elle  
1629 lui fut accordée , à la condition qu'il forceroit  
les Espagnols à lever le siège de Casal.

Richelieu se montra facile dans les conditions , dans le dessein d'employer les armes du roi à la ruine totale de la puissance des Protestans. Rohan vit le torrent prêt à fondre sur eux, et s'épuisa en efforts inutiles pour soutenir sa violence. Le zèle s'étoit refroidi ; le dégoût s'étoit répandu parmi les habitans des campagnes ; les villes fatiguées travailloient « très-lâchement à leurs fortifications ; Uzès » un peu moins. » La place la plus forte et la mieux approvisionnée , Privas , fut prise d'assaut. Le pillage et le massacre désolèrent cette malheureuse enceinte , et répandirent au loin la terreur. Alais capitula ; Montauban ouvrit ses portes au cardinal , et implora ses bienfaits pour adoucir la désolation que Condé avoit portée jusqu'aux pieds de ses murailles.

Un traité confirma l'édit de Nantes , accorda la remise des sommes dues à l'état , et présenta dans des articles secrets différens avantages. Ces actes de complaisance devinrent illusoires par la clause « de démolir toutes les » fortifications. »

Rohan , traité par la cour avec froideur et ne trouvant dans son parti que de l'ingratitude , s'éloigna de la France. Venise s'empressa de l'accueillir avec distinction.

Le duc de Savoie , soit défaut de forces , soit par mauvaise volonté , ne remplit pas les

promesses qu'il avoit faites relativement aux **Louis XIII.**  
Espagnols. Spinola fit la conquête du Mila- 1630  
nais et vint assiéger Casal. L'un des premiers  
capitaines de son siècle, il rencontra un ad-  
versaire digne de le combattre. Toiras  
entreprit la défense de cette place, avec la  
résolution de la sauver ou de périr. « Compa-  
» gnons, dit-il à sa garnison rassemblée, sou-  
» tenons par une constante défense l'honneur  
» de notre roi, et faisons voir à toute l'Europe  
» que les Français sont encore aujourd'hui les  
» défenseurs des couronnes et des états des  
» princes opprimés. »

Richelieu reconnut le besoin de porter  
l'armée en Italie. Par malheur la santé du roi  
parut tellement altérée, que ce prince ne pou-  
voit sans danger entreprendre une seconde  
campagne. Le premier ministre résolut aussitôt  
de se charger des risques et de l'honneur  
de cette expédition. Il proposa au roi de se  
rendre à petites journées à Lyon, et s'expé-  
dia lui-même des lettres-patentes « de lieute-  
» nant-général et représentant la personne  
» du roi, avec le titre de généralissime. »

Les troupes marchèrent d'abord avec sur-  
prise sous les ordres de ce chef suprême qui,  
dans sa suite brillante, comptoit quatre ma-  
réciaux de France : « Montmorenci, la Force,  
» Schomberg et d'Effiat (1). » La satisfaction

---

(1) On vit Richelieu cardinal, évêque et prêtre, parcourir  
le front de l'armée « étant revêtu d'une cuirasse couleur

**Louis XIII.** et l'enthousiasme ne tardèrent point à se répandre dans tous les grades. Le cardinal généralissime prévenoit les besoins des officiers, employoit les pensions, les récompenses et les caresses dans la vue de s'attacher exclusivement les militaires reconnus pour leur mérite. L'exactitude de la paye, la bonté des habillemens et l'abondance des vivres, lui concilièrent la bienveillance des soldats.

1630

Spinola ne put, par ses savantes manœuvres, ni surmonter la résistance de Toiras, ni prévenir l'entrée d'un convoi dans Casal. Ce secours trouva la ville transformée en une solitude dans laquelle quelques individus échappés à la famine, étoient en proie au dénuement le plus absolu. Après avoir épuisé leurs ressources pour acheter des Espagnols quelques vivres, les bijoux et l'argenterie de Toiras n'avoient apporté qu'un faible soulagement. La circulation se bornoit à une petite quantité de monnoie de cuivre, que le gouverneur venoit de faire frapper des débris d'une pièce de canon qui avoit éclaté.

Les nouvelles du danger éminent du roi ramenèrent Richelieu en France. Schomberg resta chargé du commandement de l'armée.

- 
- » d'eau et d'un habit couleur feuille-morte, sur lequel il y
  - » avoit une riche broderie d'or. Il avoit une belle plume
  - » autour de son chapeau. Deux pages marchaient devant lui
  - » à cheval, dont l'un portoit ses gantelets et l'autre son
  - » habillement de tête : deux autres pages marchaient à ses
  - » côtés, et conduisoient chacun un coureur de grand prix.
  - » Derrière lui étoit le capitaine de ses gardes. »

La situation critique de Casal exigeoit une affaire décisive. Spinola laissant les postes nécessaires pour garder ses lignes , accepta la bataille. Louis XIII.  
1630

Déjà de part et d'autre l'ardeur des troupes étoit le pronostic d'un engagement général. Tout-à-coup un ecclésiastique dans la fleur de la jeunesse et d'une figure intéressante , se jette entre les deux armées , agite dans les airs un mouchoir blanc , et crie : « La » paix , la paix. » C'étoit Jules Mazarin qui portoit la nouvelle d'une trêve et qui marquoit par un acte de bienveillance , son entrée dans la carrière politique.

Spinola souscrivit à la volonté de son souverain , s'éloigna de Casal le désespoir dans l'ame , et crut voir dans sa disgrâce l'effet des intrigues que ses ennemis avoient ourdies. Plongé dans une profonde mélancolie , il répéta jusqu'à son dernier soupir : « Les misé- » rables m'ont ôté l'honneur. »

Toiras attendit , sans les solliciter , les récompenses que ses services réclamoient. Ne connoissant d'autre occupation que la guerre et d'autre délassement que la chasse , il vivoit étranger à l'art des courtisans. Réservé , même froid auprès du distributeur des grâces , il ne se montroit nullement sensible aux lettres de Richelieu qui lui reprochoit « l'oubli qu'il fai- » soit de ses amis , qui toujours avoient cru de » lui ce que l'on en voyoit. » L'opinion commune étoit donc qu'il resteroit toujours dans

Louis XIII. l'obscurité ; mais après la défense de Casal ,  
1630 le duc de Guise s'écria : « Comme saint Roch  
» s'est fait canoniser à force de faire des  
» miracles , Toiras deviendra maréchal de  
» France à force de faire de belles actions. »  
La cour l'honora du bâton de maréchal , le  
même jour où les habitans de Rome le pro-  
clamoient *le sauveur de l'Italie*.

La foiblesse naturelle du roi dégénéra en une  
honteuse pusillanimité , lorsque la maladie  
l'eut conduit sur les bords de la tombe. Sa mère  
le replaça dans l'attitude d'un fils obéissant.  
Les ennemis du cardinal se multiplièrent avec  
autant d'ardeur que de confiance , et gros-  
sirent une cabale dont le succès leur sembloit  
assuré par la présence des deux reines. Les  
princes du sang , des ducs et pairs , des maré-  
chaux de France , des courtisans , des magis-  
trats , le confesseur Ceguiran , le médecin Vat-  
tier et une foule d'intrigans subalternes , mar-  
chèrent sous les mêmes étendards. Le colosse  
parut un instant ébranlé. Louis consentit au  
renvoi de son ministre : l'époque de sa disgrâce  
fut fixée à la fin de l'expédition d'Italie.

Richelieu de retour à Paris , s'étonna de  
la perte de son ascendant sur l'esprit du roi.  
L'audace de ses adversaires lui fit illusion. La  
reine mère lui imputoit hautement de n'avoir  
payé ses bienfaits que de la plus noire ingrat-  
tude , après avoir été sa créature. La reine ré-  
guante l'accusoit du projet insensé de la ren-  
voyer en Espagne , pour placer sur le trône

sa nièce Combalet. Il crut sa perte certaine. **Louis XIII.**  
 Ses plus riches effets furent emballés. 1630

Le roi fit appeler Montmorenci et lui donna , en pleurant , la commission de conduire le cardinal à Bruxelles ; le pressant , dans les termes les plus forts , de choisir une escorte de troupes fidèles. Dans la vue de s'éloigner des lieux où se feroit un éclat si contraire à son penchant , il partit pour passer vingt-quatre heures à Versailles. Les confidens les moins inconsiderés de Marie de Médicis , la sollicitèrent de ne pas s'éloigner de son fils dans un moment décisif ; mais cette reine aveuglée par une confiance presque toujours dangereuse , s'applaudit de la certitude de son triomphe , et des heures qu'elle déroboit à une contrainte pénible.

Louis , demeuré seul avec Saint-Simon , tombe dans une sombre rêverie. Richelieu de son côté verse dans le sein de la Valette ses cruelles agitations. Les deux favoris voient le même intérêt à rapprocher leur patron , réunissent leurs efforts et remportent la victoire. Le cardinal conduit à Versailles veut embrasser les genoux du roi qui le relève , le serre dans ses bras et le traite comme un ancien ami que l'on a vivement regretté.

Le monarque et son ministre prennent la route de Paris dans la même voiture. Cependant des flots d'adorateurs remplissoient les appartemens de la reine mère ; l'encens étoit prodigué à la prochaine dispensatrice des

**Louis XIII.** 1630 grâces. Les bassesses, les flatteries, les assurances de dévouement, les plaintes sur les jours passés sous un autre pouvoir et les félicitations sur le bonheur promis au royaume, n'étoient interrompus que par les sarcasmes dont on accabloit le cardinal. Dans ce groupe animé par la joie, l'espoir, la vengeance, l'ambition et la cupidité, la foudre éclate tout-à-coup. Le roi s'avance tenant Richelieu par la main. La surprise, la confusion, la douleur et l'effroi se peignent sur les visages. Un morne silence laisse entendre ces paroles du roi : « Monsieur le cardinal, continuez à me » servir comme vous l'avez toujours fait, et » je vous maintiendrai contre toutes les intrigues de vos ennemis. »

La cour se dissipe : confus et l'esprit rongé d'inquiétude, les courtisans ne cherchent qu'à fuir. Louis s'approche de sa mère, la prie de pardonner au cardinal, et de le rencontrer sans peine au conseil. Richelieu se met à genoux, verse des larmes et se répand en excuses aussi modestes que touchantes. Marie garde long-temps le silence, et sortant d'une espèce de stupeur, s'écrie avec impétuosité : « J'aimerois mieux la vue de la mort, que » celle de cet ingrat, et je me donneroie » plutôt au diable que de ne pas me venger. » Le roi lui répond d'un ton calme : « Madame, » je vous honorerai et je vous servirai tous » jours comme je le dois; mais je suis obligé » de maintenir jusqu'à la mort un ministre » qui est si utile à l'état. »



Cette révolution rapide a pris dans l'histoire Louis **XIII**  
le nom de *journée des dupes*. 1630

Richelieu n'apercevant plus de bornes à sa puissance , se vengea de ses ennemis , et par un raffinement de malignité , il leur infligea la même peine que chacun d'eux avoit eu l'idée de lui faire souffrir. Les deux Marillac furent arrêtés , l'un à Paris , et l'autre à la tête de l'armée qu'il commandoit en Piémont. Le *code Michaut* , recueil précieux et utile des plus fameuses lois de la France , ne garantit pas le garde des sceaux de sa chute , et le maréchal ne fut pas mieux protégé par ses services militaires.

Délivré pour quelques instans de toute entrave domestique , le ministre s'abandonna en homme d'état aux vastes conceptions de son génie. Ses regards pénétrants se fixèrent sur l'Allemagne. Jusqu'à cette époque , il n'avoit joué qu'un rôle sourd dans la guerre qui désoloit cette contrée. Se bornant à combler d'éloges flatteurs et de promesses vagues Gustave-Adolphe , il se proposa de ne signer un traité définitif , que du jour où ce monarque auroit fait la conquête de la Poméranie. La 1631  
négociation présenta plusieurs difficultés à vaincre. Gustave éprouvoit de l'éloignement à s'allier avec une puissance , dont les secours lui déroberoient une partie de la gloire qu'il recherchoit avec tant d'ardeur et d'héroïsme. Charnacé réussit par ses talens à démontrer que l'intérêt des deux couronnes , leur im-

Louis XIII. posoit également le sacrifice d'une frivole  
 1631 répugnance. Le roi de France ouvrit ses trésors, celui de Suède porta ses armes au sein de l'Empire, entreprit le rétablissement des princes dépouillés, et promit solennellement que la religion catholique n'auroit point à souffrir de ses succès.

Brulart parut à la diète de Ratisbonne, avec la commission d'y renouveler, pour la paix, les offres que la France avoit déjà faites. L'ambassadeur jouissoit du titre et des honneurs de sa dignité, mais les secrets étoient uniquement confiés au père Joseph. Ce religieux mit dans ses procédés une adresse si habilement combinée, que l'empereur trompé dans ses vues, répétoit souvent avec humeur : « Un » pauvre moine m'a désarmé avec son cha- » pelet, et tout étroit qu'est son capuchon, » il a su y faire montrer six bonnets électo- » raux. »

Ce personnage d'une physionomie de caractère, surpassoit quelquefois et suivoit de près pour les talens, son protecteur, qui se plaisoit à répéter : « Je ne connois aucun ministre en » Europe, capable de faire la barbe à ce ca- » pucin, quoiqu'il y ait bonne prise. » Le père Joseph affecta, lors de son début à la cour, d'observer scrupuleusement les statuts de saint François. Il faisoit les voyages de Saint-Germain, de Versailles et de Fontainebleau à pied, la besace sur le dos et accompagné d'un frère. Les courtisans attentifs

à se rencontrer sur sa route , tâchoient de Louis XIII, 1634  
 lier conversation avec lui, et proposoient leurs  
 chevaux. Le père n'acceptoit jamais que l'offre  
 de faire porter son petit bagage et celui de son  
 second. Cette commission devenoit une fa-  
 veur recherchée qui flattoit l'orgueil et exci-  
 toit la jalousie. Six mois étoient à peine écou-  
 lés , que le père parut à cheval, et l'année  
 ne fut pas accomplie , qu'on le vit dans un  
 carrosse à six chevaux. Le peuple assura pour  
 lors qu'il y avoit deux éminences , *la Rouge*  
*et la Grise*. Richelieu s'amusa de cette plai-  
 santerie ; Joseph en sentit son ambition s'ac-  
 croître.

*La journée des dupes* étoit encore l'objet  
 de l'entretien et de la curiosité du public ,  
 quand la reine mère et son fils cadet eurent  
 une seconde fois l'imprudence de conjurer la  
 perte de leur puissant et Monsieur ,  
 inconséquent et léger, n'étoit capable que de  
 cette effervescence passagère qui se satisfait  
 par de puérils emportemens. Après avoir plu-  
 sieurs fois offert à Richelieu une protection  
 dont le ministre tout-puissant ne faisoit aucun  
 cas , il vint un jour , suivi d'un cortège nom-  
 breux , parut à son audience , et lui dit d'un  
 ton impérieux : « Pendant que j'ai pensé que  
 » vous me serviriez , je vous ai bien voulu  
 » aimer ; maintenant que vous manquez à  
 » tout ce que vous m'avez promis , je vous  
 » retire la parole que je vous avois donnée  
 » de vous affectionner. »

Louis XIII.

1631

A la suite de cette scène où le cardinal ne vit que du ridicule , Monsieur étonné lui-même de sa hardiesse qu'il admiroit , se retira dans Orléans. Il reconnut bientôt que les grands seigneurs « n'étoient pas aussi échauffés » qu'il le pensoit. » Sur la nouvelle que Chandebord lui apporta que les troupes du roi se préparoient à l'attaquer , son départ pour la Lorraine eut la promptitude et le désordre d'une fuite.

La terreur se répandit chez les nombreux agens de cette dernière intrigue. D'un accord unanime , Bassompierre fut chargé de pénétrer ce que les coupables avoient à redouter. Richelieu accueillit cette espèce d'envoyé avec beaucoup de prévenance , et lui fit sur le ton de la plaisanterie le détail des diverses punitions que la rumeur populaire présageoit pour les coupables. Il eut l'air de s'amuser d'un plan dont nulle considération n'eut le pouvoir de l'écarter. La reine mère fut arrêtée et détenue à Compiègne ; la reine régnante fut consignée et gardée dans son appartement : Bassompierre expia à la Bastille le crime inexcusable , pour Richelieu , de lui avoir refusé les services des Gardes - Suisses , lorsque sa disgrâce sembloit apparente. Les prisons , l'exil et la confiscation des charges devinrent le châtiment de toutes les personnes qui parurent atteintes du moindre soupçon. Les partisans et fauteurs de la rebellion du frère du monarque , furent déclarés criminels de lèse-majesté.

Parmi cette foule de victimes, l'intérêt en Louis XIII distingue une et la désigne aux regrets. La 1631  
princesse de Conti s'étoit mariée en secret avec Bassompierre. Cette femme belle, sensible et sacrifiée dans sa première jeunesse à l'ambition, n'eut pas la force de supporter le coup qui la séparoit de l'objet de son amour : elle mourut au bout de quelques mois dans la maison qui lui servoit de retraite.

Marie de Médicis se répandit en reproches amers contre son fils, et en insultes sanglantes contre le premier ministre. Ses demandes d'une entrevue avec le roi n'eurent aucun succès. Richelieu craignit que des tentatives trop réitérées, ne finissent par réussir et ne renouvelassent ses sollicitudes. Les avenues de Compiègne furent gardées avec assez de négligence, pour offrir des moyens faciles de fuite. La prisonnière donna dans le piège, prit la route de Bruxelles, et ne fut retardée par aucune espèce d'obstacle. La reine 1632  
fugitive confondit bientôt après sa douleur avec celle de son second fils. La perte de Moyenvic condamna le duc de Lorraine au regret de recevoir la loi de la France. Les conditions du traité de Vic prescrivirent la remise de Marsal, et le sacrifice du renvoi de Monsieur. Ce prince, entraîné bien moins par l'amour que par les séductions de son favori, venoit de contracter des engagemens avec la princesse Marguerite, sœur du duc de Lorraine. Puy-Laurens avoit conçu l'espoir

**Louis XIII.** que l'imprudence à laquelle il pousoit son maître serviroit d'excuse à sa propre témérité. Il éleva ses vœux jusqu'à la princesse de Phalsbourg, sœur de Marguerite.

1632

Richelieu, peu satisfait de tant d'actes de vengeance, pensa que la chute d'une tête plus importante jetteroit la terreur au sein de ses ennemis. Des commissaires flétris dans l'opinion publique, reçurent l'ordre de donner au meurtre du maréchal de Marillac les apparences des formes judiciaires. Cet homme emporté avoit, de sa propre bouche, prononcé l'arrêt de sa condamnation. Au moment où Vitri l'arrêta, il dit dans sa fureur :  
« Ce sont mes ennemis qui me font traiter de »  
la sorte ; qu'ils ne me pardonnent pas tandis »  
qu'ils me tiennent, car si jamais je sors , »  
je ne leur pardonnerai pas à mon tour. »

Par une recherche de noirceur, l'assassinat fut prémédité à Ruel, dans la maison de plaisance de Richelieu. Marillac supporta son sort avec autant de calme que de dignité : en allant à l'échafaud, il se tourna vers le général des Feuillans et vers le recteur des Jésuites, qui s'étoient voués au soin de lui adoucir les horreurs du supplice. « Mes pères, dans le »  
procès d'un homme de qualité, et qui sous »  
deux rois et durant quarante années a servi »  
avec honneur, qui a sur son corps des blessures et commandé les armées avec distinction, il ne s'est agi que de foin, de paille, »  
de pierre, de bois et de chaux ; enfin, il

» n'y a pas de quoi faire fouetter un laquais. **Louis XIII.**  
» Quant au pécumat, ce crime honteux sera **1632**  
» pleinement justifié, lorsque l'on aura de  
» la peine à trouver dans la vente de tous  
» mes biens les cent mille livres d'amende  
» auxquelles je suis condamné. »

Richelieu dédaigna de rendre le plus léger tribut d'égards aux vils instrumens de ses fureurs. Couvrant, au contraire, d'ignominie ces misérables, il les abreuva de mépris par ses sarcasmes. Le rapport de leur criminelle soumission leur attira cette sanglante raillerie :

« Il faut avouer que Dieu donne aux juges  
» des lumières qu'il n'accorde pas aux autres  
» hommes, puisque vous avez condamné le  
» maréchal de Marillac à mort ! Pour moi,  
» je ne croyois pas que ses actions méritas-  
» sent un si rude traitement. »

Le sang de Marillac fumoît encore, lorsque Monsieur, après avoir célébré à Bruxelles son mariage avec la princesse Marguerite, et reçu de l'Espagne une foible somme d'argent et des promesses magnifiques, leva un corps de deux mille hommes, pénétra en France, publia un manifeste et se revêtit du titre de  
« lieutenant-général du roi, pour la réforme  
» des désordres introduits dans le gouverne-  
» ment par le cardinal de Richelieu. » A son approche, les villages se dépeuplèrent et les villes fermèrent leurs portes. La seule province du Languedoc lui fournit des partisans.

Montmorenci, gouverneur de cette riche

**Louis XIII.** contrée , nourrissoit dans son cœur un profond ressentiment de n'avoir pas obtenu l'épée de connétable , à l'exemple de ses ancêtres dont il réunissoit les talens , la valeur et la magnanimité. La colère et la soif de la vengeance s'aigrissoient en lui , au souvenir que Richelieu avoit employé la prière et le mensonge pour le dépouiller de la charge d'amiral , sans lui donner aucun dédommagement d'un si grand sacrifice. Poussé par d'impérieuses passions , il arbora l'étendard de la révolte , et vint recevoir Monsieur avec douze régimens.

Richelieu destina aux maréchaux de la Force et de Schomberg , la commission de soumettre les rebelles. Trop éclairé pour présenter le spectacle révoltant d'un combat entre les deux frères , il se contenta d'approcher le roi du théâtre de la sédition , en le conduisant à Toulouse. Les habitans de cette ville s'étoient rendus dignes d'une préférence flatteuse , par leur énergie à ne point entendre aux offres de leur gouverneur , qu'au nom du plus affectueux dévouement , ils ne cessoient de rappeler à ses devoirs de fidélité.

Montmorenci reconnoît promptement l'horreur de l'abîme dans lequel son imprudence l'a plongé. Son imagination troublée l'entoure nuit et jour des ombres de ses illustres et généreux ancêtres qui , depuis le berceau de la monarchie , s'élèvent autour du trône. Son ame ne se trouve jamais en rapport avec celle



de l'indigne Gaston. Son front rougit de la bassesse du chef qu'il a voulu défendre : enfin , son caractère se révolte à la vue de l'intrigue , de la petitesse et de la lâcheté. Louis XIII.  
1632

L'armée rebelle rencontra dans les plaines de Castelnaudari , le corps sous les ordres du maréchal de Schomberg. Ce général , fort inférieur à ses ennemis , cherchoit les moyens de se retirer , afin que le maréchal de la Force eût le temps de le joindre. Montmorenci ordonna d'habiles dispositions , et se rendit chez Gaston , dont l'air embarrassé le choqua. Dans l'idée de le ranimer , il lui dit avec une noble assurance : « Allons , Monsieur , voici le jour » où vous serez victorieux de vos ennemis ; » mais il faut rougir votre épée jusqu'à la » garde. »

Le prince , esclave de la Ferté-Imbaut et de Puy-Laurens , en outre saisi de frayeur , ne souffre qu'avec impatience la présence d'un homme généreux. Il lui répond : « Ah ! » monsieur de Montmorenci , ne quitterez- » vous jamais vos rodomontades ? » Une discussion vive dévoile la bassesse de Gaston , qui se plaint de n'avoir encore recueilli que des espérances , et qui menace « de faire sa » paix lui troisième. »

Montmorenci s'éloigne. Dans son désespoir , il franchit un large fossé , et suivi d'un petit nombre de ses plus fidèles amis , il fond sur les enfans perdus de Schomberg. D'abord il renverse tous ceux qui se présentent ; bientôt

**Louis XIII.** le nombre de ses ennemis s'accroît. Le comte  
 1632 de Moret (1), digne rejeton du grand Henri ,  
 l'intrépide Rieux et le généreux d'Epinas pé-  
 rissent à ses côtés. Lui-même tombe sous son  
 cheval. Ses ennemis l'approchent avec crainte,  
 reçoivent avec respect son épée, et le retirent  
 ayant la cuisse rompue, le corps percé de  
 dix blessures, et vomissant le sang à gros  
 bouillons.

La nouvelle de ce désastre est apportée à  
 Gaston, avec l'assurance qu'il peut et battre  
 les ennemis et délivrer le prisonnier. Pour  
 unique réponse « il jette ses armes à terre ,  
 » dit qu'il ne s'y joue plus et fait sonner la  
 » retraite. » Schomberg, habile courtisan ,  
 se garde bien de le troubler. Il sait que main-  
 tenant les dangers sont dissipés, et que les

---

(1) Le comte de Moret étoit fils de Henri IV et de M<sup>lle</sup> de Beuil. Un bruit populaire se répandit et trouva de nombreux partisans : plusieurs écrivains l'ont répété. Selon cette tradition, le comte de Moret échappé du champ de bataille, avoit vécu caché sous des habits d'hermite, dans l'Anjou. On ajoute que Louis XIV, instruit plusieurs années après des bruits qui se répandoient sur le frère Jean-Baptiste, chargea l'intendant de Touraine de faire à ce sujet des recherches. Le même récit prétend que la réponse du solitaire fut fort énigmatique : « Je ne le nie ni ne veux l'assurer ; tout ce que je demande , » c'est qu'on me laisse comme je suis. » Un fait aussi singulier a été soutenu par l'abbé d'Annières, par le curé Grandé, et plus vivement encore par Lenglet du Fresnoy. Ces auteurs se sont sur-tout fondés sur la circonstance que le corps du comte ne fut point enterré dans la chapelle de Castelnaudari, comme le portoit l'építaphe qui s'y lisoit. Une foule de critiques ont rejeté cette aventure romanesque : le plus conséquent me paroît être d'Avrigni.

malheurs survenus au frère du roi retomberoient sur la tête de l'indiscret qui s'en rendroit l'instrument. Louis XIII.  
1632

La guerre fut terminée par cette seule escarmouche. Monsieur accepta d'humiliantes conditions. Par un reste d'égards dont le respect humain lui faisoit un devoir, il demanda que les jours de Montmorenci fussent épargnés; mais il n'eut pas la générosité d'en exiger l'engagement positif.

On ne se sentit pas assez peu de pudeur pour nommer une commission. Le parlement de Toulouse instruisit le procès, et prononça l'arrêt de condamnation de Montmorenci. L'histoire ne sembloit pas devoir être un jour condamnée à l'affligeante nécessité de transmettre à nos neveux un de ces récits devant lesquels toutes les douleurs se taisent. Aussi, les différens ordres de l'état furent-ils saisis d'effroi à la vue de ce supplice, dont l'impression s'est perpétuée pendant un long espace d'années. Il n'est personne qui ne frémissé d'effroi sur lui-même et sur sa famille, en voyant la hache du bourreau terminer les jours du héros le plus accompli de son siècle, vainqueur sur les deux élémens, et aussi recommandable par ses vertus que par sa valeur. L'échafaud fut le prix du sang versé durant douze siècles pour la patrie, de services sans nombre et des progrès qu'il avoit assurés à la maison régnante.

Montmorenci, depuis sa captivité, montra

**Louis XIII.** par sa conduite et ses discours, qu'il ne se faisoit aucune illusion sur son avenir. Il dédaigna d'user de son droit pour récuser le parlement de Toulouse. « Je ne veux point chicaner ma » vie. La plus petite de mes blessures est » mortelle. »

1632

Dans cette circonstance critique , mais décisive , Richelieu ne fut sans doute pas sourd à la voix de cette fureur qui ne cesse de nous indisposer contre l'homme envers lequel nous fûmes injustes ou méchans. Peut-être même Richelieu , qui réunissoit d'une manière si extraordinaire les qualités les plus opposées , ne fut-il pas étranger aux mouvemens d'une jalousie déplacée et ridicule ; mais très-certainement son génie aperçut d'immenses résultats. La mort de Montmorenci frappoit sur deux institutions , qui donnoient des entraves à l'autorité royale. L'une descendoit des jours les plus reculés de la monarchie ; l'autre appartenoit à des temps plus modernes. Toutes deux avoient été entre les mains des rois , des armes dont ils s'étoient servis avec succès , et qu'ils s'efforçoient maintenant de briser , parce qu'elles étoient devenues inutiles ou dangereuses. Les barons élevés avec complaisance , se montrèrent les rivaux des grands seigneurs , ébranlèrent leur puissance , concoururent à leur ruine et devinrent leurs successeurs. Dans cette position, ils devinrent dangereux , et dès-lors la cour chercha les moyens de les abaisser. Les gouverneurs favorisèrent ces

vues avec autant d'activité que d'intelligence. **Louis XIII.**  
Dans les premiers momens , fidèles à remplir **1632**  
le vœu de leur création , ils ne tardèrent pas  
à céder à l'attrait du pouvoir. Les abus des  
prérogatives et de constantes usurpations ser-  
virent à montrer que , sous des noms diffé-  
rens , les rois avoient de nouveau , rencontré  
d'incommodes et dangereux subalternes. Dans  
la seule personne de Montmorenci , Richelieu  
dissipa le fantôme de puissance des barons ,  
et la trop grande autorité des gouverneurs.

Monsieur écrivit des lettres pressantes en  
faveur du coupable. Des princes , des prélats ,  
des personnes de la cour et des magistrats ,  
embrassèrent les genoux du roi pour lui de-  
mander grâce. Le peuple ne se lassa point de  
faire entendre sous les fenêtres du monarque  
et de son ministre , les cris redoublés de *miséri-  
corde*. Louis répliqua d'un ton sec et chagrin :  
« Si je suivais les différentes inclinations de  
» mes sujets , je ne serois pas roi. Il faut qu'il  
» meure. Allez lui dire que toute la grâce  
» que je puis lui faire , est que le bourreau ne le  
» touchera point , ne lui mettra point la corde  
» sur les épaules , et qu'il ne fera que lui  
» couper le cou. »

Saint-Preuil , capitaine aux gardes qui avoit  
eu l'honneur de recevoir l'épée de Montmo-  
renci , se distingua par sa courageuse persé-  
vérance à demander la vie de l'illustre cou-  
pable. Richelieu le regardant d'un œil cour-  
roucé , lui dit : « Si le roi vous rendoit justice ,

Louis XIII. » il vous feroit mettre la tête où vous avez  
1632 » les pieds. »

Ainsi que dans toutes les circonstances de sa vie, Montmorenci se fit remarquer à sa mort par une décence ferme et noble.

Partagerions-nous l'erreur d'attribuer à la politique, plutôt qu'à la touchante résignation du christianisme, les dernières paroles qu'il prononça, lorsque Saint-Preuil le remit entre les mains de l'exécuteur : « Demandez de ma » part pardon au roi, et offrez à M.<sup>r</sup> le cardinal un tableau de saint François comme » une marque que je meurs son très-affectueux serviteur. » Cette marque de souvenir adressée au plus implacable de ses ennemis, et l'humilité qui lui fit dire à son dernier moment : « Je ne saurois mourir avec » assez de honte, » ne purent avoir leur source que dans des pensées et des vertus plus qu'humaines.

L'exécution eut lieu dans une salle de l'hôtel-de-ville et devant un petit nombre de personnes. Dès que la tête fut séparée du corps, les portes s'ouvrirent et la foule se précipita. Les habitans de tout sexe, de tout âge et de tout état, « approchent de l'échafaud pour recueillir le sang épanché. Les » uns le mettent dans leur mouchoir, les » autres le boivent ; tous pleurent. »

Louis eut la cruelle curiosité de connoître les détails de la mort de Montmorenci : il fit appeler le père Arnoux qui avoit accompagné

le duc à l'échafaud. « Sire, dit le jésuite, Louis XIII.  
1632  
 » votre majesté a fait un grand exemple sur  
 » la terre par la mort de monsieur de Mont-  
 » morenci, et Dieu par sa miséricorde en  
 » a fait un grand saint dans le ciel. » Un  
 soupir précéda ce peu de mots : « Je voudrois,  
 » mon père, avoir contribué à son salut par  
 » des voies plus douces. »

Les étrangers, peu sensibles aux maux intérieurs de la France, se détournoient de ces scènes lugubres pour fixer leur attention sur la marche brillante et les triomphes de Gustave-Adolphe, l'un des héros les plus accomplis des siècles modernes. Les mœurs, les victoires et la mort de ce grand homme retracent à notre souvenir l'image fidèle d'Épaminondas : tous deux rehaussèrent l'éclat de leurs exploits par l'exercice des vertus les plus aimables ; tous deux furent l'honneur de leur siècle, captivèrent l'amour de leurs contemporains, méritèrent le respect de leurs ennemis, et moururent dans les bras de la victoire ; le premier à Mantinée, le second à Lutzen.

Conquérant de deux cents villes et vainqueur dans trente combats, Gustave avoit formé le projet ambitieux de se créer, en Allemagne, une puissance indépendante de l'Empire. Ses talens mûris par l'expérience, ses vues agrandies par des succès étonnans, ses principes nourris dès son enfance en faveur du pouvoir absolu, son éloignement

**Louis XIII.** pour le catholicisme , son héroïsme si digne  
1632 d'admiration et sa piété unanimement révé-  
rée , le montroient à l'Autriche comme un  
fléau destructeur , et à la France comme un  
allié dangereux. Sa mort si désirée ne parut  
point naturelle. Les soupçons s'élevèrent et  
se répandirent d'après les intérêts et les pen-  
chans particuliers. Les Français soutinrent  
que le féroce Walstein avoit , à prix d'or , dé-  
gradé l'ame d'Albert , le plus jeune des fils  
du duc de Saxe-Lawembourg. Les Allemands  
prétendirent que le parricide s'étoit tramé  
d'après un plan ténébreux , dont Richelieu  
avoit remis l'exécution à l'adresse du père  
Joseph. Les Suédois s'abandonnèrent au déses-  
poir , et eussent souhaité venger sur le monde  
entier la mort de ce héros. Dans l'excès du  
premier emportement , ils accusèrent toutes  
les puissances. Au milieu du vague des  
plaintes et des récriminations , l'histoire voit  
Gustave-Adolphe s'exposer avec une intrépi-  
dité presque téméraire ; avoir le bras fracassé ,  
vaincre sa douleur , et dire aux cavaliers qui  
l'entouroient : « Ce n'est rien , mes enfans. »  
Se retirant par un long circuit pour ne point  
décourager son infanterie , il reçoit un coup  
qui lui brise les reins ; il s'adresse d'une voix  
mourante au duc de Saxe-Lawembourg :  
» J'en ai assez , mon frère ; cherche à sauver  
» ta vie. » Sa suite se disperse , et des Cosaques  
reçoivent son dernier soupir.

Sous le prétexte d'une fausse ou pour le



moins tardive indignation du trépas de Mont-<sup>Louis XIII</sup>  
morenci, mais au fond d'après l'inconstante <sup>1632</sup>  
foiblesse de son caractère, Gaston quitta de  
nouveau le royaume. A l'approche de l'armée <sup>1633</sup>  
qui marchoit contre la Lorraine, il courut ac-  
compagné de son épouse, chercher à Bruxelles  
un asile auprès des Espagnols. Le roi réunit  
le duché de Bar à la couronne, s'empara de  
Saint-Michel, de Lunéville et forma le siège  
de Nancy.

Cette guerre fut l'époque de la création  
d'un grade qui remplit l'intervalle, qui s'étoit  
trouvé jusqu'alors entre les maréchaux de  
France et les maréchaux de camp. Le mar-  
quis de Saint-Chaumont fut le premier offi-  
cier qui porta le titre et reçut *des pouvoirs de*  
*lieutenant-général*.

Des succès peu glorieux furent encore dé-  
gradés, par la dissimulation que Louis n'eut  
pas honte d'employer, pour s'assurer de la  
personne du duc de Lorraine. Le prince capi-  
tif par surprise, consentit à remettre sa capi-  
tale en dépôt, jusqu'au moment où sa sœur  
seroit enlevée d'auprès de Monsieur. Nancy  
reçut avec répugnance Brancas pour son gou-  
verneur.

Richelieu, libre de diriger son infatigable  
activité vers l'administration du royaume,  
rassembla *les grands-jours* à Poitiers (1). Ces <sup>1634</sup>  
espèces de diètes solennelles, que quelques-

---

(1) Les premiers grands-jours dont l'histoire donne con-  
naissance, se sont tenus à Montferrand en 1454.

**Louis XIII.** uns de nos rois ont chargé de la surveillance  
1634 des grandes affaires civiles et criminelles, représentoient les plaids royaux des premiers temps de la monarchie. L'un des oracles du barreau, l'avocat-général Talon, pensoit qu'il seroit avantageux d'en renouveler la tenue, « parce que cette appréhension est » capable de retenir la noblesse et les officiers » en leurs devoirs. »

Les Suédois battus à Nortlingen, ne trouvèrent de ressources que dans les secours de la France, qui fit payer chèrement la part active qu'elle consentit à prendre à la guerre. Le comte Dillengen et le chancelier Oxenstiern sacrifièrent les intérêts du corps germanique. Richelieu obtint la forteresse de Philisbourg, plaça des garnisons dans plusieurs villes de l'Alsace, et conçut le juste espoir de se rendre maître de cette riche province, sous l'unique condition de déclarer à l'Espagne une guerre que depuis plusieurs années il préparoit avec soin et désiroit avec impatience. Il s'engagea de plus à l'entretien d'une armée de douze mille hommes pour agir « contre l'empereur, de » concert avec les Suédois et les Allemands. »

Un héraut d'armes parut dans Bruxelles, et au nom du roi de France, annonça l'approche des hostilités au cardinal Infant. Pour la dernière fois on vit paroître ces officiers publics, dont l'existence remonte aux siècles les plus reculés, et qui furent dans tous les temps et par-tout des personnages sacrés.

A l'ouverture d'une guerre , le séjour de Louis XIII, l'héritier présomptif de la couronne chez les ennemis , causoit de justes alarmes. Richelieu , jaloux de le ramener , chargea d'Elbène de cette négociation. Le duché d'Aiguillon et la main de Mad.<sup>elle</sup> du Pont-du-Château , parente du cardinal , achetèrent Puy-Laurens. Monsieur , entièrement passif et le jouet de son favori , se déroba comme un captif aux honneurs et aux traitemens magnifiques que la gouvernante des Pays-Bas lui prodiguoit ; abandonna sa mère qui le combloit de marques de tendresse , et livra à l'isolement et au désespoir une épouse dont il étoit adoré. Le roi l'accueillit avec des marques d'affection qui ne laissoient entrevoir aucune trace de mécontentement. Richelieu lui rendit des hommages extérieurs de respect ; mais lui fit sentir en même temps toute l'étendue de la puissance d'un ministre , devant qui trembloit son propre maître.

Les vastes et brillantes chimères qui berçoient l'imagination de Puy-Laurens , furent en grande partie dissipées dès le premier jour de son arrivée. Chavigni , confident des pensées du cardinal , lui déclara que l'inébranlable résolution du roi étoit de rompre le mariage de Monsieur. Ce favori qui ne manquoit ni d'esprit , ni d'élévation d'ame , prévint les traverses qui l'attendoient , et se proposa de les surmonter avec courage. Richelieu prompt à se fatiguer des oppositions , et peu

Louis XIII, satisfait d'avoir à s'acquitter de quelque reconnaissance, s'occupa à rechercher des prétextes capables de perdre l'homme qu'il avoit promis d'élever. Ses vues furent remplies par la lettre, que la veille de son départ de Flandre, Gaston avoit écrite au pape, « dans » laquelle il supplioit sa sainteté de n'ajouter » aucune foi à tout ce qu'il feroit contre son » mariage, quand il seroit de retour en » France. »

Avec cette noirceur étudiée qui se rit d'avance des maux qu'elle prépare, Richelieu, durant trois quarts-d'heure, lance les traits d'une ironie amère contre l'infortuné dont il va consommer la ruine. Par allusion à son naturel froid, il le quitte en lui disant : « Quand se fondront vos glaces ? » A sa sortie du cabinet du roi dans lequel cette conversation avoit eu lieu, tandis que Gaston exerçoit un ballet, Puy-Laurens est arrêté. On le plonge dans un cachot où le défaut d'air, l'humidité, une obscurité profonde et le traitement rigoureux du féroce Bollinet, le conduisirent à la mort après quatre mois d'une douloureuse agonie.

Combien l'indignation qu'inspirent ces actes de cruautés, n'acquiert-elle pas plus de force et d'amertume, lorsqu'elle est aiguë par le dégoût et par l'horreur ! Tel est le sentiment que l'on éprouve dans l'affaire de Loudun. Le ridicule d'une illégale et fameuse procédure, feroit sourire de pitié, si

ses suites ne faisoient frémir. L'absurde Louis XIII.  
croyance dans la sorcellerie, l'animosité de 1634  
Richelieu contre Grandier, soupçonné l'auteur du libelle intitulé *le Cordonnier de Loudun*, le désir du père Joseph de répondre par un trait éclatant de fanatisme aux reproches de l'oubli de son caractère religieux, et la barbarie de Laubardemont, ourdirent cette trame infernale.

Des religieuses, la plupart d'une naissance distinguée et de mœurs irréprochables, mais dont quelques-unes entraînées par le feu de la jeunesse, avoient cherché des distractions aux ennuis du cloître par des espiègleries de leur âge, devinrent les objets d'une persécution acharnée. Leur aumônier Grandier subit les tourmens de la question la plus horrible, mourut dans les flammes, et protesta jusqu'au dernier soupir de son innocence. Attaché sur le bûcher par un cercle de fer, les yeux arrêtés sur les prêtres exorcistes qui allumoient eux-mêmes des torches de paille, et trop certain que nul adoucissement n'abrégeroit les horreurs de son supplice, il prononça d'une voix imposante : « Seigneur, faites-moi » miséricorde. Il y a un Dieu au ciel qui sera » le juge de moi et de mes persécuteurs ; je » les assigne à paroître devant son tribunal. »

Richelieu se détourne de ces scènes révoltantes, pour signer un traité d'alliance avec les Hollandais, et pour former une ligue avec 1635  
les ducs de Savoie et de Parme. Certain alors

Louis XIII. d'être secondé sur plusieurs points , il déclara  
1635 la guerre à l'Espagne et à l'empereur.

Le maréchal Gaspard de Châtillon , l'illustre élève de Maurice et de Frédéric prince d'Orange , ouvre la campagne par la victoire d'Avein.

Créqui mène dix mille hommes en Italie. La mésintelligence des chefs s'oppose à leur progrès.

Rohan dans qui l'amour de la patrie étouffoit la voix de l'intérêt et celle de l'ambition , avoit , sans balancer , abandonné les revenus et les honneurs de la dignité de généralissime de la république de Venise , pour voler au premier ordre d'un souverain dont il s'étoit vu long-temps négligé. Reconnu général par les trois ligues des Grisons , il bat Serbelon dans la Valteline.

Gassion , long-temps honoré de la confiance de Gustave-Adolphe , se range sous les enseignes du maréchal de la Force , et lui présente un régiment qui , sous les yeux du héros du Nord , s'étoit distingué par une longue suite d'exploits. Ce guerrier intrépide conduit sur ses pas l'épouvante : cinq cents chevaux lui suffisent pour renverser six mille hommes commandés par Jean de Wert , et pour leur faire quinze cents prisonniers.

Le cardinal de la Valette contraint par ses marches , les Impériaux à lever le siège de Mayence ; force Galas à quitter ses lignes devant Deux-Ponts ; l'attire sur les bords de

la Sarre, et lui tue cinq mille hommes près de Vaudevranges.

Louis XIII.  
1635

Le maréchal de Vitri châtie les Espagnols de leur audace d'avoir tenté une descente sur les côtes de la Provence.

Le génie de Richelieu se fût trouvé resserré dans l'enceinte de l'Europe. Les relations de la France s'ouvrirent en Afrique, par un traité de commerce avec l'empereur de Maroc. L'Amérique contracta l'habitude de respecter le pavillon français, à la vue de la conquête que Duplessis et l'Olive firent de l'île de la Guadeloupe.

Bernard de Weimar, l'un de ces hommes qui portent dans l'histoire une physionomie remarquable par la réunion des qualités du héros avec les passions violentes et inquiètes d'un aventurier, se voua aux intérêts de la France, autant pour satisfaire sa haine contre l'Autriche, et subvenir en partie à ses besoins sans cesse renaissans, que pour alimenter ses projets ambitieux. Une armée rassemblée par la soif du pillage, l'amour des combats et l'enthousiasme pour son général, assouvit ces différentes passions dans la ruine de Trèves.

Le cardinal de la Valette chasse les Impériaux, devant Colmar.

Rohan bat les Espagnols sur les bords du lac de Côme.

Créqui efface le peu de succès de sa précédente campagne. Joint au duc de Savoie, il

**Louis XIII.** remporte près du Tésin une victoire complète  
1636 sur le marquis de Léganèz. Les soldats se sentoient animés par une exaltation qui les rendoit invincibles. Toiras , chassé loin de sa patrie , et dépouillé de ses honneurs par la haine de Richelieu , avoit eu la générosité de refuser les sollicitations pressantes du roi d'Espagne et de l'empereur. On le vit accourir dans l'armée française , avec la résolution de vaincre ou de périr pour la cause d'un souverain ingrat. Un coup de mousquet rompit sous les murs de Fontanelle , le cours d'une si belle vie. Les soldats trempèrent leurs mouchoirs dans le sang écoulé de sa plaie , persuadés que ce gage sacré leur donnoit la certitude de vaincre leurs ennemis.

Cette brillante situation disparut avec une étonnante rapidité. L'inexactitude des Hollandais à remplir leurs engagemens , livra aux ennemis une des frontières du royaume. Piccolomini et Jean de Wert se jetèrent sur la Picardie , ne rencontrèrent qu'une foible résistance , et s'emparèrent de la Capelle , du Câtelet , ainsi que de plusieurs autres places et châteaux.

La terreur se répandit dans Paris. Les imaginations frappées ne virent de salut que dans une prompte fuite. Les routes furent couvertes d'habitans et de chariots richement chargés. Louis appréhenda la chute de son trône , appela les différens ordres de l'état , fit approcher les corporations des métiers , quitta sa



sèche froideur , prodigna ses caresses , « et Louis XIII.  
 » embrassa jusqu'aux savetiers. » 1636

Richelieu si terrible et si redouté , se troubla , connut la crainte , en un mot il démentit son caractère. Il inclinoit vers la lâche résolution d'abandonner ses emplois , et de livrer la France à des dangers que la confusion augmentoit encore. Le père Joseph , témoin et dépositaire des sollicitudes du ministre , lui reprocha sa pusillanimité , ranima son énergie , et le remplit d'assez de résolution pour le déterminer à se montrer dans les rues de Paris , à cheval , sans gardes , et avec un maintien calme. Le peuple instruit par la pénétration qu'éveillent ou des intérêts majeurs , ou des périls pressans , étouffa les signes de sa haine et ne s'exprima que par des applaudissemens. Au retour de cette espèce de triomphe , Richelieu serra dans ses bras l'intrépide capucin qui répondit aux expressions de sa reconnoissance : « Eh bien , que vous est-il arrivé ? Ne » vous avois-je pas dit que vous n'étiez qu'une » poule mouillée , et qu'avec un peu de courage et de fermeté vous rétabliriez vos affaires ? »

Richelieu rendu à lui-même , se montre plus que jamais ferme et grand. Un courrier porte l'ordre au prince de Condé d'abandonner le siège de Dôle. Un corps de vingt mille hommes se forme dans l'enceinte de Paris. Le ban et l'arrière-ban arment les provinces. L'indiscipline , la négligence et la foiblesse

Louis XIII. sont sévèrement punies. Les membres d'un  
1636 conseil de guerre général reçoivent pour instruction : « N'épargnez ni gouverneurs , ni » capitaines , ni lieutenans , ni officiers , ni » soldats. »

De Chapelles a la tête tranchée aux yeux d'un corps de troupes considérable. Le marquis du Bec et quarante officiers de grades supérieurs perdent leurs emplois , tandis que plus de trois cents subalternes vont grossir la chiourme des forçats. Au milieu des supplices et des châtimens , on distingue une récompense : Turenne touchant à sa vingt - cinquième année , décele son génie à la prise de Saverne , et reçoit le grade de maréchal de camp.

Quelques changemens s'exécutèrent dans l'organisation de l'armée. L'inconvénient de n'avoir , dans les troupes à cheval , que des compagnies sous un seul chef , fut réparé par la formation de plusieurs régimens. Le second de ces corps porta dans la cavalerie le nom de Royal , et dans la suite reçut d'un vœu unanime l'épithète de *Grand* , pour prix d'une foule d'actions distinguées et d'une conduite sans reproche.

Deux armées s'avancèrent en Picardie : l'une , sous les ordres de Monsieur , investit Corbie , et l'autre commandée par le comte de Soissons , protégea les lignes. Richelieu conduisit le roi à Amiens , d'où partoient les ordres auxquels devoient se soumettre tous les généraux.

Les deux princes, choqués et humiliés du joug qui les assujettissoit, formèrent la résolution de le briser. Leurs amis consultés à ce sujet, préférèrent l'assassinat à la force ouverte. On traça le plan, on choisit les exécuteurs de ce complot.

Le roi, fidèle à son goût pour la chasse, logeoit au château de Menchin-court, sur les bords de la Somme, et ne venoit à Amiens que pour y tenir le conseil dans le palais épiscopal. La séance levée, il reprenoit le chemin de la campagne : les princesses se rendoient à leurs quartiers, et le cardinal se retiroit à l'hôtel qu'il occupoit dans la ville. Montrésor, favori de Monsieur, et Saint-Ibal, favori du comte de Soissons, acceptèrent la commission de frapper le coup décisif. Deux capitaines, gens déterminés, promirent de les seconder. Les quatre meurtriers exigèrent la promesse que Monsieur donneroit le signal du crime.

Les deux princes vont à Amiens. Cinq cents gentilshommes et une foule d'officiers composent leur cortège. Le conseil se termine. Le roi part ; Richelieu descend l'escalier au milieu des hommes qui méditent sa mort. Le comte de Soissons soutient la conversation avec calme. Monsieur, morne et rêveur, marche en silence : les conjurés le regardent ; mais à l'instant de donner le signal promis, il se retourne, « monte le degré avec une promptitude qui ne se peut imaginer. Tout ce que put faire Montrésor, est de s'atta-

Louis XIII. » cher à son collet de buffe , et de lui dire :  
1636 » *Vous allez nous perdre.* Mais il ne sait en  
» tirer que des paroles confuses. » Richelieu  
démêle de l'agitation , salue le comte de Sois-  
» sous , monte en voiture « et échappe au plus  
» grand péril qu'il eût couru en sa vie. »

Monsieur alléguait pour excuse aux reproches de ses complices , les scrupules que la religion lui avoit inspirés. Les deux princes , après s'être répandus en plaintes stériles , ne formèrent aucun doute que leurs trames ne fussent découvertes , et ne se sentirent pas le courage d'attendre l'explosion de l'orage. Monsieur courut se cacher à Blois , et le comte demanda une retraite à Sedan. Les armées se virent avec surprise , abandonnées par leurs généraux , que remplacèrent les maréchaux de Châtillon et de la Force. Ce dernier eut l'honneur de prendre Corbie , après trois mois d'un siège vigoureusement soutenu.

Richelieu fut affecté des secousses intérieures qui détournoient ses pensées d'intérêts d'un ordre bien différent. Il appaisa le courroux puéril de Monsieur , par la promesse de reconnoître son mariage. Il épuisa toutes les ressources , pour regagner le comte de Soissons. Des espérances séduisantes furent prodiguées ; le trésor des grâces en tout genre parut prêt à s'ouvrir sans mesure , si le comte se prêtoit à l'offre de recevoir la main de la marquise de Combalet , nièce du cardinal. Mais ce prince que le premier ministre nous présente

« d'un naturel hautain et fort glorieux , qui Louis XIII.  
 » étoit facile à se cabrer , répondit avec hau- 1636  
 » teur : » *Elle est veuve d'une personne de  
 petite condition , et moi je suis d'une nais-  
 sance la plus relevée qu'on puisse être. Il  
 seroit au-dessous de mon rang de me con-  
 tenter des restes de Combalet.*

Les créatures affidées de Richelieu l'instrui-  
 sèrent que si sa puissance choquoit les grands  
 seigneurs , ses richesses excitoient des mur-  
 mures parmi le peuple. D'après ses desseins  
 contre la noblesse , il se rit de l'impuissante  
 fureur des chefs de cet ordre , mais conçut le  
 désir de capter la faveur du peuple. Il fit au  
 monarque l'hommage du *palais-cardinal* (1),  
 de son immense vaisselle et d'un diamant ré-  
 puté par sa grosseur , son poids et son éclat.  
 Chavigni accepta au nom du roi ce présent ,  
 ou , pour mieux dire , cette restitution , et en  
 laissa la jouissance au cardinal.

Richelieu sacrifia quelques momens aux 1637  
 détails minutieux qu'exigeoit le soin de régler  
 les alentours de son foible souverain. Il avoit  
 dédommagé Saint-Simon de la place de fa-  
 vori , par la dignité de duc et pair. Toutes

---

(1) » Et l'univers entier ne peut rien voir d'égal

» Aux superbes dehors du palais-cardinal. »

Les vers de Corneille et les suffrages de plusieurs autres  
 écrivains , prouvent combien ce palais se faisoit admirer par  
 sa magnificence. Bientôt après , sous le nom de *palais-royal* ,  
 il a long-temps contribué à l'agrément et à la salubrité de  
 Paris. Le goût et la morale ont également gémé de sa dernière  
 métamorphose.

**Louis XIII.** les affections de Louis appartenrent pour lors  
1637 à mademoiselle de la Fayette. L'union bizarre et chaste de ces deux amans étoit soumise à la surveillance d'un confesseur qu'ils avoient en commun , le père Caussin. Mademoiselle de la Fayette aimoit le roi et s'intéressoit à sa gloire. Caussin se flatta de l'idée que lorsque des sentimens généreux seroient dirigés par l'expérience , ils ouvriroient la route au suprême pouvoir. Pour le malheur de ce jésuite, son ambition étoit trop disproportionnée avec ses moyens. Richelieu éventa sans peine la cabale , contraignit l'amante à se renfermer à la Visitation , et relégua le confesseur au fond de la Bretagne. Louis versa des pleurs, se répandit en plaintes amères contre le tyran qui l'opprimoit , et reçut de sa main mademoiselle de Chamarante.

L'abandon du duc de Parme qui renonça à l'alliance des Français , et la paix que les Grisons signèrent avec les Espagnols, ouvrirent la campagne sous des auspices défavorables. Richelieu ramena la fortune par sa fermeté. Le cardinal de la Valette s'empare de Landrecie et de la Capelle ; le duc de Weimar remporte des avantages dans la Lorraine ; le duc de Longueville enlève dans la Franche-Comté , les châteaux de Saint-Amour et de Lons-le-Saunier ; le maréchal de Châtillon fait des progrès dans le Luxembourg ; le duc d'Halluin délivre Leucate ; Créqui défait l'armée qui marchoit sous les ordres du duc de

Modène. Enfin , le comte d'Harcourt jette Louis XIII.  
les premiers fondemens de sa grande réputa- 1637  
tion , par la prise d'Oriston dans l'île de Sardaigne , et par le recouvrement des îles Sainte-Marguerite et Saint-Honorat , que les Espagnols occupoient depuis deux années.

La durée de la guerre fatiguoit toutes les classes de la société. Le clergé quoiqu'enhardi par la dévotion du roi , ne hasardoit cependant que des représentations respectueuses. La noblesse retenue par l'aspect de la hache sans cesse levée , gémissoit en secret. Le peuple moins exposé aux coups d'autorité , exhaloit hautement ses plaintes. La fortune et l'adresse concoururent à ramener le calme et fixer l'intérêt général. Les touchantes prières de mad.<sup>elle</sup> Lafayette , au moment où elle prenoit le voile , ramenèrent le roi près de son épouse. Des symptômes de grossesse donnèrent l'espérance de posséder un héritier qui , depuis tant d'années , étoit l'objet des vœux infructueux de tous les Français. Des sentimens de satisfaction se joignirent aux plaisirs de la curiosité , lorsque Louis plaça son royaume sous la protection de la sainte Vierge. 1638

Tandis que ce monarque impuissant consumoit ses tristes jours , dans des intrigues subalternes et dans des cérémonies d'apparat , le véritable souverain combinait et préparait l'accroissement des forces du royaume. Les généraux furent appelés autour de Richelieu.

**Louis XIII.** 1638 Weimar , nourri dans les camps , étranger aux usages des cours , et imbu de préjugés contre les ecclésiastiques , s'étonna d'un conseil de guerre qu'un cardinal présidoit , dans lequel deux prélats , le cardinal de la Valette et Sourdis archevêque de Bordeaux , occupoient les premières places , et dont un capucin paroissoit être l'ame. Indigné de l'effronterie du religieux qui traçoit sur une carte le plan de la campagne , et désignoit les places que l'on devoit emporter , il lui dit avec humeur : « Cela seroit bon , monsieur Joseph , si l'on prenoit les villes avec le bout des doigts. »

L'Europe admire avec effroi les ressources d'un état qui enfante sept armées subdivisées en plusieurs corps , et deux flottes redoutables. Un grand nombre de généraux se succèdent et se montrent avec des succès divers. Le roi marche en Picardie et s'empare de Renti. Un boulet de canon emporte Créqui devant Brème ; le cardinal de la Valette le remplace et ne fait rien de remarquable. Le prince de Condé marque ses premiers pas par des succès ; mais la prise d'Iron et du fort Figuiet est compensée par la levée du siège de Fontarabie. Le maréchal de Châtillon s'épuise en efforts malheureux sous les murs de Saint-Omer. Le maréchal de la Force est complètement battu par le prince Thomas. Le duc de Longueville remporte un avantage considérable sur le duc de Lorraine. Du Hallier



reprend le Câtelet. Bellefonds dégage Luné-  
ville. Enfin, Sourdis brûle la flotte espagnole  
près le mole Gatari, et Pontcourloy met en  
fuite quinze galères d'Espagne, à la hauteur  
de Gênes.

Louis XIII.  
1638

Si dans cette multiplicité de faits de guerre, la fortune sembloit distribuer avec une sorte d'égalité les faveurs et les disgrâces, Weimar assuroit l'éclat de ses armes. La défaite de Gœutz à Virteneval et celle du duc de Lorraine sous Thanés, furent les avant-coureurs des deux journées de Rheinsfeld.

La première dut une funeste célébrité à la mort du duc de Rohan, et la seconde se fit remarquer par une circonstance restée jusqu'ici sans autre exemple dans l'histoire. Quatre généraux de l'empereur y furent faits prisonniers, Savelli, Jean de Wert, Eûkenford et Spereuten. Le vainqueur s'avança contre Brisach.

Cette forteresse, la clef de l'Alsace et qui dominoit le cours du Rhin, étoit réputée imprenable par son heureuse assiette ; les plus habiles ingénieurs du siècle l'avoient fortifiée par de magnifiques ouvrages. Les obstacles ajoutèrent encore à la confiante audace de Weimar. Il divisa ses forces que chaque jour sa réputation grossissoit. Turenne suivit les opérations du siège, et Guébriant commanda le corps d'observation. Non moins actif qu'intépide, le général passoit sans cesse de son camp à ses lignes. Trop prévoyant

Louis XIII. pour ne pas s'attendre à ce que l'importance  
1638 de Brisach redoubleroit l'ardeur des ennemis,  
il se proposa de repousser en personne les  
attaques qui seroient hasardées.

Gœutz s'avança le premier avec douze mille hommes qui protégeoient trois mille chariots de vivres. Weimar le combattit près de Willemyer, lui tua quatre mille hommes, fit cinq mille prisonniers et s'empara de tout le canon. Le duc de Lorraine paya de la perte de six mille hommes une nouvelle tentative. Enfin un troisième échec que le duc et Gœutz réunis essayèrent, décida la reddition de la place après quatre mois de siège.

Lorsque Richelieu reçut la nouvelle d'un événement auquel tant de résultats avantageux s'attachoient, l'état du père Joseph lui causoit de vives sollicitudes. Il s'approcha de la couche de son ami mourant, et plus ministre que prélat, il lui dit d'une voix forte : « Courage, » père Joseph, Brisach est à nous. » Le malade parut sortir un moment de son agonie.

La vie et la mort de ce personnage extraordinaire, sont une des singularités de l'histoire de ces temps. Son ambition, couverte dans le principe des apparences de la modestie et même de l'humilité, venoit depuis peu de se développer. L'archevêché de Rheims et la dignité de cardinal étoient au moment de couvrir de pourpre la bure de St. François. *L'éminence grise* se préparoit à marcher l'égal de *l'éminence rouge*. « Il avoit assurément moins

» de vues que le cardinal de Richelieu , mais Louis XIII,  
1638.  
 » il étoit plus décidé. » Cette nuance dans le talent et dans le caractère , eût peut-être préparé plus d'un orage. Joseph tomba tout-à-coup malade et mourut en peu de jours chez Richelieu , que ses soins assidus , ses regrets vifs , mais fastueux , laissèrent en butte à des soupçons injurieux. Plus il redisoit au milieu de ses soupirs profonds : « J'ai perdu ma consolation et mon unique secours , mon confident et mon appui (1) » , moins il obtenoit de confiance.

---

(1) On lit dans l'ouvrage intitulé , *Testament politique de Louvois* : « Le père Joseph se rendoit dans plus d'un genre utile à Richelieu. Parmi tant de belles qualités que possédoit ce cardinal , il avoit la foiblesse de vouloir aussi passer pour un béat , et faire accroire aux gens qu'il avoit des révélations particulières de la part de Dieu , sinon immédiatement , du moins par le moyen d'un père capucin que le Ciel inspiroit en sa faveur. Dans cette vue , l'une des principales voies dont il se servoit , étoit le ministère de tout l'ordre des capucins , qui recevoient de grands bienfaits de lui et du feu roi par son intercession , qui étoient par-tout dans les intérêts de la France , et qui au reste n'auroient pas été fâchés de voir parmi eux un nouveau saint reconnu pour tel de la cour et de l'état. Il est incroyable quelle diligence faisoit toute la communauté de ces bons pères , pour envoyer secrètement au cardinal des nouvelles des pays étrangers , ou des provinces du royaume les plus reculées et si promptement , que le cardinal et le père Joseph les publioient avant que personne les sût , et lorsqu'il sembloit qu'on n'avoit pas encore en le temps de les recevoir , de sorte que cette découverte pût tenir du miracle. » Il est impossible de décider si dans une espèce aussi grossière de jonglerie , Richelieu se flattoit d'en imposer aux bons esprits de son siècle , ou s'il ne se croyoit pas assez fort pour se rire de leur opinion et pour mépriser leur blâme.

Louis XIII.  
1638

Richelieu, importuné par la seule apparence des affections douces, satisfit promptement sa rigueur naturelle. Il accusa la Valette, le fils aîné du duc d'Epemon et son ennemi personnel, de la levée du siège de Fontarabie. Le duc coupable de quelques relations indiscretes avec Monsieur, chercha un asile en Angleterre. Son procès lui fut fait par contumace devant une assemblée qui se tint à Saint-Germain, que le roi présida et dans laquelle prirent séance les princes du sang, les pairs de France, les grands officiers de la couronne, sept présidens et le doyen des conseillers du parlement.

Le président de Bellièvre eut le courage de prendre la parole : « Votre majesté voudroit-elle voir sur la sellette un homme devant elle, lequel par son jugement iroit dans une heure à la mort ? La face du prince qui porte des grâces ne sauroit soutenir cela : sa vue seule levoit autrefois les interdits des églises, et on ne sortoit que content de devant son souverain. » Cette généreuse représentation ne suspendit pas l'arrêt qui condamna le duc de la Valette à avoir la tête tranchée en effigie.

Le cardinal de la Valette avoit en partage la fierté de son père, qui pourtant lui donnoit l'épithète injurieuse de *cardinal valet*, pour désigner son dévouement aux volontés du ministre. Ce prélat guerrier pensoit que des services nombreux lui assureroient des

droits assez puissans , pour sauver à sa famille Louis XIII.  
un sanglant affront. L'inutilité de ses démar- 1638  
ches blessa profondément son ame. La prin-  
cesse de Condé qui , depuis plusieurs années ,  
lui inspiroit une passion semblable à celle dont  
elle avoit enflammé Henri IV , lui marqua  
que l'indignation publique le poursuivoit  
comme un des complices de la disgrâce de  
son frère , pour n'avoir pas dans cette cir-  
constance fait usage de son ascendant sur  
le cardinal. Cherchant inutilement dans les  
travaux de la guerre des distractions à sa rage  
et à sa douleur , il languit environ six mois  
et succomba sous les traits d'accusations ca-  
lomnieuses.

Les morts rapprochées du père Joseph et  
du cardinal de la Valette , enlevèrent à Ri-  
cheliu deux hommes qui plus d'une fois lui  
avoient donné de grandes preuves de leur zèle.  
Il s'empressa d'alléger le poids de ses regrets  
par l'élévation de sa nièce. « La terre d'Ai-  
» guillon fut érigée en pairie pour en jouir  
» ladite dame , ses héritiers et successeurs  
» tant mâles que femelles , tels ou telles qu'elle  
» voudroit choisir. »

On ne pouvoit se jouer plus indécemment  
de la première dignité de la monarchie. Cette  
grâce inouïe étoit la suite du désir qu'avoit  
Richeliu de donner pour époux à sa nièce  
un prince de la maison de Lorraine. L'am-  
bition du cardinal exaltée encore par sa ten-  
dresse pour la personne qu'il chérissoit le plus

Louis XIII. au monde , éprouva des refus mortifians dont  
 1638 la duchesse d'Aiguillon se consola par la culture des lettres , par le goût des arts , par les douceurs de la bienfaisance et sur-tout par le constant exercice de la charité chrétienne.

1639 Sept armées entrent en campagne.

Le maréchal de Chaulnes signale son début dans la carrière , en forçant les Espagnols à lever le siège de Câteau-Cambresis.

Le prince de Condé s'avance par le Languedoc sur le Roussillon. Une attaque meurtrière le rend maître de Salces.

Le maréchal de Châtillon défend les frontières de la Champagne , et force Piccolomini à la levée du siège de Mouzon , que Réfuge défendoit avec beaucoup de valeur. Ce succès facilita la prise d'Yvoi.

Le marquis de Feuquières pénètre dans le Luxembourg et investit Thionville. Piccolomini attaque les lignes et remporte un avantage qui coûte la vie au général français. Le comte de Grancey et le marquis de Praslin furent accusés d'être les auteurs de ce revers. Ils expièrent à la Bastille le soupçon ou la faute.

Le duc de Longueville se soutient dans le Piémont , contre le marquis de Léganès.

Le comte d'Harcourt s'empare de la prépondérance en Italie. Il détache la Mothe-Houdancourt , qui prend Quiers , tandis que Turenne met Casal en état de défense. Le prince Thomas fait une marche forcée dans

la vue de recouvrer Quiers ; mais Harcourt **Louis XIII.**  
se poste avantageusement, et termine sa cam- 1639  
pagne par une victoire.

La Meilleraie trouve dans ses talens et dans la faveur du ministre ; les moyens de soutenir avec honneur la guerre en Flandre.

La fécondité du génie de Richelieu et la force de son caractère , n'avoient point encore paru sous un aspect aussi imposant. L'empereur , le roi d'Espagne et les princes d'Italie l'attaquent avec des troupes aguerries , conduites par des généraux renommés. Un prince, jusqu'à ce jour à sa solde, cesse de dissimuler le désir de son indépendance. Les incertitudes de la maison de Savoie jettent le cardinal dans les détours d'une négociation compliquée. La misère livre une grande partie du peuple français à l'abattement , et donne aux habitants de la plus riche des provinces le signal de la révolte. Enfin les intrigues de cour dont s'alimente tristement la foiblesse du roi , le fatiguent dans le cours de ses importans travaux.

Weimar , conquérant de l'Alsace , étend le cercle de son ambition. Un esprit transcendant et une ame élevée l'avertissent qu'il est temps d'abandonner un rôle subalterne , au-dessous de ses talens et de sa valeur. La fortune semble elle-même l'appeler à quitter le rôle d'aventurier , pour prendre celui de souverain. Sa magnanime générosité lui gagne l'amour des peuples que son bras a soumis.

**Louis XIII.** Ses desseins conçus avec vigueur et mûris avec  
1639 promptitude, sont révélés au cardinal par Guébriant, qui sert sous les ordres de cet illustre étranger, l'admire, mais sait lui préférer l'avantage de la patrie.

Richelieu reconnoît la nécessité de s'attacher ou de détruire un homme qui s'est acquis trop de droits à sa reconnaissance pour ne pas être redouté. Il l'invite à jouir de l'empressement avec lequel la cour, Paris et la France entière célèbrent ses triomphes. Cédant aux mouvemens de sa vanité, il pense que la main de sa nièce, les plus grandes charges du royaume et des richesses abondantes, parviendront à le séduire. Mais le superbe Weimar rejette avec dédain une alliance qu'il ne croit propre qu'à souiller la pureté du sang qui coule dans ses veines.

A la hauteur de ses refus, le prince joint des mesures promptes et vigoureuses. Plusieurs officiers vendus à Richelieu sont punis avec sévérité. Deux meurtriers découverts périssent dans les supplices. Les villes d'Alsace sont entourées de fortifications. Enfin, les revenus publics tiennent lieu des subsides qu'accordoit la France.

Cette énergique résolution ajoute à la gloire de Weimar, et l'élève à l'honneur inattendu d'être choisi pour époux par la veuve de Guillaume, landgrave de Hesse. Amélie, généralement admirée pour ses grâces, son esprit, ses lumières et sa prudence, étoit susceptible



d'enthousiasme. Ambitieuse de partager les destinées d'un grand homme, elle offre avec son cœur et sa main, la possession d'un grand trésor, une excellente armée et de riches états.

Une puissance redoutable alloit s'élever : le général Bannier favorisoit sa naissance avec le secours des Suédois. Chaque instant cimenteroit les espérances de Weimar, lorsqu'une mort violente l'enleva au moment où il touchoit à sa trente-sixième année. Les discours de ce guerrier mourant, les taches dont ses restes inanimés présentèrent les vestiges, et les avantages que la France recueilloit de ses travaux, tournèrent contre Richelieu le soupçon de l'un de ces crimes que la politique enfante, et qu'elle excuse à sa manière.

L'armée de Weimar se mit à l'enchère. Le jeune comte palatin, Charles-Louis, s'appuyoit sur des titres puissans et sur l'aveu du due à l'heure de sa mort ; mais ayant commis l'imprudencce de traverser le royaume, Richelieu viola en sa personne le droit des gens, et le garda prisonnier dans un château jusqu'au moment où sa présence ne causa plus d'ombrage. Les tentatives de l'empereur et celles du roi de Suède demeurèrent sans succès. Les principaux chefs se vendirent à la France. Deslonds ouvrit les portes de Brisach où le conseil des officiers s'étoit rassemblé. Ces troupes invincibles marchèrent contre l'Allemagne, sous les ordres de Guébriant,

Louis XIII.  
1639

Louis XIII. et sur le champ de bataille , elles crurent  
1639 n'avoir pas changé de général.

Richelieu une fois délivré du sujet le plus important de ses alarmes , mena Louis à Grenoble pour y tenir des conférences avec la duchesse de Savoie. Dans l'espérance de détacher ses fils de l'Espagne , cette princesse consentit à ce que les Français missent garnison dans Carmagnole , à Quérasque et Sévillan. Les princes devoient naturellement craindre que ces trois villes restassent sans retour à la France.

Le cardinal , soigneux de faire valoir les succès de ses partisans , prétendit que la présence du roi rehausseroit l'éclat de la prise d'Hesdin , que la Meilleraie étoit au moment de consommer. Louis , docile à cet ordre , mena une cour brillante et entra par la brèche. Sur le haut du rempart , il présenta sa canne à la Meilleraie , et lui dit : « Je vous fais maréchal de France ; voilà le bâton que je vous en donne : les services que vous m'avez rendus m'obligent à cela ; vous continuerez à me bien servir. — Sire , c'est trop , je ne me suis pas encore rendu digne de cet honneur. — Trêve de compliment ; je n'ai pas fait un maréchal de meilleur cœur que vous. »

Le nouveau maréchal courut à Furnes justifier par une victoire la récompense qu'il venoit de recevoir. Les signes redoublés de jalousie cédèrent alors aux applaudissemens.

La Normandie , trop confiante dans ses forces , étoit passée des menaces à la révolte. Louis XIII.  
1639

Le chancelier Séguier reçut l'ordre d'étouffer cette rébellion. Le conseil du roi forma son cortège , et Gassion prit ses ordres pour le mouvement des troupes. Rouen et les principales villes furent mises en interdiction.

Richelieu s'indigna de l'inutilité de l'exil de madame d'Hautefort , et de la pénitence sévère que les supérieures de M.<sup>lle</sup> de la Fayette lui avoient imposée pour avoir pris part aux cabales. Ces deux exemples n'avoient pas éclairé M.<sup>lle</sup> de Chamarante sur le danger d'attaquer un crédit contre lequel tous les efforts se brisoient. Elle alla pleurer son imprudence au fond d'une province. Cette troisième épreuve amena la proscription des maîtresses , dont la chute amena le retour des favoris. Richelieu présenta Cinq-Mars à Louis , trop chaste dans ses liaisons , pour donner des regrets à son intimité avec les femmes.

Les grâces naturelles du nouveau favori , et plus encore l'amitié constante que Richelieu avoit portée à son père le maréchal d'Effiat , devinrent la source de sa fortune. Le ministre se crut autorisé à penser qu'une de ses créatures lui seroit toujours dévouée par reconnaissance , et se soumettoit avec docilité à ses avis pour gagner la confiance du roi , dont ensuite il lui révéleroit les pensées les plus secrètes. La fureur effrénée du jeune homme pour le plaisir , contraria quelque temps ce

**Louis XIII.** projet. Dans l'âge de la dissipation, les places  
1639 et les honneurs ne présentèrent à ses yeux que de bien foibles attraits. Les chimères dont l'homme devient le jouet depuis son berceau jusqu'à sa tombe, subissent des changemens successifs qu'amène la marche des années. Légères dans l'enfance, et brillantes dans la jeunesse, elles prennent une apparence imposante durant la maturité, pour se rembrunir bientôt dans la vieillesse. Les charges de capitaine des Gardes-du-corps, de grand-maître de la Garde-robe, et de grand-écuyer, s'accumulèrent avec profusion sur la tête de Cinq-Mars, sans soulager ses ennuis. A toute heure il répétoit dans les épanchemens de la confiance : « Je suis bien malheureux de vivre » avec un homme qui m'ennuie du matin » jusqu'au soir. »

Deux sièges mémorables dans les fastes militaires, remplirent la plus grande partie  
1640 d'une année. Le prince Thomas, maître de Turin, attaqua la citadelle. Le comte d'Harcourt vient assiéger la ville. Cette démarche hardie parut téméraire au marquis de Léganès, qui, s'avancant avec une armée considérable, écrivit au prince : « Prévenez les » dames de Turin de louer des fenêtres pour » voir passer Cadet-la-Perle (1). »

---

(1) Le comte d'Harcourt avoit reçu ce surnom, parce qu'il étoit un cadet de la maison de Lorraine, et portoit une perle à son oreille. Il existe de ce grand homme un portrait dont la gravure est extrêmement recherchée, et est désignée sous le nom de *Cadet-la-Perle*.

L'Europe admira cette position singulière, Louis XIII. dont on ne trouve un second exemple que 1640 dans les guerres Puniqes. Le prince Thomas assiégeoit la citadelle, et se voyoit assiégé dans la ville par le comte d'Harcourt, qui l'étoit dans ses lignes par le marquis de Léganès. Les Français repoussèrent les Espagnols, quoique leurs tentatives fussent exécutées avec vigueur, et dirigées par un ingénieur d'une grande réputation. Turenne encore mal guéri d'une blessure grave, eut besoin de toute la fécondité de son talent pour introduire dans le camp des convois qui rencontroient à chaque pas de nouveaux obstacles. La capitulation de Turin acquit une telle gloire au comte d'Harcourt, que le fameux Jean de Wert s'écria : « J'aimerois mieux être général » Harcourt, qu'empereur. »

Trois maréchaux de France, Châtillon, de Chaulnes et la Meilleraie se réunirent, pour s'emparer d'Arras et faire mentir le vieux proverbe qui disoit : « Quand les Français prendront Arras, les souris mangeront les chats. »

Le duc d'Enghien parut à ce siège comme chef d'une élite de la jeunesse la plus distinguée du royaume. A l'âge de dix-neuf ans, il se montra sous des rapports si brillans, que Richelieu ne put s'empêcher de dire : « Ce sera le plus grand capitaine de l'Europe, et le premier homme de son siècle. » Le roi vint avec sa cour se loger à Dourlans, et son voisinage redoubla l'ardeur des assaillans.

**Louis XIII.** L'irlandais Boyle , officier d'une haute réputation , défendoit avec une forte garnison la ville que le cardinal Infant , le duc de Lorraine et le général Lamboy formèrent la résolution de délivrer à quelque prix que ce pût être. Ils réussirent à gêner les communications pour les vivres.

Du Hallier reçut un jour de la bouche de Richelieu , l'ordre d'escorter un convoi considérable. Il alla prendre congé de Louis , qui lui fit la défense précise de hasarder cette expédition. Du Hallier hésita ; mais il eut l'habileté d'obéir au ministre plutôt qu'au monarque , et fut assez heureux pour qu'aucun courtisan ne pénétrât son incertitude.

Les ennemis multiplioient leurs attaques. Au fort de l'une des plus vives , un officier accourt avec effroi annoncer au maréchal de Châtillon , que son fils vient d'être tué à la tête du régiment qu'il commandoit. Ce général plein d'une héroïque magnanimité , réprime sa douleur , et dit avec fermeté : « Il est bien » heureux d'être mort dans une si belle occasion pour le service du roi. » Il continua de donner des ordres avec calme.

Chavagnac se rend sur le lieu désigné pour s'assurer s'il ne reste aucun souffle de vie au jeune Châtillon son frère d'armes. Il le trouve plein d'audace , sans avoir reçu de blessure , et revient en hâte porter au maréchal une nouvelle si heureuse. L'ame de ce père laisse alors s'épancher et sa grandeur et sa sensibilité ; on

le voit serrer Chavagnac dans ses bras ; on Louis XIII.  
l'entend prononcer avec émotion : « Il n'est 1640  
» pas séant de pleurer un enfant dans un jour  
» de bataille ; mais il est honnête de prouver  
» à un ami de la reconnoissance. »

Après trente-neuf jours de tranchée ouverte, Arras ouvrit ses portes. Vingt mille assiégeans avoient péri. Richelieu nomma Saint-Preuil gouverneur de cette belle conquête , en lui disant : « Si je n'étois Richelieu , je voudrois » être Saint-Preuil. »

La défaite de la flotte espagnole termina cette belle campagne. Le vieux maréchal de Brézé jouit avec ivresse de la gloire que cette action répandit sur son fils.

L'Espagne reçut deux violentes secousses , par la révolte de la Catalogne et par la révolution du Portugal. Tandis qu'Olivarès avoit , par les vices de son gouvernement , amené et préparé ces fâcheux événemens , son rival Richelieu passoit , dans l'opinion générale , pour les avoir provoqués par l'habileté de sa politique.

Les Portugais sages dans leurs vœux , parvinrent , sans presque aucune effusion de sang , au bonheur de se soustraire au joug d'un monarque étranger. Les Catalans , au contraire , égarés par le désir insensé de former une république , se virent bientôt réduits à sacrifier leur première espérance. Ils se résignèrent pour lors à l'avantage incertain de changer de maître , et se donnèrent au roi de France.

**Louis XIII.** Le comte de la Mothe conduisit cinq mille  
1641 hommes en Catalogne , pendant que Sourdis  
attaqua la flotte espagnole , et lui enleva cinq  
vaisseaux. La Mothe assiégea ensuite Tarra-  
gone ; mais il eut la douleur d'échouer dans  
son entreprise , par les secours que la négligence de Sourdis laissa pénétrer dans la place.  
L'archevêque amiral reçut aussitôt la punition de son malheur ou de ses fautes ; il fut  
exilé à Carpentras.

Les compagnons de la vie orageuse de Weimar , et les soldats formés à l'école de Gustave-Adolphe , maintenoient sous les ordres de Guébriant , l'éclat de leur haute réputation. Après avoir foudroyé Ratisbonne , ils gagnèrent la bataille de Wolffenbutel contre l'archiduc Léopold et contre Piccolomini.

Le comte d'Harcourt poursuivit ses avantages dans le Piémont. Vainqueur du cardinal de Savoie devant Ivree , il força le prince Thomas de lever le siège de Chivas , et s'empara de Coni. Ces succès sur divers points furent empoisonnés par les sollicitudes que causa le traité du comte de Soissons , du duc de Guise et du duc de Bouillon avec les Espagnols. Ces princes publièrent un manifeste qui portoit les plus graves accusations contre Richelieu. « Il s'est moqué des privilèges des » princes, ducs et pairs, maréchaux de France » et autres officiers de la couronne, les a fait » condamner par des commissaires, ministres » de ses passions ; a rempli les prisons d'un



» grand nombre de personnes innocentes et Louis XIII.  
 » qui sont gentilshommes , sans faire aucune 1641  
 » procédure contr'eux. Il a fait battre mon-  
 » noie à Paris, et il s'est vu des pièces d'or à  
 » sa marque où son effigie étoit empreinte.  
 » Bref nous pouvons dire que , hors de quel-  
 » ques corrompus qui sous son autorité ont  
 » volé le roi et le public , il n'y a pas une  
 » famille dans la France qu'il n'ait affligée ,  
 » et qui ne puisse avec regret montrer d'ici  
 » à cinquante ans quelques marques du pas-  
 » sage de ce monstre. »

Ces reproches exprimés de différentes ma-  
 nières , précédoient les protestations *d'une*  
*fidélité inviolable au roi.* « Nous déclarons  
 » que n'ayant devant les yeux que le service  
 » du roi et le repos de son état , nous avons  
 » été soigneux de tirer des assurances et de  
 » prendre toutes les sûretés en tels cas néces-  
 » saires , que l'empereur et le roi d'Espagne  
 » poseront les armes avec nous , lorsque nous  
 » aurons conjointement une paix honorable  
 » et sûre , laquelle nous estimons ne pouvoir  
 » jamais être bien ferme , tant que le cardinal  
 » de Richelieu aura le crédit de la rompre ,  
 » comme il a fait le traité de Ratisbonne , et  
 » tant que chacun n'aura pas ce qui lui ap-  
 » partient. »

La fermentation devint générale , et parut  
 d'autant plus à craindre , que deux armées  
 s'avançoient pour la soutenir. Richelieu vit sa  
 grandeur plus en péril qu'elle ne l'avoit été  
 dans aucune circonstance.

**Louis XIII.** Le maréchal de la Meilleraie s'avança pour  
1641 entraver en Flandre la marche du cardinal  
Infant.

Le maréchal de Châtillon s'avança sur  
Sédan.

Les princes , renforcés d'un secours sous  
les ordres du général Lamboy , se mirent en  
campagne.

La bataille de Marfée s'engage : elle est  
d'abord favorable pour Châtillon. Tout-à-coup  
une terreur panique s'empare de la cavalerie  
qui prend la fuite , et entraîne le maréchal  
jusqu'à Rethel. L'infanterie se disperse après  
une foible résistance. Les marquis de Praslin ,  
de Chalancé et de Beaufremont périssent, après  
d'inutiles efforts pour rallier les troupes. Six  
cents morts , deux mille sept cents prisonniers,  
cinquante drapeaux , l'artillerie , les caisses  
militaires et les bagages demeurèrent au pou-  
voir des vainqueurs. Le comte de Soissons  
recevoit sur le champ de bataille les félicita-  
tions des officiers , et se flattoit d'une victoire  
décisive , lorsqu'un cavalier passe à toute  
bride , lui tire un coup de pistolet dans la tête  
et disparoit.

Cette mort, d'un si grand intérêt pour Riche-  
lieu , fut regardée comme son ouvrage. Le  
comte de Soissons donnoit du poids au parti  
des princes révoltés , non que ses talens fussent  
distingués ; mais sa réputation de vertu , et la  
haine déclarée qu'il portoit au cardinal , ins-  
piroient une confiance générale.

Peut-être la cruauté du caractère ne se dévoile-t-elle jamais mieux que lorsque l'on voit la férocité s'accroître par d'heureux événements. Richelieu ensanglanta presque tous les succès dont il fut redevable à son génie ou à sa fortune. A peine délivré du plus puissant de ses ennemis, il accueille les dénonciations que l'envie plaçoit dans la bouche du maréchal de la Meilleraie et du conseiller d'état Des-Noyers. Il envoya au supplice le brave Saint-Preuil, qui le reconnoissoit pour l'auteur de son élévation, et qui lui portoit un respectueux dévouement. Cet officier que nous avons vu l'année précédente nommé gouverneur d'Arras avec des distinctions flatteuses, rencontra la garnison de Bapaume que le maréchal de la Meilleraie renvoyoit sous la sauve-garde d'un de ses trompettes. Voir, attaquer et piller cette troupe qui marchoit sans défiance, fut l'ouvrage d'un instant. Après une si rapide expédition, Saint-Preuil aperçut pour la première fois le trompette, se hâta de faire des excuses aux officiers et fit rendre le butin que ses gens avoient enlevé. Cette apparente infraction du droit de la guerre, servit de prétexte à sa ruine.

Conduit à la citadelle d'Amiens, il parut devant des commissaires. La méprise contre les troupes sorties de Bapaume resta dans l'oubli. Les recherches portèrent sur le crime de concussion. La réponse de Saint-Preuil le justifia pleinement; mais elle prouve en

**Louis XIII.** même temps quelles étoient à cette époque  
1641 la désorganisation du gouvernement , la foiblesse du monarque, et la misère des peuples. Une lettre écrite de la main de Louis , autorisoit des attentats que sa dignité de souverain lui imposoit la loi de réprimer : « Brave et » généreux Saint-Preuil , vivez d'industrie , » plumez la poule sans la faire crier. Faites » comme tels et tels ; faites ce que font beau- » coup d'autres dans leurs gouvernemens. » Tout est bien fait pour vous. Vous avez » tout pouvoir dans votre empire ; tranchez , » coupez , tout vous est permis. »

Successeur à Dourlans , du marquis de Pontbrian et à Arras , du comte d'Esembourg , qui d'après leurs richesses étaloient une grande représentation , Saint-Preuil qui n'avoit qu'une fortune médiocre , sentit le besoin de chercher quelques ressources pour vivre avec décence. Serein , calme , même doux à l'approche du supplice , sa conduite justifia ce qu'il dit à l'exécuteur qui l'approchoit avec un mouvement de crainte : « Mon ami , n'aie pas peur , » je ne te ferai pas de peine ; je ne suis plus » Saint-Preuil , mais un agneau. »

Richelieu , terrible dans ses vengeances , anéantissoit les grands seigneurs comme les particuliers , et faisoit éprouver aux corps les plus respectés le poids de son indignation. A la lecture du manifeste des princes , les magistrats de différens tribunaux avoient cru qu'il étoit de leur devoir de former des plaintes.

Un lit de justice fut assemblé. « Le roi fit Louis XIII.  
» défense à toutes les cours de prendre con- 1641  
» noissance des affaires d'état ; ordonna d'en-  
» registrer les édits qui concernoient le gou-  
» vernement du royaume , sans prendre déli-  
» bération sur iceux ; et pour ceux qui regar-  
» doient les finances , de les vérifier en la  
» forme qu'ils seroient envoyés. » Le parle-  
ment si fier et si entreprenant lorsque la dou-  
ceur du souverain invitoit à compter sur sa  
foiblesse , trembla sous la main de fer du  
ministre despote , et ajouta à son obéissance  
passive les expressions les plus serviles. L'avo-  
cat-général Talon s'écria : « Sire , que les  
» larmes de nos yeux et l'amertume de notre  
» cœur fléchissent l'indignation de votre ma-  
» jesté : nous ne vous parlons , sire , ici , ni  
» d'innocens ni de justifications ; nous omet-  
» tons toute sorte d'excuses et de remon-  
» trances , et nous n'avons d'autres armes que  
» notre soumission. »

Peu satisfaits sans doute de l'abaissement  
de leur compagnie , deux présidens et six  
conseillers de la grand'chambre briguerent  
le déshonneur d'être comptés au nombre des  
commissaires qui firent le procès au duc de  
Vendôme.

Louis pliant sous le joug , comme le plus  
obscur des Français , se plaignit avec aigreur ,  
mais en secret , d'un ministre qui lui élevoit à  
ses propres frais une statue équestre , qui dans  
les assemblées publiques lui faisoit baisser les

Louis XIII. yeux par des élogés excessifs, et lui ravissoit  
1641 jusqu'à l'ombre de la moindre liberté. Dans  
son engouement pour Cinq-Mars, il le prit un  
jour par la main, s'avança vers la porte du  
conseil et dit à Richelieu : « Si nous faisons  
» entrer notre ami, afin qu'il apprenne. » Un  
regard sévère dissipa le peu de résolution du  
monarque, qui sur-le-champ quitta la main  
de son jeune favori.

Tel fut le signal de la guerre que le ministre et son ancien protégé se firent avec trop d'acharnement, pour ne pas entraîner la perte de l'un des deux adversaires. Richelieu s'étoit depuis long-temps aperçu que l'ambition fermoit les yeux de Cinq-Mars sur les désagréments de son poste, et le portoit à l'ingratitude envers son bienfaiteur. Il résolut d'entourer sa ruine d'humiliations et de désagréments. L'appelant un jour en présence de plusieurs personnes, il lui demanda s'il étoit vrai qu'il fût assez téméraire pour aspirer à la main de la princesse Marie de Gonzague. Cinq-Mars répondit avec embarras que sa mère désiroit vivement ce mariage. « Votre mère, reprit » le fier ministre, est une folle, et si la prin- » cesse a cette pensée, elle est plus folle que » votre mère. Ayant été proposée pour femme » de Monsieur, auriez-vous bien la vanité et » la présomption d'y prétendre? C'est chose » ridicule. »

Le lendemain de cette scène, Sainction vint, au nom du principal ministre, signifier

au grand-écuyer « qu'il devoit renoncer à Louis XIII.  
» l'idée d'entrer dans le conseil, que sa pré- 1641  
» sence couvriroit de ridicule aux yeux des  
» étrangers. Qu'il eût en outre à ne pas tou-  
» jours marcher sur les talons auprès de sa  
» majesté. »

Cinq-Mars exhala d'abord sa rage impuis-  
sante en pleurs et en menaces ; mais il eut  
bientôt l'aveugle témérité de jurer la perte de  
Richelieu. Jamais lutte ne fut plus inégale. Le  
génie, l'expérience, la sagesse et la fermeté se  
trouvèrent aux prises avec l'étourderie, l'indis-  
crétion et la jactance. Louis ne désapprouva  
pas que le favori soulageât ses fureurs contre un  
ministre que lui-même haïssoit ; mais lorsque  
ces premiers encouragemens l'eurent conduit  
à faire l'aveu du dessein de renverser un tyran  
incommode, la crainte fit taire le ressenti-  
ment du monarque et dicta sa réponse : « Vous  
» ne faites pas réflexion que le cardinal est  
» maître de toutes les places de mon royaume  
» et de toutes mes armées tant de terre que  
» de mer, dont ses amis ou ses parens ont le  
» commandement ? » L'offre hardie de porter  
un coup violent et décisif étonna sa faiblesse.  
Son silence parut une adhésion. L'imprudent  
Cinq-Mars se berça de l'illusion que le roi sou-  
haitoit intérieurement la mort de Richelieu,  
vouloit en éviter le blâme et seroit recon-  
noissant de son exécution. D'après ce faux  
principe, il se mit à la recherche de quel- 1642  
ques hommes qui lui fussent assez dévoués

**Louis XIII.** pour se rendre ses complices. Il s'épancha  
1642 d'abord dans le sein de son ami de Thou, qui répondit à cette confidence : « Je voudrois » qu'il fut en mon pouvoir de vous détourner » d'une si coupable et funeste pensée ; mais » très-certainement, je n'entrerais pas dans vos » conseils. Par mon ministère et par mes » principes, je suis ennemi du sang et jamais » je n'en répandrai. »

Plusieurs services importans assuroient à Cinq-Mars la reconnoissance de Fabert ; mais il se faisoit illusion sur la nature de ce sentiment qui , dans le cœur d'un homme généreux, conserve toujours un caractère de noblesse. Fabert , éclairé par quelques ouvertures vagues , prévint les propositions hasardées : « J'ai pour maxime d'entrer dans les » intérêts de mes amis , mais jamais dans leurs » passions. Quiconque me méprise assez pour » exiger de moi ce que je crois contraire à » mon honneur et à mon devoir , me dis- » pense par cette insulte des égards et de la » considération que je lui dois. »

Une ambition démesurée lui parut devoir être le gage du dévouement de Treville , mais la prudence retint cet homme entreprenant : « Je ne me suis jamais mêlé d'assas- » siner personne ; c'est tout ce que je pour- » rois faire , si sa majesté me témoignoit elle- » même qu'il y va du bien de son état. La » chose n'est pas à prévoir , puisque le roi » montre sans cesse un vif repentir d'avoir



» trop écouté son ressentiment contre le ma- Louis XIII,  
» réchal d'Ancre. » 1642

Diverses autres tentatives restèrent sans succès, et trahirent le complot du grand-maître. Des courtisans jaloux de sa faveur, se disputèrent la honte de tendre des pièges à son inconséquence. Ses protégés, ses prétendus amis et ses parens, l'abandonnèrent à son destin. « Le maréchal de la Meilleraie, » son beau-frère, en usa comme les autres, » et encore avec plus de chaleur. Ce qui fai- » soit plus clairement voir à M.<sup>r</sup> le Grand, » l'envie que son éminence avoit de le perdre, » étoit comme M.<sup>r</sup> de la Meilleraie s'étoit » retiré tout d'un coup de lui sans sujet ni » prétexte, et rompu l'amitié qu'ils avoient » contractée ensemble, avec tant de hauteur, » qu'à peine se vouloient-ils saluer. »

Richelieu, familiarisé avec les moindres replis du cœur de Louis, parvint sans peine à en chasser un homme qui ne s'y étoit introduit que par l'effet de ses bons offices. Des rapports trop vrais peignirent l'orgueilleuse jactance de Cinq-Mars; les sarcasmes et les calomnies qu'on fit pleuvoir sur lui, rendirent son courage suspect. Louis, modeste et brave, conçut pour son favori un violent dégoût. Plusieurs fois, fatigué de ses soins, il lui adressoit devant sa cour des expressions aussi dures que mortifiantes. Un jour que ce favori eut l'indiscrète présomption de contredire quelques rapports faits par Fabert, le roi lui dit avec

**Louis XIII.** impatience : « Vous avez sans doute passé la  
1642 » nuit à la tranchée , puisque vous en parlez  
» si savamment. — Sire , votre majesté sait le  
» contraire. — Allez , vous m'êtes insupportable ; vous voulez qu'on croie que vous  
» passez les nuits à régler avec moi les grandes  
» affaires de mon royaume , et vous les passez  
» dans ma garde - robe à lire l'Arioste avec  
» mes valets-de-chambre. Allez , orgueilleux ,  
» il y a six mois que je vous vomis. » Cinq-Mars sortit étouffant de rage , et s'adressa d'un ton concentré à Fabert : « M.<sup>r</sup> , je vous remercie. » Le roi s'écria : « Que dit-il ? Je  
» crois qu'il vous menace. » Non , répliqua  
» Fabert ; on n'ose faire des menaces en présence de votre majesté ; ailleurs on n'en  
» souffre pas. »

Le cardinal une fois assuré de sa victoire , se rappela son ancien attachement pour le maréchal d'Effiat. Un instinct de générosité fit naître dans son cœur le désir d'accorder la grâce du fils , au souvenir du père. Il chargea Des-Noyers de la commission de lui porter l'offre du gouvernement de Touraine , dans lequel ses terres étoient situées , et dont le séjour lui offroit une foule d'avantages. Ses amis le pressèrent d'accepter cette honorable retraite : sa vanité blessée achevant d'égarer sa raison , il annonça la résolution de renverser le ministre , ou de périr.

Cependant Richelieu , dévoré d'inquiétudes , et le corps épuisé de fatigues , supportoit en

entier le fardeau du gouvernement. Les ennemis présentent sur tous les points des armées redoutables. D'Harcourt couvre la Picardie et l'Artois : le maréchal de Guiche se porte en avant de la Champagne : le duc de Bouillon commande en Italie. Guébriant répand l'effroi en Allemagne ; vainqueur de l'armée de l'Empire à Kempten , il prend prisonniers les généraux Lamboy et Merci : l'éclat de ses exploits lui assure le bâton de maréchal de France.

Le maréchal de la Meilleraie est chargé , dans le Roussillon , des opérations réputées les plus importantes. Le maréchal de Brézé , décoré du titre de vice-roi de la Catalogne , laisse le commandement des troupes de terre à la Mothe , va chercher sur la Méditerranée les forces navales de l'Espagne , les combat deux fois , et remporte plusieurs avantages , malgré l'inégalité des flottes.

Le roi , miné par une maladie de langueur , obéit à la voix de son ministre , qui lui-même étoit mourant : il se rend à l'armée du Roussillon , et fait des conquêtes. D'une main défaillante , il trace les lignes du siège de Perpignan ; ses plans étonnent la Meilleraie , que Turenne avouoit ne pas aimer , mais qu'il reconnoissoit « pour l'homme de son temps qui » entendoit le mieux les sièges. »

Les maux de Richelieu envenimés par le voyage , le retinrent à Narbonne. Le climat de cette ville le força de chercher sur les bords

**Louis XIII.** du Rhône un air plus salubre. Il se fit transporter à Tarascon ; ses ennemis triomphèrent de son absence. Cinq-Mars recouvra une faveur , dont sa disgrâce momentanée sembloit lui avoir appris à faire un meilleur usage. Il gagna l'affection des soldats , confondit les bruits injurieux à sa valeur , et s'attacha un grand nombre d'officiers. Louis , savourant sa liberté , se familiarisoit chaque jour avec l'idée d'abattre l'homme qui depuis de longues années l'accabloit d'un joug injurieux et pesant. Il ne différa sa vengeance , que dans l'espoir qu'une mort prochaine lui rendroit bientôt sa liberté.

Richelieu suivoit d'un œil attentif les progrès de l'orage. Loin de partager l'effroi d'une foule de ses partisans intimidés , il s'empare de la foudre , et d'une main ferme la dirige contre ses ennemis.

La Meilleraie reçoit l'ordre de ne pas presser le siège de Perpignan. Le maréchal de Guiche , confident docile , sacrifie son honneur et compromet le salut de sa patrie. Une défaite volontaire à Honnecourt , ouvre aux ennemis l'une des entrées du royaume. Chavigni porte au roi la copie du traité par lequel Monsieur , le duc de Bouillon et Cinq-Mars s'étoient vendus aux Espagnols. L'or avoit été prodigué pour s'assurer cette arme redoutable. Les conditions signées par le comte d'Olivarès et par le marquis de Fontraille , stipuloient « que » le roi d'Espagne fourniroit douze mille

» hommes de pied avec cinq mille chevaux , Louis XIII.  
 » et que dès que le duc d'Orléans se déclara 1642  
 » reroit, il recevroit quatre cent mille écus,  
 » un train d'artillerie et des munitions ; que  
 » les places qui seroient prises en France ,  
 » soit par l'armée de sa majesté , soit par  
 » celle de son altesse , seroient remises à ce  
 » prince , qui auroit douze mille écus par  
 » mois ; que le duc de Bouillon et Cinq-Mars  
 » recevroient de l'empereur les patentes de  
 » maréchal de camp. »

Louis, saisi de terreur, trembla pour sa personne et pour le salut de l'état. Il écrivit les lettres les plus pressantes au cardinal, et lui renouvela plusieurs fois les mêmes prières.  
 « Remédiez à nos désastres : défendez les  
 » fruits de vos heureux travaux durant dix-  
 » huit années. Malgré les rapports répandus,  
 » soyez certain que je vous aime et que je  
 » vous estime plus que jamais. »

Un reste d'affection l'attiroit cependant encore vers Cinq-Mars. Trop foible pour prendre sa défense, il espéra du moins l'avertir, par une suite de dégoûts, du danger qui le menaçoit. L'entrée de la chambre du roi fut interdite au favori. Ayant eu l'audace de s'y présenter, les huissiers lui enjoignirent l'ordre de se retirer. Des propos durs et des froideurs mortifiantes se succédèrent avec affectation. Ses amis le pressèrent de prendre la fuite. La princesse de Gonzague accompagna les mêmes avis de reproches sur son étourderie. « Votre

**Louis XIII.** » affaire est sue aussi communément à Paris ,  
1642 » comme l'on sait que la Seine passe sous le  
» Pont-Neuf. » Son ami de Thou voulant lui  
donner l'exemple , résolut de partir pour  
l'Italie ; mais une fièvre violente l'arrêta. Le  
jeune homme aveuglé par sa présomptueuse  
vanité , se tint immobile sur les bords de  
l'abîme. Un ordre parti de Tarascon le fit  
arrêter avec de Thou dans Narbonne. Le duc  
de Bouillon subit le même sort à la tête de  
l'armée d'Italie.

Le roi se rendit sur-le-champ auprès de  
son ministre , le combla de caresses et con-  
tinua sa route vers Paris.

Richelieu remonta le Rhône sur un canot  
resplendissant de dorures , et qui traînoit un  
bateau dans lequel Cinq - Mars et de Thou  
étoient gardés. On leur apprit à Lyon , que  
le duc de Bouillon étoit déjà renfermé à  
Pierre - Scise. Les trois accusés se trouvèrent  
livrés à des juges dont leur ennemi provoqua  
la férocité.

Monsieur , constamment méprisable , cher-  
cha son salut dans un honteux aveu ; il ajouta  
même à sa bassesse accoutumée , un nouveau  
degré d'infamie , et de complice il devint dé-  
lateur. Un homme parvenu , au travers d'une  
longue suite d'événemens orageux , à sa qua-  
rante-unième année , prétendit avoir été sub-  
jugué par l'ascendant d'un jeune homme sans  
expérience. « Je déclare et confesse à votre  
» majesté , que depuis le voyage d'Amiens

- » de l'année dernière, j'ai été souvent solli- Louis XIII.  
 » cité par M.<sup>r</sup> le Grand de nouer intelligence 1642  
 » avec lui, pour mettre M.<sup>r</sup> le cardinal hors  
 » des affaires. »

Richelieu, dans son premier mouvement de courroux, arrêta que le prince seroit confronté avec les autres coupables en présence des juges. Le frère unique du roi de France eut besoin de recourir à la soumission pour éviter un si cruel affront. Le négociateur de ce traité de grâce fut « Larivière », le plus fa-  
 » meux, le plus riche et le mieux récompensé  
 » de tous les traîtres du royaume. » Ce misé-  
 » rable soumit le maître qu'il gouvernoit, à des  
 » conditions extrêmement rigoureuses (1).

Le duc de Bouillon dut la vie à l'énergie de sa femme : elle protesta que si son époux étoit livré à la rigueur des lois, elle ouvreroit à l'heure même les portes de Sedan aux ennemis.

---

(1) « Monsieur déclarera au roi tous ceux qui devoient être  
 » du parti, soit d'épée, soit de robes longues. Cela fait,  
 » Monsieur renonçant au gouvernement d'Auvergne, à ses  
 » compagnies de gens-d'armes et de chevaux-légers, et con-  
 » servant le régiment des gardes, déclarera qu'il ne prétendra  
 » jamais charges, emplois ou administrations dans le royaume  
 » en quelque temps et quelques occasions que ce puisse être.  
 » Sa majesté lui accordera de vivre en particulier à Blois, avec  
 » un train dont il sera convenu, sans pouvoir avoir aucune  
 » personne auprès de lui que sa majesté lui témoigne lui être  
 » désagréable. Monsieur se soumettra de déchoir de toutes les  
 » grâces que le roi lui aura accordées, s'il contrevient en  
 » aucune façon à la moindre de ces conditions. » Il est difficile  
 » de marquer ce qu'il y a de plus étonnant de la condescendance  
 » du monarque, de la rigueur du ministre ou de la bassesse du  
 » prince.

**Louis XIII.** La crainte de perdre une place de cette importance, fut bien autrement puissante que les sollicitations de la princesse d'Orange, du landgrave de Hesse et du vicomte de Turenne. Au nom de Richelieu, le cardinal de Mazarin accorda que, pour prix de la cession de Sedan, le duc recevrait avec sa liberté des lettres de grâce qui seroient enregistrées au parlement.

1642

Cinq-Mars fut d'une voix unanime condamné à perdre la tête. Laubardemont, féroce ministre des vengeances de Richelieu, et vulgairement appelé *le bourreau du cardinal*, étala devant cet infortuné toutes les horreurs de la question ordinaire et extraordinaire. A la vue des instrumens préparés pour la gêne, la fermeté du grand-écuyer parut un instant se démentir. On ne le délivra de ses mortelles angoisses, qu'après l'avoir réduit à la nécessité de demander à plusieurs reprises miséricorde.

Les juges parurent hésiter sur l'arrêt qui devoit frapper de Thou. Richelieu, animé par des ressentimens personnels contre cet illustre magistrat, prétendit : « Que se piquant de » bel esprit et de bonne plume, lui seul avoit » dressé les actes du traité. » Aussi consummat-il sa perte par ces paroles de sang : « Le » chancelier a beau dire, il faut que de Thou » meure (1). »

---

(1) Plusieurs critiques ont pensé que le cardinal satisfaisoit sur de Thou son mécontentement d'un passage de la célèbre histoire que son père avoit composé. Patin écrit dans ses



A la vue de son ami qu'il entraînoit sur <sup>Louis XIII.</sup> l'échafaud, Cinq-Mars fondit en larmes, et <sup>1642</sup> tomba pour embrasser ses genoux. De Thou le relevant, lui dit : « Il ne faut plus songer » qu'à bien mourir. » Ces deux infortunés marchèrent au supplice en héros. Cinq-Mars mit dans ce moment solennel une noblesse et une décence qui arrachèrent des larmes à tous les spectateurs, pendant que de Thou excitoit leur admiration par son calme et par sa fermeté.

---

lettres mordantes : « J'ai toujours dans l'esprit le passage de » l'histoire du président de Thou, où il est parlé d'*Antoine* » de *Richelieu* dit vulgairement *le moine*, qui a coûté la vie » à son fils aîné. » Le cardinal, jaloux de se venger, avoit dit à ce sujet : « De Thou père a mis mon nom dans son » histoire, je mettrai le nom de son fils dans la mienne. » Ménault remarque « que le père du malheureux de Thou » qui rapporte dans son histoire plusieurs exemples de con- » damnations pareilles, ne prévoyoit pas que son fils en » serviroit aussi. »

De Thou avoit quitté la robe pour l'épée. Le refus du ministre principal, de lui donner un emploi à la guerre, paroissoit à ses yeux une preuve si convaincante de haine, qu'après la lecture de son arrêt il écrivit à M. de Thesan : « Vous allez perdre un bon ami. Je pouvois encore défendre » ma vie en chicanant ; mais j'ai considéré que des personnes » haïes comme moi, ne devoient pas espérer de pardon au » temps où nous sommes. »

Il est, ce me semble, assez piquant de voir que des hommes dans des dispositions de haine si prononcées l'un contre l'autre, se traitoient avec les égards de la politesse. Richelieu fit amener de Thou de la prison, le reçut dans son lit à cause de sa maladie, ordonna de lui présenter une chaise et débuta par ce compliment : « Monsieur, je vous prie de m'excuser » de vous avoir donné la peine de passer ici. — Monseigneur, » je la reçois avec honneur et faveur, etc. » L'entretien soutenu sur le même ton, ne produisit aucun résultat.

**Louis XIII.** Le jour même, Richelieu écrivit au roi :  
1642 « Sire, les ennemis de l'état ne sont plus, et  
» vos armées victorieuses sont dans Perpi-  
» gnan. »

Des nouvelles de cette nature satisfirent Louis, qui ne témoigna aucun des regrets qu'eût éprouvés une ame sensible. Il se dégrada même, dans cette circonstance, par une cruauté froide et tranquille, caractère trop ordinaire de la foiblesse. Le jour auquel on l'avoit informé que l'exécution se feroit à Lyon, il tira sa montre, et dit aux courtisans qui l'entouroient : « Dans dix minutes, le cher » ami (1) passera mal son temps. » On avoit eu le soin de tellement exagérer à ses yeux la force de Perpignan, qu'il regarda comme un triomphe inattendu la prise de cette place après quatorze semaines de tranchée ouverte. Cinq cents hommes, seuls débris d'une garnison de trois mille, se rendirent prisonniers. La France se trouva maîtresse du plus magnifique arsenal de l'Espagne.

Richelieu prit la route de Paris, avec un appareil dont l'histoire ne nous offre aucun autre exemple. « On fit, pour le ramener, » une espèce de chambre portative, que cin- » quante de ses gardes qui se relevoient » d'heure en heure, conduisoient comme une » litière. Là, il étoit couché dans un lit magni- » fique, et il y avoit à côté de ce lit un siège

---

(1) C'étoit le nom par lequel il désignoit Cinq-Mars durant le cours de sa faveur.

» pour asseoir les personnes qu'il entretenoit Louis XIII.  
» pendant la route. Les gardes ne marchaient 1642  
» que nue tête à la pluie, au vent et au soleil,  
» par respect pour son éminence. On élargis-  
» soit les portes des villes et des maisons ,  
» quand elles étoient trop étroites , afin que  
» son éminence n'éprouvât aucun choc , au-  
» cune secousse douloureuse. »

Le ministre s'étonna lui-même de l'éclat de son entrée triomphale dans Paris. Les chaînes étoient tendues dans les rues qui étoient embarrasées d'une foule de spectateurs de toutes les classes. Pour lui, couché sur son lit et surmontant ses souffrances, il promenoit de tous les côtés des regards rians, prodiguoit des signes affectueux aux personnes dont les traits lui revenoient, tandis que les officiers de sa garde portoient des complimens aux gens les plus distingués parmi ceux qui encombroient les fenêtres.

Les princes du sang, des grands seigneurs, des prélats, des ecclésiastiques, des gentilshommes et des magistrats assiégeoient les cours et les appartemens du Palais-royal. Tous se précipitoient au-devant de l'idole, tous aspiraient à la faveur d'en être aperçus. Le superbe Richelieu n'accorda aucune distinction, et reporta sur lui-même ses premières pensées. « Dieu soit loué, c'est une grande douleur de rentrer dans sa maison. »

L'ordonnateur des destinées de l'univers daigneroit-il, dans sa surveillance paternelle,

**Louis XIII** avertir les hommes du néant des succès qui  
 1642 s'obtiennent sur la terre, lorsqu'il décore des plus magnifiques apparences du bonheur, de l'élévation et du pouvoir le mortel qui touche au moment de tomber en une vile poussière ! Richelieu n'apercevoit plus de terme ni d'obstacle à sa vaste ambition. Ses ennemis acharnés étoient dans la tombe ; les uns venoient de périr victimes de son habileté, les autres de sa fortune.

Marie de Médicis avoit terminé à Cologne une vie agitée dans son cours, et triste sur son déclin. Cette princesse paroît au tribunal de la postérité, entachée du soupçon d'un attentat d'où résultèrent peut-être les malheurs d'un peuple entier, pendant une longue suite de générations. Elle fut au moins coupable de n'avoir pas éclairé son auguste époux, sur les complots dont le bruit retentissoit dans l'Europe. D'après la pensée d'un écrivain éloquent (1) et bien digne des suffrages qu'il a obtenus à titre de métaphysicien, de politique et de moraliste, « cette supposition suffit pour expliquer l'abandon où Louis XIII, prince hu-

---

(1) M. de Bonald ; *la Législation primitive* doit être rangée dans le petit nombre des ouvrages qui contribuent à la gloire d'un siècle. Cette excellente production jouit de l'avantage précieux et rare, d'inspirer du respect et de l'attachement pour son auteur. Néanmoins ma confiance dans les lumières de M. de Bonald, n'a pu me faire adopter l'opinion que Louis XIII eut quelques droits au titre d'*humain*. Je ne saurois donner une meilleure preuve, que lorsque j'ai pu me tromper dans mes jugemens, je n'ai du moins pas commis mes erreurs ou d'après mes penchans ou sur parole.

» *main*, même religieux, laissa finir ses jours Louis XIII.  
 » en pays étranger, et où Richelieu, ministre 1642  
 » vindicatif, mais qui connoissoit les con-  
 » venances, laissa une reine de France et la  
 » veuve du grand Henri. »

L'orgueilleux d'Epéron avoit depuis plusieurs mois payé son dernier tribut à la nature. Le seul d'entre les grands seigneurs, il ne baissa point le front devant le pouvoir de Richelieu. A sa mort, le public s'amusa à remarquer, que durant nombre d'années « il » avoit été le plus ancien pair de France, le » plus ancien officier de la couronne, le plus » ancien général d'armée, le plus ancien » gouverneur de province, le plus ancien » conseiller d'état et le plus ancien chevalier » des ordres. »

L'historien observe l'étonnante et dangereuse autorité qu'une apparence de grandeur usurpe sur l'opinion publique. Un homme pose les premières bases de sa fortune sur une faveur flétrissante, se fait bientôt soudoyer par les ennemis de la patrie ; fomenté ensuite les chagrins domestiques d'un monarque si digne de jouir du bonheur, et ne recouvre le lustre de son élévation qu'à la faveur des soupçons d'un parricide. Eh bien, il suffit que sa vieillesse porte le caractère d'une hauteur énergique, et que sa mort soit accompagnée de dignité, pour autoriser après lui l'opinion, naguères généralement répandue, « que le » duc d'Epéron a été le dernier grand seigneur qui ait paru en France. »

**LOUIS XIII.** 1642 Après peu d'heures accordées au repos, Richelieu s'occupa de ses grands travaux. Les ministres se rendoient près de son lit dont ils baisoient avec respect les draps. Cette marque de soumission étoit imposée à toutes les personnes qui obtenoient la faveur d'approcher du malade. Ce fier prélat voulut qu'une parcelle des honneurs qui s'amonceloient sur sa personne, servit à rehausser les chefs de l'ordre dont il étoit membre. Les évêques reçurent le titre de *Monseigneur*, et abandonnèrent la dénomination bien plus touchante de *Révérendissime père en Dieu*.

Les ordres du cardinal firent partir une colonie pour Madagascar. Lui-même traça le plan d'un fort à bâtir, et déclara que ce nouvel établissement demeureroit sous la direction du maréchal de la Meilleraie.

La violence des maux de Richelieu et l'affoiblissement de ses forces, lui annoncèrent bientôt qu'il touchoit au terme de ses jours. Son ame élevée donna, aux terribles approches de la destruction de son corps, des signes d'une inébranlable fermeté. La flatterie éluda longtemps l'exécution des ordres qu'il avoit donnés aux médecins de lui annoncer le moment fatal. Il parut satisfait de la sévère franchise de Chicot, qui répondit à une demande pressante : « Vous serez mort ou guéri dans vingt- » quatre heures. » Pénétrant la signification de ce langage, il prit l'attitude d'un grand homme, ne décela nulle crainte, récompensa

magnifiquement Chicot, et fit le plus noble **Louis XIII.**  
emploi de ses derniers momens. 1642

Les ministres furent mandés : ils admirèrent la présence d'esprit qui vérifioit leurs différens travaux et traçoit la route qu'ils avoient à suivre. Richelieu termina son audience en les exhortant à persévérer dans leur zèle et leur fidélité.

Le roi, avec sa soumission accoutumée, reçut encore une fois les ordres suprêmes du ministre souverain ; accepta le cardinal de Mazarin pour chef de son conseil, et réitéra à diverses reprises la promesse de graver, dans sa mémoire, une longue suite d'avis salutaires. Les souffrances et l'affoiblissement forcèrent le malade à terminer une entrevue fatigante. Il résuma donc ses longs discours :  
« Sire, je vous laisse de bons ministres ; vous  
» n'avez rien à redouter de vos ennemis du  
» dehors, si vous suivez les conseils de ceux  
» que j'ai mis dans les affaires ; mais c'est  
» votre petit coucher que vous avez à craindre,  
» et qui m'a donné plus de peine que tous les  
» étrangers ensemble. »

Après cette généreuse sollicitude sur les destinées du royaume et du monarque, Richelieu tourna ses pensées sur lui-même. S'applaudissant d'avoir à Tarascon réglé, par un testament, les intérêts de sa fortune, il se livra tout entier aux soins de remplir les augustes devoirs auxquels la religion attache ses secours et ses consolations. Il reçut les sacre-

**Louis XIII.** mens avec les signes d'une foi respectueuse et  
1642 ardente. Au moment où l'archevêque de Sens posoit sur ses lèvres le gage de son salut ou de sa réprobation éternelle , les spectateurs l'entendirent prononcer d'un accent ferme et plein de ferveur : « O mon juge , condamnez-moi si j'ai eu d'autres intentions que de servir le roi et l'état. »

Louis , retiré dans son palais , jugeoit des approches de la mort du cardinal par l'augmentation successive du nombre de ses courtisans. Il attendoit avec une impatience mêlée de plaisir et de crainte , le moment où il verroit briser un joug dont le poids humiliant le fatiguoit ; mais il cachoit cette foiblesse sous un voile épais de dissimulation. Tout-à-coup Des-Noyers, l'une des créatures les plus affidées du ministre , entre dans l'appartement et répète à grands cris : « Miracle , miracle , » son éminence vient de prendre un remède » qui l'a subitement guérie. » Le roi demeure immobile et garde le silence. Bientôt un nouveau message annonce que la mort a suivi de près cette trompeuse lueur d'espérance. Louis , avec un maintien sombre , attend que la nouvelle lui soit confirmée à plusieurs reprises , et finit par dire : « Il est mort un » grand politique. »

Ces mots échappés à un roi pusillanime sont devenus un jugement que des écrivains , des historiens et des orateurs du premier ordre se sont empressés d'adopter. Mérita-t-il donc



le titre de grand , celui qui , satisfait d'assurer son élévation personnelle , foula aux pieds tous les ménagemens , brisa toutes les distinctions sociales , viola toutes les lois constitutionnelles , brava toutes les opinions , anéantit toutes les autorités intermédiaires ; enfin , plaça le trône sur le sommet d'une pyramide imposante à la vérité , mais mal assurée sur ses fondemens et privée de tout soutien.

Ils ont encensé la mémoire de Richelieu , les infortunés qui , depuis de si longues années , se nourrissent des fruits amers de sa politique. Rétractez vos éloges pompeux , brisez cette idole trop long-temps respectée , et maudissez l'homme qui prépara votre exil , en arrosant le sol de la patrie du sang de ses plus généreux défenseurs ( 1 ). »

---

(1) La liste des personnes des deux sexes , éloignées , bannies , privées de leurs biens et emprisonnées , se trouve chargée des noms les plus illustres , comme des plus obscurs. Cette liste est beaucoup trop nombreuse , pour être rapportée ; je me bornerai donc à recueillir les noms de ceux qui perdirent la vie durant le cours de ce sanguinaire visiriat. — Soupçonnés d'être assassinés ou empoisonnés : Gustave-Adolphe , le duc de Weimar , le comte de Merville , le comte d'Auvergne , le père Joseph , Ballagni l'aîné , et le comte de Soissons. — Suppliciés ou morts en prison : Chalais ( la tête tranchée ) , Boutteville et le comte de Chapelles , idem ; le maréchal de Marillac , idem ; Montmorenci , idem ; Resnadec , idem ; Beaufort , gouverneur de Pamiers , idem ; Dehays , idem ; d'Entragues , idem ; Capistran , aide-de-camp de Montmorenci , idem ; Alfeston , idem ; le comte de Chavagnac , idem ; le capitaine Duval , idem ; l'enseigne Campredon , idem ; le baron de Saint-Angelle , idem ; Boulanger , garde-du-corps , idem ; Saint-Preuil , idem ; Cing-Mars et de Thou , idem ; le vicomte

**Louis XIII.** Ce Richelieu que vous blâmez , nous dira-  
 1642 t-on peut-être , a cependant possédé le talent  
 supérieur d'atteindre aux trois objets que , de  
 votre aven , il s'étoit proposé le jour même  
 de son entrée dans le ministère. Sans doute ,  
 ses éclatans succès ne sauroient être mécon-  
 nus ; mais nous conservons l'intime persua-  
 sion que des circonstances favorables les  
 avoient préparés , à l'époque où l'heureuse  
 étoile de Richelieu lui confia les rênes de  
 l'état.

L'ambition effrénée de Philippe II avoit  
 consommé l'abaissement de la grandeur co-  
 lossale de l'Espagne. Ce *démon du midi* ,  
 possesseur des plus vastes états de l'Europe ,  
 maître des trésors du Nouveau-Monde , por-  
 tant au loin la guerre avec des armées répu-  
 tées invincibles , et semant par ses intrigues le  
 désordre au sein de tous les peuples , avoit à

de Lestrangle , idem ; Gargan , idem , supplicié pour sorti-  
 lège ; le curé Grandier , brûlé pour le même crime.

Le chevalier de Fenelle fut condamné aux galères perpé-  
 tuelles.

On ne put exécuter qu'en effigie le père Chanteloup , le  
 comte de Brohus , le comte de Rieux , le comte de la Feuillade ,  
 Saint-Geniès gouverneur de Narbonne , Marillac lieutenant  
 des gardes de M. de Ventadour , Saint-Amand , le baron de  
 Lerain , le vicomte Dalsun , Beaumarchais trésorier de l'épar-  
 gne , le duc de la Valette , le duc de Guise ancien archevêque  
 de Rheims , le duc de Rouanne , le marquis de la Vieuville  
 et la marquise de Fargis.

Tous les exilés et les gens échappés aux supplices , devoient  
 dans les pays étrangers s'y tenir dans une grande réserve ; car  
 ils ne cessoient d'être surveillés par les émissaires de Richelieu ,

sa mort laissé sa monarchie dans une déplorable situation. Le commerce languissoit, l'agriculture étoit négligée, la population diminuoit chaque jour, et la couronne étoit grevée d'une dette de cent quarante millions de ducats. Ce fier et cruel despote tomba dans un tel excès de détresse, qu'il se soumit à la honte de demander l'aumône à ses sujets : « Des ecclésiastiques alloient de maison en maison implorer la générosité des Espagnols. » Le refus de payer aucun intérêt, avoit, depuis plusieurs années, dépouillé le gouvernement de toute espèce de crédit. Le ministère de l'indolent duc de Lerme et l'ascendant du comte Olivarès, venoient d'épuiser totalement une puissance qui, rendue redoutable par le génie de Charles-Quint, n'opposa plus qu'une ombre d'elle-même aux attaques de Richelieu.

Les Protestans n'étoient plus animés de cette ardeur qui embrâse les premiers disciples d'une secte naissante. Les faveurs de la cour et l'indifférence religieuse, en détachent journellement les grands seigneurs et même beaucoup de gentilshommes. Les reproches et les plaintes des deux Rohan, annonçoient ces fréquentes désertions de la noblesse, et attestoient le peu de ferveur qui régnoit dans toutes les classes. Les princes d'Allemagne ne se trouvoient ni les moyens, ni peut-être le désir de seconder une faction, qui n'avoit point assez de ressources pour payer les ser-

**Louis XIII.** vices qu'elle réclamoit. Jacques I<sup>er</sup>, livré à  
1642 son orgueilleux pédantisme, et l'esclave de sa timidité, négligea les soins d'une prévoyante politique. Les longues infortunes de Charles I<sup>er</sup> ne lui permirent, en faveur des Rochelois, que quelques efforts mal dirigés. Ainsi les Calvinistes, fatigués dans l'intérieur, foiblement soutenus par l'Allemagne, et sans espoir du côté de l'Angleterre, ne pouvoient opposer qu'une foible résistance à leur violent adversaire.

La noblesse française qui, durant sept siècles, avoit formé un corps auguste et redoutable, n'offroit plus, à la suite d'une longue lutte, qu'un petit nombre de rejetons des anciennes familles. Leurs richesses avoient éprouvé une diminution considérable, et leur puissance s'étoit évanouie. L'extrême défiance du gouvernement, pouvoit seule leur supposer des moyens chimériques. Ce fut donc sans courir de dangers et sans avoir à déployer cette fermeté tant préconisée, que Richelieu consumma l'abaissement d'un ordre, qui ne gardoit que le souvenir d'avoir été le premier support du trône.

Les tentatives d'une audace raisonnée, puisoient chez Richelieu, une nouvelle vigueur dans le mépris de la délicatesse et dans l'oubli de l'humanité. Aucun principe ne l'arrêtoit, aucun scrupule ne gênoit sa marche. Dédaignant jusqu'à l'apparence de la pudeur, il publioit des vues et des sentimens qui sembloient être

les secrets d'un cœur corrompu. Souvent il répétoit : « Avec deux lignes d'un homme , » on peut faire le procès au plus innocent. » Sa réponse aux plaintes sur les vexations qui résultoient de la jalousie avec laquelle des hommes d'un rang élevé soutenoient les droits de chasse , décela en lui le machiavélisme le plus dangereux. « Je ne suis pas fâché que les » grands seigneurs se rendent odieux à la noblesse et au peuple. » Ses épauchemens avec la Vieuville font frémir. « Je n'entreprends rien sans y avoir bien pensé ; mais » quand une fois j'ai pris mon parti , je vais à mon but , je renverse tout , je franchis tout , et je couvre tout de ma soutane » rouge. »

Des monumens somptueux , la protection accordée aux lettres , la fondation de l'Académie Française (en 1635) , ont ouvert une mine abondante aux panégyristes , qu'un devoir d'étiquette , bien plus que le sentiment , assuroit à Richelieu. Loin de nous l'injustice de dédaigner des bienfaits , dont la valeur ne fut jamais mieux appréciée que pendant les crises qui ont fait appréhender leur perte. Mais ce personnage si fameux en politique , et d'un génie véritablement grand , ne cessa d'être enflé de la petite vanité des auteurs subalternes ; jaloux des talens supérieurs , il brava l'opinion des hommes éclairés , en se liguant contre le Cid. Souvent il prit plaisir à faire jouer des pièces de théâtre auxquelles il avoit

Louis XIII.

1642

**Louis XIII.** travaillé. Des applaudissemens outrés ne se  
1642 laissoient pas attendre. Le spectateur le voyoit alors , ivre de joie , s'avancer hors de sa loge , et répondre à de trompeurs hommages , par des remercimens au-dessous de sa dignité.

Avide de tous les genres de réputation , son bureau étoit souvent encombré de matériaux hétérogènes. Des plans de politique qui ont mérité d'être approfondis , des traités de théologie qui obtiennent encore quelque estime , se trouvoient confondus , par une bizarre association , avec des pièces de théâtre tombées dans l'oubli , et des thèses d'amour , dernier terme des productions que le mauvais goût pût enfanter.

Son ambition dévorante étouffoit ses penchans , ses qualités et ses défauts. Pour la satisfaire , il devenoit indifféremment bon et cruel , complaisant ou sévère , économe ou prodigue. Les dons de la nature et les efforts de l'art , s'unissoient pour seconder ses désirs. Ses traits étoient susceptibles d'une aimable expression ; ses yeux produisoient à sa volonté , ou la crainte ou la séduction ; ses manières affectueuses lui gagnoient une foule de partisans. Personne ne porta jamais plus loin le talent d'exciter l'enthousiasme par des louanges délicates : enfin , le don de la persuasion lui captivoit les suffrages de tous ceux dont il s'approchoit. Nommé évêque à l'âge de vingt-deux ans , il regarda comme au-dessous de lui la demande d'une dispense d'âge , et préféra

d'aller, après son sacre, demander l'absolu-  
 tion à la cour de Rome. Une première en-  
 trevue lui suffit pour arracher l'avenue de Paul V.  
 Le pontifes étonnant lui-même de sa facilité,  
 dit aux prélats qui l'entouroient : « Ce jeune  
 » évêque a bien de l'esprit ; mais ce sera un  
 » jour un grand fourbe. »

Louis XIII.

1642

Richelieu, parvenu au plus haut degré de  
 l'élévation, négligea les soins et les sacrifices  
 qui la lui avoient préparée : sa hauteur devint  
 insupportable, sa vengeance terrible, et son  
 faste dispendieux, au point de coûter chaque  
 année six millions.

L'entier dévouement à ses intérêts, donnoit  
 la certitude d'avoir en lui un ami chaud, un  
 protecteur constant et un ministre exact à  
 remplir ses engagements. Personne n'estima  
 davantage la fidélité dans ceux qui se consac-  
 rèrent à son service. Lorsque la Porte eut,  
 avec une rare constance, repoussé les menaces  
 et les caresses qui tendoient à surprendre les  
 secrets de la reine, le cardinal assembla ses  
 gens et leur dit : « Je souhaiterois pour beau-  
 » coup être assuré d'avoir parmi vous une  
 » personne qui me fût aussi dévouée, que la  
 » Porte vient de me prouver qu'il l'est à sa  
 » maîtresse. »

Quelle impression de sa grandeur cet homme  
 extraordinaire ne gravoit-il pas dans l'ame  
 de ses protégés ! Le vieux duc de Charost,  
 qui, dans plusieurs circonstances, fit entendre  
 la vérité à Louis XIV, étoit si plein de la

**Louis XIII.** vénération qu'il portoit à la mémoire de Richelieu, « qu'il ne le nommoit jamais, sans » l'appeler mon *maître*. » Les ministres et le roi lui-même obéirent à ses derniers ordres avec un respect religieux.

1642

A peine le cardinal venoit de rendre le dernier soupir, que les maréchaux de la Meilleraie et de Brézé se jetèrent aux pieds du roi, tourmentés de l'inquiétude d'avoir, depuis plusieurs années, reconnu le ministre comme leur unique souverain. Louis les releva, les embrassa et leur dit : « L'estime que » je vous ai toujours accordée, se change » aujourd'hui en amitié. » Mazarin, Chavigni, Des-Noyers, le chancelier, le surintendant Bouthillier, Brienne et la Vrillière furent maintenus à la tête des affaires. « Richelieu » régna plus absolument après sa mort, que » le roi son maître n'avoit pu faire depuis » trente-trois ans qu'il étoit sur le trône. »

Ce respect pour la volonté d'un ministre, plus craint encore que haï, retardoit la délivrance des prisonniers et le retour des exilés. Mazarin reconnut l'inutilité de ses efforts pour émouvoir l'intérêt ou la pitié, dans un homme dont le cœur étoit desséché et l'humeur inflexible. L'habile Italien le gagna, en caressant une de ses foiblesses, la parcimonieuse économie; il lui représenta que les maréchaux de Bassompierre et de Vitri, le comte de Cramaille et le chevalier de Jars lui coûtoient un argent énorme à la Bastille, tandis que ces prison-



niers devenus libres vivoient à leurs propres Louis XIII,  
dépens. Cette observation eut une pleine 1643  
réussite.

Cette première grâce obtenue , les portes des prisons s'ouvrirent , et des lettres rappelèrent ceux qui étoient en exil , ou qui avoient cherché un asile dans les pays étrangers. Mais le roi , livré tout entier à l'appréhension de donner , éloigna toute demande de récompense par ses *rebuffades* envers Tréville , Beaupuis et quelques autres qui n'avoient été victimes de la persécution, que pour leur dévouement à sa personne.

Louis traîna une pénible existence durant les quatre mois qu'il survécut à Richelieu. Les intrigues formées pour parvenir à la régence , ne lui laissèrent aucune illusion sur sa fin prochaine. Ses ennemis s'aigriissoient par l'impossibilité de faire un choix qui fût de nature à le tranquilliser. Il haïssoit son épouse et méprisoit son frère. A la suite d'assez longues et d'assez vives sollicitudes , une déclaration enregistrée au parlement déféra la régence à la reine , investit Monsieur du titre de lieutenant-général du royaume , sous l'autorité de la régente , et nomma un conseil de régence.

Durant ces agitations de la cour , la guerre se poursuivoit avec lenteur. Le maréchal de la Mothe-Houdancourt força les Espagnols à la levée successive des sièges de Vlix et de Mirabèle. Piccolomini remporta le même avantage sur Tortinson. Cet élève chéri de Gus-

**Louis XIII.** tave-Adolphe perdit douze cents hommes à  
1643 l'attaque infructueuse de Freyberg.

Louis étoit miné par une maladie dont les accidens ne laissoient aux efforts de l'art aucune ressource, et dont les progrès ôtoient tout espoir de prolonger ses jours. Victime de cette noire et basse ingratitude qui délaisse les rois, les princes et les hommes puissans, dès que leur mort est assurée, il n'eut pendant le reste de sa vie que des jours tristes et douloureux. La servile adulation des courtisans se dévoila elle-même par une réponse du dauphin, qui, à l'âge de près de cinq ans, venoit de recevoir le baptême. « Je vous félicite, mon fils; comment vous appelez-vous? » — Je m'appelle Louis XIV. — Pas encore, pas encore. » Le mot qu'un enfant répétoit sans en sentir la conséquence, perça le cœur du monarque et le pénétra du mépris sage et salutaire, mais toujours tardif des charmes de la grandeur et des fumées de l'orgueil.

Pour conserver quelque ombre de décence, les habitués de la cour se succédoient en petit nombre dans l'appartement du roi, et s'applaudoient de ne pas encourir le reproche de laisser leur maître dans une entière solitude. Mais, satisfaits de payer de leur présence, ils déguisoient mal une coupable froideur, et donnoient peu de soins au malade, qui leur dit un jour: « Rangez-vous, de grâce; laissez-moi la liberté de voir le soleil, et qu'il me soit permis de profiter d'un bien que la nature accorde à tous les hommes. »

Un souffle prêt à s'exhaler, l'attachoit en- Louis XIII  
core à la vie, lorsque Chavigni vint, au nom 1643  
de la reine, le supplier de lui pardonner leur  
ancien débat, et de ne pas la croire coupable  
d'avoir trempé dans le complot de Châlais.

Dominé jusqu'au dernier soupir par son pen-  
chant à la rigueur, il répliqua d'une voix mou-  
rante : « Dans l'état où je suis, je dois lui  
» pardonner, mais je ne dois pas la croire (1). »

Les historiens ne se sont point accordés sur  
les motifs qui valurent de bonne heure le  
surnom de *Juste*, à un monarque que sa  
foiblesse et sa timidité naturelles rendoient  
susceptible des qualités ou des vices de  
l'homme sous la domination duquel il s'étoit  
rangé. Sombre et taciturne, il ne connut point  
l'art de récompenser les services, ou d'exciter  
l'émulation par des mots heureux. Dès sa plus  
tendre enfance, son entêtement avoit plus  
d'une fois contrarié son père. Ce défaut marqua  
tous les momens de sa vie domestique. Le trait  
le plus prononcé de son caractère, et qui de-  
viendroit difficile à retrouver dans l'histoire,  
présente une extrême jalousie contre ceux dont  
l'élévation étoit son ouvrage. Aucun favori  
dont il n'ait souhaité la chute, sans se sentir  
l'énergie de la consommer.

Ce seroit se rendre coupable d'erreur ou  
de partialité, que de refuser à Louis XIII  
toute espèce d'éloge. A la guerre, sa bravoure

---

(1) Louis XIII mourut dans la 42<sup>e</sup> année de son âge, à pareil  
jour que Henri IV son père, après avoir régné 33 ans.

Louis XIII <sup>1643</sup> constante et calme étoit accompagnée d'un rare degré d'intelligence pour établir les positions, comme pour former les sièges. Simple dans ses habillemens, modéré dans ses goûts, il ne fatigua jamais ses sujets par l'étalage de son luxe, ou par les frais de ses amusemens. Reconnu pour avoir *donné des lois aux veneurs*, il chercha à donner à la chasse des objets d'utilité : elle fut par ses soins dirigée contre les loups et contre les renards. Pur dans ses mœurs, son esprit trouvoit des charmes dans la société des femmes ; son cœur recherchoit leur attachement, et ses sens éprouvoient à leur vue des émotions douces ; « mais ses amours étoient purement spirituelles » d'ame à ame, et les jouissances en étoient « vierges. » Pénétré d'amour et de respect pour la religion, sa conscience étoit alarmée par une foule de ces scrupules qui ternissent quelquefois le caractère simple, attachant et sublime de la piété. Le plus sincère hommage est dû à l'affection qu'il porta constamment à ses sujets.

Sous ce règne, les chefs-d'œuvres de l'antiquité ne furent plus les uniques dépôts des richesses de l'esprit humain. L'Europe contracta dès-lors l'habitude de chercher également ses modèles dans Athènes, dans Rome et à Paris.

On vit s'effacer le résultat grossier des restes de l'ignorance des barbares, et de l'indigeste érudition des pédans. La poésie française,

jusqu'à ce jour informe ou rebutante , acquit Louis XIII.  
de la justesse et de la sublimité. 1643

Rotrou s'assura un rang honorable parmi les poètes tragiques , moins encore par sa belle tragédie de Venceslas , que par sa noble et respectueuse admiration pour Corneille. « En vain un ministre se ligue » pour opposer une barrière à la marche imposante et rapide du père du Théâtre Français. Ce génie vaste et majestueux exprime avec dignité les pensées des grandes âmes , subjugué par ses vues profondes les hommes d'état , et fait par la peinture de ses sentimens généreux , répandre des larmes aux héros. Une voix unanime consacre cette expression du temps : « *Beau comme le Cid.* » Et l'intéressante Chimène trouve des adorateurs dans toutes les parties de l'Europe. (1).

Corneille ne se borna pas à ses admirables tragédies ; il remporta tous les triomphes scéniques , et , dans la comédie , nous pénétra d'horreur pour le vice odieux du mensonge.

La poésie , fille de l'imagination et de l'enthousiasme , peut dès son berceau , atteindre le dernier degré du sublime. Dans cet art réputé si long-temps divin , le génie soutenu de ses seules forces , dérobe à ses successeurs l'espoir de le surpasser. Les progrès des lumières , de la politesse et du goût , introduisent l'élégance

---

(1) Corneille avoit dans son cabinet la pièce du *Cid* traduite » dans toutes les langues de l'Europe , hormis l'esclavone et » la turque. » ( *Dictionnaire historique.* )

**Louis XIII.** et l'harmonie , mais ne font point planer au-  
**1643** dessus de la grandeur primitive. Homère et Corneille n'ont rencontré que des émules dont la gloire s'accroît à proportion du degré de talent qui les approche de ces augustes créateurs.

La prose doit moins à l'inspiration qu'au raisonnement et à l'étude. Sa jeunesse est marquée par une foule de défauts qu'il n'appartient qu'à une expérience éclairée de faire disparaître. Les générations se transmettent avec un respect religieux les premiers poètes , tandis que les prosateurs leurs contemporains languissent ignorés dans la poussière des bibliothèques. Balzac et Voiture , qui obtinrent de si nombreux applaudissemens , qui parurent des phénomènes , et qui furent les premiers prosateurs de la langue française , sont quelquefois cités , mais ne trouvent plus de lecteurs. L'enflure du premier et la recherche du second , les jettent tous deux dans des excès opposés , mais qui produisent également la gêne et la fatigue.

Les abondantes moissons de lauriers que la France étoit destinée à cueillir , furent préparées sous le règne qui vit le triomphe de Descartes. Ce philosophe , l'honneur de sa patrie , brisa les idoles anciennes , apprit à l'homme à penser d'après lui-même , donna l'inappréciable bienfait de la méthode , et ouvrit cette route immense dans laquelle l'esprit humain fait chaque jour des progrès , sans

qu'aucun de ses pas permette d'entrevoir un LOUIS XIII.  
terme à son repos. 1643

Gassendi fut digne de l'honneur de compter des partisans qui, sous le nom de *Gassendistes*, balancèrent l'influence des *Cartésiens*. Ces deux illustres rivaux donnèrent l'exemple respectable, mais rarement imité, de l'estime, de la confiance et de l'amitié, au milieu des discussions les plus vives. Les mêmes germes enfantent les talens et développent une ombrageuse sensibilité, d'où naissent des écarts qui, sans les suggestions de l'orgueil, seroient ou trop courts, ou trop généreusement réparés pour devenir scandaleux.

Richelieu s'applaudit de couronner l'une de ces merveilles qui se font attendre durant des siècles. Un génie transcendant dans la fleur de la jeunesse, Pascal, par un instinct presque surnaturel, devinoit dès son enfance, les travaux d'Euclide ; étonna dès sa seizième année, le moude savant, et soutint par les productions de son âge mûr, l'honneur de ses premiers essais. Exemple qui contraste d'une manière frappante, avec la foule des enfans précoces qui, brillant d'un éclat passager, n'ont pu se dérober à la longue obscurité dont ils tâchent en vain de sortir par de tristes et pénibles efforts.

Toutes les classes, sans aucune exception, furent appelées à l'avantage de suivre le cours des événemens politiques, et de prendre connoissance des progrès de l'esprit humain,

**Louis XIII.** d'après un établissement que son fondateur  
<sup>1643</sup> ne prévoyoit pas susceptible d'obtenir des résultats aussi importants. Le médecin Théophraste - Renaudot commença (en 1631) la Gazette de France. A ce papier public remonte l'origine des journaux, qui sous tant de formes diverses se sont répandus chez tous les peuples civilisés, perfectionnent ou défendent le goût, donnent aux connoissances plus de publicité, les rendent accessibles à tous, et exercent un tel pouvoir sur l'opinion que, sous peine de nombreux dangers, les gouvernemens sont obligés d'exercer sur eux la surveillance la plus exacte.

**Louis XIV.** A la mort de Louis XIII, son successeur  
<sup>1643</sup> étoit encore dans sa cinquième année. La reine douairière demanda la régence au parlement. Ce corps, toujours attentif aux moyens d'accroître ses prérogatives, accueillit avec joie une démarche qui favorisoit ses vues secrètes. Sortant tout-à-coup de la nullité dans laquelle Richelieu l'avoit retenu, il cassa le testament de Louis XIII comme celui d'un simple particulier, et remit l'autorité dans les mains d'Anne d'Autriche. Un triomphe si visiblement usurpé fut de courte durée : la régente ayant réussi dans ses desseins, prétendit gouverner d'une manière absolue. Son premier ordre mit à la tête du conseil Potier, évêque de Beauvais. Ce prélat, respectable par des vertus apostoliques, étoit étranger à toutes les qualités qui constituent l'homme d'état.



Son ignorance des usages et des affaires étoit Louis XIV.  
telle , que le premier acte de son autorité fut 1643  
un ordre aux Hollandais de rentrer dans le  
sein de l'Eglise catholique , s'ils prétendoient  
demeurer les alliés de la France. Une déclara-  
tion de cette nature prouva la nécessité de  
confier le pouvoir à d'autres mains.

La régente eut sans doute peu de regrets  
au sacrifice de son choix. Libre de se livrer  
à ses penchans , elle appela aux fonctions de  
premier ministre et de surintendant de l'édu-  
cation du jeune roi , le cardinal Mazarin ,  
qu'une opinion générale , mais sans doute  
mensongère , désignoit comme son amant.  
Cet Italien doué des avantages de la figure et  
des dons de l'esprit , possédoit au suprême  
degré le talent de l'intrigue ; mais foible ,  
irrésolu , même timide , il étoit encore dévoré  
de la passion d'entasser des trésors.

Un étranger sorti de la patrie de Concini , et  
qui établissoit les fondemens de sa grandeur  
dans des circonstances semblables , devoit  
donner de l'inquiétude et de la tristesse. La  
cour se sentit affectée et les classes inférieures  
furent vivement touchées de l'emprisonne-  
ment du duc de Beaufort , que le titre de  
petit-fils de Henri IV rendoit cher à la nation ,  
et qui couvroit la médiocrité de ses moyens  
par un extérieur populaire. L'accusation dont  
il étoit chargé , d'avoir voulu attenter aux jours  
du cardinal , fut regardée comme une ca-  
lommie. Aussi tous les ordres de l'état expri-

**Louis XIV.** mèrent-ils un mécontentement dont le ministre ne prit aucun souci. Il répondit à Beaumont, sous-précepteur des enfans de France, qui lui confioit ses craintes : « Que les Français s'accoutument s'ils veulent à ma façon » d'agir ; car je ne me veux pas accoutumer » à la leur. Quand j'aurai le roi et la reine » pour moi , ils seront tous mes amis ; et si je » tombois dans la disgrâce , je n'aurois que » faire d'eux , car je ne demeurerois pas en » France ; où si j'y demeurois , ceux que » j'aurois le plus obligés seroient mes plus » grands ennemis. »

Mazarin emporté par son intérêt personnel, et indifférent à celui de la France , chercha à maintenir son pouvoir par l'abus de la charge qui avoit mis l'éducation du roi entre ses mains. Ses vues artificieuses tendirent à laisser le monarque languir dans l'ignorance. Les études lui furent interdites , les livres instructifs furent bannis , et les hommes honnêtes repoussés. Cette proscription des lumières s'étendit également sur les deux princes. Le sage la Mothe-le-Vayer , s'appliquant avec ardeur à remplir ses fonctions d'instituteur près de Monsieur , fut réprimandé, par le cardinal : « A quoi pensez-vous donc , lui » dit-il , de vouloir rendre Monsieur un » habile homme ? S'il devenoit plus savant que » le roi son frère , il ne sauroit plus ce que » c'est que d'obéir aveuglément. »

Les Espagnols pensèrent que les secousses

inséparables d'un moment de régence , secon- Louis XIV.  
deroient leurs efforts. Vingt-six mille hommes 1643

sous les ordres de Francisco de Melas, général expérimenté , mirent le siège devant Rocroi. Le duc d'Enghien , âgé de vingt-un ans, s'avance au secours de cette place à la tête de seize mille fantassins et de six mille cavaliers. Génie précoce , et suppléant par ses propres talens aux fruits de l'expérience , il conçoit le plan et annonce la résolution d'une bataille. L'Hôpital et Gassion cherchent à tempérer , par leurs avis , sa bouillante audace. Le jeune prince traite de timidité la prudence du premier , et persuade sans peine le second qui , plutôt soldat intrépide que général habile , se permet pourtant une question : « Si nous » sommes battus , que deviendrons-nous ? — » Je ne m'en mets pas en peine , parce que » je serai mort auparavant. »

Le combat s'engage : le duc mène ses escadrons à la charge et renverse cette infanterie espagnole qui , depuis plus d'un siècle , étoit réputée invincible. A la fois ferme , serrée et agile , elles'ouvroit avec une extrême promptitude , et faisoit place au feu de huit pièces de canon qu'elle renfermoit dans son centre. Sa vigoureuse résistance accroît la gloire de son vainqueur et sauve sa réputation.

Les Espagnols eurent à regretter neuf mille hommes tués et vingt pièces de canon enclouées. La reconnoissance du champ de bataille , justifie en partie du reproche de jac-

Louis XIV. tance la réponse d'un officier espagnol qui  
1643 avoit perdu un bras : « Combien étiez-vous  
» de monde avant la bataille? — Il n'y a qu'à  
» compter les morts et les blessés. »

Le comte de Fuentes, commandant de l'infanterie, que les douleurs de la goutte avoient forcé de se faire porter sur un brancard, y expira percé de coups. Jusqu'à son dernier soupir, il exhorta les siens à la résistance. Le duc d'Enghien s'écria avec transport : « Si je » n'avois remporté la victoire, je voudrois » être mort comme ce digne guerrier. » Les vaincus reçurent avec attendrissement tous les secours qu'on pouvoit attendre d'une généreuse humanité.

Sans laisser à son armée le temps de se reposer, le duc d'Enghien forma le siège de Thionville. Les généraux et les membres du conseil déclarèrent que cette entreprise étoit trop difficile, pour que la prudence permît de la hasarder à l'époque d'une régence. Elle n'en flatta que davantage l'ambition du plus entreprenant des généraux ; il obtint l'aveu de Mazarin, et eut l'honneur d'emporter la place après six semaines de tranchée ouverte. Un succès si peu attendu amena la reddition de Sirk.

La victoire de Rocroi anima les généraux français d'une noble émulation. Le maréchal de Brézé battit la flotte espagnole à la vue de Carthagène, et trouva dans la prise d'un galion, les frais de son armement ; le maréchal de la

Mothe-Houdancourt remporta , en Catalogne, Louis XIV. différens avantages dont l'éclat fut terni par la <sup>1643</sup> perte de Mouçon. Le roi d'Espagne enleva cette forteresse avec une telle vivacité, que les Français n'eurent pas le temps d'y jeter du secours.

Le maréchal de Guébriant moissonnoit des lauriers , lorsqu'un coup mortel l'atteignit au moment où il se rendoit maître de Rotwil. Expirant au sein de sa conquête , il montra en mourant le courage et la résignation qui distinguent la dernière heure de l'homme vertueux. Ses dépouilles mortelles furent déposées dans la métropole de Paris par les ordres d'Anne d'Autriche , qui partageoit la douleur publique. Les regrets , l'abattement et la mésintelligence désorganisèrent une armée , qui rassembloit , sous les mêmes enseignes , des corps français et des troupes allemandes formées à la victoire sous Weimar. Rantzau , successeur de Guébriant , chercha les dangers comme l'unique ressource propre à ramener la concorde. Soldat téméraire , « admirable dans les jours d'action , » mais général négligent et livré au vice de l'ivrognerie , il fut surpris par Jean de Wert dans les plaines de Tudelingen. Avant d'être à portée de déployer sa valeur , il perdit dix officiers-généraux , six mille soldats , son artillerie et ses bagages.

Turenne reçut , avec la dignité de maréchal de France , la commission difficile de <sup>1644</sup> rassembler les débris de l'armée battue à Tu-

**Louis XIV.** delingen. Il pourvut à ses propres dépens aux  
1644 besoins des troupes , passa le Rhin , mais ne se trouva point assez de forces pour empêcher **Merci** de se rendre maître de **Fribourg**.

Le duc d'Enghien quitte la Flandre, s'éloigne à regret du théâtre de sa gloire , et se promet de rétablir en Allemagne la prépondérance des Français. Avec les maréchaux de Grammont et de Turenne pour ses lieutenans , il force les ennemis dans leurs retranchemens sous **Fribourg**. Des montagnes sont escaladées , des précipices bravés , des marais franchis et des forêts traversées malgré un feu terrible. L'imagination n'avoit jamais créé un tel ensemble de difficultés presque insurmontables et de dangers éminens. La victoire n'est achetée qu'au prix de trois attaques sanglantes : le héros étonné et furieux d'une résistance si obstinée , s'entoure du régiment de **Conti** , jette son bâton de commandement au milieu des ennemis , et le reprend l'épée à la main.

Le duc répond par la prise de **Philisbourg** et par celle de **Mayence** , aux reproches que l'envie motivoit sur l'éclat inutile de son second triomphe. **Spire** , **Worms** et **Oppenheim** implorent la clémence du vainqueur. **Benghen** et **Landau** se rendent à **Turenne**.

Les succès en Flandre n'eurent pas la même rapidité. Le duc d'Orléans ne s'empara de **Gravelines** , qu'après quarante-huit jours de tranchée ouverte. Cette conquête faillit même être funeste à l'armée française. Les maré-

chaux de la Meilleraie et de Gassion prétendirent l'un et l'autre entrer le premier dans la ville. La discussion s'enflamma avec chaleur, dégénéra bientôt en querelle et faillit produire un funeste éclat. Les troupes touchoient au moment d'en venir aux mains, lorsque le marquis de Lambert s'avança, les arrêta en les pénétrant d'une respectueuse admiration : « Soldats du même roi, irez-vous » vous égorger pour la mésintelligence de » deux généraux ? Je vous commande de la » part du roi de ne plus obéir ni à M.<sup>r</sup> de la » Meilleraie, ni à M.<sup>r</sup> de Gassion ; attendez » que M.<sup>r</sup> le duc d'Orléans ordonne ce qu'il » lui plaira. » Le duc accorda l'avantage à la Meilleraie, par égard pour les privilèges du régiment des gardes dont il étoit colonel.

Mazarin s'applaudissoit de l'honneur acquis par les troupes françaises, et n'en fut que plus affecté de la perte de deux mille hommes et de dix pièces de canon que coûta une tentative malheureuse, qui avoit pour but de jeter du secours dans Lérida. Le maréchal de la Mothe, commandant à cette action, se vit arrêté, puis traîné devant des juges. Sa défense fut établie sur les vues criminelles du ministre qui avoit sourdement préparé les malheurs de la Catalogne. Les plaintes véhémentes de l'accusé présentèrent comme les véritables auteurs de la catastrophe, les officiers de la cavalerie qui avoient refusé de combattre. Il demanda qu'on les punit comme

Louis XIV.

1644

Louis XIV. également coupables d'une basse lâcheté et  
1644 d'une infame collusion.

Cette circonstance mit à découvert les mouvemens qui se passoient au fond du cœur de l'Italien. Son penchant pour la haine le conduisoit par des sentiers détournés et tortueux, bien différens de la marche impérieuse et cruelle que suivoit Richelieu. Aussi le dégoût et le mépris succédèrent-ils à la terreur et au ressentiment. Un mot de Richelieu eût été l'arrêt de mort du maréchal ; les efforts obstinés de Mazarin le conduisirent, durant quatre ans de suite, de tribunaux en tribunaux, sans qu'il pût arracher un arrêt de condamnation. La Mothe reconnu innocent et rendu libre par le parlement de Grenoble, augmenta le nombre des ennemis de son persécuteur.

1645 La victoire remportée à Tabor par Tortinson, transporta en Allemagne le théâtre de la guerre. Turenne franchit le Rhin, se jeta dans la Franconie et fit reculer les Impériaux. Trompé par les rapports de Rosen, d'ailleurs déférant trop aux supplications des chefs de la cavalerie allemande, il distribua ses troupes dans des quartiers autour de Marienthal. Merci profita de cette imprudente sécurité, attaqua les Français, les combattit avant qu'ils fussent revenus de leur surprise, et remporta une victoire dont les effets auroient été extrêmement funestes, sans les admirables ressources que Turenne déploya. Aux yeux des mili-



taires , sa retraite , dans une position si cri- Louis XIV.  
tique , fut un trait de génie : il ne se la re- 1645  
procha pas moins comme l'une des deux seules  
fautes qu'il ait commises à la tête des armées.  
Souvent sa modestie la rappela pour l'op-  
poser aux éloges que l'admiration publique  
lui prodiguoit.

Le duc d'Enghien accourt de la Champagne ,  
joint Turenne sur les rives du Necker , et  
s'élance à la poursuite de Merci : ce général  
reconnu pour l'un des plus grands capitaines  
de son siècle , avoit résolu d'éviter une action  
générale. Il occupoit dans la plaine de Nord-  
lingen , entre les côtes de Weinberg et  
d'Alterheim , un vallon de trois cents pas de  
largeur , que la nature et l'art sembloient  
s'être plu à rendre inexpugnable. Le général  
Glén commandoit l'aile droite sur le Wein-  
berg , et le fameux Jean de Wert l'aile gauche  
sur l'Alterheim. Merci s'étoit réservé la dé-  
fense du centre.

Le duc d'Enghien se fait suivre par Turenne  
et par Grammont , reconnoît la situation des  
ennemis , et consulte les deux maréchaux sur  
son projet d'une attaque. Grammont entrevoit  
de grands dangers , fait d'assez pressantes ob-  
jections , mais proteste de son entière con-  
fiance dans le génie qui les guide. Turenne  
s'élève avec force contre cet acte de témérité.  
Les troupes reçoivent l'ordre de se mettre en  
mouvement à cinq heures de l'après - dîné.  
Des dispositions savantes dirigent leur marche ,

**Louis XIV.** et les discours du duc exaltent leur enthousiasme.  
1645

A l'approche inattendue des Français ,  
Merci se livre aux transports d'une vive satisfaction. Il embrasse son épouse , dont la présence adoucissoit tous ses travaux , et lui dit avec émotion : « Vois-tu cette armée qui s'approche , ouvre ton cœur à la joie. Ce jour va rendre à l'Empire la paix et son ancien éclat. »

L'acharnement et la constance de cette bataille sont au-dessus de tous les exemples connus jusqu'à cette époque. A travers les tourbillons d'un feu épouvantable , d'Enghien porte de tous côtés la terreur et la mort. Trois chevaux sont tués sous lui ; ses habits sont percés de coups. Il brave les périls les plus menaçans , voit sans en être ébranlé , ses officiers-généraux , ses aides-de-camp tomber à ses pieds , et terrasse Merci au moment où cet intrépide guerrier s'écrioit : « Courage , courage , soldats , la victoire est à nous ; Dieu aveugle les Français. »

Le duc vainqueur au centre , vole à son aile gauche , où Turenne grièvement blessé se soutenoit avec courage , mais avec désavantage , contre les bataillons de l'aile droite des ennemis. D'Enghien , par sa présence , inspire une nouvelle ardeur ; atteint , à la tête des grenadiers , le sommet de Weinberg , taille en pièces l'infanterie impériale , et fait prisonnier le général Gléen. Des officiers lui

apportent la nouvelle de la défaite de son aile droite : il y vole avec la rapidité de l'aigle , arrive au moment où Jean de Wert , après avoir dispersé les troupes sous les ordres du maréchal de Grammont , et fait ce général prisonnier , battoit le corps de réserve que le comte de Chabot commandoit. Louis XIV.  
1645

Le jeune héros rassemble cinq escadrons de gendarmerie , trois de carabiniers et quelques pelotons épars. Cette poignée d'hommes intrépides exécute des prodiges qui décident un succès complet , et qui contraignent Jean de Wert à chercher son salut sous les murs de Donawert.

Les ennemis laissèrent sur le champ de bataille quatre mille morts , deux mille prisonniers , et quarante drapeaux ou étendards. Ces trophées d'une victoire mémorable , parurent moins importans que le vide qu'occasionna dans les armées de l'Empire la mort de Merci. D'Enghien ordonna que les honneurs funèbres fussent rendus aux restes de son illustre adversaire : lui-même marqua le lieu de sa tombe sur le champ de bataille , et dicta cette épitaphe que l'on ne se lasse pas de répéter et d'admirer :

« Sta , viator ! heroem calcas.

( Arrête , voyageur ! tu foules un héros. ) (1)

---

(1) Cette inscription jouissoit d'une estime générale, lorsque Jean-Jacques la jugea trop emphatique et étrangère à la noble simplicité du style lapidaire des anciens. Les raisons sur lesquelles il appuie cette critique, sont ingénieuses ; cependant

**Lonis XIV.** Les superbes espérances que les Français  
1645 étoient près de voir se réaliser , furent en partie déçues par la maladie que les fatigues occasionnèrent au duc d'Enghien. L'armée victorieuse continua le siège de Heilbronn , que le duc avoit investi ; mais l'archiduc Léopold et le général Gallas forcèrent à la levée du siège de cette place , et reprirent toute la contrée qui sépare le Necker d'avec le Danube. Turenne se dédommagea de ces divers échecs par la prise de Dunkespiel et de Trèves. Un ordre de la cour le chargea de faire l'échange du maréchal de Grammont avec le général Gléen.

Le duc d'Orléans fit dans la Flandre plusieurs conquêtes , dont celle de Mardick fut réputée la plus importante. L'amiral Tromp amena trente vaisseaux hollandais , pour empêcher que la place ne reçût des secours. Dans cette circonstance , les services de Rantzau lui valurent le bâton de maréchal de France.

La défaite des Espagnols à Liorens , marqua le début du comte d'Harcourt qui remplaçoit le maréchal de la Mothe. Cette victoire fit ouvrir les portes de Balaguier , et favorisa le succès du siège de Roses. Le comte Duplessis-Praslin s'empara de cette place après quarante-neuf jours de tranchée ouverte.

Ces succès sur différens points donnèrent

---

plusieurs personnes admirent encore cette pensée imposante , et rendue par une expression vive , courte et précise.

au gouvernement français, un éclat que l'in- Louis XIV.  
justice de la régente obscurcit. Sans égard 1645  
pour la capitulation par laquelle Villeneuve  
avoit accordé aux habitans de la Mothe, que  
ni les fortifications, ni les édifices publics,  
ni les maisons de particuliers n'éprouveroient  
aucun dommage, la ville fut rasée.

Les derniers jours de cette année offrirent  
un spectacle dont l'histoire ne fournit pas  
d'autre exemple. La maréchale de Guébriant  
eut le titre et remplit les fonctions d'ambas-  
sadeur à la cour de Pologne. De la main de  
cette femme « à qui la dignité de maréchale  
» de France appartenoit aussi bien qu'à son  
» mari, » Ladislas IV reçut pour son épouse  
la princesse de Gonzague, célèbre par la  
constance de sa passion pour l'infortuné Cinq-  
Mars.

Les murmures du peuple contre la durée  
des hostilités, déterminèrent Mazarin à re- 1646  
jeter les maux de la guerre sur l'ambition de  
son prédécesseur; à donner des assurances  
publiques de son désir de la paix, et à se faire  
un mérite de sa modération dans le choix du  
plan de campagne. Il arrêta l'essor brûlant  
du génie du duc d'Enghien, qui s'élançoit  
déjà au-delà de l'Escaut pour combattre les  
Espagnols. Il entrava les talens de Turenne,  
en l'engageant dans une route qui répugnoit  
aux principes de cet homme vertueux. Des  
ordres péremptoires prescrivirent au général  
français de contrarier en secret les opérations

**Louis XIV.** des alliés qui s'étoient joints aux Français  
1646 contre la Bavière. Le duc de Bavière promit de reconnoître ce service , par l'aveu du corps germanique , pour la conservation à la France de l'Alsace et de Philisbourg. Cette intelligence ne devoit éclore que quelques mois après , mais elle fut découverte « par un traité » de neutralité entre la France et la Bavière. »

Le duc d'Orléans, dont la marche militaire étoit moins brillante, se vit maître de poursuivre ses opérations. La prise de Courtrai tourna toute à l'honneur de Gassion , qui eut à surmonter les efforts des ennemis et les intrigues de la Rivière. Ce vil favori dominoit Gaston avec autant de perfidie que d'ignorance et de hauteur. Enivré de son crédit, il se croyoit un oracle dans le conseil , et s'attira de la part du maréchal un mot qui s'est perpétué avec une maligne affectation : « Monsieur l'abbé, » les beaux esprits sont de pauvres engins » de guerre. » Le prince , après avoir enlevé Bergh , Saint-Vinox , et consumé dix-sept jours en attaques meurtrières pour la prise de Courtrai , regretta les jouissances de sa vie molle et indolente.

Sous l'apparence d'une feinte modération, Mazarin cherchoit à satisfaire une vengeance personnelle. Les injustices éprouvées par la famille des Barberins , lui servirent de prétexte pour punir Innocent X du refus que ce pontife avoit fait au premier ministre , d'un chapeau de cardinal pour son frère l'ar-

chevêque d'Aix. Dans le dessein de faciliter Louis XIV.  
les approches de Rome , le siège d'Orbitello 1646  
en Toscane fut entrepris par le prince  
Thomas , qui avoit sous ses ordres les maré-  
chaux de la Meilleraie et Duplessis. Le duc  
de Brézé vint avec la flotte française favoriser  
les opérations des assiégeans. Les vaisseaux  
espagnols s'avancèrent en nombre supérieur ,  
engagèrent la bataille , et furent ou dispersés ,  
ou pris , ou coulés à fond , après un combat  
qui dura près de neuf heures. La victoire parut  
chèrement achetée par la mort de Brézé. Ce  
jeune guerrier s'étoit , à l'âge de vingt-un ans ,  
acquis la renommée du plus habile homme de  
mer de son siècle. Lors de la dernière ba-  
taille qu'il livra , son ardeur naturelle fut  
augmentée par la promesse qu'un nouveau  
succès l'élèveroit de la charge de *surinten-*  
*dant des mers* , à la *dignité d'amiral*.

La mort de Brézé , la lenteur du prince  
Thomas et sa mésintelligence avec les géné-  
raux français , produisirent de fâcheux résul-  
tats. Soixante-cinq jours d'attente se termi-  
nèrent par la levée du siège. Les deux maré-  
chaux cherchèrent à réparer l'affront que les  
armes françaises venoient d'essuyer. Vingt-  
quatre heures leur suffirent pour se rendre  
maîtres de Piombino , et trois semaines de  
tranchée ouverte leur valurent la prise de Porto-  
longone. La perte des Français sous les murs  
d'Orbitello , devint d'autant plus sensible à  
Mazarin , qu'elle le livra aux vives sollicita-

Louis XIV.  
1646

tions du duc d'Enghien , qui réclamoit les dépouilles du duc de Brézé son beau-frère , et prétendoit profiter de l'espérance si souvent donnée de rétablir la charge d'amiral. Les demandes d'un prince fier de ses victoires , l'idole des Français , la terreur des ennemis et l'admiration de l'Europe , rendoient également dangereux les refus et la complaisance. Mazarin aperçut et saisit un moyen pour sortir de cette pénible alternative. Profitant des dispositions du duc d'Orléans , il lui adressa la prière flatteuse de ménager , par quelques mois de repos , une tête précieuse au salut du royaume , et de remettre le commandement de l'armée entre les mains du duc d'Enghien.

La prise de Furnes , la capitulation de Dunkerque , et cinq mille prisonniers faits dans différens combats contre le général Lamboi , ne satisfirent qu'imparfaitement la passion de gloire qui dévorait le duc d'Enghien. Quoique de tels succès parussent peu importans aux yeux du héros , ils acquirent du prix par les revers qui marquèrent le cours de la campagne suivante. Mazarin absorbé dans le dédale des négociations qui s'ouvroient à Munster et à Osnabruck , négligea les armées.

Turenne réduit à l'impuissance de garder ses postes avancés , repassa le Rhin et eut besoin de toute son habileté pour conserver ses quartiers dans le Luxembourg. Le duc de Bavière délivré de ce témoin importun , se réunit à l'empereur.



Gassion, lassé d'être en butte aux traits de la haine de Mazarin , s'exposa sans mesure dans les attaques de Lens. L'acquisition de cette petite ville devint un bien foible dédommagement de la perte de ce capitaine, dans qui les juges les moins favorables reconnoissoient une rare intrépidité. Louis XIV.  
1647

Le duc d'Enghien devenu prince de Condé par la mort de son père , frémit d'indignation à la première contrariété qui empoisonna les faveurs dont la fortune se plaisoit à embellir sa destinée. Vingt jours se consumèrent sous les murs de Lérída en combats remarquables par leur acharnement et par leurs succès divers. L'ordre de lever le siège parut aussi dur que déshonorant aux yeux d'un prince familiarisé avec la victoire. Cet échec résulloit de trois causes : de l'avarice du ministre qui amena une disette de munitions et d'artillerie ; de la mort du chevalier de Valière , dont les vastes connoissances dans l'art du génie promettoient de grands succès ; de l'héroïsme , enfin , du gouverneur de la place , que l'histoire ne sauroit trop louer. Britt , illustre portugais , égaloit ses contemporains en talent , en valeur , et les surpassoit en politesse et en générosité. Les ressources de son génie , la force de son caractère , la constance de sa bravoure et la grandeur de son ame parurent inépuisables. Insensible aux privations , aux fatigues et aux souffrances , il se montroit par-tout au milieu des siens , quoique

Louis XIV. trois blessures graves missent sa vie en danger.

<sup>1647</sup> De sa chaise que des bourgeois portoient, il animoit les soldats par ses discours et ses exemples. Nuit et jour on le trouvoit sur les remparts et à la brèche. Ses travaux et ses sollicitudes ne suspendirent jamais les égards de la respectueuse admiration qu'il portoit au prince. Il avoit grand soin de lui envoyer des rafraichissemens, et au moment de son départ un officier vint le saluer et lui présenter ce billet flatteur : « Je me serois cru heureux » d'apporter à un héros les clefs de Lérída , » si mon devoir ne m'eût imposé la loi de » ne les remettre qu'entre les mains du mo- » narque qui m'en a confié la garde. »

Des troubles survenus à Naples enflammèrent l'imagination romanesque du duc de Guise. Il quitte Rome pour se placer à la tête des mécontents. Sa valeur et ses qualités brillantes éblouirent les Napolitains. Ses succès n'eussent point été sans résultats, si le cardinal avoit eu le soin de leur donner de la consistance. Le duc de Richelieu après avoir enlevé, près de Castellamare, trois vaisseaux de guerre espagnols et deux bâtimens chargés de blé, parut à la vue de Naples. Une lenteur, qu'il seroit impossible de justifier, laissa le temps aux Espagnols de se dérober à leur inévitable ruine. A la suite d'une canonnade de six heures, la flotte ennemie sans avoir essuyé beaucoup de dommages, se rangea sous les batteries du château de l'OEuf, et rentra dans le port de

**Baia.** Richelieu offrit au duc de Guise dix-huit cents hommes; mais il rendit ce secours inutile en lui refusant de l'artillerie, des munitions et des vivres. Sans égard pour les besoins urgens des Napolitains, les bâtimens chargés de blé partirent pour Porto-Longone. Louis XIV. 1647

Les espérances d'une paix prochaine tempéroient les inquiétudes du peuple, sans ralentir l'activité des armemens. Mazarin, outré de la perfidie du duc de Bavière, en tira une vengeance éclatante. Turenne rejoignit les Suédois qu'il n'auroit jamais dû recevoir l'ordre d'abandonner. La Bavière fut envahie. Les Impériaux s'avancèrent pour la défendre et perdirent, près d'Augsbourg, la bataille de Summerhausen. Les généraux vaincus, Malendeme et Montecuculli, ne parvinrent qu'à favoriser la fuite du duc de Bavière. Ce prince âgé de plus de soixante-dix ans, eut la douleur d'abandonner ses états et ses sujets aux fureurs d'un ennemi irrité. Les villes et les campagnes furent livrées au pillage. Turenne modéra, autant qu'il le put, l'excès des désordres; mais quant aux deux généraux suédois, Wrangel se livra aux impulsions de son humeur sanguinaire, et Konigsmark n'écoulant que son avidité, s'empara d'un immense butin. 1648

Le maréchal de Schomberg se rendit maître de Tortose, l'une des villes les plus considérables de la Catalogne.

En Italie, les troupes françaises obtinrent plusieurs avantages. La prise des forts retran-

**Louis XIV.** chemens de Caracène , signala d'une manière  
1648 brillante la jonction du duc de Modène et du  
maréchal de Praslin. Les progrès de ces deux  
généraux furent suspendus par l'insurmontable  
résistance de Crémone , dont après neuf se-  
maines de tranchée ouverte , le siège fut levé.

Le duc de Guise tomba tout-à-coup, du trône  
où son imagination le plaçoit, dans une longue  
captivité. Il fut fait prisonnier sous les murs  
de Nisitra et conduit en Espagne. La crainte  
inspirée par les droits que ce prince récla-  
moit , le retint dans les fers pendant plus de  
dix années.

En Flandre, le prince de Condé arrêta la  
marche menaçante des Espagnols. L'archiduc  
Léopold s'avançoit avec une jactance insult-  
tante (1). Son armée formidable étoit dirigée  
par la longue expérience de Beck , qu'une  
rare intrépidité avoit tiré de la foule des sol-  
dats et élevé au rang des plus grands généraux  
de son siècle. Déjà Courtrai avoit cédé, d'après  
la fausse démarche que fit le comte de Palluau ,  
en envoyant à l'armée une partie des troupes  
de sa garnison.

Condé , dans cet instant , devint l'unique  
espoir de la patrie. Suivi seulement de huit

---

(1) Ce jeune prince étoit enivré de quelques succès de peu  
d'importance. Il se permit la petite rodomontade de faire in-  
sérer dans la gazette d'Anvers : « Nous avons inutilement  
» cherché l'armée française dans tous les lieux où nous devions  
» la trouver. Nous y enons enfin de faire jeter un monitoire  
» pour la découvrir. » Un pareil ton n'est ordinairement que  
le pronostic des revers.

mille fantassins et de six mille cavaliers, il se trouva dans la plaine de Lens, en présence de dix-huit mille combattans, placés dans un poste avantageux, et soutenus par trente-huit pièces de canon. Louis XIV.  
1648

Des deux côtés, l'ardeur se montrait également impétueuse; le désir de combattre tenoit de l'enthousiasme. Les compagnons des victoires du grand Condé accoutumés à vaincre sous ses ordres, ambitionnoient d'ajouter au nombre ainsi qu'à l'éclat de leurs lauriers. Les débris des bandes espagnoles, avoient l'espoir de tirer vengeance de la défaite de Rocroi, et de recouvrer leur ancienne gloire.

Condé trace le plan d'une attaque dont son seul génie aperçoit le succès. Il donne au maréchal de Châtillon le corps de bataille; au maréchal de Grammont, l'aile gauche; au baron d'Erlach, la réserve, et se destine l'aile droite. Près d'en venir aux mains, il parcourt le front de ses troupes et répète sur tous les points : « Amis, souvenez-vous de Rocroi, de » Fribourg et de Nordlingen. » Les soldats éprouvent un mouvement de joie, des milliers de chapeaux volent dans les airs qui retentissent des cris redoublés : « Vivent le roi » et le prince. »

Les Français marchent, ou plutôt volent au bruit des fanfares : l'avantage du terrain, l'habileté de Beck, et l'acharnement des Espagnols, font pencher la victoire en leur faveur; les gens-d'armes sont renversés par les escadrons

Louis XIV. flamands. Condé s'avance à la tête de son  
1648 propre régiment. Ce corps cède , et le prince entraîné ne se dégage d'entre les fuyards que par de pénibles efforts.

Tout semble présager une déroute ; les officiers-généraux s'assemblent autour de leur chef , et lui proposent de suspendre le combat pour faire une retraite honorable. Sa réponse ranime les courages abattus : « Messieurs , il » faut vaincre ou mourir. »

D'après une de ces impulsions rapides qui signalent le héros , Condé fait un mouvement hardi et décisif ; il substitue sa seconde ligne à la première qui étoit fatiguée et effrayée , il grossit son aile droite de son corps de réserve : lui-même se place en avant avec le régiment de Vilette qui se souvient d'avoir été Gassion.

A bon droit appelé *foudre de guerre* , il ne se borne point à une seule tentative : terrible , infatigable et plus qu'homme , il vole de dangers en dangers ; charge douze fois en une heure et maîtrise la victoire. Beck , couvert de sang , remet son épée à Turenne qui la veille étoit arrivé de l'armée d'Allemagne. Ce ferme défenseur de l'Empire , simple postillon dans sa jeunesse , va mourir à Arras , moins de ses blessures que de honte et de rage.

L'archiduc court à Douai cacher sa honte. Quelques soldats déterminés , que le désespoir rassemble dans un groupe , reçoivent un traitement honorable. Huit cents hommes renfermés dans Lens obtiennent une capitulation.

Quatre mille morts, six mille prisonniers, Louis XIV. 1648  
dont huit cents officiers, cent vingt drapeaux  
ou étendards, toute l'artillerie et tout le ba-  
gage, signalent le triomphe des Français. La  
prépondérance de l'Espagne est anéantie sans  
retour : la monarchie de Charles-Quint cessa  
depuis cette journée d'inspirer de la terreur,  
et d'influer sur les destinées de l'Europe.

Près de deux années s'étoient écoulées, et  
les premiers hommes d'état du siècle avoient  
inutilement déployé toutes les ressources de  
l'esprit, de la finesse, de la politique et de  
l'expérience, pour conduire à son terme une  
négociation extrêmement épineuse. La justice  
et le bien général étoient étouffés par le cri  
de l'intérêt. Aucune affection, aucun sentir-  
ment ne lioient entr'elles les puissances. La  
Suède et la France laissoient imprudemment  
entrevoir une jalousie qui donnoit à présumer  
peu d'obstacles à la désunion de ces anciens  
alliés. Les différens plénipotentiaires eurent  
bientôt démasqué Mazarin dans sa marche  
tortueuse. Le duc de Longueville jouissoit  
des honneurs de l'ambassade française. Da-  
vaux, recommandable par ses talens, par  
ses qualités et par ses vertus, sembloit diriger  
en effet les opérations. Servien, homme gros-  
sier en apparence, étoit dépositaire des vues  
secrètes du ministre qui avoit surpris l'estime  
des Français, en assurant que son vœu étoit  
de conserver intacte la grandeur de l'état. Ses  
ordres ostensibles portoient la demande « de

**Louis XIV.** » la cession de toutes les conquêtes et d'une  
1648 » satisfaction à tous les alliés » ; mais sa correspondance secrète disoit qu'il falloit uniquement songer aux avantages de la France « et » dégoûter les ennemis sans blesser les alliés. »

Lorsque tous les subterfuges parurent épuisés , la paix fut signée à Munster pour les puissances catholiques , et à Osnabruck pour les protestantes.

L'énorme échafaudage des négociations s'abattit , et laissa à découvert le monument si connu sous le nom de traité de Westphalie. Sur sa masse imposante , devoit reposer à jamais la balance politique de l'Europe. Des hommes réputés profonds , l'étudioient , le chargeoient de commentaires et l'admiroient avec une infatigable constance. La jeunesse destinée à suivre les négociations , en faisoit le principal objet de ses études. Plusieurs cabinets le regardoient comme le gage du salut des états. Une foule de voix prédisoient sa durée éternelle ; mais il a subi la destinée inévitable sur laquelle l'orgueil des hommes cherche en vain à se faire illusion. Deux siècles sont encore loin de s'être écoulés , et il ne présente plus aux regards que des ruines dont les générations à venir n'apercevront aucune trace.

Nous nous bornerons à observer que le traité de Westphalie fut avantageux à la France : « Elle obtint la suprême seigneurie sur Metz , » Toul , Verdun et Mayence. L'empereur et



» l'Empire cédèrent au roi tous leurs droits Louis XIV.  
» sur Pignerol , ainsi que sur Brisach , le 1648  
» landgraviat de la Haute et Basse-Alsace , le  
» Sundgau et la préfecture de dix villes si-  
» tuées en Alsace. Une garnison française  
» fut placée à Philisbourg pour cause de pro-  
» tection. On accorda de raser les fortifica-  
» tions de Benfeld , de Rantion , de Hohen-  
» bourg et de Neubourg. On prit l'engage-  
» ment de n'élever aucun fort sur les bords  
» du Rhin en-deça depuis Bâle jusqu'à Phi-  
» lisbourg. L'archiduc Ferdinand - Charles  
» reçut pour compensation des choses cédées ,  
» quatre villes frontières, trois millions, et on  
» le tint quitte des dettes de la chambre d'Es-  
» fenshein. »

Tandis qu'au dehors de la France ses généraux la faisoient respecter et que ses négociateurs régloient la situation politique de l'Europe, Mazarin par excès de confiance dans la supériorité de ses talents, dans l'humeur légère de la nation et dans ses cajoleries séduisantes, laissoit se former dans l'intérieur un orage, que quelques actes de fermeté eussent étouffé dès son origine. Ce ministre employoit plus d'esprit, sur-tout plus de finesse, que le gouvernement d'un état n'en demande. Ses ennemis ne formèrent jamais de plaintes sur sa cruauté; mais son avarice et sa foiblesse le privèrent de toute considération. Quoique avantage des dons extérieurs de la nature, son maintien, ses actions et ses discours pré-

Louis XIV. toient sans cesse au ridicule. Il se dégradoit  
1648 par le *filoutage* qu'il portoit dans la conduite  
des affaires, et qui contrastoit d'une manière  
frappante avec l'énergique hauteur de Richelieu. Enfin cet étranger se trouvoit placé,  
dans l'opinion publique, sur le degré au dessous duquel les hommes en place ne peuvent  
plus tomber, lorsque leurs menaces n'inspirent  
plus de crainte et que leurs promesses ne  
donnent que de foibles espérances.

La guerre de la Fronde n'est presque connue  
que par son ridicule. Quoique le grand Condé  
eût été l'un de ses principaux acteurs, il  
disoit : « Qu'on ne devoit la chanter qu'en  
» vers burlesques. » Cette parodie sanglante de la ligue, montra deux changemens  
remarquables : on vit décroître le caractère  
des premiers hommes de l'état, et s'éteindre  
la puissance de l'ordre de la noblesse. Les  
Guise avoient au moins couvert d'éclat et de  
grandeur leurs attentats ambitieux. Leurs  
vœux n'aspiroient à rien moins qu'au trône.  
Princes magnifiques, nobles jusque dans leur  
popularité, généraux du premier ordre et politiques profonds, ils imprimoient du respect  
aux peuples séduits par leurs artifices ; savoyent s'attirer la considération de leurs ennemis,  
trahissoient en alliés avec les souverains  
étrangers ; enfin ils eurent assez de talens et  
d'adresse pour que, durant quelques années,  
la ligue comptât parmi les puissances de  
l'Europe.

Les chefs des agitateurs qui troublèrent la <sup>Louis XIV.</sup> minorité du règne de Louis XIV, furent des <sup>1648</sup> factieux subalternes dont la turbulence inspira bientôt un mépris général. Le coadjuteur, en adoptant les faits et les pensées consignés dans ses mémoires qui brillent par intervalle de morceaux sublimes, étinceloit d'esprit ; mais inquiet, inégal, impétueux, libertin et passionné pour la vaine gloire, il croyoit, à force d'ourdir de petites intrigues, s'élever au rang des grands hommes. Trop peu réfléchi pour combiner un vaste plan, il marchoit tellement au hasard, que dans plus d'une circonstance il ne put énoncer avec précision l'objet auquel ses démarches tendoient. Il eut cependant assez de sagacité pour sentir que la noblesse livrée à elle-même, ne pouvoit exécuter aucune entreprise. Il lui procura le secours du parlement. Ce corps blessé des froideurs de la régente, et flatté des avances des mécontents, arbora l'étendard de la révolte. L'héroïque énergie du vénérable Matthieu Molé ne put résister aux impulsions redoublées de la *cohue des enquêtes*. L'ame de toutes les délibérations fut le conseiller Quatre-Sous, homme à grands moyens, et de plus assez audacieux pour exiger de la part du prince de Condé, qu'il fit des excuses de s'être permis un signe trop familier en présence des chambres assemblées : « Si c'est le geste du prince, dit » Quatre-Sous avec hauteur, il doit s'en cor- » riger comme d'un fort vilain geste. »

**LOUIS XIV.** 1648 Le premier corps de la magistrature sacrifioit ses devoirs à des passions aussi puériles que coupables , et servoit à son insçu des ressentimens personnels. La famille de Potier jouissoit d'une grande influence dans la robe , et brûloit du désir de se venger de deux outrages qu'elle attribuoit à Mazarin ; la disgrâce de l'évêque de Beauvais qui avoit , avec une extrême rapidité , perdu la confiance de la régente , et l'exil du marquis de Gèbres , qu'un ordre arbitraire venoit de dépouiller de sa charge de capitaine des gardes.

L'opinion publique se trouvoit aigrie par des prodigalités que le ministre toléroit , pour ne pas être contrarié dans ses mesures. La régente attiroit à grands frais de l'Italie des musiciens et des chanteurs. Ainsi cent mille écus furent consommées pour l'établissement de l'Opéra.

Le mécontentement fermentoit depuis plus de trois années , lorsque sa première explosion eut lieu. Le jeune roi parut au parlement pour demander la vérification de différens édits , dont le plus remarquable créoit douze charges de maîtres de requêtes. Le parlement décida que durant le cours d'une minorité , on ne pouvoit accroître le nombre des offices d'une cour souveraine : il continua de s'assembler malgré les défenses de la régente , et discuta les édits , dont les uns furent modifiés et les autres rejetés.

Mazarin envoya le duc d'Orléans à la

chambre des comptes , et le prince de Conti Louis XIV.  
1648  
à la cour des aides « pour y faire purement et  
» simplement enregistrer. » Ces cours éloignées  
du parlement par la jalousie et par la haine,  
eussent facilement été gagnées , sans les indis-  
crétions de la régente : coquette , légère et  
vive, elle se repaissoit de flatteries, elle flottoit  
dans ses résolutions, et ne savoit point dominer  
son extrême pétulance ; souvent elle se per-  
mettoit de ces propos piquans qui , dans la  
bouche des grands , leur attirent quelquefois  
des ennemis plus implacables que ne le feroient  
des actes de rigueur. Le corps entier de la  
magistrature se sentit profondément outragé ,  
par la répétition de la phrase , pour le moins  
indiscrete : « Je ne souffrirai pas que cette  
» canaille insulte à la majesté royale. »

Le parlement rendit un arrêt d'union « avec  
» les parlemens et autres cours du royaume. »  
Mazarin manda plusieurs membres de cette  
compagnie au Palais-royal , leur tint un dis-  
cours plein de réflexions sages sur l'obéis-  
sance que l'on doit au souverain , de repro-  
ches sévères et de comparaisons triviales. Les  
députés ne rapportèrent de cette audience  
ministérielle qu'un mot mal prononcé. Le  
jour même on ne parla que de l'arrêt d'*union*.

Les caricatures et les pamphlets circuloient  
avec profusion dans Paris , et peignoient sous  
les couleurs les plus désavantageuses la con-  
duite du ministre. Toutes les voix répétoient  
des chansons d'autant plus piquantes que Ma-

Louis XIV. rigni, ancien secrétaire d'état, les assaisonna  
1648 de beaucoup d'esprit. La régente peu ménagée  
n'étoit désignée que sous le nom de *madame Anne*.

Mazarin ordonna que ces insultantes productions fussent saisies, confisquées et brûlées ; mais loin de les livrer aux flammes , il les fit vendre sous le manteau et en retira plus de dix mille écus. Ce trait caractéristique auquel on reconnoît son impudence et son avidité , ne seroit-il pas une preuve qu'il connoissoit l'inconséquence des hommes qui obéissoient à ses caprices. On le voyoit souvent accompagner d'un sourire d'ironie ce propos qu'il répétoit : « Les Français sont d'aimables gens ; je les » laisse chanter et écrire, ils me laissent faire » ce que je veux. »

Les arrêts du parlement se multiplièrent , et furent en même temps si dépourvus de sagesse que , dans une de ses séances , l'avocat-général Talon s'écria : « Nous ne savons » ce que nous faisons. »

Les frondeurs ne tardèrent pas à se sentir trop foibles , malgré la réunion des gens de la cour et des membres du parlement ; ils cherchèrent à se renforcer par l'adjonction de la populace. Le duc de Beaufort et le conseiller Broussel , acceptèrent la commission d'assurer à leur parti ce puissant secours.

Beaufort se familiarise avec les dernières classes du peuple , appelle les poissardes ses *commères* , et reçoit le sobriquet de *roi des*

*halles*. Le conseiller Broussel doit sa grande influence sur la multitude, à ses cheveux blancs, ainsi qu'à son dévouement qui lui faisoit hasarder des avis dont il ne soupçonnoit ni le sens, ni le résultat. Louis XIV.  
1648

L'effervescence du peuple fut fomentée à l'aide de rapports violens contre Porticelli Emeri, que le mépris et la haine publique proscrivoient. Cet Italien, condamné par les tribunaux de Lyon à être pendu pour un vol manifeste, s'étoit, à force de concussions, élevé jusqu'à la place de surintendant des finances, et se soutenoit dans cette haute fortune, par l'habileté avec laquelle il étanchoit la soif des richesses qui consumoit le premier ministre. La chute d'Emeri fut décidée avec des signes si marqués de répugnance et de regret, qu'elle augmenta l'audace des mécontents.

Les partisans de la cour et les membres de la faction, arborèrent des marques distinctives. Les premiers prirent des morceaux de papier, et les seconds des cordons de paille. On se désigna par les noms de *Mazarins* et de *Frondeurs* : l'origine du second a seule laissé quelques doutes. Fut-il la suite du propos de Bachaumont qui dit : « Qu'il falloit fronder l'avis de son père, le président de Coignieux ? » ou le résultat des huées dont les chambres assemblées accompagnoient le rejet des ordres donnés au nom du roi ; ou plutôt ne chercha-t-on point à faire allusion

**Louis XIV.** aux batailles que les enfans de la populace se  
 1648 livroient avec des frondes dans les fossés de la ville ? Des marques distinctives aux épithètes de reproches , puis aux injures , le passage fut rapide ; les voies de fait ne se firent pas attendre. Les Tuileries , les cafés et les spectacles devinrent alternativement le théâtre de combats plus ou moins sanglans.

Mazarin pensa que l'heure du triomphe des armes seroit favorable au retour de l'autorité royale. A l'heure même où l'on chantoit le *Te Deum* pour la victoire de Lens , et où la cour et la ville se trouvoient rassemblées pour cette cérémonie , Comminges , capitaine des gardes , arrêta le président de Blancménéil et le conseiller Broussel.

Aussitôt le tumulte se répand dans Paris. Dans tous les quartiers on crie aux armes. Les courtisans , les ecclésiastiques , les bourgeois , les ouvriers et les membres de la populace , formèrent en se confondant des groupes hideux. Des piques , des sabres , des mousquets , des arquebuses , en un mot tous les instrumens de mort de tous les genres , furent tirés du fond des maisons particulières , des boutiques et des galeries. On voyoit des enfans de six ou sept ans , traîner des halles bandes qu'ils n'avoient pas la force de soulever. Comme le coadjuteur attisoit la fureur des révoltés , il aperçut un officier paré d'un haussecol de vermeil , sur lequel paroissoit gravé le portrait du meurtrier d'Henri III , avec cette inscription :



« Saint Jacques Clément. » Le prélat n'étoit <sup>1648</sup> Louis XIV. point assez corrompu pour qu'un tel signe de barbarie ne choquât pas ses yeux : sur-le-champ il donna l'ordre de le mettre en pièces.

Les maréchaux de L'Hôpital et de la Meilleraie , furent chargés du soin de ramener le calme. L'étonnement grossit à leurs yeux les objets. Ils rapportèrent au Palais-royal l'épouvante. Plusieurs hommes honnêtes furent maltraités , et le chancelier ne trouva son salut que dans la retraite que l'hôtel d'O lui fournit. Le coadjuteur eut le front d'offrir sa médiation , assura que douze cents barrières étoient élevées dans les rues , et qu'un peuple furieux demandoit à grands cris la liberté de Broussel, qu'il appeloit son père. Après avoir flotté entre l'emportement et cette douceur qui décèle la foiblesse , la cour rendit les deux magistrats , accrut la confiance des principaux mécontents , porta au comble l'orgueil du parlement , et poussa jusqu'à la démanche l'audace du peuple.

La fière Anne d'Autriche se sentit cruellement blessée , et forma le vœu de se venger d'une humiliante condescendance. Le prince de Condé reçut l'ordre de laisser en Flandre un corps d'observation sous le maréchal de Rantzau , et de se rendre à Paris avec l'élite de son armée. Le héros fut reçu avec de vives acclamations. Les deux partis cherchèrent les moyens de se lier. Avant de se prononcer , il entendit pendant quelques jours

**Louis XIV.** ce concert de flatteries. Bientôt la voix de  
1648 l'honneur et les caresses de la reine qui l'appeloit son troisième fils, l'emportèrent sur le manège du coadjuteur.

Le duc d'Orléans, le prince de Condé, les maréchaux de Châtillon, de la Meilleraie, de Grammont et le duc de Châtillon se prononcèrent en faveur de la cour. Le prince de Conti, le coadjuteur, les ducs de Vendôme, de Nemours, de Beaufort, de Bouillon, et le maréchal de la Mothe, se montrèrent à la tête des frondeurs. Soit honteuse légèreté, soit vil intérêt, les chefs, pendant le cours des troubles, changèrent à plusieurs reprises de parti. Les motifs les plus foibles décidoient des choix le plus souvent irréflechis. Le duc de la Trimouille ne put justifier son entrée dans la fronde, que par la passion que sa mère avoit pour les procès.

Au-dessus de cet essaim d'hommes inconséquens et frivoles, on vit briller sans le moindre nuage, un magistrat auguste, toujours fidèle à ses devoirs, constant dans ses vertus et inébranlable dans sa fermeté. Le premier président ne cessa de s'attirer le respect, et sut souvent inspirer la crainte. « Si » ce n'étoit un blasphème, s'écrie le cardinal » de Rets, d'avancer que quelqu'un a été plus » brave que le grand Condé, je dirois que » c'est Matthieu Molé. » Deux sentimens entraînoient la magnanimité de cette grande ame; une noble confiance « qu'il y a loin du

» poignard d'un scélérat au cœur d'un homme Louis XIV.  
1648  
» de bien , » un généreux mépris de la mort ,  
qu'il exprimoit par cette phrase : « Six pieds  
» de terre font raison au plus grand homme du  
» monde. » Son grand caractère s'embellissoit  
par des mouvemens de sensibilité. Plus d'une  
fois on l'entendit s'adresser d'une voix étouf-  
fée par les sanglots , au pusillanime Gaston :  
« Monsieur , ne perdez pas le royaume , vous  
» avez toujours aimé le roi. »

Dès que le coadjuteur eut renoncé à l'espoir  
de donner du poids à la fronde , par la pré-  
sence du grand Condé , les divisions éclatè-  
rent sans ménagemens. Un ton de plaisanterie  
ne cessa pourtant jamais d'accompagner la  
violence des querelles. Le marquis de Canillac  
arriva pour grossir les partisans du coadjuteur ;  
mais apercevant le marquis de Rouillac , il  
fit une profonde révérence , et dit avec un  
éclat de rire : « Je venois , Monsieur , vous  
» offrir mes services ; mais il n'est pas juste  
» que les deux plus grands fous du royaume  
» soient dans votre parti. Je m'en vais à l'hôtel  
» de Condé. » Ce mot qui parut une saillie  
de gaieté , annonçoit réellement la conduite  
que tint cet étourdi.

Le vainqueur de Rocroi et de Lens , traînoit  
sur ses pas les compagnons de ses travaux , et ,  
convert de lauriers , s'abaissoit à devenir l'ad-  
versaire d'un prêtre , courtisan factieux , sujet  
ingrat , et totalement dégradé dans l'opinion ,  
par l'oubli des vertus de son état. Ces deux

Louis XIV. rivaux rassembloient des forces , et se trou-  
voient chaque jour en présence dans les salles  
du palais. Les membres du parlement pas-  
soient entre deux haies d'hommes passionnés  
qui se faisoient des menaces de l'œil , du geste  
et de la parole. Comme ils étoient sans cesse  
prêts à en venir aux mains , « le palais pa-  
» roissoit plutôt un camp que le temple de la  
» justice. » Des scènes indécentes se succé-  
doient : le récit d'une seule nous sauvera la fa-  
tigue des répétitions fastidieuses. Ces bruyantes  
rencontres portoient les signes d'une confu-  
sion totale de rangs , d'idées , de décence et  
de principes.

Le sage la Rochefoucault serre un jour le  
coadjuteur entre deux portes , et crie à Co-  
ligni de le tuer. Champlâtreux , fils du pre-  
mier président , s'indigne de cet attentat.  
Quoique l'ennemi personnel du coadjuteur ,  
il a la générosité de le délivrer , et le courage  
de dire à la Rochefoucault : « C'est une  
» honte et une horreur qu'un assassinat de  
» cette nature. » Le prélat hors de danger et  
remis de son trouble , adresse la parole à la  
Rochefoucault : « Tout beau , notre ami *La*  
» *Franchise* (1) , vous êtes un poltron , et je  
» suis un prêtre ; le duel nous est défendu. »  
Ce reproche de lâcheté portoit sur une ca-  
lomie , de l'aveu de celui qui le pronon-  
çoit , puisqu'il a écrit à la suite de cette anec-  
dote : « Le duc étoit extrêmement brave. »

---

(1) C'étoit le surnom que le duc avoit reçu.

Le suffrage d'un adversaire ne sauroit être Louis XIV.  
1648  
suspect , mais il nous rend plus difficile à concevoir la légèreté avec laquelle on faisoit et l'on supportoit des outrages que la mort peut seule réparer. Le maréchal de Brissac *menace de coups de bottes* le duc de la Rochefoucault , qui , pour unique réponse , *le menace à son tour de coups d'éperons*.

Les aventures galantes n'étoient pas les moins graves occupations qui vinrent se réunir aux folies de la fronde. M.<sup>me</sup> de Chevreuse , ancienne favorite de la reine , femme consommée dans l'intrigue et au-dessus de tout préjugé , pensoit que l'amour pouvoit seul allumer dans les hommes la chaleur qui mène à bien les grandes affaires. Elle résolut d'employer ce mobile qui s'offroit à ses yeux comme tout-puissant et universel. Son projet demandoit que le coadjuteur témoignât une violente passion pour Anne d'Autriche ; l'ambition étouffa sans peine dans un cœur dépravé , la crainte d'offenser M.<sup>lle</sup> de Chevreuse son amante , et la répugnance à feindre un sentiment. La coquetterie et les discours d'une confidente habile , affoiblirent bientôt l'ascendant de Mazarin sur le cœur d'Anne d'Autriche. Cette princesse se défendit mal de l'admiration que le coadjuteur exprimoit pour ses belles mains ; elle remarquoit que cet homme laid et mal fait , avoit des dents superbes , et tarda peu à ressentir les atteintes d'un amour que l'on peignoit des couleurs les

Louis XIV. plus vives. La jalousie de M.<sup>lle</sup> de Chevreuse  
1648 dissipa cette illusion.

La régente indignée d'un affront aussi sanglant, rompit ses liaisons d'amitié avec M.<sup>me</sup> de Chevreuse, conçut une insurmontable aversion pour le coadjuteur, et se sépara ouvertement de la fronde; mais la lutte avec la faction étoit devenue inégale à Paris. Le dessein fut formé de s'éloigner de cette ville rebelle. On attendit la fête des Rois, dont la nuit étoit en grande partie consacrée à des repas : on calcula que la fatigue, le sommeil et l'ivresse délivreroient d'une foule de témoins importuns. Jusqu'à ce jour décisif, la régente couvrit ses desseins d'une dissimulation assez habilement employée pour tromper la curiosité inquiète des chefs de la fronde.

1649 A deux heures du matin le roi fut éveillé. Par un froid rigoureux et s'appuyant sur Vilquiers, il suivit sa mère, dont Villeroi aidait la marche; Quitaut étoit chargé de Monsieur, et Comminges conduisoit une première femme de chambre. Cette petite troupe traversa le jardin du Palais-royal, sortit par la porte de la Conférence, et gagna le Cours, où des voitures la recueillirent pour la mener à Saint-Germain.

Une fuite accompagnée de circonstances si humiliantes, grava dans le cœur de Louis des sentimens ineffaçables. Ni les triomphes, ni les flatteries, ni les années ne rendirent aux Parisiens l'affection d'un monarque qui ne

fixoit jamais ses pensées sur les traverses de Louis XIV. sa jeunesse , sans frémir de courroux et d'indignation. 1649

Des billets préparés dès la veille , portèrent aux personnes de la cour l'ordre de se rendre à Saint-Germain. Le bruit et le désordre montèrent au comble. Un mouvement de surprise et de crainte rendit l'obéissance presque générale. Dans la matinée , la régente se vit entourée des princes du sang , des ministres et des grands seigneurs , qui tous s'empessoient d'offrir les témoignages de leur soumission. La duchesse de Longueville s'excusa de son absence sur les incommodités de sa grossesse. Le coadjuteur envoya un deses grands-vicaires, chargé d'exprimer les prétendus regrets que le prélat éprouvoit d'être retenu par les fonctions spirituelles de son état. Le maréchal de la Mothe pensa que sa haine déclarée contre Mazarin , le dispensoit de se plier à des ménagemens hypocrites.

Un délire d'insurrection affligoit à cette époque plusieurs contrées de l'Europe. Tandis que le roi de France cédoit à la triste nécessité d'abandonner sa capitale , le sultan Ibrahim recevoit le fatal cordon de la main des Janissaires , et Charles I.<sup>er</sup> , roi d'Angleterre , montoit sur l'échafaud. Le gendre du grand Henri , monarque respectable par ses vertus , renommé pour sa valeur , et intéressant même par des foiblesses qui ne furent que l'erreur d'un cœur sensible , n'obtint aucun secours

**Louis XIV.** de la France contre les attentats d'une faction  
<sup>1649</sup> ambitieuse et fanatique. Condamné à perdre la tête , il supporta les outrages , les persécutions et le supplice avec une héroïque patience. Au sortir de l'horrible tribunal qui avoit prononcé son arrêt de mort , il traversa une populace féroce qui l'accabla d'injures. Un misérable porta la rage jusqu'à lui cracher au visage. Charles s'essuya sans montrer d'émotion , et dit : « Pauvres gens , pour quelques » pièces de monnaie ils traiteroient de même » leurs généraux. »

Son calme et sa dignité ne se démentirent pas aux approches de son supplice. Avant de plier sa tête sous la hache meurtrière , il dit à haute voix : « Je pardonne à mes ennemis ; » je plains mes sujets. Je désire la prospérité » de l'Angleterre. Je mourrois innocent de » tout crime , si je n'avois pas livré le comte » de Stratford à la fureur des factieux. J'ai la » plus entière confiance dans la miséricorde » du Ciel. Je vais échanger une couronne » passagère et corruptible , contre une couronne » immortelle et incorruptible dont aucun trouble ne peut approcher. »

La cour fut à peine rassemblée à Saint-Germain , que le conseil décida le blocus de Paris. Le parlement fut transféré à Montargis. La régente sembla chercher dans ses menaces contre la faction , un soulagement aux ennuis d'une longue contrainte.

Le duc de Mercœur , aussi dégénéré des



Guise ses aïeux, que la fronde étoit au-des-  
sous de la ligue, s'échappa de Saint - Ger-  
main. Son nom si cher aux partisans des trou-  
bles, lui valut les honneurs du commande-  
ment, dont la présence d'un prince du sang  
le dépouilla.

Louis XIV.  
1649

Le prince de Conti accourut. Deux pas-  
sions le tyrannisoient : la jalousie que lui ins-  
piroit l'immense supériorité de son frère le  
prince de Condé ; et la tendresse aveugle  
qu'il ne rougissoit pas d'avouer pour sa sœur  
la duchesse de Longueville. Cette femme  
belle, aimable et coquette, cachoit sous une  
apparente indolence des désirs emportés, et  
le talent d'une irrésistible séduction. Mar-  
cillac, la Rochefoucault, Noirmoutier et le  
maréchal de la Mothe, se faisoient une gloire  
de voir leur ardeur et leur constance remar-  
quées de la duchesse.

Le duc de Beaufort vint à Paris, moins  
encore pour satisfaire sa haine contre Mazarin,  
que pour jouir de sa popularité. Les applau-  
dissemens d'une vile populace le flattoient,  
et les grossières caresses de ses *commères des*  
*halles* avoient pour lui des charmes.

Le duc de Bouillon suivit les conseils d'une  
ambition mal calculée, et se flatta de l'espé-  
rance que son esprit appuyé du mérite de son  
frère le vicomte de Turenne, lui vaudroit un  
grand pouvoir. Turenne éclairé, modeste et  
vertueux, sembloit ne devoir par aucune  
force humaine être écarté de ses principes ;

**Louis XIV.** mais son génie supérieur et son ame élevée ,  
1649 avoient à se défendre des foiblesses d'un cœur sensible. Adorant madame de Longueville , il obéit à la voix de cette dangereuse séductrice.

Les sollicitations des chefs du parti et de ceux du parlement , échouèrent auprès des Protestans. Etoient-ils revenus à l'amour de la paix , ou bien avoient-ils perdu leur énergie sous les atteintes de Richelieu , ou plutôt, familiarisés avec les troubles , reconnoissoient-ils la mauvaise organisation de la fronde ?

La reine et son ministre furent trompés dans l'attente du découragement général des Parisiens. Cette erreur les jeta dans une crainte pusillanime qui dégradoit la dignité souveraine. Le parlement , par un arrêt solennel (1), déclara Mazarin ennemi de l'état , donna l'ordre de rassembler des munitions , des vivres et des troupes.

Les cours souveraines , les compagnies et les corporations offrirent des tributs. Le coadjuteur fournit aux frais de la levée d'un régiment qui , par allusion à l'évêché *in partibus* de ce prélat , reçut le nom de Corinthe. Vingt conseillers nouvellement créés par la régente,

---

(1) L'arrêt dit : « Attendu que le cardinal Mazarin est notoirement l'auteur de tous les désordres de l'état , la cour l'a déclaré et déclare perturbateur du repos public , ennemi du roi et de son état ; lui enjoint de se retirer de la cour dans ce jour , et dans la huitaine hors du royaume ; et ledit temps passé , enjoint à tous les sujets du roi de lui courre sus. »

essayèrent d'effacer la tache de leur naissance Louis XIV.  
par un don personnel de quinze mille livres. 1642

Ce sacrifice leur rapporta pour unique fruit la dénomination de *Quinze-Vingts*. Des placards infames aigrirent de nouveau le peuple contre les dépositaires légitimes de l'autorité. Anne d'Autriche et Mazarin y paroissoient aussi odieux que méprisables, par l'accusation d'un plan de vengeance terrible, et d'un commerce criminel dont les détails obscènes étoient rendus dans le style d'une infame débauche.

Condé ne s'étonne ni de l'immense population de Paris, ni de la foule de princes, de grands seigneurs et de militaires qui se sont jetés dans cette ville. N'ayant sous ses ordres que six ou sept mille hommes, il s'empare de Lagny, de Corbeil, de Saint-Cloud, de Saint-Denis, de Charenton, en un mot, il forme le blocus de Paris.

Quelques combats eurent lieu, mais furent peu sanglans; ils ne prêtèrent le plus souvent qu'au ridicule. A Saint-Germain comme à Paris, on intriguait, on dansait, on chaussonnoit, on lançoit des épigrammes. Le régiment du coadjuteur ayant fait une sortie et presque aussitôt pris la fuite, cette escarmouche fut appelée *la première aux Corinthiens*. Par malheur, de justes regrets suspendirent plus d'une fois l'essor de la gaieté. Dans une attaque poussée jusqu'au centre de la rue Saint-Honoré, les royalistes perdirent

**LOUIS XIV.** le duc de Châtillon, « qui étoit renommé  
1649 » pour le caractère le plus accompli du  
» royaume. »

Les passions en mouvement n'étoient pas d'un caractère assez fort pour prévenir les approches de l'ennui et de la lassitude. Des deux côtés, une certaine langueur dans les attaques, dans les reproches, même dans les plaisanteries, déceloit le désir de quelques instans de repos. Ces dispositions pour un résultat avantageux, furent secondées par une circonstance qui paroissoit de nature à souffler le feu de l'insurrection. Le moine Illescas vint, au nom du roi d'Espagne, offrir au parlement un secours de dix-huit mille hommes. A la seule pensée d'introduire les ennemis au cœur du royaume, les magistrats se sentirent saisis de terreur. Pénétrés des suites funestes de leur turbulence, ils envoyèrent à Saint-Germain une députation pour dénoncer les avances que l'Espagne faisoit à la fronde.

L'accommodement fut signé avec une telle précipitation, qu'il ne satisfit à aucun des points discutés. Le parlement resta libre de s'assembler : le roi rentra dans Paris, ayant à ses côtés la régente, et devant lui le prince de Condé avec le ministre, que la fureur du peuple avoit accablé de malédictions, pendant que la haine de la magistrature le déclaroit criminel. Le carrosse du monarque fendit avec peine les flots d'une multitude empressée qui témoignoît sa joie par des acclamations

bruyantes, parmi lesquelles le nom de Ma- Louis XIV.  
zarin ne se fit pourtant point entendre. Le 1649

Palais-royal parut encombré de courtisans , au nombre desquels se précipitoient le duc de Beaufort , le coadjuteur et les présidens au parlement. En présence de cette assemblée imposante , le prince de Condé dit à la reine , d'un accent mêlé de satisfaction : « Madame , » je me crois heureux d'avoir accompli la » parole que j'avois donnée à votre majesté , » de ramener M.<sup>r</sup> le cardinal à Paris. — » Monsieur , ce service que vous avez rendu » à l'état , est si grand , que le roi et moi nous » serions des ingrats , s'il nous arrivoit jamais » de l'oublier. »

Au moment même où la fronde avoit insollement imposé au monarque , la loi de faire une capitulation avec ses sujets , la France étoit parvenue à un degré de splendeur dont son histoire ne présentait peut-être aucun exemple depuis l'époque de Charlemagne. La maison d'Autriche abaissée , les limites du royaume reculées , des triomphes nombreux et une protection généreuse accordée aux alliés , étoient pour l'Europe entière un sujet d'étonnement et un motif de respect. Ses troubles intérieurs répandirent quelques ombres sur ce magnifique tableau , et ranimèrent le courage des ennemis.

Les Espagnols s'emparèrent d'Ypres et de Saint-Venant. Le comte d'Harcourt remporta , près de Valenciennes , un foible avan-

Louis XIV. tage , qui fut chèrement compensé par la levée  
1649 du siège de Cambrai.

Les levains de la révolte fermentoient avec trop de violence dans les esprits , pour que la paix pût être exempte d'agitations et de troubles. Le prince de Condé affecta une prééminence absolue : ses services lui donnoient tout  
1650 pouvoir à la cour ; sa gloire lui captivoit l'admiration du peuple , et la duchesse de Longueville lui assuroit les principaux d'entre les frondeurs. Arbitre du conseil , maître de la capitale , idole de l'armée , il gouvernoit le royaume. Ses fautes firent évanouir en un instant cette brillante situation.

Le héros qui sur le champ de bataille remplissoit tous les cœurs d'enthousiasme et d'amour , voyoit pâlir l'éclat de sa gloire , lorsque déposant les armes , il entroit dans le cours de la vie commune. Semblable à ces statues d'une proportion colossale , qui , trop rapprochées , paroissent moins belles aux yeux qu'elles enchantent dans l'éloignement, Condé rebutoit toutes les personnes qui l'entouroient. Ses emportemens et sa fierté ne connoissoient ni les égards , ni les distinctions , ni la politesse. A ses yeux , l'honneur et la vertu des hommes se concentroient dans le talent et le courage du guerrier. Cette fausse idée le rendoit peu scrupuleux sur sa parole , et méfiant sur celle des autres.

La duchesse de Longueville employa toute son influence pour faire dominer un parti

dont elle devint l'ame, et dont le prince de **Condé** fut déclaré le chef suprême. Le prince de Conti et le duc de Longueville se virent admis au partage de l'autorité. Cette cabale inconsiderée n'accucilloit que les personnes qui se soumettoient aux caprices de ses chefs, et qui se distinguoient par un esprit ou subtil ou brillant, tandis qu'elle repoussoit comme trop grossiers les hommes qui n'étoient distingués que par un jugement solide.

Le prince de Condé voyoit s'augmenter chaque jour la foule de ses adversaires, et se mettoit en butte à la haine générale. Il prenoit avec la régente un ton familier, qui ne pouvoit qu'offenser une princesse vaine de ses charmes, fière de sa naissance et remplie de sa dignité. Sa renommée fatiguoit Monsieur, dont l'esprit frivole s'effarouchoit des moindres oublis, dont l'ame étroite s'abreuvoit sans cesse de fiel, mais dont le caractère efféminé se laissoit sans peine éblouir par des égards. Il humilioit Mazarin à force de railleries sanglantes sur sa foiblesse, et contrarioit ses intérêts par la défense tyrannique d'unir une de ses nièces avec le duc de Mercœur. Il bravoit le duc de Beaufort, et le coadjuteur leur imputoit un complot pour l'assassiner, et reproduisoit dans les salles du palais le spectacle indécent des querelles qui portoient atteinte au respect dû aux magistrats. Il mécontentoit le peuple en ne répondant à ses expressions dictées par l'enthousiasme, que

Louis XIV.

1650

**Louis XIV.** par des sarcasmes contre le peu de courage  
1650 des bourgeois durant le blocus.

Ces mécontentemens n'attendoient , pour produire une explosion , qu'un esprit actif qui les mît en mouvement. Mazarin le découvrit , et lui confia le soin de préparer la vengeance dont il se réservait l'exécution. Le coadjuteur fut sensible à cette préférence , suivit sans balancer une nouvelle carrière d'intrigues , et seconda les vues de son ennemi implacable. Un comité de confiance décida que les trois princes seroient arrêtés. Quelques indices échappèrent malgré la dissimulation et l'adresse des habiles artisans de l'intrigue. Les princes s'imposèrent la précaution de ne jamais se trouver tous les trois rassemblés. Un jour où Condé partoît pour le conseil avec le prince de Conti , le duc de Longueville fut attiré par l'appât de la lieutenance générale de la Normandie. A peine les princes se furent-ils vus , que le danger se découvrit à leurs regards. On ne leur laissa pas le temps de se communiquer de trop tardifs regrets ; les capitaines des Gardes-du-Corps les arrêtaient.

Condé remet en frémissant son épée , l'effroi de l'Europe , suit son guide par différens détours , et s'écrie à l'entrée d'un corridor obscur : « Guitout , ce passage a bien l'air des » états de Blois. — Non , non , Monseigneur , » je ne m'en mêlerois pas. »

Les prisonniers sont éloignés de Paris. Le



carrosse qui les transporte avec une extrême Louis XIV.  
vitesse , se rompt. 1650

Le prince de Condé dit au commandant de l'escorte , Missans , capitaine-lieutenant des Chevaux-Légers : « Voici une belle occasion » pour un cadet de Gascogne. — Monseigneur , mon devoir » est l'unique réponse de Missans , qui conduit son dépôt important d'abord à Vincennes , bientôt à Marcoussi , ensuite au Havre-de-Grâce.

La démarche hardie de s'assurer de trois personnages de cette importance , amena des suites fort disparates , mais nuancées selon les divers caractères. La régente couvrit du voile de la décence une secrète satisfaction. Monsieur trahit sa joie maligne : « Voilà , » dit-il , un beau coup de filet ; on vient de » prendre un lion , un singe et un renard. » Mazarin passa de la crainte à l'excès de la confiance , et brava des adversaires qu'il crut n'avoir plus désormais à combattre. Le coadjuteur s'énorgueillit en pensant qu'il s'étoit mis au nombre des grands chefs de conspiration dont l'histoire conserve le souvenir. La princesse de Condé détermina la ville de Bordeaux à lever l'étendard de la révolte. La duchesse de Longueville courut en Normandie , dans l'espoir de gagner le parlement et de soulever les habitants. La Rochefoucault leva des troupes dans l'Angoumois. Turenne joignit les Espagnols , entra dans la Champagne , et aggrava ses torts en prenant sans prévoyance

Louis XIV. le titre « de lieutenant-général du royaume  
1650 » pour la délivrance des princes. »

La régente se mit avec le roi sous l'escorte du comte d'Harcourt, qui les conduisit en Normandie et en Bretagne. Les germes de la sédition furent étouffés. Le comte poursuivant le cours de ses succès, dispersa les rassemblemens que la Rochefoucault avoit formés.

Turenne, après seize jours infructueusement consommés à l'attaque de Guise, marcha au secours de Rethel, arriva vingt-quatre heures après la prise de la place par le maréchal de Praslin, et perdit une bataille. Parmi les admirateurs de ce grand homme, il y en eut plusieurs qui attribuèrent le sort de cette journée à la trahison de Delipanti qui livra Rethel, et à la lenteur du général espagnol don Esteve de Gomare. Cette justification ne tend qu'à enlever à Turenne le mérite et l'honneur de la réponse simple et modeste qu'il fit à une question déplacée. « Comment avez-vous perdu la bataille de Rethel? — Par ma faute. »

La faute dont Turenne eut, dans plusieurs circonstances, la grandeur de se reconnoître coupable, étoit d'avoir négligé de s'emparer d'un passage par où les Français le prirent en flanc et en queue, au moment où il s'applaudissoit d'avoir coupé leur aile droite. Turenne prit la fuite avec le seul de Barges, lieutenant de ses gardes, et fut atteint par cinq cavaliers français, dont sa calme intrépidité le

délivra. Les Espagnols perdirent deux mille Louis XIV.  
hommes tués, trois mille prisonniers, leur 1650  
artillerie et leurs bagages.

L'ame de Mazarin si facilement abattue par les disgrâces, étoit bien étrangère à cette élévation qui porte à recevoir avec dignité les faveurs de la fortune. Les provinces soumises, Condé dans les fers, et Turenne vaincu, rendirent ce ministre ivre de vanité. Il crut s'assurer une prépondérance inébranlable, par l'abus excessif des promesses et la nomination de quatre maréchaux de France : Villeroi, d'Aumont, d'Estampes et d'Hocquincourt. Il négligea Monsieur, brava la fronde, et prit le langage du pouvoir arbitraire.

Dans son ressentiment, Condé jura la ruine de Mazarin. Les chefs des frondeurs s'accordèrent sans peine avec les hommes qui 1651  
égardoient la populace. Monsieur consentit que son nom donnât plus de consistance à la faction. Cet avantage, le seul que son peu de mérite et la dépravation de ses mœurs lui permissent d'accorder, n'obtint de reconnoissance que pour le coadjuteur qui gouvernoit ce prince depuis le renvoi de l'infame la Rivière. Les habitans de Paris s'abandonnèrent à des illusions qui flattoient leur légèreté : sur-le-champ les négociations s'entamèrent avec le Havre.

D'après la nature des troubles de cette époque, de puériles futilités se confondoient avec de grands intérêts. Le coadjuteur ambi-

Louis XIV. tionnoit comme une insigne récompense des  
1651 travaux et des périls auxquels il s'exposoit, la  
vaine satisfaction d'élever sa maîtresse au rang  
de femme d'un prince du sang. Condé ne  
rougit pas de promettre sur l'honneur, que  
son frère le prince de Conti épouserait M.<sup>lle</sup> de  
Chevreuse. Le duc de Nemours se glorifia  
d'un acte d'héroïsme, lorsqu'il se sacrifioit au  
soin d'assurer la liberté d'un rival qui faisoit  
le tourment de sa vie. Il aimoit avec passion  
et sans succès la duchesse de Châtillon, pen-  
dant qu'elle couronnoit l'amour du héros de  
la France.

Dès que les différentes branches du complot  
parurent assez liées entr'elles, les attaques  
commencèrent autant par une apparence  
d'égard que par un respect d'habitude. Le  
parlement mit dans sa première démarche de  
la mesure, et même de la dignité. Le prési-  
dent de Novion, à la tête d'une députation,  
se rendit au palais d'Orléans, et tint au nom  
de sa compagnie ce noble discours : « Mon-  
» sieur, le parlement, qui de tout temps a  
» conservé d'inviolables sentimens pour le  
» sang illustre de nos rois, et qui jusqu'à  
» présent a supporté avec une extrême dou-  
» leur la longue détention de M.<sup>r</sup> le prince,  
» enfin est résolu, après onze mois et plus,  
» de changer ses soupirs en plaintes, et de  
» donner au public des preuves de sa véri-  
» table affection pour toute la maison royale ;  
» il vous prie de seconder ses démarches.

« Un secours aussi honorable sera reçu avec Louis XIV.  
« respect et avec reconnoissance. » 1651

Sur cette invitation, Monsieur se rend au parlement : des scènes tumultueuses furent marquées par des menaces violentes ; les frondeurs s'exprimèrent avec audace , et le peuple se répandit en murmures. Mazarin tomba de l'excès de la confiance dans celui du découragement , et balança s'il feroit tête à l'orage , ou s'il lui céderoit pour quelques instans. Son incertitude trahit sa foiblesse. Quelques-uns de ses partisans sincères tâchèrent inutilement de relever ses esprits abattus , de l'exhorter à une résolution ferme , et de le convaincre de la grandeur de ses ressources. Son frère , le cardinal de Sainte-Cécile , homme fier et emporté , l'accabla de reproches et d'injures , mais sans tirer aucun fruit de l'ascendant que son caractère lui avoit donné. Des amis perfides s'emparèrent d'un pouvoir absolu sur son esprit , par leur adresse à flatter ses craintes. Il annonça son dessein de laisser un libre cours au torrent ; obtint , après de longues discussions , l'aveu de la régente , s'éloigna de la cour , et prit la route des Pays-Bas.

La nouvelle du départ de Mazarin eut à peine transpiré , que le parlement rendit un arrêt qui bannissoit à jamais ce ministre.

La liberté des princes fut demandée avec le ton de l'arrogance. Les timides refus de la reine éveillèrent les soupçons du coadjuteur ; il résolut de renverser de vive force .

**Louis XIV.** les obstacles , de s'opposer à l'éloignement  
 1651 du roi , et d'empêcher que la cour , par une  
 démarche adroite , ne ravit à la fronde le mérite de la délivrance des princes. L'aveu de Monsieur lui devenoit nécessaire , il l'attendoit ; mais il éprouva que son crédit échouoit contre la timidité. Son plan n'auroit eu aucun succès , si Madame n'eût pris sur elle d'écrire :  
 « Il est ordonné à M.<sup>r</sup> le coadjuteur de faire  
 » prendre les armes , et d'empêcher que les  
 » créatures du cardinal de Mazarin con-  
 » damné par le parlement , ne fassent sortir  
 » le roi de Paris. » Le coadjuteur , ce papier à la main , parcourt les différens quartiers , et y répand l'esprit d'insurrection. La femme de Martinet , l'un des capitaines de quartier , fait battre la caisse , se met à la tête d'une compagnie , et s'empare de la porte Saint-Honoré. Avant la pointe du jour , les frondeurs occupoient tous les postes de la ville , et avoient des corps-de-gardes autour du Palais-royal.

La reine versa des pleurs , et protesta contre les accusations calomnieuses du coadjuteur. Monsieur parut de très-grand matin au parlement , et y porta la nouvelle que la lettre-de-cachet pour la sortie des princes , seroit expédiée dans une heure. Molé laissoit lire sur son front vénérable la tristesse et l'indignation. Il éleva la voix et dit , après un profond soupir : « Monsieur , le prince est  
 » libre , et notre maître est prisonnier. — Il

« ne l'est plus » fut le cri général des en- Louis XIV.  
quêtes. 1651

Les frondeurs ne remportèrent qu'une victoire imparfaite, d'après la démarche d'Anne d'Autriche, qui, dès la première explosion de l'orage, avoit envoyé un homme obscur, mais fidèle. Ce messenger échappa aux patrouilles, joignit le cardinal, et lui porta un ordre adressé à Debar, gouverneur du Havre, de remettre les prisonniers au ministre. Mazarin courut délivrer les princes, fut admis à l'honneur de dîner avec eux, obtint quelques promesses vagues et continua sa route pour Liège. Le maréchal de Grammont que la fronde avoit choisi pour le porteur des lettres de sortie, arriva trop tard, et fut mortifié de trouver les princes libres depuis plusieurs heures. Dès-lors il n'étoit plus temps de songer à leur imposer des conditions.

L'entrée des princes dans Paris, eut l'éclat d'un triomphe : tous les ordres de l'état allèrent à leur rencontre. La Rochefoucault et la Vrillière les accompagnoient avec un cortège magnifique, composé des hommes les plus distingués de leur parti. Les acclamations et les applaudissemens retentirent de toutes parts. Le peuple ralluma des feux de joie sur les places qui, pour ainsi dire, fumoient encore des feux que ce même peuple avoit allumés pour célébrer la captivité de ces mêmes princes. Condé au plus haut point de puissance, se vit le véritable souverain. La ré-

**Louis XIV.** gente le combloit de caresses , dans l'espérance de le rendre favorable à Mazarin. Monsieur se repaissoit de l'idée que le rôle de libérateur des princes , lui avoit acquis sur eux un irrésistible ascendant. Les militaires recevoient de Turenne l'exemple de se ranger autour d'un héros. Les frondeurs s'applaudissoient de l'avantage de posséder un défenseur qui consommeroît la ruine du ministre. Le peuple , par des signes redoublés d'admiration et d'enthousiasme , cherchoit à étouffer ses remords sur l'injustice dont il s'étoit rendu coupable.

Cette brillante position fut d'une courte durée. Condé s'abandonnant bientôt à ses défauts naturels , repoussa les faveurs de la fortune : ses regards qui de tous les côtés ne tomboient que sur des admirateurs ou des partisans , rencontrèrent bientôt des groupes d'ennemis. La régente se sentit blessée par la déclaration du parlement , qui « interdisoit » l'entrée du conseil aux étrangers , et même » aux cardinaux français , comme dépendans » du pape. » Monsieur fut offensé de l'oubli dans lequel on l'abandonnoit au fond de son palais. Le duc de Longueville s'indigna de la protection accordée aux désordres de sa femme. Turenne s'étonna de la froideur avec laquelle son généreux dévouement avoit été accueilli. Le coadjuteur et les principaux factieux frémissent de l'insulte qui leur étoit faite dans la personne de M.<sup>lle</sup> de Chevreuse.



L'amour avoit inspiré au prince de Conti le désir de satisfaire à l'engagement auquel son frère ne s'étoit assujetti que pour ouvrir les portes de sa prison. Condé confia à l'amant crédule les anecdotes de la vie licencieuse d'une fille sans mœurs, qui avoit affiché des liaisons intimes avec le coadjuteur, Noirmontier et Caumartin. Le prince ne supporta point l'humiliation d'être joué, et accompagna sa rupture de tous les signes du mépris. Enfin, la conduite de Condé lui ravit bientôt jusqu'à l'ombre de sa popularité.

Mazarin dirigeoit de Cologne les démarches de la régente, qui suivit le conseil de détruire sourdement le crédit du prince, et de tirer avantage des sujets de plaintes du coadjuteur. Ce factieux reçut la pourpre romaine, prit le titre de cardinal de Retz, et se déclara le défenseur de la cour. Son adresse sut persuader à Monsieur, que l'élévation d'un homme qu'il chérissoit, lui prescrivait de la reconnaissance. Sa haine contre Condé s'exhala dans les sermons auxquels la cour avoit la politique d'assister, et dans des pamphlets que le peuple dévorait. Le plus sanglant de ces condamnables écrits, étoit intitulé : « Le vrai et le » faux du prince de Condé et du cardinal de » Retz. » Un hasard le plaça dans les mains de Condé, qui, méprisant les injures dont le libelle étoit rempli, eut assez de grandeur d'ame pour dire, après en avoir achevé la lecture : « Cet ouvrage m'a fait beaucoup de

Louis XIV.  
1651

Louis XIV. » plaisir , car il m'a fait connoître mes fautes  
1651 » que personne n'ose me dire. »

Cette disposition des esprits parut un moment favorable pour déclarer la majorité du roi. Tous les princes assistèrent à la cérémonie , à l'exception du prince de Condé , qui craignit qu'une nouvelle entreprise contre sa liberté , ne fût le premier acte d'autorité du roi majeur. Afin de sauver les apparences , il s'excusa sur une affaire qu'il avoit à terminer avec le duc de Longueville , et dont la réussite intéressoit le repos du royaume.

La foiblesse du gouvernement de Philippe IV , préserva la France des suites que les convulsions intérieures devoient entraîner. Les Espagnols se bornèrent en Flandre , à la prise de Furnes et de Berg - Saint - Vinox. Dans la Catalogne , ils furent satisfaits de balancer ces revers et de former le siège de Barcelonne. Ces foibles avantages se trouvèrent compensés dans la Lorraine par la prise de Chatté , qui coûta au maréchal de la Ferté quarante-trois jours d'attaque , et dont la reddition entraîna celle d'Epinal.

Le prince de Condé n'attendit pas plus longtemps à déployer l'étendard de la guerre civile. Arrivé dans son gouvernement , il y fut accueilli avec de vifs transports , et fit une entrée solennelle à Bordeaux : il enleva les caisses royales , se saisit des revenus publics , et rassembla des troupes.

Rohan lui assura l'Anjou. Le comte Doignon

lui valut Brouage et la Rochelle. Les ducs <sup>Louis XIV,</sup> de Beaufort et de Richelieu , le prince <sup>1651</sup> de Tarente, les marquis de la Force et de Marsan, avec plusieurs autres personnes de qualité , le joignirent. Le jeune Vauban , touchant à sa dix-septième année, s'échappa de Semur , fit sa route à pied , et obtint de l'emploi dans le régiment de Condé. Un homme depuis si renommé par l'étendue de ses connoissances , sa haute sagesse et ses éminentes vertus , marqua le début de sa carrière par un élan d'enthousiasme. Cette sensibilité embellit tous les momens d'une vie consacrée au service de l'état et au bonheur de la patrie, avec tant de zèle que le plus habile ingénieur de son siècle en fut le plus excellent citoyen.

Le duc de Nemours avoit vivement excité le prince à s'éloigner de la cour , dans la vue secrète de le séparer de la duchesse de Châtillon : il se trouva bien déçu, lorsque l'impérieuse beauté lui imposa la loi de s'attacher à la cause de son rival, et de lui consacrer toutes ses ressources. Son obéissance nous fournit un exemple de désorganisation qui résultoit du pouvoir immodéré des gouverneurs , et de l'habitude des guerres civiles. « On leva dans » l'Auvergne trois régimens pour M.<sup>r</sup> de Nemours, avec autant de tranquillité que si » ç'eût été pour le service du roi. » Châteauneuf, qui remplissoit les fonctions de premier ministre , et qui se croyoit au moment de pos-

**Louis XIV.** séder le titre et le pouvoir de cette charge ,  
1651 fut d'avis que la cour se rendît avec des forces  
imposantes à Angoulême , d'où les provinces  
révoltées seroient soumises. La reine montra  
1652 une extrême confiance , se mit en route ,  
mais ne s'avança pas au-delà de Poitiers , sous  
le prétexte d'éviter des fatigues au roi et à son  
frère. On vit bientôt arriver dans cette ville  
Mazarin. Le maréchal d'Hocquincourt, chargé  
de la commission de le recevoir , l'avoit ren-  
contré à la frontière de l'Alsace , à la tête  
d'un corps de seize mille hommes. Ce retour  
désagréable au gros de la nation , et désiré  
par la seule Anne d'Autriche , accrut le dé-  
sordre.

Monsieur , sans égard pour ses derniers  
engagemens , signa dans Paris un traité avec  
les comtes de Fiesque et de Gaucourt , les  
représentans du prince de Condé. Les condi-  
tions portoient « que Gaston duc d'Orléans ,  
» le prince de Condé , le prince de Conti et  
» la duchesse de Longueville , s'obligeoient à  
» employer leur crédit et leurs amis , pour  
» procurer l'expulsion du cardinal de Ma-  
» zarin hors du royaume , et l'éloignement  
» de ses proches et de ses adhérens , qui se  
» sont déclarés tels par le commerce qu'ils  
» ont eu avec lui hors de la cour et des af-  
» faire. »

Dans cette circonstance , le cardinal de  
Retz montra son ambition sous un point de  
vue défavorable. Les amis de ce prélat ne

trouvèrent eux-mêmes aucune réponse aux Louis XIV.  
plausibles reproches qui lui furent adressés. 1652

Il s'étoit rendu l'ame d'un accommodement qu'il n'ignoroit pas être contraire aux intérêts du prince son bienfaiteur, et tout à l'avantage du prince dont ses torts lui avoient valu la haine. Insatiable dans ses désirs, loin de montrer une juste reconnoissance de l'honneur extraordinaire d'avoir été nommé à son âge à l'archevêché de Paris, et promu à la dignité de cardinal, il prétendoit s'emparer, les armes à la main, de la place de premier ministre. Par une inconséquence que cet homme extraordinaire ne dissimuloit pas, il avoit la prétention de passer pour grand chef de parti, et bravoit tous les devoirs, ainsi que tous les principes, dans l'attente d'une dignité qui ne s'accordoit ni avec ses goûts, ni avec son caractère, ni même avec son esprit, distingué sans doute, mais incapable d'un travail soutenu. Le parlement se respecta si peu, qu'un de ses arrêts contre Mazarin, porte que tous les sujets du roi *eussent à lui courir sus*, et que sur les sommes provenues de la vente des meubles et de la bibliothèque de ce prélat, cent cinquante mille livres seroient prélevées pour devenir le prix de sa tête ou de sa personne.

Châteauneuf donna sa démission, et Mazarin ne se vit dès-lors entouré que de ses créatures. Pour accroître leur zèle, les grâces furent répandues avec profusion. Le nombre

**Louis XIV.** <sup>1652</sup> considérable des maréchaux de France n'empêcha pas d'élever à cette dignité le duc d'Aumont, le comte de Senneterre et le marquis de Grancei.

La guerre s'allume dans plusieurs parties du royaume. Le prince de Condé part de Bordeaux pour gagner Agen, où des intelligences l'appeloient. Comme il marchoit suivi seulement de cinq cents hommes d'infanterie, avec deux mille cavaliers de nouvelle levée, il rencontre sur sa route un corps quatre fois plus nombreux, et composé de vieilles bandes. D'après la conviction de sa renommée, des prisonniers sont renvoyés pour annoncer « que » Condé va charger en personne. » Les royalistes s'alarment. « Il les renverse moins par » le choc des armes, que par le bruit de son » nom. »

Monsieur se réserva, conjointement avec le cardinal de Retz, la surveillance de Paris : la fille de ce prince, M.<sup>lle</sup> de Montpensier, prit sur elle le soin de s'assurer d'Orléans. Le duc de Beaufort commanda un corps que le prince de Condé grossit avec les troupes du duc de Nemours, et qui, d'après la demande expresse de Monsieur, ne devoit pas s'éloigner de la capitale. Le prince de Condé sembloit ne devoir pas s'éloigner de son gouvernement, où l'esprit public et les prérogatives de sa place lui assuroient des ressources précieuses ; mais, fâché de se voir si loin du centre des grands intérêts, et sachant de plus

que la division régnoit entre les deux beaux-frères le duc de Nemours et le duc de Beau-  
fort, il s'échappa d'Agen et se confondit avec les valets du comte de Lévi, à qui le comte d'Harcourt donnoit un passe-port pour se rendre dans ses terres d'Auvergne. Sous ce travestissement, le prince exécuta un voyage qui eut plusieurs rencontres romanesques. Marchant le jour comme la nuit, et sur les vingt-quatre heures n'en prenant que deux de repos, il traversa une grande partie du royaume, se vit entouré par un détachement de la garde du roi, fut à Châtillon reconnu par un courrier qui en donna la nouvelle à Gien, et parvint sous les murs d'Orléans, après avoir éprouvé une foule de contradictions, et couru mille périls. Le prince marqua son arrivée par l'attaque des quartiers que le maréchal d'Hocquincourt venoit de distribuer autour de Bleneau : cinq furent enlevés, et l'armée du roi touchoit au moment de sa ruine entière, lorsque tout-à-coup parut un rival digne de se mesurer avec le vainqueur.

Turenne s'empara d'une position assez avantageuse pour que les débris de l'armée battue trouvassent un point de ralliement, et qu'après une forte canonnade, les révoltés fussent contraints à la retraite, tandis que les royalistes regagneroient Gien.

Condé donna quelques jours à recevoir les applaudissemens des Parisiens. Ses hauteurs achevèrent d'aigrir contre lui le cardinal de

Louis XIV.  
1652

Louis XIV. Retz ; ce chef de factieux nous sur-le-champ  
1652 des négociations avec le ministre. Une clause également honteuse pour les deux hommes qui s'y soumettoient , porta , que Retz devenu l'ami de Mazarin , le déchireroit toujours avec acharnement. « Cette attention fut » d'un commun accord reconnue nécessaire » pour ne pas perdre la confiance du peuple. »

Turenne combina le cours de ses opérations avec Mazarin , choisit pour son second le maréchal de la Ferté , et s'avança sur Paris.

Deux grands hommes parurent en opposition , et développèrent sur un théâtre resserré , toutes les ressources que la valeur , le génie et la science si difficile de la guerre , paroissent susceptibles d'enfanter ; cette lutte digne de l'étude des militaires , fut couronnée par le combat du faubourg Saint-Antoine , dans lequel les deux illustres émules brillèrent d'une égale audace , développèrent de nombreuses ressources , accrurent leur réputation , mais ne parvinrent point à cueillir la palme de la victoire.

Le prince de Condé quitte Saint - Cloud , dans la vue de se saisir du poste avantageux de Charenton : il passe la Seine , laisse Paris à sa droite , et découvre son flanc gauche à l'armée royaliste , dont il pense éviter les attaques par la promptitude de sa marche. Il voit Turenne fondre sur lui , n'a que le temps de se jeter dans le faubourg , et soutient les



efforts des assaillans. Les merveilles qu'il exécute sont égalées par les rapides combinaisons de Turenne. L'approche du maréchal de la Ferté menace de rompre un équilibre soutenu de part et d'autre par d'héroïques efforts. Condé touche au moment de sa chute qu'il n'a plus que l'espérance de rendre illustre. Les blessés de son parti supplient les Parisiens de leur accorder un asile, et reçoivent des refus accompagnés d'une insultante inhumanité.

Le cardinal de Retz persuadoit au peuple qu'une secrète intelligence régnoit entre les deux généraux, et que le combat étoit un jeu, ou plutôt un piège tendu d'après l'espérance que la pitié entraîneroit les habitans dans la démarche imprudente d'ouvrir leurs portes. A l'en croire, on ne répandoit des flots de sang que pour livrer la ville aux fureurs du vindicatif Mazarin.

Cet homme turbulent s'applaudissoit de servir les intérêts de la cour à laquelle il s'étoit vendu pour quelques instans, et d'exercer sa vengeance contre Condé, lorsque l'un de ses émissaires intimes lui apporte l'avis que Monsieur se laissoit ébranler par sa famille, et touchoit au moment de donner ordre que son cousin ait une retraite. Il quitte à regret son poste, se rend au Luxembourg à travers beaucoup d'obstacles, pour exercer son ascendant accoutumé. A la faveur de cette discussion, M.<sup>lle</sup> de Montpensier vole à la porte Saint-

Louis XIV.  
1652

**Louis XIV.** Antoine qu'elle fait ouvrir ; montée à la Bastille, elle en dirige l'artillerie contre les troupes du roi , sauve Condé ; mais , suivant le mot malin du premier ministre , elle tue son mari. Cette inconséquente et fière princesse n'aspiroit à rien moins qu'à la main du jeune monarque.

Louis avoit été placé sur la hauteur de Charenton , « afin que de ce lieu , comme de » dessus un théâtre , il fût témoin d'une action » qui , selon les apparences , devoit être la » fin de M.<sup>r</sup> le prince et la fin de la guerre » civile. » Durant le cours du combat , il parut bouillant d'ardeur , hasarda plusieurs tentatives pour se jeter dans la mêlée , et applaudit aux différens traits de valeur , soit de la part des révoltés , soit de celle de ses propres guerriers. A la fin de cette belle journée , il voulut en apprendre les détails de la bouche de Turenne. Ce grand homme , modeste pour lui seul , prodigua des éloges à ses compagnons d'armes , et rendit un éclatant hommage à son redoutable adversaire. La reine l'interrompit avec humeur. « Mais , Mon- » sieur , vous ne remplissez pas votre promesse de faire entrer dans Paris le roi » triomphant. — Je ne m'attendois pas , Madame , à trouver plusieurs Condé devant » moi. Je n'ai pas eu de peine à le chercher , » je le trouvois en tête à toutes les attaques. »

La reine étoit d'autant moins autorisée à se plaindre de l'entreprise sur le faubourg ,

qu'elle souffloit dans Paris la confusion et la Louis XIV.  
discorde. Trois partiss'y livroient à une égale 1652  
fermentation ; les royalistes , les anciens frondeurs , et les partisans du prince de Condé. Des querelles s'élevoient de toutes parts , et devenoient chaque jour plus sanglantes. Les duels se succédoient : celui dans lequel le duc de Beaufort tua le duc de Nemours , fit naître des germes de division entre la populace et les états plus relevés. Les bourgeois de Paris puisèrent dans leur dégoût et dans leur lassitude , l'énergie suffisante pour ramener la paix , dont les principales conditions portèrent que le prince et ses adhérens s'éloigneroient de Paris , au moment où le premier ministre prendroit la route des pays étrangers. Condé céda aux perfides séductions des Espagnols , et Mazarin s'achemina vers Bouillon.

Quatre jours après l'accomplissement de ce sacrifice mutuel , le roi fit son entrée dans Paris. Anne d'Autriche crut avoir encore besoin d'employer de la dissimulation ; elle dit au jeune roi : « Embrassez M.<sup>r</sup> le cardinal de » Retz ; c'est à lui que votre majesté doit par- » ticulièrement son retour à Paris , et c'est » un service dont je prétends vous faire res- » souvenir toute votre vie. »

Le lendemain de cette cérémonie , Monsieur partit pour vivre obscurément à Blois. M.<sup>lle</sup> de Montpensier alla pleurer son imprudence dans ses terres. Le duc de Beaufort eut

Louis XIV. ordre de se rendre à Limours , sans que le  
1652 peuple donnât le moindre signe d'intérêt à cet ancien objet de son idolâtrie. La Rochefoucault gagna Danville , où il se reprocha d'avoir trahi son devoir , exposé ses jours , et se fit dans les yeux une blessure douloureuse , pour obéir à la voix d'une coquette qui se rioit de sa passion. Le parlement mandé au Louvre , reçut avec respect quatre déclarations. La première réunissoit les membres qui s'étoient divisés entre Paris et Pontoise : la seconde portoit une amnistie générale : la troisième ordonnoit à cette cour de ne se mêler désormais que des affaires civiles et criminelles : la quatrième enfin , condamnoit à l'exil quelques magistrats.

Mazarin ne s'éloignant qu'avec un vif regret , calculoit au moment même de son départ les moyens d'assurer son retour. Il laissa le dépôt du ministère entre les mains du prince Thomas et de le Tellier , sous la surveillance de Servien , qui étoit entièrement voué à ses intérêts. Il remit en secret au roi , une instruction qui lui traçoit avec exactitude la route qu'il devoit suivre. Enfin il s'assura , par la promesse de l'évêché de Fréjus , du zèle de l'abbé Dondodei , qui fut son agent direct près de la reine.

Ces précautions , loin d'être superflues , furent presque insuffisantes. Le défiant Italien n'avoit conçu aucun ombrage du prince Thomas , qui s'étoit acquis quelque réputation à

la guerre , et qui joignoit un esprit juste à des intentions pures ; mais qui manquoit d'activité , ignoroit l'art de l'intrigue , et s'énonçoit mal en français. Un homme grossier aux yeux des courtisans , gagna pourtant la confiance et l'affection de la régente, Anne d'Autriche , soit par l'effet naturel de l'absence sur les ames légères , soit par dépit des instructions remises à son insçu au roi , se refroidit pour son ancienne créature. La chute de Mazarin seroit donc devenue inévitable , si son rival et ses adversaires n'eussent concouru à le sauver. « Le prince Thomas se trouva favori et pres- » que premier ministre , sans qu'il en eût le » moindre soupçon ; » mais son humeur tranquille lui fit préférer le repos à ces brillans avantages. D'une autre part , le cardinal de Retz et ses complices affidés , par une suite de leur frivole étourderie , observèrent assez peu les changemens survenus dans les esprits , pour ne pas apercevoir sur le bord de l'abîme , l'homme que depuis plusieurs années ils s'efforçoient d'y précipiter.

Dans la position critique où Retz avoit eu l'étourderie de se placer , il ne lui restoit de choix qu'entre la ruine de son ennemi et sa prompte fuite à Rome , où la dignité de cardinal lui assuroit une retraite honorable. Trop peu politique pour réussir dans le premier de ces projets , son audace l'empêcha de songer au second. S'exagérant par vanité l'importance de son rôle d'agitateur public , et se glo-

Louis XIV.  
1652

Louis XIV. 1652 rifiant de quatre millions de dettes qui lui paroissent être un rapport avec César, il tenta vainement d'assurer son élévation, hâta l'instant de sa chute, fut sourd aux conseils de ses amis, quitta son palais dans lequel il n'avoit rien à redouter, et vint à la cour, où de trompeuses promesses l'attiroient.

Avec cette dissimulation si fort enracinée dès l'âge le plus tendre dans l'ame de Louis qu'il ne put jamais en effacer entièrement les traces, il dit au prélat avec l'accent de la bonté : « Ha ! vous voilà donc, M.<sup>r</sup> le cardinal ! Je suis charmé de vous voir ; je vous souhaite bien le bon jour. » La reine, que sa fierté rendoit moins maîtresse de ses mouvemens, prononça d'un ton de brusquerie : « M.<sup>r</sup> le cardinal, on m'a dit que vous aviez été malade ; on le voit bien à votre visage. » A la suite de cette audience, Retz fut arrêté par Villequiers, capitaine des gardes, conduit d'abord à la Bastille, et bientôt après à Vincennes. Durant sa captivité, loin de reconnoître ses torts, il médita d'autres complots. Echappé au bout de quelques mois, il ne put jamais s'élever au-dessus d'une vie obscure, trop contraire à ses goûts, pour ne pas lui devenir à charge.

Le jour où le cardinal de Retz fut enlevé, la fronde expira, ne laissant après elle que des souvenirs tristes, humilians et ridicules.

Tandis que la France consumoit elle-même ses forces dans des convulsions intérieures,

les armées de terre suffisoient à peine aux fu-  
reurs des guerres civiles. Les flottes languis-  
soient dans les ports, ou marchaient mal équi-  
pées. Le duc de Vendôme perdit dans la  
Manche une bataille navale, et ne revint à  
Flessingue qu'avec trois bâtimens.

Lonis XIV.  
1652

Les Espagnols eussent porté des coups funestes, sans la généreuse constance de différens gouverneurs de places. Le maréchal de la Mothe soutint dans Barcelonne un siège de quinze mois, et n'accepta de capitulation que par la trahison du comte de Marsin, qui abandonna l'armée pour rejoindre le prince de Condé. Le chevalier de Venant défendit Gravelines durant neuf semaines, et le comte d'Estrades n'ouvrit les portes de Dunkerque, qu'à la suite de trente-neuf jours de tranchée ouverte.

Le prince de Condé s'empara de Rethel et de Sainte-Ménéhould. Turenne fut le chercher, arrêta ses progrès, et remplit la promesse qu'il avoit faite au roi, en l'assurant « que les ennemis ne prendroient pas leurs » quartiers d'hiver en France. »

Anne d'Autriche, mal secondée dans l'indifférence qu'elle éprouvoit pour Mazarin, désiroit son retour. Elle trouva de l'opposition dans son ancien favori, qui feignoit d'éprouver de la crainte de l'inimitié du cardinal de Retz, quoiqu'il connût que ce chef de faction étoit sans pouvoirs depuis le séjour du roi à Paris. Mais l'habile Italien prétendoit, par

**Louis XIV.** l'arrestation du cardinal durant son absence ,  
 1652 se soustraire aux reproches de la cour de Rome.

L'arrivée de Mazarin fut un triomphe. Le roi et son frère allèrent le recevoir au Bourjet. Paris entier sortit à sa rencontre. Les acclamations faisoient retentir les airs du cri : « Toute la France est Mazarine. » Le cardinal ne perça qu'à grand'peine une multitude qui se montrait dans l'ivresse du bonheur et de l'enthousiasme. Un appartement l'attendoit au Louvre. Sa route, depuis la porte de la Conférence, étoit bordée d'une double haie de gardes-françaises : il trouva les cours, l'escalier et les salles encombrées de spectateurs de toutes les classes. Il jeta un sourire de pitié sur le parlement, qui ambitionnoit la faveur d'être remarqué au nombre des adorateurs d'un homme, dont les arrêts avoient prononcé la proscription. « Parmi tant de » gens de qualité qui s'étouffoient à qu'on se » jetteroit le premier à ses pieds, un religieux se prosterna devant lui avec tant d'humilité, que la Porte crut qu'il ne s'en relèveroit pas. »

1653 Mazarin fut peu de jours à se convaincre de l'altération des sentimens que la reine lui avoit accordés. Il se garda bien de la chimérique espérance de les ranimer, étant trop certain que les impressions extrêmement vives dans le cœur des femmes, y sont peu profondes, s'effacent avec promptitude, et laissent



pour unique trace , ou la haine ou le dé-<sup>Louis XIV.</sup>  
goût , ou pour le moins une froideur que nul <sup>1653</sup>  
effort ne parvient à vaincre. Il prit sa réso-  
lution sur-le-champ ; il ne répondit aux bontés  
de son ancienne bienfaitrice , qu'en cherchant  
à la dépouiller du pouvoir si précieux pour  
une princesse impérieuse , et à lui enlever  
l'affection de son fils , le premier des trésors  
d'une mère. La souplesse d'humeur , la con-  
naissance des hommes et l'esprit agréable du  
ministre , lui acquirent bientôt un ascendant  
absolu sur le jeune roi , qui commençoit à  
souffrir du maintien sévère de la reine , et qui  
se livroit à la défiance , lorsque cette prin-  
cesse se hasardoit à blâmer l'homme dont elle  
avoit si souvent fait l'éloge avec la chaleur  
que la passion inspire. Les créatures de la  
reine se virent réduites à tomber dans la dis-  
grâce , ou à fléchir devant le nouveau dépo-  
sitaire de l'autorité.

L'attention perfide du ministre de tenir  
dans une espèce d'éloignement du monarque,  
les hommes éclairés et honnêtes , n'eut point  
de suites fâcheuses , grâce aux dons que la  
nature avoit prodigués à Louis. Malgré les  
vices d'une éducation sur laquelle il ne cessa  
jamais de gémir , ce monarque se pénétra de  
bonne heure de la maxime noble et vraie :  
« Que les lumières et les vertus peuvent seules  
rendre un mortel digne de la couronne. »

Le ministre ne tarda pas à reconnoître dans  
ce prince , les qualités éleyées et ce caractère

**Louis XIV.** de magnanimité qu'aucun effort humain ne  
1653 seroit parvenu à étouffer ; mais il se promit  
d'en retarder le développement. Il s'attribua  
la fonction honorable de donner au jeune roi  
des leçons dans l'art important de gouverner  
les hommes. Villeroy, sans respect pour lui-  
même et pour sa dignité de gouverneur, se  
réduisit au rôle passif d'auditeur. Ces leçons  
que la flatterie célébroit comme un cours de  
politique profonde et raffinée, se bornoient à  
quelques principes généraux et vagues. La  
dissimulation dans la conduite des affaires,  
la défiance des hommes en place, et l'atten-  
tion de restreindre la puissance des grands  
seigneurs, sur-tout celle des princes du sang,  
furent les points sur lesquels le cardinal in-  
sista le plus. On aperçut que ses regards pé-  
nétrants avoient bien saisi les foiblesses et les  
qualités qui distinguent la nation française.  
« Ne vous familiarisez jamais avec les cour-  
» tisans. Conservez un abord imposant. Don-  
» nez sans mesure des espérances. Dites des  
» choses flatteuses. Prenez autant qu'il vous  
» plaira l'argent de vos sujets, mais ne ré-  
» pandez pas leur sang, et sur-tout ne blessez  
» pas leur sensibilité. »

Mazarin confiant à Dondodei l'attente  
qu'il concevoit de l'avenir du jeune souverain,  
s'exprimoit ainsi : « On se plaint qu'il ne s'ap-  
» plique pas assez à l'étude, il n'en saura que  
» trop ; car, quand il vient au conseil, il me  
» fait cent questions sur les choses dont il

» s'agit. Il écoute déjà en maître , et parle en Louis XIV.  
» père. Croyez-en ma parole , il se mettra en 1653  
» chemin un peu tard ; mais il ira plus loin  
» qu'un autre. »

Le naturel de Monsieur opposa moins de résistance à la séduction. La seule valeur ne put être étouffée dans l'ame d'un petit-fils de Henri IV ; d'ailleurs , doué des charmes de la figure et des avantages de l'esprit , il fut transformé par les corrupteurs gagés , en une *femmelette* aimable , vaine , tracassière et maligne.

On aperçut les suites inévitables de toutes les factions , dans les progrès que fit l'autorité royale , du moment où elle eut terrassé les frondeurs. Mazarin consumma un établissement que depuis dix-neuf années la cour s'étoit , à plusieurs reprises , efforcée d'introduire. Les officiers connus sous le titre d'*intendant de justice , police et finance* , et réputés les représentans du souverain , devinrent les dépositaires de la confiance de la cour , et les véritables instrumens du pouvoir absolu. Les *missi dominici* de la seconde race , et les sénéchaux du commencement de la troisième , revivoient dans les intendants avec les mêmes attributs , les mêmes fonctions et le même esprit. Les premiers servirent les rois en inspirant au peuple une respectueuse confiance pour le trône ; les seconds hâtèrent le succès des efforts qui tendoient à l'anéantissement de la puissance des grands vassaux ;

**Louis XIV.** et les troisièmes restreignirent les prérogatives des gouverneurs, ainsi que les usurpations des parlemens. La campagne de cette année valut à la France plusieurs places, dont aucune ne fut d'un aussi grand intérêt que Bordeaux.

1653

Le roi se rendit à l'armée d'observation que Turenne commandoit, tandis que le maréchal de Praslin assiégeoit Sainte - Ménéhould : contre l'attente des généraux, Montal rendit cette place après dix-neuf jours d'attaque.

Bellegarde et Mouzon augmentoient le nombre des conquêtes.

Le maréchal de Grancei combattit le marquis de Caracène près de la Roquette. Les Français montrèrent dans cette journée une telle ardeur, que les balles venant à manquer, ils chargèrent leurs mousquets avec les boutons de leurs habits.

Le maréchal d'Hocquincourt remporta près de Gironne une victoire complète sur l'amiral de Castille.

Les pays d'Aunis, les îles de Ré, d'Oléron, ne furent pas emportés par les armes. Le comte du Doignon se fit payer une grosse somme, à laquelle Mazarin eut la foiblesse de joindre le bâton de maréchal de France. Les succès du roi n'eussent pas réuni le nombre à la rapidité; ceux de ses ennemis ne se seroient pas bornés à la prise de Roye et de Rocroi, sans les divisions qui s'élevèrent entre le prince de Condé, l'archiduc Léopold et le comte de

**Fuensaldagne.** Le prince ne rencontra que **Louis XIV.** trop de circonstances qui lui donnèrent la cer- <sup>1653</sup> titude que les Espagnols nourrissoient un profond ressentiment contre l'ennemi qui leur avoit fait des blessures si cruelles que leurs forces en étoient épuisées, et que leur réputation en paroisoit anéantie. Les hauteurs, les contradictions et les sarcasmes envenimèrent les injustices. Le siège de Rocroi se fit avec une extrême lenteur, parce que cette place devoit appartenir au prince, à qui son traité accordoit la possession de toutes les conquêtes qui se feroient à trois lieues de la frontière. Le même sentiment de jalousie s'étoit opposé à ce qu'il portât des secours à Sainte-Ménéhould, dont la conservation touchoit à ses intérêts personnels.

Condé souffroit avec impatience le poids de cette énorme chaîne, que son orgueil l'empêcha de rompre par un généreux retour dans le sein de sa patrie, et que son désespoir lui suggéra la pensée d'échanger contre un joug encore plus honteux.

Olivier Cromwel venoit de recueillir les fruits de son talent, de son courage, de son hypocrisie et de ses attentats. Déclaré protecteur des royaumes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, il exerçoit une autorité d'autant plus étendue, qu'elle n'avoit aucunes bornes fixes et positives. Le peuple confus des excès de sa fureur, courut de lui-même se ranger sous un gouvernement vigoureux. L'Europe

Louis XIV. subjuguée par la surprise ou par la crainte ,  
1653 ne se souleva point pour étouffer dans sa naissance le fameux *acte de navigation* , devenu le fondement sur lequel les Anglais ont élevé le despotisme auquel ils aspirent sur les mers du monde. « Les vaisseaux importent dans » l'île les productions étrangères , exportent » les siennes. Les vaisseaux des ports des autres nations , ne peuvent apporter en Angleterre que les productions de leur sol et de leur industrie. »

Un prince du sang français , proche parent de l'infortuné Charles , et l'un des plus grands généraux de son siècle , applaudit au triomphe de l'usurpateur. Ne se bornant pas à la foiblesse d'exalter *la conduite d'un si grand homme* , il ajouta : « Je supplie votre altesse » de croire que je me tiendrai fort heureux , » si je pouvois la servir en quelque occasion. » Cromwel répondit avec froideur à un pareil hommage , et dédaigna les offres qui l'accompagnoient.

1654 Mazarin voit la France à ses pieds , domine sans hauteur comme sans cruauté , concentre son orgueil dans l'élévation de sa famille , mais se livre tout entier à la fureur d'accumuler des richesses. Bientôt persuadé qu'en dissimulant son avarice , il en diminue les jouissances , il donne pour excuse les frayeurs que la modicité de sa fortune lui avoit causées à l'époque de son second départ. Anne d'Autriche est vivement offensée de ce que son

ancien protégé ne lui laisse d'autre consolation que la liberté de faire quelques plaintes stériles. Le prince de Conti sacrifie à la faveur, la lâche complaisance de recevoir la main de M.<sup>lle</sup> Martinossi, l'une des nièces du ministre autrefois son ennemi, et toujours le persécuteur du prince son frère. Le duc de Beaufort cherche à faire oublier ses *Mazarinades*, en protestant qu'il auroit désormais autant d'attachement « aux intérêts de M.<sup>r</sup> le » cardinal, que Champfleuri, le capitaine des » gardes de son éminence. » La Rochefoucault emploie, pour assurer son retour, toute l'adresse de son confident Gourville.

Le premier ministre nommoit aux dignités ecclésiastiques, aux emplois militaires et aux places de la cour ; régloit les travaux des autres ministres, conféroit avec les ambassadeurs ; en un mot, il se conduisoit auprès du roi, plutôt avec l'autorité d'un père, qu'avec la déférence d'un sujet. La nomination au siège de Rheims, du duc de Nemours encore enfant, valut à l'évêque de Soissons l'honneur de faire le sacre.

Louis courut du pied des autels à l'armée, où, d'après son propre penchant, il fit ses premières armes sous le maréchal de Fabert, qui se vit magnifiquement récompensé de ses travaux par cette distinction flatteuse. Stenay fut assiégé. Chamilli, digne par ses talens, son zèle et sa valeur, d'être l'ami de Condé, déploya toutes les ressources d'une belle dé-

Louis XIV.

1654

Louis XIV. fense. Après trente-trois jours de tranchée  
1654 ouverte, il se vit forcé de capituler. Nulle force n'étoit capable de résister à des troupes dont l'enthousiasme étoit enflammé par la présence d'un roi qui cherchoit les dangers avec l'ardeur de la jeunesse et de la vaillance.

Le prince de Conti dut à son mariage le commandement d'une armée. La crainte d'une comparaison peu avantageuse, et un reste de respect, l'écartèrent des lieux où il auroit pu rencontrer le prince de Condé. La prise de Villefranche et celle de Puicerda, répandirent quelque lustre sur ses armes.

Clermont et le Quesnoi furent enlevés.

Le duc de Guise rompit les fers qui le retenoient en Espagne, et vint à la vue de Naples prendre Castellamare.

La diversité des théâtres de la guerre ne produisit qu'un foible intérêt. Les regards de l'Europe se fixèrent avec avidité sur la lutte établie entre les deux plus grands généraux de leur siècle. Le prince de Condé forme le siège d'Arras. Toutes les opérations propres à presser la place et à se défendre contre les attaques extérieures, s'exécutent avec autant de sagesse que d'activité. Des lignes jugées inexpugnables, produisent l'admiration : Turenne les enlève. Quatre mille morts, sept mille prisonniers, cent pièces de canon et six mille tentes deviennent les trophées de la victoire.

Pendant que les Espagnols entraînoient



l'archiduc Léopold, et cherchoient leur salut Louis XIV.  
dans une honteuse fuite, Condé rallie autour 1654  
de sa personne deux régimens composés de  
Français et de Lorrains. Avec cette troupe,  
il résiste aux efforts de l'armée victorieuse,  
repousse le maréchal de la Ferté, bat le ma-  
réchal d'Hocquincourt, et empêche la ruine  
de ses alliés. Philippe IV s'empresse d'ex-  
primer sa juste reconnoissance. « Mon cousin,  
» on m'a dit que tout étoit perdu, mais que  
» votre altesse a tout sauvé. »

Le roi fit dans Arras une entrée solennelle,  
et combla d'éloges les habitans : il récom-  
pensa par le grade de lieutenant-général, et  
par la décoration du cordon bleu, le marquis  
de Mondieu, gouverneur de la place, qui,  
avec une garnison foible, avoit pendant qua-  
rante jours soutenu les attaques extrêmement  
vives d'une armée considérable. —

Le succès soutenu des armées françaises,  
donnoit de l'éclat au ministère de Mazarin,  
qui pensoit qu'une heureuse étoile favorisoit  
en lui les vues d'homme d'état, et ses désirs  
de chef de famille. Le prince de Conti et le  
duc de Modène, les époux de ses nièces  
Marie et Laure Martinossi, remportèrent di-  
vers avantages, le premier en Espagne, et le 1655  
second en Italie.

Sous les yeux du jeune monarque, s'ouvrit  
la route des Pays-Bas espagnols, par la prise  
de Landreci, de Condé, du Quesnoi et de  
Saint-Guillain.

**Louis XIV.** Les travaux du ministre ne purent se ren-  
1655 fermer dans la surveillance des opérations de la guerre. Des troubles intérieurs lui causèrent quelque inquiétude, et des rapports politiques appelèrent son attention.

Les partisans du prince de Condé tramaient des intrigues à la cour, agitoient le parlement et souffloient dans Paris le feu des factions. La duchesse de Châtillon arrêtée, et le maréchal d'Hocquincourt exilé, devinrent des exemples suffisans pour imprimer la crainte aux cabaleurs.

Sur la nouvelle que le parlement préparoit des remontrances contre un édit pour l'établissement de l'impôt du timbre, le roi qui chassoit dans la forêt de Vincennes, se rend à Paris, à cheval, entre dans la grand'chambre en grosses bottes et le fouet à la main ; effarouche par son costume la gravité des magistrats, et terrasse leur orgueil par un discours énergique. « On sait les malheurs qu'ont produits vos assemblées, j'ordonne qu'on cesse » celles qui sont commencées sur mes édits. » M.<sup>r</sup> le premier président, je vous défends » de les souffrir ; et vous, MM.<sup>rs</sup> les conseillers, je vous défends de les demander. »

Ce trait à l'âge de dix-sept ans, fut un éclair qui décela le caractère de Louis, dont on n'avoit jusqu'alors soupçonné ni la force ni l'élévation. Les courtisans, en se livrant à des louanges excessives, cherchèrent à cacher leur dépit et leurs alarmes. Mazarin dit en

confiance au maréchal de Grammont : « Je Louis XIV.  
» sais depuis long-temps qu'il y a de l'étoffe 1655  
» en lui pour faire quatre rois et un honnête  
» homme. »

Quelques actes de fermeté inquiétèrent bientôt le cardinal, qui préféroit les ressources de la ruse aux moyens de la vigueur. Son penchant le porta donc bien vite à recourir à des flatteries que leur excès rendoit rebutantes, et à des promesses que leur inexécution dépouilloit de confiance. Quelquefois cependant, son esprit lui fournissoit des mots heureux. L'abbé de Conac ayant un jour prêché devant la cour avec beaucoup d'éloquence, Mazarin lui dit au moment où il quittoit la chaire : « Vous nommer évêque de Valence, au sortir d'un aussi beau sermon que celui que vous venez de faire, cela s'appelle recevoir le bâton de maréchal de France sur la brèche ; remerciez le roi de cet important bénéfice. » Dans les conférences où don Louis de Haro reconnut l'habileté du politique qui négocioit avec lui, le cardinal donna le gage de la finesse de ses observations : « Vous ne connoissiez guère nos femmes ; les vôtres s'occupent d'amour ; mais en France elles osent et peuvent tout. » Un principe sacré des devoirs de l'homme envers la société, se trouve rappelé dans sa réponse au refus que le vertueux de Lamoignon faisoit de la place de premier président, d'après un sentiment de modestie, et dans le vœu de satis-

Louis XIV. faire des goûts simples : « L'amour que vous  
1655 » faites paroître , Monsieur , pour la vie  
» privée , est un amour-propre dont un homme  
» de bien doit se défaire , quand il s'agit de  
» l'état.

Une souplesse de caractère autant que de système , exposoit Mazarin aux sarcasmes dans l'intérieur de la France , et le dépouilloit de toute considération chez les étrangers. Cromwel ne lui montra que de la froideur et de l'éloignement pour prix de ses nombreuses avances. Le protecteur se voyant à la fois recherché par le cabinet de France et par celui d'Espagne , fit assez long-temps attendre au premier quelques vaines expressions d'amitié. Le traité de Westminster , sans produire aucun avantage réel , fut acheté par la honte du renvoi hors du royaume de Charles II , du duc d'Yorck , et des seigneurs attachés à la fortune de ces deux princes. L'infortunée veuve de Charles I,<sup>er</sup> , abaissa sa fierté jusqu'à proposer le mariage de son fils aîné avec Hortence de Mancini. Mazarin se reconnut lui-même indigne de cet honneur , par un refus dont l'impudence étoit voilée sous des protestations d'une fausse humilité ; mais bientôt il fut puni de son lâche procédé , par le refus que fit Cromwel d'accepter pour son fils la main de cette même nièce.

1656 Des négociations de paix ralentirent le cours des hostilités. Lyonne fut envoyé à Madrid , et ne trouva d'obstacle au désir énoncé par

le ministre, de conclure le mariage du roi Louis XIV. avec l'infante Marie-Thérèse, que dans la ri- 1656 valité établie par Ferdinand III, en faveur de son fils Léopold roi des Romains.

La prise d'une ville considérable parut, aux yeux de Mazarin, le moyen le plus assuré de terminer les incertitudes de la cour d'Espagne. Cette idée déterminâ le siège de Valenciennes. Malheureusement une ombrageuse défiance reproduisit encore la faute de nommer deux généraux. Le partage d'autorité a pour objet d'empêcher que la gloire d'un homme ne le rende trop puissant : son moindre désavantage est d'amener du retard, et de priver les opérations de l'ensemble qui leur est nécessaire. Les suites en sont funestes, pour peu que la supériorité de l'un des émules produise les germes de la jalousie.

Le maréchal de la Ferté reçut avec hauteur les avis de Turenne, qui le prévenoit des inconvéniens de sa position, et qui lui offroit le secours de quelques régimens.

Francesco de Menesses, officier inconnu de son souverain, et même du premier ministre d'Espagne, fit une si belle défense, qu'il laissa le temps à l'archiduc don Juan et au prince de Condé, d'effectuer sa délivrance. Les lignes du maréchal de la Ferté furent forcées. Cet échec coûta aux Français quatre mille hommes de tués, six mille prisonniers, parmi lesquels le maréchal de la Ferté se trouvoit, et la perte d'immenses préparatifs. La faute

Louis XIV. extrêmement grave de n'avoir pas jeté sur  
1656 l'Escaut des ponts qui eussent établi la communication des deux armées , arrêta Turenne dans son désir de marcher au secours de son imprudent compagnon. Il fit sa retraite , et occupa sous le Quesnoi une position d'où les ennemis ne hasardèrent pas de le déloger.

A la suite de quelques escarmouches , les forces des Espagnols se portèrent contre Saint-Guillain. La valeur obstinée du comte de Schomberg vengea promptement l'affront que les armes françaises venoient d'essuyer devant Valenciennes. Don Juan éprouva même le regret d'être dans la nécessité de lever le siège, quoique le gouverneur restât réduit à ses propres ressources.

Dans le même temps , Turenne emporta la Capelle, après quatre jours d'attaque. Les deux Chamilli, le père et le fils, avoient pris l'engagement de ne souscrire à aucune capitulation.

La mort du prince Thomas retint dans l'inaction pendant peu de mois les armées d'Italie. Le duc de Mercœur étoit venu remplacer ce prince près du duc de Modène. Valence-sur-le-Pô fut emporté.

Mazarin peu attentif aux matières relatives à la religion , ne prévint pas les orages qui devoient naître de la bulle par laquelle Alexandre VII condamnoit les cinq propositions du  
1657 livre de Jansénius , et fomentoit les germes d'affligeantes querelles (1).

---

(1) Cornélius Jansen ou Jansénius ne sembloit ni par

La guerre produisit peu d'événemens. Le <sup>1657</sup> Louis XIV. roi fut témoin de la prise de Montmédi. Le maréchal de la Ferté, que l'on avoit échangé, fit le siège de cette ville, et Turenne couvrit les lignes. Ce dernier général repassa en Flandre pour être opposé à Condé. Les deux grands hommes ne firent rien qui répondît à leur haute renommée. Condé s'empara de Saint-Guillain, et sauva Cambrai par une marche rapide. Turenne se rendit maître de Saint-Venant, et obligea son illustre adversaire à la levée du siège d'Ardres.

Le marquis de Saint-Abre força les Espagnols à la levée du siège d'Urgel, pendant que le prince de Conti et le duc de Modène recevoient le même affront devant Alexandrie-de-la-Paille.

La balance assez long-temps incertaine, parut se pencher en faveur des Français, par le traité que Brienne et Lyonne signèrent avec

ses talens, ni par la place qu'il occupoit, appelé au rôle éclatant que ses partisans, ainsi que ses adversaires, ont concouru à lui faire jouer. Evêque d'Ypres, il composa différens écrits. Le premier, *Mars Gallicus* 1637, offensa grièvement Richelieu, dont il condamnoit l'alliance avec les Protestans de l'Allemagne. Le dernier qu'il laissa en mourant, et qui jeta la pomme de discorde d'abord dans l'église, et bientôt dans le royaume, est un commentaire sur St. Augustin. Pour le plus grand nombre de ses détracteurs et de ses apologistes, cet énorme ouvrage reste le dieu inconnu des anciens. Il a pour titre : « *Augustinus Cornelii Jansenii, episcopi, seu Doctrina* » *sancti Augustini de humanæ naturæ sanctitate, ægritudine,* » *medicinâ, adversus Pelagianos et Massilienses.* » (Louvain, 1640. Rouen, 1652 ; cette dernière édition est la meilleure.)

Louis XIV. lord Lockart. Le protecteur prit l'engage-  
1657 ment de soudoyer durant toute la guerre ,  
six mille Anglais dont les Français dispose-  
roient. Le prix de ce secours fut la promesse  
de formersur-le-champ le siège de Dunkerque,  
et de remettre cette ville à l'Angleterre , sous  
la condition que les Catholiques seroient res-  
pectés dans leur culte.

1658 D'après ces conditions , les premiers mo-  
mens de l'alliance se marquèrent par la prise  
de Dunkerque et de Mardick. Mazarin trahit  
le désir de s'approprier ces deux conquêtes ;  
mais Cromwel le ramena bientôt à la fidélité  
dans ses engagements , par la menace de venir  
aux portes de Paris demander les clefs des  
villes qui lui avoient été promises. Louis plia  
sous la loi que le meurtrier de son oncle lui  
imposoit , et pensa être délivré d'une partie du  
poids de cette humiliation , par le refus de  
quelques égards frivoles. Dans la lettre que  
les circonstances le forcèrent d'écrire au pro-  
tecteur , il ne lui donna pas le titre de frère ,  
ni même celui de cousin (1).

L'archiduc et le prince de Condé s'étoient  
avancés dans le dessein de faire lever le siège  
de Dunkerque , lorsque l'armée française pres-  
soit cette ville du côté de la terre , et que vingt  
vaisseaux anglais bloquoient son port. Condé  
n'eut pas assez d'influence pour empêcher une

---

(1) La suscription de cette lettre portoit : « A monsieur le  
» protecteur de la république d'Angleterre. »



affaire dont il prévoyoit l'issue funeste. Au moment du combat, il se tourna vers le duc d'Yorck , et lui dit : « Si vous n'avez jamais » vu perdre de bataille , vous saurez bientôt » comment on en perd une. » Le désespoir d'un revers si positivement prédit , sembla donner un nouvel essor à son génie , dont les ressources presque surnaturelles échouèrent contre les savantes manœuvres de Turenne. Les débris de l'armée espagnole ne furent sauvés que par le généreux dévouement de quelques bataillons français qui étoient attachés à Condé.

La bataille des Dunes parut être le chef-d'œuvre de la science militaire, et fixa la supériorité de la France pour le reste de la guerre. Le général victorieux conserva au milieu des trophées de gloire , et parmi les transports de l'admiration générale , une touchante simplicité. Le soir même , il écrivit à sa femme : « Les ennemis sont venus à nous ; ils ont été » battus ; Dieu en soit loué. J'ai un peu fatigué toute la journée , je vous donne le » bon soir , et je vais me coucher. »


La cour étoit à Calais , lorsqu'elle fut instruite d'une conquête qui brilloit de tant d'éclat , que Mazarin forma le vœu de s'en approprier l'honneur. Le comte de Metz vint à plusieurs reprises solliciter Turenne d'écrire au cardinal , qu'il reconnoissoit que son éminence avoit tracé le plan , dicté les ordres , et dirigé les opérations de cette journée aussi

Louis XIV.  
1658

**Louis XIV.** glorieuse que décisive. La modestie du grand  
1638 homme s'indigna de la vanité du premier ministre , qui reçut pour réponse à ses tentatives de séduction : « Je n'autoriserai jamais un » mensonge par ma signature. »

Berg-Saint-Vinox , Furnes et Dixmude se soumirent à Turenne.

Des événemens si heureux furent ternis par la foiblesse qu'eut la cour de prendre le deuil de Cromwel. L'Europe intimidée pensoit que cet homme redoutable se perpétueroit dans son fils Richard. La seule M.<sup>lle</sup> de Montpensier montra de la dignité dans son refus de rendre un humiliant hommage.

Les négociations de paix que Lyonne avoit entamées , languissoient depuis près de deux années. Quoique Mazarin trouvât des excuses plausibles de ses retards , dans la prospérité des armes et dans les conseils des généraux , il ne put pourtant se dérober aux soupçons de la reine. Cette princesse parfaitement instruite des sinuosités du cœur de son ancien favori , n'eut aucun doute qu'il agissoit d'après des vues intéressées : elle ne se trompoit pas ; car Louis , éperdument épris de Marie de Mancini , avoit conçu la folle pensée de l'asseoir avec lui sur le trône. La présomption de Mazarin s'étoit enivrée d'une espérance que son hypocrisie cherchoit à dérober à tous les regards , sous les signes d'une feinte colère. Voulant sonder les sentimens de la reine , il lui dit un jour avec  ton de l'embarras ,

qu'il cherchoit à faire passer pour l'accent du **Louis XIV.**  
 regret : « Je crains bien que le roi ne s'obs- <sup>1659</sup>  
 » tine dans la fantaisie d'épouser ma nièce. »  
 La superbe Autrichienne dédaigna le soin de  
 dissimuler son mépris. « Si le roi étoit capable  
 » d'une telle indignité, je me mettrois avec  
 » mon second fils, à la tête de la nation,  
 » contre Louis et contre vous. »

Cette réponse faite pour atterrer un homme  
 d'un caractère naturellement timide, amena  
 une suspension d'armes. Le cardinal de Ma-  
 zarin et don Louis de Haro, les maîtres ab-  
 solus, l'un en France, l'autre en Espagne, se  
 réservèrent l'honneur de procurer l'inappré-  
 ciable bienfait de la paix. A la suite de quel-  
 ques incertitudes par rapport aux lieux où les  
 conférences se tiendroient, le choix se fixa  
 sur l'île des Faisans que forme la rivière de  
 Bidassoa, qui sépare la France d'avec l'Es-  
 pagne. Des momens précieux furent consom-  
 més par une foule de débats puérils sur l'éti-  
 quette. Les deux premiers ministres, sous le  
 prétexte d'honorer la majesté de leurs souve-  
 rains respectifs, étalèrent une pompe qui sa-  
 tisfit leur orgueil démesuré (1).

---

(1) « Enfin, la première conférence fut arrêtée et tenue le  
 » treizième d'août. Notre cardinal s'y rendit en grande pompe  
 » et solennité; il partit en carrosse de Saint-Jean-de-Luz  
 » sur les dix heures du matin, accompagné des maréchaux de  
 » Grammont, de Villeroi, de Clermont, du grand-maitre  
 » de l'artillerie, du duc de Créqui, du bailli de Souvré, et  
 » précédé d'environ quatre cents tant mousquetaires à pied  
 » que gardes à cheval, conduits par leurs capitaines et leurs

Louis XIV. 1659 Mazarin ne tarda guère à se convaincre que don Louis « prétendoit, par sa conduite » flegmatique, tirer avantage de l'impatience » des Français. *Je tâcherai*, dit-il aussitôt, » *de le corriger de telle sorte qu'il se trompera dans son calcul.* » Heureux dans cette tentative, il amena au bout de vingt-quatre conférences la signature d'un traité qui contenoit cent-vingt articles, dont le plus grand nombre étoient avantageux à la France.

Ce traité des Pyrénées, si fameux pour avoir terminé une guerre de vingt-cinq ans, pour avoir préparé des suites de la plus haute conséquence, arrêta le mariage de Louis avec

---

» lieutenans. Six autres de ses carrosses alloient en queue  
 » avec ceux des archevêques de Lyon et de Toulouse, et de  
 » plusieurs autres prélats au nombre de vingt. Derrière les  
 » carrosses et à la tête de douze beaux chevaux de main con-  
 » verts de housses de drap rouge bordées d'écussons aux armes  
 » de son éminence, marchaient ses écuyers avec seize pages  
 » bien parés et très-bien montés : ils étoient suivis de leur  
 » gouverneur et de six autres chevaux de main caparaçonnés  
 » comme les précédens, et menés par autant de palefreniers  
 » aussi à cheval et vêtus de très-belles livrées. Ce cortège de  
 » quatre à cinq cents personnes marchoit en très-bel ordre,  
 » aux fanfares des trompettes, jusques au passage appelé  
 » *Pas-de-l'Hôpital*. Cent cinquante mousquetaires s'étoient  
 » déjà postés sur le bord de la rivière vis-à-vis de l'île de la  
 » conférence; vingt-cinq autres s'étoient saisis de l'avenue  
 » du pont, afin qu'il n'y passât que soixante personnes de  
 » qualité, avec autant de leurs gardes. C'étoit l'ordre que don  
 » Louis de Haro devoit pareillement observer. Le cardinal  
 » arriva un peu avant don Louis, et les seigneurs de sa suite  
 » avec la noblesse française se trouvèrent séparés par une  
 » cloison, en sorte qu'ils ne pouvoient pas s'entretenir avec les  
 » Espagnols, ni même les voir. »

**Marie-Thérèse d'Autriche.** Il valut en outre Louis XIV.  
à la France de grandes possessions dans les 1659  
Pays-Bas ; une partie de l'Artois, avec le sacrifice des prétentions de l'Espagne sur l'Alsace ; mais ne lui conserva dans le midi que Perpignan, le Roussillon et le Conflent. Plusieurs places furent de part et d'autre rendues.

A ces conditions positives, les deux plénipotentiaires joignirent des engagemens honnêtes par leur fausseté. L'Espagnol promit, pour la dot de l'infante, une somme qu'il savoit bien que son maître étoit hors d'état de payer. L'Italien s'engagea, sur la foi du serment, à l'abandon du Portugal, et le jour même ordonna les préparatifs d'un secours considérable. La renonciation du roi de France à la couronne d'Espagne, fut du moins reconnue pour une cérémonie d'un pur apparat.

Les passions si actives de la vengeance et de la crainte, rendirent Mazarin coupable de torts dont l'histoire ne sauroit l'absoudre. Implacable dans ses ressentimens, il n'accorda le retour de Condé que sur la menace du roi d'Espagne de former à ce prince un état dans les Pays-Bas. Epouvanté par l'ombre de Cromwel, il refusa de voir Charles II qui vint à Fontarabie, dans la fausse idée que ses prières détermineroient les deux puissances contractantes à s'occuper de son rétablissement. Le monarque peu réfléchi ne s'étoit pas pénétré du principe fondamental en poli-

**Louis XIV.** litique , que toute relation , toute bienveil-  
 1659 lance et toute amitié sont anéanties par l'in-  
 fortune. Il ne fut pas fait mention de Charles  
 dans le traité ; mais du moins don Louis ,  
 conservant au fond de son cœur quelque  
 étincelle d'humanité , adoucit ses refus par  
 des témoignages d'intérêt et des marques de  
 respect.

La cour d'Espagne s'avança vers les fron-  
 tières avec une gravité qui lassoit la pé-  
 tulance du jeune monarque. Don Louis attribua  
 les sollicitations de hâter la marche aux désirs  
 impatients de l'amour. Le cardinal écrivit à ce  
 sujet au roi : « S'il savoit ce que je sais , il seroit  
 » bien étonné. » Lui-même le fut , lorsque Louis  
 paroissant ne conserver aucun souvenir de sa  
 première passion , courut à cheval par une  
 pluie battante et se mêla parmi les courtisans  
 pour voir quelques instans plutôt la princesse  
 qui lui étoit destinée.

4660 Les noces se célébrèrent à Saint-Jean-de-  
 Luz. Le roi d'Espagne ne quitta son froid  
 glacial qu'en faveur de Turenne. Quoique ce  
 grand homme que sa secte éloignoit de  
 l'épée de connétable , vint de recevoir la di-  
 gnité flatteuse et rarement accordée de ma-  
 réchal-général des camps et armées , il se  
 déroboit dans la foule. Philippe IV pria la  
 reine Anne de le faire approcher , le combla  
 d'éloges et dit à haute voix : « Ma sœur ,  
 » voilà un homme qui m'a fait passer de  
 » bien mauvaises nuits , »

Les deux cours ne s'étoient pas encore séparées , lorsque le général Monk remplaça la famille de Stuart sur le trône d'Angleterre. Louis XIV.  
1660

Mazarin se repentit sa scrupuleuse exactitude à remplir les engagemens qu'il avoit pris avec le protecteur par rapport au prince fugitif. La douleur de sa nièce Hortence et les reproches de sa famille rendirent ses regrets plus amers.

Chaque jour qui rapprocha de Paris le couple intéressant , fut marqué par des fêtes que les villes offroient , et par les témoignages d'un amour auquel les Français se livroient avec ardeur. Ce triomphe du sentiment étouffant dans tous les cœurs les dernières semences de haine , le cardinal jouit du bonheur de se voir l'objet de sincères bénédictions.

Ambitieux de faire régner un calme général , il conclut avec le duc de Lorraine un traité qui fut moins rigoureux pour ce prince que n'avoit été celui des Pyrénées : la démolition des remparts de Nancy , et la perte de Moyenvic , de Clermont , de Saarbôurg et de Philipsbourg , se trouvèrent un peu adoucies par le don du duché de Bar dont le duc prêta hommage. 1661

Ce fut à ce haut point de prospérité que la fortune brisa l'objet de sa longue prédilection. Une maladie d'épuisement attaqua Mazarin , qui se vit bientôt enlever toute lueur d'espérance. Quoiqu'il « parût ne s'occuper des affaires de l'autre monde que par manière » d'acquit , l'énormité de ses richesses le fa-

**Louis XIV.** » tignoit par le tourment des remords. » Le  
1661 besoin de se soulager d'un poids importun ,  
le détermina à se soumettre au conseil de  
Joly , curé de Saint-Martin-des-Champs , et  
du père Ange théatin , qui ne cessoient de lui  
répéter : « Vous devez tout restituer. » Il pré-  
senta donc au roi , avec autant de répug-  
nance que de crainte , la donation d'un  
énorme héritage de deux cent millions. Près  
de trois jours la réponse se fit attendre. Les an-  
goisses du malade devinrent des plus cruelles.  
Sans cesse on l'entendoit s'écrier avec de pro-  
fonds soupirs : « Ah ! ma pauvre famille , elle  
» n'aura pas de pain. » La générosité du  
monarque ne tarda pas à dissiper ces vives  
terreurs.

Le cardinal reçut les secours de l'église avec  
des signes de repentir et de piété. Néanmoins  
fidèle à sa maxime : « Qu'à la cour les absens et  
» les mourans ont tort » , il envoya des écuyers  
porter à plusieurs personnes l'assurance trom-  
peuse qu'elles occupoient une place dans son  
testament. Il chercha à dérober , sous des  
couches de rouge , les ravages de sa maladie ;  
ce qui donna lieu au mot du comte de Fuen-  
saldagne , qui dit au prince de Condé ,  
avec la gravité espagnole : « Voilà un por-  
» trait qui ressemble assez à celui de mon-  
» sieur le cardinal. » Ses entretiens avec Tu-  
renne , Grammont et Villeroi étoient à l'en-  
tendre , des épanchemens affectueux : « On  
» fait bien des choses en cet état , qu'on ne



» fait pas en se portant bien. » Tous trois <sup>Louis XIV.</sup> acquirent bientôt la certitude de n'avoir reçu <sup>1661</sup> que de fausses confidences.

Mazarin trop averti de l'approche du terme fatal , envoya le chevalier de Miré prier le premier président , de déclarer au parlement « qu'il mourait son très-humble serviteur. » Cet hommage rendu à un corps contre lequel il n'avait cessé de nourrir un juste ressentiment , a lieu de surprendre. Le malade satisfaisait-il encore une fois son hypocrite cajolerie, ou se permettoit-il de rappeler au parlement par ce persiflage , qu'il mourait dans le poste éminent d'où plusieurs des arrêts de la cour l'avaient banni? S'adressant ensuite au roi, qui lui rendait des soins assidus, il lui dit avec un dernier effort : « Je vais bientôt mourir ; » mon jugement se trouble , mais mon cœur » palpite encore de reconnaissance. Sire , je » vous dois tout , mais je crois m'acquitter en » vous recommandant Colbert. »

La mort du ministre absolu ouvrit une immense carrière à l'ambition. Le dépôt de l'autorité souveraine devint l'objet d'une foule de vœux ardens. La reine mère , les princes , plusieurs courtisans et tous les ministres , dévorèrent en pensée cette magnifique dépouille. Les secrétaires d'état vinrent demander au roi , à qui désormais les comptes seroient rendus. Ils l'entendirent avec surprise répondre : A moi. Ce mot prononcé avec le calme d'une résolution mûrement conçue , ne

Louis XIV. causa pourtant que des inquiétudes vagues.

1661 L'ignorance du jeune monarque étoit connue ; son inapplication sembloit l'éloigner à jamais du travail, et sa foiblesse trahissoit des traits de ressemblance avec celle qui avoit dégradé son père. Soumis à l'ascendant de Mazarin, il s'étoit plusieurs fois échappé en plaintes et en plaisanteries contre *le Grand-Turc*.

Les illusions sont bientôt dissipées, les chimères s'évanouissent ; l'étonnement, le respect et l'admiration subjuguent la cour, la ville, la France et l'Europe. Louis se montre tout-à-coup revêtu de la plus imposante grandeur. Majestueux dans son maintien, dans ses discours et dans ses sentimens,

« Le monde en le voyant a reconnu son maître. »

Le conseil est solennellement assemblé. Les deux reines, les princes et les cardinaux, reçoivent la permission d'y prendre séance. Louis s'adresse à cette auguste assemblée avec une éloquente et noble fermeté : « La face  
» du théâtre change ; j'aurai d'autres prin-  
» cipes dans le gouvernement de mon état,  
» dans la régie de mes finances et dans les  
» négociations au-dehors que n'avoit eu le  
» cardinal. Mes volontés une fois connues,  
» il ne reste qu'à les exécuter. Je suis jeune,  
» et les femmes prennent ordinairement bien  
» du pouvoir sur ceux de mon âge. Je vous  
» ordonne si vous voyez qu'une, quelle qu'elle  
» puisse être, prenne de l'empire sur moi et  
» me gouverne, que vous ayez à m'en aver-  
» tir ; vous recevrez une prompte réponse. »

Fouquet et quelques courtisans préparèrent Louis XIV. leur perte en croyant faussement que la réso- 1661  
lution du roi provenoit d'une ardeur de jeunesse, qui bientôt s'éteindroit. La reine mère, plus éclairée, sentit que la perte de son influence étoit sans remède ; elle ne fut pas maîtresse de son courroux : « J'avois toujours » prévu qu'il seroit un ingrat et qu'il voudroit » faire le capable. »

A l'entière soumission de sa cour et de son peuple, Louis ajouta les égards respectueux des étrangers. Le baron de Vatteville, ambassadeur d'Espagne à la cour d'Angleterre, se sentit, avec l'aveu secret de Charles II, assez de hardiesse pour dans une cérémonie disputer le rang au comte d'Estrades, ambassadeur de France. Louis déploya tant d'indignation et de fierté, que Philippe IV se crut heureux de colorer sa frayeur par des expressions de sentiment : « Comme père, je chéris » mon gendre ; comme roi, je ménage un » prince jeune et belliqueux. »

Le comte de Fuentès vint avec la qualité d'ambassadeur extraordinaire, déclarer à Louis en présence des ministres étrangers : « Que le roi son maître avoit envoyé ses » ordres à tous ses ambassadeurs et ministres, » afin qu'ils ne concourussent point avec les » ambassadeurs et ministres de sa majesté » très-chrétienne. »

Ainsi se développoit dès son principe ce règne dont l'éclat répandu sur la surface de

**Louis XIV.** l'univers , a si solidement établi la préé-  
1661 minence de la France , si souvent jalousée ,  
quelquefois disputée , mais aujourd'hui irrévocablement établie. Cependant l'enthousiasme général fut quelques instans refroidi par la chute de Fouquet : à cette seule époque de sa vie , Louis se laissa maîtriser par la haine et par la vengeance , vices qui répugnent le plus à une ame magnanime.

L'orgueil et le cœur de Louis furent cruellement blessés par le surintendant ; cet homme , aussi suffisant qu'audacieux et prodigue , entendit avec le sourire d'un doute offensant , la résolution du jeune roi de surveiller lui-même les travaux des finances. Au mépris des ménagemens que tout sujet doit avoir pour les passions de son maître , il voulut employer la séduction près de M.<sup>lle</sup> de la Vallière , qui repoussa de telles offres avec une noble fierté. Ces sources de mécontentement furent encore empoisonnées par les rapports de deux hommes dont la haine présentait des caractères aussi dangereux , mais différemment prononcés , suivant l'expression ingénieuse de Turenne :  
« Monsieur de Colbert avoit plus d'envie que  
» Fouquet fût pendu , et son père , M. le  
» Tellier , avoit plus de peur qu'il ne le fût pas. »

Les défauts du surintendant n'avoient pas éteint dans son cœur le feu précieux qui alimente et l'amour de la patrie et le désir des belles actions. Ces sentimens loin de lui être les garans d'un juste intérêt , fournirent

l'arme meurtrière qui le frappa. D'après le **Louis XIV.**  
dernier raffinement de la noirceur, Colbert <sup>1662</sup>  
peignit à ses yeux avec des couleurs brillantes  
la dignité de bienfaiteur du royaume ; lui prodigua les flatteries ; enfin , arracha de son aveugle confiance la démission de sa charge de procureur-général au parlement de Paris. L'imprudent , entraîné par un élan de générosité , se dépouilla de son unique sauve-garde contre la persécution et en déposa le prix de la vente aux pieds du roi , qui ne rougit pas d'accepter les quinze cents mille livres , dont cinq cents seulement furent versées dans le trésor public. Sans le moindre retour de pitié , l'arrêt fut à l'instant même prononcé contre la victime qui présentait elle-même le fer pour l'égorger.

Louis couvrit de fleurs les bords du précipice dans lequel ses jeunes mains pousoient un infortuné. Il sut , par des preuves de confiance , dérober à un esprit pénétrant des précautions qui provenoient d'une crainte peu noble. Il lui demanda une fête à Vaux , éprouva de l'envie à l'aspect de sa belle habitation , s'indigna de la magnificence de ses préparatifs , et conçut la pensée de le faire sur-le-champ arrêter. Anne d'Autriche épuisa les prières et les représentations avant de pouvoir le faire renoncer à une mesure si avilissante : « Comment , mon fils , chez lui-même , » au milieu des danses , des violons , des » spectacles , sans respect pour l'hospitalité ; » quel déshonneur ! »

Louis XIV. Fouquet fut arrêté à Nantes, et parut devant  
1661 des commissaires, soumis à l'ordre de le juger sur la double accusation de *péculat et de crime d'état*.

Ce procès sera à jamais regardé comme l'un des monumens les plus mémorables à la gloire de la république des lettres. En vain le surintendant gardoit-il avec soin la liste étendue des hommes sur lesquels il avoit acquis le droit « de compter dans le besoin. » Parmi la foule de courtisans, ou fiers de son amitié, ou classés au nombre de ses débiteurs, ou soutenus par son crédit, ou chargés de ses présens, il n'en est pas un qui ose prendre sa défense. Tous l'abandonnent, plusieurs le blâment et quelques-uns le déchirent. Par un contraste honorable et touchant, deux hommes de lettres se dévouent à la défense de leur bienfaiteur, et s'assurent le respect de tous les siècles par une constance aussi hardie que généreuse. La Fontaine exprime son affection et ses regrets dans les accens plaintifs d'une idylle qui dans tous les temps fera couler de douces larmes. Pelisson puise dans le sentiment de la reconnoissance, des mémoires qui se lisent encore comme des modèles de style et de courage. Nous n'en saurions douter, l'homme si tendrement chéri par de belles ames avoit plus d'un titre à l'indulgence pour des erreurs que la rage de ses rivaux aggravoit.

A la suite de trois années de discussions, sur vingt-deux juges, neuf condamnèrent

l'accusé à la mort (en 1664), et treize au bannissement. D'Ormesson, rapporteur du procès, mit dans son plus grand jour la vertu, qui, depuis plusieurs siècles, se transmet aussi pure qu'intéressante dans cette pépinière de magistrats. Les sollicitations, les promesses et les menaces le trouvèrent inébranlable. Louis, sans nul égard pour un arrêt que sa volonté avoit créé, commua la peine du bannissement en celle d'une prison perpétuelle. Cet acte de despotisme dévoiloit une profonde animosité, qui chercha des apparences d'excuse dans le prétexte que le dépositaire des secrets de l'état, ne pouvoit, sans de graves inconvéniens, demeurer libre.

Fouquet renfermé dans la citadelle de Pignerol, y mourut après quinze ans de captivité (en 1680). Ni sa soumission, ni sa douceur, ni sa piété ne se démentirent durant le cours de cette rigoureuse épreuve; elles furent sa meilleure justification, et ajoutèrent un nouveau prix au zèle de ses défenseurs.

Louis qui, jusqu'à ce jour, avoit paru n'écouter que la voix des passions d'une bouillante jeunesse, se montra mûri par les réflexions que pendant plusieurs années il avoit faites en silence. Un plan dont l'étendue et dont les suites ne sembloient pas être assez remarquées, changea la nature du gouvernement. Les seuls ministres eurent un pouvoir qu'ils tinrent du monarque, qui transforma sa volonté dans la loi suprême de l'état. Tout

Louis XIV.  
1664

1662

**Louis XIV.** sujet, quels que fussent sa fortune, ses fonctions et son rang, releva du département auquel ses intérêts se rapportoient. Les gouverneurs de provinces se virent dépouillés de leurs énormes prérogatives, réduits à un titre stérile, et renfermés dans la jouissance d'appointemens plus ou moins considérables. Des lettres du roi donnèrent et retirèrent à volonté les commandemens. La splendeur du royaume reposa sur trois ministres, celui des finances, celui de la guerre et celui des affaires étrangères. Le premier assuroit sa prospérité; le second le rendoit redoutable aux étrangers, et le troisième fixoit sa prépondérance politique.

Colbert, l'égal de Sully pour l'ardeur dans le travail, l'exactitude et la probité, le surpassoit dans l'étendue des conceptions. Son génie fertile en ressources, nourrissoit des projets vastes, et fut l'un des principaux instrumens de l'éclat de la France comme de la gloire du monarque. Il auroit voulu rendre son pays heureux; mais son cœur n'étoit pas comme celui de Sully, le sanctuaire d'une inflexible vertu. Les avis de son père lui avoient fait adopter un principe dont sa dévorante ambition lui déroboit la bassesse; ce fut celui  
 « de louer toujours le roi par quelque en-  
 » droit, et lui faire croire qu'il étoit le plus  
 » sage et le plus habile homme de l'Europe. »

Louvois s'acquît des droits nombreux à la célébrité; admirable pour ses talens, mais ter-



rible par ses défauts, il assura des succès inappréciables, et entraîna dans des malheurs funestes. Une main habile en a tracé le portrait. « Il avoit beaucoup d'esprit, étoit fort » laborieux, capable des grands détails, en- » trant dans tout, et voulant savoir jusqu'aux » métiers les plus communs. Il étoit rude et » dur, attaché au roi et à l'état; mais si pré- » somptueux et si contrariant, qu'il se rendit » insupportable à son maître, et que plu- » sieurs fois il auroit essuyé une disgrâce, » sans la guerre. »

Louis, convaincu que le respect pour un souverain se proportionnoit à l'opinion qu'il inspiroit de sa puissance, prescrivit à Louvois le travail d'une nouvelle organisation de l'armée française. Le ministre se montra capable de cette tâche importante; il sut poser des bases fondées sur la théorie, et dicter des réglemens nécessaires pour la police. Il amena dans les attributions de son ministère, l'emploi des sommes destinées à la paye et à l'entretien des troupes, sur lesquels les gouverneurs perdirent, dès ce jour, leur influence.

La mort du second duc d'Epéron, parut une circonstance favorable pour effectuer la suppression de la charge de colonel-général de l'infanterie, d'après la pensée fort juste du roi : « Qu'un souverain ne peut pas » sagement donner à un particulier, le droit » de porter ses ordres et de se faire des créa-

Louis XIV.  
1662

**Louis XIV.** » tures dans tous les corps qui font les prin-  
 1662 » cipales forces de son état. » Mais ce prince  
 attentif au soin d'imprimer un caractère de  
 grandeur à ses actions , se garda bien de  
 marquer par des signes d'économie une ré-  
 forme de prévoyance. Le maréchal de Gram-  
 mont reçut avec le titre de colonel des Gardes-  
 françaises , les appointemens du colonel-gé-  
 néral de l'infanterie.

Les maréchaux de France cessèrent d'être  
 limités dans leur nombre. Les lieutenans-  
 généraux reçurent un accroissement considé-  
 rable. Les maréchaux de camp se multipliè-  
 rent sans devenir trop nombreux. Des briga-  
 diers marquèrent un degré entre les colonels  
 et les maréchaux de camp.

Chaque régiment d'infanterie reçut une  
 compagnie de grenadiers : institution pré-  
 cieuse qui semble établir au sein des braves  
 le sanctuaire de la valeur , dans lequel les  
 ames généreuses brûlent de pénétrer , et dont  
 la gloire épanche ses rayons sur le corps en-  
 tier.

Une charge de colonel-général des Dragons,  
 attesta la faveur de Lauzun et récompensa le  
 zèle du corps des Dragons. Cette arme gaie ,  
 vive et brillante ; flatte les qualités nationales :  
 appelée à l'honneur de combattre parmi les fan-  
 tassins et parmi les cavaliers , elle s'applaudit  
 de ce double moyen de parvenir à la gloire ,  
 change avec rapidité sa manière de com-  
 battre , selon la nature des ennemis qu'elle

rencontre , et marche également intrépide Louis XIV.  
pour emporter les remparts , se mesurer avec 1662  
des bataillons , fondre sur des escadrons , ou  
se disperser contre des troupes légères.

L'artillerie fut aidée dans ses progrès par les écoles qui s'ouvrirent à Douai , à Metz et à Strasbourg.

Les ingénieurs reçurent des réglemens auxquels ils rendent encore un tribut de respect. Ils s'acquirent dès cette époque cette supériorité que tous les peuples de l'Europe admirent , redoutent et désespèrent d'atteindre.

La maison du roi reçut un lustre qui ne parut trop éblouissant que jusqu'à la fatale expérience où sa seule diminution a concouru à augmenter les nombreuses causes du renversement momentané de la monarchie française. La cavalerie fournit plusieurs de ses officiers pour être lieutenans et exempts des Gardes-du-corps. Ces nominations resserrèrent les liens de l'armée avec les gardes , et valurent des récompenses au mérite.

L'introduction des uniformes changea l'aspect des armées , et produisit plusieurs avantages , tant par rapport au maintien de l'ordre durant la paix , que pour un accroissement d'audace dans les combats. Les idées simples seroient-elles donc les plus tardives à éclore et les plus lentes à mûrir ? Deux siècles s'écoulaient depuis la formation des troupes réglées , avant qu'elles reçoivent des uniformes ; et un autre siècle se fatigue par une foule

Louis XIV. d'épreuves pour atteindre une tenue com-  
1662 plète (1).

L'utilité de ces divers réglemens cède au bienfait inappréciable par lequel Louvois s'attira des ennemis d'autant plus acharnés qu'ils savoient bien être injustes. L'obéissance et la subordination s'établirent avec une sévère ponctualité.

Des grâces furent répandues sur les principaux officiers. Fabert, compris dans la promotion des chevaliers de l'ordre du St. Esprit, refusa cet honneur, parce que sa naissance ne lui permettoit pas de faire l'épreuve prescrite. Le roi écrivit au maréchal : « Le refus » que vous me faites m'inspire plus de respect » pour vous, que ceux que j'honore du col- » lier ne reçoivent de gloire dans le monde. » L'hommage le plus flatteur que le monarque rendit au vertueux guerrier, se distingue en cela même qu'il ne fit pas d'exception en sa faveur. Des sentimens de haute estime persuadèrent au roi que nulle hypocrisie n'altéroit la sincérité de cette belle démarche, et que véritablement Fabert « ne vouloit pas que » son manteau fût décoré par une croix, et » son ame déshonorée par une imposture. »

Louis ne borna pas ses soins vigilans à la

---

(1) Les troupes réglées ont été formées sous Charles VII. Les uniformes n'ont paru que sous Louis XIV, mais longtemps imparfaits : ils se sont bornés d'abord à l'habit, puis à la veste; enfin la tenue parfaite ne remonte qu'au ministère du duc de Choiseul, en 1762.

prospérité intérieure du royaume ; il jeta les Louis XIV.  
fondemens de sa prépondérance politique. 1662

Par un traité signé dans l'abbaye de Montmartre , en présence du duc de Guise et de l'abbesse sa sœur , le duc de Lorraine déclara le foi héritier de ses états , et promit de remettre Mouzon pour gage de ses engagements.

Une ligue défensive fut arrêtée avec la Hollande.

Le duc de Créqui , ambassadeur à Rome , y reçut une insulte pour laquelle le pape refusa de faire de justes réparations. Le roi donna au nonce l'ordre de sortir du royaume , s'empara d'Avignon et fit approcher des troupes de l'Italie.

Les intérêts avec l'Angleterre parurent être d'une importance bien autrement majeure que ceux qui venoient d'occuper le monarque. La grandeur de son caractère , la force de son jugement , l'étendue de ses desseins et l'esprit de son règne , se développèrent avec majesté dans une instruction qui mérite d'être perpétuée par tous les monumens historiques. Le chancelier Hyde ayant acquis la certitude que ce morceau étoit l'ouvrage du jeune roi , sans qu'il eût emprunté le secours de ses ministres , s'écria : « Il fera la loi à l'Europe. » Louis s'adressoit au comte d'Estrades son ambassadeur à la cour de Londres.

« Ce que j'ai remarqué dans la teneur de  
» votre dépêche , c'est que le roi mon frère ,

Louis XIV. » ni ceux dont il prend conseil, ne me con-

1662

» noissent pas encore bien, quand ils pren-  
» nent avec moi des voies de hauteur et d'une  
» certaine fermeté qui sent la menace. Je ne  
» connois puissance sous le ciel qui soit ca-  
» pable de me faire avancer d'un pas de cette  
» sorte, et il me peut bien arriver du mal,  
» mais non pas une impression de crainte. Je  
» pensois avoir gagné dans le monde qu'on  
» eût un peu meilleure opinion de moi; mais  
» je me console en ce que peut-être n'est-ce  
» qu'à Londres qu'on fait de si faux juge-  
» mens : c'est à moi à faire par ma conduite,  
» qu'il ne demeure pas long-temps dans de  
» semblables erreurs. . . . .

» Aucune chose ne m'est rien à l'égal d'un  
» point d'honneur où je croirois la réputation  
» de ma couronne tant soit peu blessée; car,  
» en pareil cas, bien loin de me soucier ni  
» me mettre en peine de ce qui peut arriver  
» des états d'autrui, je serois toujours prêt  
» de hasarder les miens propres, plutôt que  
» de commettre la moindre foiblesse qui  
» ternît la gloire où je vise en toutes choses,  
» comme au principal objet de mes actions....

» S'il en faut venir à des extrémités avec  
» le roi d'Angleterre pour un point d'hon-  
» neur, j'espère, sans menacer personne,  
» et assez facilement, mettre les affaires en  
» état que mon parti, pour parler modeste-  
» ment, ne sera pas le plus foible. . . . .

» J'ai donné des ordres pour mettre ma

» flotte en tel état qu'elle n'ait pas beaucoup Louis XIV.  
» à craindre de quelqu'autre flotte qu'elle 1662  
» puisse rencontrer; et je crois pouvoir dire  
» avec vérité et sans présomption, que quand  
» il lui arriveroit un malheur, ce seroit peut-  
» être la plus mauvaise affaire, en toute façon,  
» que le chancelier Hyde eût pu attirer sur  
» les bras du roi d'Angleterre. Il en sera ,  
» après cela, ce qu'il plaira à Dieu : il me  
» suffira de n'avoir rien fait de bas , ni que  
» je puisse me reprocher moi-même. »

Charles II, que sa prodigalité rendoit avide d'argent, s'aliéna le cœur des Anglais par la vente de Dunkerque. Ce prince « qui ne dit  
» jamais une chose commune, et qui n'en fit  
» jamais une raisonnable, » n'eut pas même assez de réflexion pour tirer avantage des désirs de Louis XIV, et de l'accord presque unique des sentimens du ministre de la guerre, avec ceux du ministre des finances.

: Louvois regardoit la possession de Dunkerque, comme propre à favoriser les projets que le roi formoit contre les Pays-Bas espagnols. Colbert y voyoit un entrepôt précieux au commerce, et une position destinée par la nature à la construction d'un port dans lequel les flottes françaises, à l'abri des tourmentes si communes dans la Manche, domineroient sur l'embouchure de la Tamise. D'Estrades sut avec tant d'habileté dissimuler les dispositions de sa cour, que les énormes demandes de l'Angleterre se réduisirent au

**Louis XIV.** 1662 **payement d'une somme de cinq millions. Du**  
jour de ce marché honteux , Charles II devint  
l'objet du mépris de ses sujets , et perdit toute  
considération chez les étrangers. Ceux qui  
profitent des actes de foiblesse , sont les pre-  
miers à les punir par leur négligence. Lord  
Lockart , qui avoit été ambassadeur à Paris ,  
sous Cromwel , et que Charles avoit continué ,  
se plaignoit de ce que la cour de France avoit  
moins d'égards à son caractère et moins de  
complaisance pour ses demandes , que lors-  
qu'il y étoit l'envoyé du protecteur.

1663 Sur le refus du duc de Lorraine , de rem-  
plir les conditions qui lui avoient été imposées  
par le traité de Montmartre , le roi se déter-  
mina à marcher contre ce prince , tandis que  
le maréchal de la Ferté investissoit Marsal.  
Le duc craignant d'être dépouillé de ses états ,  
eut recours au duc de Guise , qui obtint pour  
lui la grâce de ne payer que du sacrifice de  
Marsal , la possession de la Lorraine.

Au retour de cette expédition , ou plutôt  
de ce voyage de plaisir , Louis consacra  
ses momens au soin de rendre ses états  
florissans , sa cour brillante et son nom il-  
lustre.

Le commerce reçut de nombreux encou-  
ragemens. Des manufactures hâtèrent les pro-  
grès de l'industrie. Les sciences se perfection-  
nèrent. Les beaux-arts eurent une seconde  
patrie , et Rome se contenta d'être l'émule de  
Paris. Les lettres virent éclore des chefs-



d'œuvre dignes d'être opposés aux trésors Louis XIV.  
1663  
« de la docte antiquité. » Les productions du génie français, lors de sa vigueur, sont autant de modèles dont il devient glorieux de se rapprocher, et qui ont lié le nom de Louis XIV. à celui du dix-septième siècle, pour l'élever au rang des siècles de Périclès, d'Auguste et des Médicis.

Les Français et les étrangers s'empressèrent avec une égale ardeur, à venir être témoins de ces carrousels, de ces ballets et de ces spectacles, qui embellissoient des fêtes magnifiques, que des écrivains du premier rang ont jugé dignes d'être citées dans l'histoire. Une politesse recherchée, une galanterie délicate et une teinte de la susceptibilité chevaleresque, embellirent la cour de Louis. Le charme si doux que répandent sur la vie les progrès de la sociabilité, dut en grande partie être le fruit des exemples du souverain. Son tact heureux dans ses expressions, dans ses démarches et dans ses goûts, n'auroient point obtenu des succès aussi marqués, sans l'inappréciable secours d'un homme de génie.

Molière charma et corrigea ses contemporains par des chefs-d'œuvre auxquels, au détriment du goût et des mœurs, on n'accorde le plus souvent qu'une estime sur parole. Nous ignorons si, parmi les éloges qui se sont accumulés en l'honneur de ce peintre immortel des faiblesses du cœur humain, et des ridicules de la société, on y trouve rap-

**Louis XIV.** pelé le tribut d'égards qu'il rendit aux anti-  
1663 ques usages de la monarchie. Ses traits malins ne furent jamais lancés contre les ducs , regardés comme les chefs de la noblesse ; n'atteignirent jamais les comtes , protégés par le souvenir confus de leurs fonctions primitives ; mais furent dirigés sans nul ménagement contre les marquis , qui s'étoient élevés par la faveur des monarques.

Louis , par ses bienfaits , s'assura des partisans et des panégyristes dans les contrées les plus éloignées. Vossius et plusieurs autres savans durent être aussi pénétrés de reconnoissance , que flattés de lire dans les lettres que Colbert leur adressoit : « Que quoique le roi » ne fût pas leur souverain , il vouloit être » leur bienfaiteur , et leur offrir des marques » de son estime , ainsi que des gages de sa » protection qu'ils méritoient par les écrits » qui les rendoient illustres. »

Louis ne borna point ses vœux à être chéri et admiré ; il voulut encore être craint et respecté. La marche de ses troupes en Italie ne fut retardée que lorsque le cardinal Chigi , neveu du pape , vint à Paris faire des excuses de l'insulte que l'ambassadeur de France avoit reçue. Une colonne élevée dans Rome fut consacrée au souvenir de l'outrage et de sa réparation.

Au même temps le duc de Beaufort partit  
1664 avec une flotte , enleva Gigiéri sur la côte de l'Afrique , détruisit les fortifications de cette

ville , et châtia sévèrement l'insolence des corsaires.

Louis XIV.  
1664

Un homme d'un esprit supérieur, d'un caractère entreprenant et d'un zèle ardent pour le bien public, eut l'ambition de contribuer à la gloire de ce beau règne. Riquet, directeur des fermes dans le Languedoc, traça le plan du canal de jonction de la Méditerranée à l'Océan. Ce monument d'une grandeur imposante et d'une inestimable utilité, présenta des obstacles que le génie, le courage, la patience et l'or parvinrent à surmonter. Des commissaires envoyés par Colbert pour juger sur les lieux, et des travaux et du progrès des espérances, imprimèrent à leur rapport ce ton d'éloge marqué souvent sans doute par trop d'excès, mais qu'on ne sauroit regarder comme dicté par la flatterie, puisqu'il naquit de l'enthousiasme. « Le canal du Languedoc » sera autant au-dessous de la puissance du » monarque, qu'au-dessus de la créance des » peuples. »

Riquet fut secondé dans son entreprise par Andréossi, l'un des plus habiles mathématiciens de son siècle, et qui jusqu'à cette époque avoit enfoui ses lumières et ses vertus dans un emploi des gabelles. Dix-huit millions furent dépensés, et seize années se consommèrent avant que les fils de Riquet fissent à Daguesseau, intendant du Languedoc, l'hommage pompeux du canal (en 1681). Riquet avoit payé son dernier tribut à la nature. Mais

Louis XIV. n'étant mort que peu de mois auparavant, il  
1664 avoit pu jouir de sa gloire. Son immense travail ne présente qu'une faute grave que les ames sensibles n'auront guère le courage de lui reprocher. « Il sacrifia la perfection de » son ouvrage, au plaisir d'embellir Béziers » sa patrie. »

Le concours des étrangers rendoit les désordres de Paris encore plus choquans. Cette ville étoit pavée de cailloux qui, placés en pointe, rendoient la marche pénible : des pierres plates les remplacèrent. Des hommes sans occupations et sans ressources, rendoient ce séjour à tel point dangereux, que le législateur du Parnasse français n'a pas craint de s'écrier :

« Le bois le plus funeste et le moins fréquenté,  
» Est, au prix de Paris, un lieu de sûreté. »

Des inconvéniens si graves disparurent par la création d'un lieutenant de police. La Reinie, magistrat ferme, remplit cet emploi difficile et délicat.

Louis, certain de ne rencontrer aucun obstacle, porta une douloureuse atteinte aux  
1665 chefs de la noblesse. Il décida que les pairs n'entreroient plus au conseil en vertu de leur dignité, mais d'après des provisions particulières. Le silence des ducs déceloit le sentiment de leur foiblesse : cette timide soumission enhardit le parlement à hasarder de nouvelles entreprises. Les plaintes des pairs furent

portées au pied du trône ; ils réclamèrent Louis XIV.  
1665  
contre l'usurpation des présidens, qui , dans

les séances , prétendoient avoir le rang sur eux , soit pour se placer , soit pour opiner. Ils ne se reportèrent point à ces jours d'antique gloire de la pairie : ils eurent la modeste retenue de s'appuyer sur l'ordonnance de François I.<sup>er</sup> ( en 1523 ), qui portoit « que les » pairs seroient toujours , en ses cours et con- » seils , les premiers et plus proches de sa » personne. » Ils citèrent comme un autre titre en leur faveur , le serment qui leur étoit imposé lors de leur réception : « De conseiller » le roi dans ses très-grandes , très-hautes et » très-importantes affaires, et de se comporter » en tout comme un sage , vertueux et ma- » gnanime duc et pair. » Le roi vaincu par des raisons d'une si puissante force , rendit dans son conseil un arrêt qui se fondoit sur la justice : « Les pairs seront maintenus au » droit d'opiner et de dire leur avis avant les » présidens du parlement de Paris , lorsque » sa majesté y tiendra son lit de justice , sans » qu'ils puissent y être troublés pour quelque » cause et occasion que ce soit. »

Pendant que les pairs se voyoient ravalés au point de se débattre pour la conservation d'une ombre de dignité , quelques seigneurs particuliers que leur obscurité avoit dérobés à la hache destructive de Richelieu , exercoient des tyrannies subalternes. La licence introduite à la faveur des guerres civiles, servit

**Louis XIV.** quelque temps leurs coupables exactions. Le  
 1665 roi créa des chambres de justice, qui, sous le nom de *Grands-Jours*, parcoururent les provinces : une foule de châteaux furent démolis. La noblesse bannie de ces asiles de la bonne foi, du courage et de l'honneur, vint consommer sa ruine dans l'habitation des petites villes. Une vie monotone, usée dans des tracasseries fastidieuses, ou traînée dans l'oisiveté, auroit entièrement effacé les traces du caractère primitif de cet ordre, si un généreux penchant n'eût rassemblé la plupart de ses membres autour des enseignes militaires.

Les travaux de l'intérieur ne détournèrent point le monarque du dessein qu'il avoit formé d'établir sa supériorité sur les autres potentats. Son langage avoit déjà pris dans les rapports politiques, un accent ferme et noble.

1666 « Je connois et je sens qui je suis, et suis persuadé que mon amitié est désirable, qu'elle est plus utile à ceux qui l'ont, que ne m'est la leur ; et partant, que ceux à qui je l'ai accordée, en la perdant, perdent plus que moi. »

Son traité de ligue défensive avec la Hollande, le força de déclarer la guerre à l'Angleterre ; mais, dans cette circonstance, allié circonspect et froid, ennemi peu acharné, ses vaisseaux évitèrent sous différens prétextes de s'unir avec ceux de la république. Un léger avantage remporté par le duc de Beaufort, et la prise de Saint-Christophe, ne suf-

firent pas pour empêcher de soupçonner que Louis XIV. l'égal affoiblissement des deux puissances étoit l'objet secret du vœu de Louis. 1666

Toutes ces démarches lui avoient acquis du respect et de la considération ; mais un nouvel essor donné à ses ressources , jeta dans l'Europe les semences de l'inquiétude et de la jalousie qui produisirent tant de luttes sanglantes. Il fut tout à la fois législateur , arbitre de la paix et conquérant. 1667

Une assemblée se forme sous la présidence du roi, compte parmi ses membres les hommes les plus considérés dans l'état pour leurs lumières, leurs vertus, leurs services, et se rend à jamais mémorable par les fameuses ordonnances qui constituèrent le code des lois civiles.

D'après les instructions tracées de la main du monarque, son ambassadeur dicte les articles du traité que la France, l'Angleterre, la Hollande et le Danemarck signent à Breda. Enfin, Louis marche à la tête de son armée pour assurer les droits que, d'après la mort de Philippe IV, la reine avoit à réclamer sur les Pays-Bas, dont elle demandoit la possession de préférence au roi Charles, qui étoit né d'une seconde femme. Dans la vue d'intéresser les peuples par la présence de leur souveraine, la cour se rend à cette expédition ; le roi nomme Turenne son lieutenant ; le maréchal d'Aumont et le comte de Créqui commandent des corps d'observation.

**Louis XIV.** La campagne n'est plus qu'une suite rapide  
1667 de triomphes. Louvois partage avec les guerriers, l'honneur des succès que ses travaux ont préparés. Pour la première fois, les armées subsistent par magasin. Les munitions, le bois, les vivres, les approvisionnemens de tout genre satisfont les besoins des troupes.

Quelques symptômes de jalousie se firent apercevoir entre le roi et son frère. D'après les conseils de Conac, évêque de Valence, et son premier aumônier, Monsieur voulut au siège de Tournai attirer sur lui les regards et l'affection des militaires. Un jour, de très-grand matin, il se montra dans la tranchée, met la main à l'ouvrage, adressa des paroles flatteuses aux officiers, distribua de l'argent parmi les soldats, et visita les blessés. A l'heure du dîner, le roi ordonna d'appeler le prince, qui fit demander la permission de manger un morceau à la tête des travailleurs. Sur le soir, il vint rendre compte des événemens qui avoient eu lieu, et termina un discours assez élégant, par cette phrase : « Sire ,  
» n'étant pas assez heureux pour servir votre  
» majesté en ses conseils, je suis résolu de  
» me rendre digne de la servir de ma per-  
» sonne et de mon bras. » Louis lui répondit avec le sourire d'une froide ironie : « Mon  
» frère, je vous conseille de vous faire sac à  
» terre. Oh bien, allez vous reposer, car vous  
» en avez grand besoin. » Monsieur, atterré par cette réponse, se replongea dans son oisiveté voluptueuse.



Le roi, maître de Tournai, de Courtrai, Louis XIV. de Berg, d'Ath, de Furnes, de Douai et du 1667 fort sur la Scarpe, couronna ses exploits par la prise de Lille. Cette place, que sa grandeur, sa richesse et sa position rendront toujours importante, avoit à cette époque pour moyens de défense un double fossé, quatorze bastions, et six mille hommes de garnison, que cinquante mille habitans ne cessoient de rafraîchir. De si puissantes ressources paroissent insurmontables ; mais tout cède à l'ascendant du vainqueur ; volant au devant des périls, il s'expose assez pour que Turenne le menace de se retirer. Les cœurs se pénètrent d'émulation à la vue de ce bel exemple.

Brouvai, gouverneur de la ville, fait demander où se trouvoit établi le quartier du roi, pour ne pas diriger sur ce point le feu de ses batteries. Louis, avec cette dignité qui lui attiroit l'admiration et le respect, répond : « Remerciez votre général, et dites-lui que » mon quartier est par-tout.

S'étant un jour fort avancé dans la tranchée, un grenadier le prit brusquement par le bras, et lui dit : « Otez-vous ; est-ce là votre place ? » La flatterie des courtisans insista sur cet avis. Son inexpérience sembloit le rendre incertain lorsque le vieux Charost s'approcha de son oreille : « Sire, le vin est tiré, il faut le » boire. » Le roi demeura, et sentit l'importance de cet acte de franchise. Le jeune Charost fut le soir même rappelé de l'exil.

**Louis XIV.** Peu de jours après, le père et le fils comptèrent parmi les ducs à brevets, et obtinrent la promesse écrite de la main du roi, que la pairie ne seroit accordée à aucune maison, sans que la leur obtint la même grâce.

1667

Le maréchal de Grammont, à la tête du régiment des Gardes, monte à l'assaut, sans se souvenir qu'il est l'ancien de Turenne. Les maréchaux de Bellefonds et de Créqui battent le prince de Ligne et Marsin, qui marchent avec l'espoir de forcer à la levée du siège. Le neuvième jour, Louis fait son entrée dans la ville soumise, subjugué l'imagination des habitans par la pompe et l'appareil qui l'accompagnent, et s'attache leurs cœurs par ses bienfaits.

La conquête de la Flandre dans l'espace de six semaines, distingua d'une manière brillante cette année dont la gloire seroit plus pure, si son cours n'eût pas été marqué par le trop grand éclat dont Louis environna pour la première fois ses amours, en mettant le royaume dans la confiance de sa tendresse pour M.<sup>lle</sup> de la Vallière. Il érigea la terre de Vaujour en duché - pairie (1) pour cette

---

(1) Dans les lettres d'érection de ce duché, on lit : « Nous » avons cru ne pouvoir mieux exprimer dans le public, l'estime particulière que nous faisons de la personne de notre » très-chère et bien-aimée et très-féale Louise-Françoise » la Vallière, qu'en lui conférant les plus hauts titres d'honneur qu'une affection très-singulière excitée dans notre » cœur par une infinité de rares perfections, nous a inspiré » depuis quelques années en sa faveur. »

maîtresse qui se rendit si intéressante par Louis XIV.  
sa modestie , par son désintéressement et 1667  
par sa passion. Chère aux ames sensibles , pré-  
venante pour les malheureux , et donnant aux  
hommes les plus sévères , des espérances sur  
son avenir , elle regretta sans cesse les jours  
où ses foiblesses se déroboient en partie sous  
le voile du mystère. Dans tous les momens de  
sa vie , elle fut l'*aimable violette* dont l'ini-  
mitable La Fontaine a tracé l'éloge d'un seul  
coup de pinceau :

« Et la grâce plus belle encor que la beauté. »

Les rigueurs de l'hiver ne refroidirent pas  
l'ardeur dont le monarque se sentoit embrasé.  
Il partit pour la conquête de la Franche-  
Comté. L'honneur d'accompagner ses pas fut 1668  
accordé à Condé , soit dans le sage dessein  
d'exciter entre deux grands hommes une gé-  
nèreuse émulation , soit par une complai-  
sance blâmable pour les ressentimens de Lou-  
vois contre Turenne.

Condé captive tous les suffrages , et présente  
le sublime ensemble de la sagesse et des talens  
d'un capitaine expérimenté , de la prompti-  
tude d'un guerrier dans le feu de sa jeunesse ,  
et de la subordination d'un simple soldat. Le  
roi attendri admire le héros qui lui rapporte  
l'honneur de ses exploits. Salins ouvre ses  
portes ; Besançon ne demande que la conser-  
vation de la relique du St. Suaire. Dôle en-  
hardie par la haute réputation de Montreuil  
son gouverneur , et par une garnison d'élite ,

**Louis XIV.** menace d'opposer une longue résistance ; mais  
1668 la brèche est à peine ouverte , qu'une foule de volontaires et quelques mousquetaires s'y précipitent. Condé blâme leur témérité , détache quelques corps à leur secours , et partage bientôt leurs périls. Les assiégés intimidés par tant d'audace , battent la chamade. Le quatrième jour , le roi est maître de ce poste , qui devoit naturellement être fort disputé. Un succès si rapide , si éclatant et si peu attendu , produisit une étonnante sensation dans tous les esprits. Les Français exaltés par la gloire de leur souverain , se livrèrent pour lui à un sentiment qui tenoit de l'idolâtrie , et ne mirent aucune réserve à leur enthousiasme. Louis n'aperçoit que dans l'éloignement les autres potentats , et se sent pénétré pour lui-même d'un respect mêlé d'admiration.

Le conseil d'Espagne s'indigna de la seule pensée que trois semaines eussent consommé la perte d'une province , et dans son courroux , il donna l'ordre d'écrire au gouverneur :  
« Le roi de France auroit dû envoyer ses » valets-de-pied prendre possession de la » Franche-Comté , au lieu d'y aller en per- » sonne. »

La Hollande , l'Angleterre et la Suède concurent dans leur jalousie de vives alarmes. Une ligue produisit la triple alliance dans laquelle chaque état intéressé contracta l'engagement de fournir quinze mille hommes pour la défense des Pays-Bas.

Ces préparatifs menaçans hâtèrent l'heure d'une pacification générale. Croissi, frère de Colbert, signa le traité d'Aix-la-Chapelle, qui maintint celui des Pyrénées avec la seule addition, que le roi garderoit les villes qu'il avoit conquises dans la Flandre. Turenne fit d'inutiles efforts pour s'opposer à ce que la Franche-Comté fût rendue.

Louis XIV.  
1668

Tel est l'empire absolu que la politique exerce sur les sentimens. La Hollande qui ; durant quatre-vingts années, ne s'étoit soutenue contre l'Espagne qu'avec les secours de la France, se prononça en faveur de son ennemie et contre sa bienfaitrice. Une si noire ingratitude révolta Louis. Il se promet de tirer une éclatante réparation et des orgueilleux républicains et de leur pensionnaire de Witt, qui, à cette époque, dictoit des lois à l'Europe. L'indignation que le monarque cherchoit à masquer sous les dehors de la politesse, n'échappa point aux regards de Van-Beuningen. L'habile ambassadeur assura constamment que le roi méditoit les moyens de soutenir la guerre, à l'heure même où il faisoit l'étalage de ses intentions pacifiques. De Witt, sourd à de si sages avis, s'applaudissoit avec complaisance d'avoir procuré à sa patrie l'honneur « de secourir, de défendre et de » réconcilier les rois, de donner la paix à » l'Europe, et de rendre le repos à la terre. » Républicain exalté, il gravoit les triomphes de la Hollande sur l'or et sur l'airain, sans

**Louis XIV.** qu'aucun nuage vint troubler son imprudente  
1668 sécurité. Cet illustre personnage avoit néanmoins du génie, des lumières et de la sagesse ; mais ses vertus elles-mêmes l'égaroient en le disposant trop à la confiance : il supposoit dans les ministres une franchise dont les plus honnêtes dans leurs relations personnelles, se dépouillent à titre d'homme d'état.

Le roi consacra les premiers jours de sa tranquillité, aux soins de former l'éducation du  
1669 Dauphin. Les choix qui furent son propre ouvrage, ajoutèrent un lustre à sa gloire. Le vertueux Montausier nommé gouverneur, ne craignit pas d'être secondé par l'éloquent Bossuet. Cet illustre prélat suspendit un instant ses travaux apostoliques, se chargea de la tâche si difficile de faire un grand roi, et enrichit le monde littéraire d'un chef-d'œuvre. « La » pompe du style n'est nulle part déployée (1) » avec plus d'éclat, que dans le discours sur » l'Histoire universelle. L'ame éprouve une » impression mêlée de respect, d'admiration » et d'effroi, en voyant les plus puissans potentats passer comme des ombres légères, » et les siècles s'accumuler avec rapidité. Les » républiques, les royaumes, les empires » s'écroulent sous eux-mêmes. L'imagination » frappée croit entendre le bruit épouvantable causé par la chute de ces énormes » masses. Au milieu des fortes émotions que

---

(1) Essais de littérature à l'usage des dames, 1794.

» la multitude et la grandeur des images pro- Louis XIV.  
» duisent, la voix de l'orateur se fait entendre 1669  
» comme celle d'un être supérieur qui com-  
» mande aux événemens et aux mortels. »

Dans les premiers jours du printemps, Louis encouragea par sa présence les travaux que Vauban exécutoit pour hérissier les frontières de la France d'une enceinte impénétrable. Lille fut fortifiée ; Arras vit s'élever cette citadelle que les connoisseurs admirent, quoiqu'ils lui donnent le nom de la *Belle-Inutile*. Dunkerque compta trente mille hommes employés à ses fortifications. « Chaque jour, trois corps » de dix mille hommes se succédoient de » quatre heures en quatre heures sur les ateliers. » Les regards du monarque, ses dons et plus encore ses encouragemens, aplanissoient les obstacles, animoient le zèle et développoient l'industrie.

Ces dépenses n'arrêtoient pas le cours des sacrifices qui paroisoient nécessaires pour soutenir à la même hauteur la dignité de la France. Les ducs de Beaufort et de Navailles portèrent des secours à Candie : le premier périt dans une sortie, et le second retarda de trois mois 1670 la prise de la place.

Le marquis de Martel dicta des lois aux Algériens.

Le maréchal de Créqui s'empara de la Lorraine. Le duc avoit, par ses nombreuses in-conséquences, mérité cette punition.

Parmi tant de soins divers, les pensées de

**Louis XIV.** Louis se reportoit sur ses projets contre la  
1670 Hollande. Il apprécioit l'avantage de détacher les intérêts de l'Angleterre de ceux des États-généraux. Ses ambassadeurs Croissi et Ru-vigni , également enflammés de l'amour de la patrie , quoique de religions différentes , assu- roient le succès de leurs démarches à la fa- veur de deux passions du monarque anglais. Charles II nourrissoit dans son ame , un pro- fond ressentiment des procédés durs que les Hollandais avoient eus à son égard pendant le cours de ses malheurs. Cette disposition n'a- voit point échappé à un bourgmestre plus pré- voyant que les autres magistrats de la répu- blique. Lors du rappel de Charles , les villes de la Hollande eurent l'inconséquence de faire, par des hommages excessifs , ressortir le peu de délicatesse de leurs procédés. Van-Heupen s'écria : « Nous ferions mieux d'acheter des » munitions de guerre , que de dépenser en » fêtes pour un prince qui ne sauroit nous » aimer. »

Quelque vif que pût être le désir de ven- geance qui animoit Charles II , la soif de l'or exerçoit sur son cœur un bien plus puis- sant empire. Colbert laissa Croissi puiser dans les trésors de l'état. On corrompit sans peine les membres d'un conseil dont le chef lui- même étoit vénal. Cinq ministres formoient une association qui se partageoit l'autorité. Croissi ne tarda guère à mander : « J'ai la » cabale à ma dévotion. »



Louis résolut de faire fructifier ces heu- Louis XIV.  
reuses semences. Par malheur, l'éloignement 1670

de la nation anglaise, l'influence des habitans de la cité de Londres, et le désir de la guerre contre une puissance devenue redoutable jusque sur la mer, offroient des difficultés de nature à effrayer un caractère léger. Le cabinet sentit le besoin d'avoir recours à quelque moyen peu connu, qui arrachât le monarque anglais à son incertitude. Les ambassadeurs suggérèrent celui de tirer avantage de la tendre affection que Charles portoit à sa sœur Madame. Les charmes de ses traits, l'élégance de sa taille, le feu de son esprit et l'enjouement de son caractère, étoient relevés par une expression de bienfaisance qui lui attiroit tous les cœurs. Personne ne l'approchoit sans lui montrer de l'intérêt, et sans former des vœux pour sa félicité. Idole d'une cour brillante, elle vivoit au milieu des hommages, et son ame sensible éprouvoit en faveur de Louis, jeune, beau, aimable, magnifique et galant, une émotion tendre, que Monsieur étoit si peu digne d'inspirer à une femme.

Cette princesse, dont toutes les relations portoient l'empreinte de son attachante douceur, exprima une forte répugnance à se voir placée dans des rapports confidentiels avec Louvois. Le ministre fut assez généreux pour reconnoître que le secret de l'état ne devoit se confier qu'à un homme distingué par les lumières, la sagesse et la discrétion : il nomma Turenne.

**Louis XIV.** Le roi et Madame s'applaudissoient de  
<sup>1670</sup> l'heureux choix du dépositaire de leurs secrets , lorsqu'ils apprirent avec étonnement et chagrin , que Monsieur étoit instruit de tous les détails que l'on avoit désiré de lui cacher. Louis soupçonna plutôt une imprudence de la part de sa belle-sœur , qu'une indiscretion dans la conduite de son général. Cependant , ébranlé par les défenses expressives et naturelles de Madame , il manda Turenne qui , dès la première parole , rougit et parut brisé de douleur. Une seconde fois , l'amour venoit d'écarter ce grand homme de ses devoirs , et d'imprimer une tache sur sa belle vie ; mais trop généreux pour aggraver sa faute par le mensonge , il prononça d'une voix tremblante que sa tendresse pour madame de Coatquin l'avoit entraîné dans de coupables confidences. Louis accompagna d'un sourire plein de bonté ces paroles rassurantes : « Eh bien , ce qui est » fait est fait , mais ne lui en dites pas davan- » tage ; car si vous l'aimez , je suis fâché de » vous dire qu'elle aime le chevalier de Lor- » raine , auquel elle rend compte de tout , » et le chevalier rend compte à mon frère. »

Le voyage de Dunkerque fournit un prétexte spécieux. Madame , si rapprochée de son frère , exprima le désir de l'embrasser. Elle partit entourée d'un essaim de jeunes personnes. M.<sup>lle</sup> de Montalès , vieillie dans la conduite des intrigues galantes , dirigea les démarches de cette séduisante troupe. Charles

accourut à Douvres , combla sa sœur de ca-  
resses , et refusa pourtant son aveu à la guerre Louis XIV.  
1670  
contre la Hollande ; mais bientôt attentif aux  
promesses de Croissi , et subjugué par les appas  
d'une jeune Bretonne , il signa la promesse de  
seconder Louis avec ses forces de mer , pourvu  
que le paiement d'un subside annuel de cinq  
millions , et la possession de la belle Kerwel ,  
lui fussent assurés. Il laissa la France maîtresse  
de disposer des provinces qui seroient con-  
quises , ne réserva que la Zélande pour être  
réunie à l'Angleterre , et demanda que le  
comté de Hollande devînt une souveraineté  
pour son neveu le prince d'Orange.

Tant de succès et de triomphes que , dans  
l'éclat de sa faveur , la fortune répandoit avec  
profusion sur Louis , furent empoisonnés par  
des peines domestiques qui souvent deviennent  
les plus douloureuses. L'amitié , l'amour et  
les liens du sang l'abreuverent de chagrins.

Lauzun , cher à son maître , se faisoit re-  
marquer par son esprit , son audace , sa jac-  
tance et son inquiétude romanesque. Capable  
des plans les mieux calculés , et des entre-  
prises les plus hasardées , il parvint au bonheur  
d'enflammer le cœur de M.<sup>lle</sup> de Montpensier.  
Cette princesse si fière et si superbe , « Made-  
» moiselle , petite - fille d'Henri IV ; Made-  
» moiselle , cousine germaine du roi ; Made-  
» moiselle destinée au trône , » se livra toute  
entière à sa passion , et conçut le désir d'é-  
lever jusqu'à elle un simple gentilhomme. La

Louis XIV. foiblesse de l'ami l'emporta sur la fermeté du  
1670 monarque , qui consentit à l'union des deux  
amans.

L'adresse de Lauzun avoit préparé cet inconcevable succès , que sa vanité rendit chimérique. Au lieu d'user sur-le-champ d'une permission surprise par le sentiment, il se livra à la fantaisie insensée de célébrer ses noces avec une pompe solennelle. La déclaration fut publique , les complimens se firent , et les articles assurèrent à Lauzun quatre duchés-pairies , évalués vingt-deux millions. La reine et les princes du sang mirent à profit cet imprudent retard , adressèrent au roi des représentations , des prières , et firent valoir avec succès l'idée que ce mariage prodigieusement disproportionné , porteroit une atteinte à sa réputation dont il étoit fort jaloux. Louis prononça l'arrêt fatal. Les pleurs , les cris et les emportemens de Mademoiselle l'affectèrent moins que le respect , la soumission et le désespoir concentré de Lauzun. Il espéra « d'amortir la violence d'une si grande chute » par le bâton de maréchal de France. » Mais cette faveur signalée ne servit qu'à ulcérer davantage un homme profondément blessé , qui répondit : « Qu'il ne le méritoit pas , et » que s'il avoit servi , ce seroit un honneur » qu'il tiendrait fort cher , mais qu'il ne vou- » loit l'avoir que par le bon chemin. »

L'impérieuse Montespan s'étoit emparée du cœur sur lequel une passion ardente et désin-

téressée donnoit à la sensible la Vallière des Louis XIV.  
droits sacrés. La beauté , l'esprit et la coquet- 1670

terie l'emportèrent sur les grâces , la modestie et la tendresse. Cependant Louis, quoique lié par de nouveaux engagemens , ne se sentit pas la force de sacrifier la douceur de ses premières amours. Sa volonté soumit la Vallière au supplice si douloureux pour une amante abandonnée de rester témoin du triomphe de sa rivale , et d'en devenir pour ainsi dire l'ornement. Accablée par une suite d'efforts pénibles , la victime courut chercher l'ombre du repos dans un des asiles que la religion ouvroit à la pénitence. Elle écrivit au roi :  
« Qu'après lui avoir donné toute sa jeunesse ,  
» ce n'étoit pas trop encore du reste de sa vie  
» pour le soin de son salut. »

Colbert , par un nouveau trait de ressemblance avec Sully , regretta d'être détourné de ses importans travaux : il alla à Chaillot enlever une femme affligée , du sein d'une retraite paisible , pour la plonger de nouveau dans l'agitation d'une cour hérissée pour elle d'épines.

Madame s'abandonnoit à cette douce ivresse de bonheur que l'homme n'atteint que par intervalles rares et rapides. L'amitié du roi , l'affection de son frère , les suffrages des courtisans et l'amour des Français , sembloient lui assurer des destinées d'autant plus dignes d'envie , que sa jeunesse et sa santé paroissent lui en promettre la durée. A la suite

Louis XIV. d'une promenade , elle boit un verre d'eau de  
1670 chicorée ; aussitôt des douleurs cruelles la  
saisissent , et des convulsions affreuses la défi-  
gurent. « O nuit désastreuse ! ô nuit effroyable ,  
» où retentit tout-à-coup comme un coup de  
» tonnerre , cette étonnante nouvelle : Ma-  
» dame se meurt ; Madame est morte. »

Louis donna des regrets sincères à sa belle-  
sœur ; frappé d'une foule de circonstances  
effrayantes , il fit conduire dans son cabinet  
Morel , contrôleur de la bouche de cette prin-  
cesse. En présence d'un lieutenant des Gardes-  
du-corps , et de deux autres personnes de con-  
fiance , il l'interrogea d'un ton sévère. « Re-  
» gardez et songez à ce que vous allez dire :  
» soyez sûr de la vie , si c'est la vérité ; mais  
» si vous osez me mentir , votre supplice est  
» certain. Je sais que Madame est morte em-  
» poisonnée ; mais je veux savoir les circons-  
» tances du crime. — Sire , votre majesté me  
» regarde avec raison comme un scélérat ;  
» mais après sa parole sacrée , je serois un  
» imbécille , si j'osois lui mentir. Madame a  
» été empoisonnée. Le chevalier de Lorraine  
» a envoyé le poison au marquis d'Effiat , et  
» nous l'avons mis dans l'eau de chicorée que  
» Madame a bue. — Mon frère le savoit-il ?  
» — Monsieur ! nous le connoissons trop bien  
» pour lui avoir confié le secret. — Me voilà  
» satisfait , sortez. »

Triste effet de la politique des cours ! erreur  
de la justice des hommes , et nécessité d'un

ordonnateur suprême ! vous paroissez au grand jour dans cette horrible catastrophe. Le chevalier de Lorraine revint bientôt pour être comblé d'honneurs. D'Effiat jouit avec audace de ses énormes richesses : Morel vécut tranquille dans son poste. Monsieur se rangea au nombre des complices du crime, en continuant à accorder sa faveur à ceux qu'il savoit bien l'avoir commis. Son indiscretion attesta même que les détails ne lui en étoient pas inconnus, lorsque parlant de Morel à la princesse Palatine sa seconde femme, il laissa échapper : « Cet homme, j'espère, ne vous » donnera jamais à boire. »

Les scrupules de la religion hasardèrent de tirer avantage de ces divers sujets de sollicitudes ; mais l'heure n'étoit pas encore sonnée où leur voix devoit prononcer des ordres absolus. Le père Annat, confesseur du roi, vint annoncer à son auguste pénitent sa résolution d'abandonner la cour, s'il n'obtenoit la rupture d'un commerce adultère. La réponse du monarque se réduisit à ce peu de mots : « Je » vous accorde votre retraite ; mon curé me » suffira. » Les Jésuites furent indignés de la maladresse de leur confrère, et les gens honnêtes regrettèrent un homme désintéressé qui avoit obtenu que Louis lui accordât cet éloge. « J'ignore si le père Annat a des parens, en- » core plus des créatures. »

Les contradictions et les chagrins élèvent les grandes ames. Aussi Louis ne chercha-t-il

Louis XIV.

1670

Louis XIV. du soulagement à ses ennuis , que dans des  
1670 actes de magnanimité. D'après ses propres  
idées et sous ses yeux , Louvois posa les bases  
1671 de l'hôtel des Invalides. Ce monument à la  
fois superbe , majestueux et touchant , fait ad-  
mirer les ressources d'un puissant état , im-  
prime du respect pour le souverain qui en  
conçut l'idée , et honore l'humanité. Que  
d'émotions nobles , respectueuses et douces ,  
font palpiter les cœurs des Français , à l'ap-  
proche du séjour où tant de vieillards survi-  
vant à leurs travaux , s'entretiennent de leurs  
exploits passés , contemplent d'un œil avide  
les trophées des victoires de leurs successeurs ,  
portent les marques honorables de leurs ser-  
vices , et attendent avec calme la dernière  
heure d'une vie exposée mille fois aux dan-  
gers ! Sans nulle exception ni d'âge , ni d'état ,  
ni d'habitude , pour peu que toute étincelle  
de sentiment ne soit pas étouffée , on est soldat ,  
on brûle du désir de verser son sang pour la  
patrie : on frémit d'une émotion religieuse ,  
au moment où les pieds touchent ce marbre  
vers lequel une foule de guerriers courbent  
leur front vénérable , où les regards s'élèvent  
vers ce dôme qui annonce un temple digne  
du dieu des batailles ( 1 ).

---

( 1 ) Napoléon a revêtu les murailles de ce superbe édifice  
des enseignes enlevées aux nations les plus redoutables de la  
terre , et a reporté dans son enceinte les drapeaux que les  
ennemis de la France s'enorgueilloient d'avoir enlevés sur  
des généraux qu'enfantoit la capricieuse faveur. Sous ces au-



Pendant que l'hôtel des Invalides s'élevait, Louis XIV. Vauban reçut l'ordre de redoubler les travaux des fortifications. Clerville, d'Aspremont, Mégrigni et une foule d'officiers distingués, furent employés pour couvrir les frontières du royaume de cent cinquante forteresses. 1671

Louis s'adressant à Colbert, voulut que ses flottes se fissent respecter sur les mers. Ses désirs devinrent des décrets. A sa voix, les difficultés s'aplanirent, et les dangers disparurent. Les Français, par un élan spontané, devinrent marins et vainqueurs.

Soit aveuglement sur les préparatifs du roi, soit confiance dans leurs forces, les Hollandais ne prirent aucune mesure pour détourner l'orage qui grondait sur leur tête. Van-Beuningen, leur ambassadeur, se livra sans nul ménagement à cet oubli des convenances que les républicains décorent si mal à propos du titre de noble liberté. Lyonne lui rappelant dans une discussion les promesses du roi, il répliqua d'un ton grossier : « J'ignore ce que veut le roi, je regarde ce qu'il peut. »

Dès que la guerre fut irrévocablement décidée, Louvois se procura de fortes lettres de change, et partit avec un secrétaire qui parloit allemand, et un valet-de-chambre qui savoit le hollandais. Accompagné de ces deux hommes de confiance, le ministre parcourut

---

gustes signes de l'honneur français, reposent les cendres de Turenne et de Vauban, deux héros dont la mémoire sacrée pour les militaires est chérie par tous les hommes vertueux.

**Louis XIV.** la Hollande, se fit passer pour un riche négociant, et pénétra dans les magasins qu'il épuisa de vivres, de munitions et d'armes. Chez un peuple de marchands, l'appât du gain fait non-seulement fouler aux pieds toutes les considérations, mais éteint encore toute prévoyance.

1671

Le déguisement du ministre ne le déroba point à la pénétration d'un officier de marine connu par sa hardiesse et par son habileté. Cet homme exaspéré d'un injuste passe-droit, offrit de couper les digues dont il avoit une connoissance parfaite. Quelques bâtimens légers et des machines ingénieuses lui eussent suffi pour produire, dans une seule nuit, cette épouvantable désolation. Dans cette circonstance, Louvois montra une générosité véritablement française. Il rejeta avec indignation l'offre d'un acte d'inhumanité qui auroit immolé des milliers de victimes.

L'approche de l'ouverture de la campagne parut à Louis un moyen propre à calmer l'amertume du déplaisir dont il avoit affligé Lauzun l'année précédente : il lui promet la place de grand-maître de l'artillerie, mais lui impose la condition d'un inviolable secret. Lauzun touchant à l'heure qui devoit rendre cette grâce publique, la perd par une indiscrete confidence. Sa douleur l'emporta au point de se répandre en reproches injurieux. « Il tourne le dos au roi, tire son épée, en » casse la lame avec son pied, et s'écrie :

« *Qu'il ne servira jamais un prince qui lui* Louis XIV.  
» *manque de parole.* » 1671

Le monarque de la terre le plus scrupuleux sur les convenances, le plus fier de son rang et le plus jaloux de sa grandeur, réprime son indignation, déploie la force de son caractère, jette sa canne par la fenêtre, et s'écrie : « Je serois au désespoir, si j'avois frappé un » gentilhomme. »

Un prompt repentir et des excuses respectueuses eussent sans doute valu le pardon de Lauzun ; mais, trop orgueilleux pour s'humilier, il n'eut pas même la sagesse de garder le silence, et réduisit son maître à l'affligeante nécessité de le faire renfermer dans la citadelle de Pignerol.

Les révolutions des cours étonneroient moins les peuples, exposeroient moins les princes au reproche d'ingratitude ou de légèreté, si l'amour-propre des favoris ne les aveugloit sur l'instant qui met fin à l'affection qu'ils avoient inspirée. Louis goûta du moins la jouissance si pure pour un souverain, de reconnoître que sa cour n'étoit point abandonnée par la vertu. Marsillac n'accepta le gouvernement du Berri, qu'après en avoir long-temps refusé le brevet, en faisant cette belle réponse si connue et si digne de servir d'exemple : « J'étois l'ennemi reconnu du » malheureux Lauzun ; comment pourrois-je, » sans blesser la délicatesse, profiter de sa » dépouille ? »

**Louis XIV.** La France et l'Angleterre firent le même jour leur déclaration de guerre à la Hollande. Peu d'époques montrent les passions personnelles des souverains , aussi foiblement colorées des apparences de la raison d'état. Le manifeste de Louis paroissoit uniquement fondé sur les plaintes frivoles que les États-généraux avoient fait frapper deux médailles, dont l'une donnoit à la république le titre fastueux d'*arbitre des monarques de la terre*. Dans la seconde , Van-Beuningen , nouveau Josué , commandoit au soleil de s'arrêter. La préférence que le roi avoit donnée à cet astre pour lui servir d'emblème , rendoit l'insulte si évidente , que plusieurs personnes admirèrent la dénégation des Hollandais , et soupçonnèrent Louvois d'être l'unique auteur de la rupture. Charles II se plaignoit du refus des capitaines hollandais , de baisser leur pavillon devant celui de l'Angleterre. « Insolence pleine » d'ingratitude , de nous disputer l'empire des » mers , eux qui , durant le règne du feu roi » notre père , se tenoient fort obligés qu'on » leur permit d'y pêcher moyennant quelques » tributs. »

Les électeurs de Bavière et de Cologne mirent leur intérêt sous la protection des deux couronnes. La Hollande ne trouva d'allié que dans l'électeur de Brandebourg.

Au premier bruit des hostilités , les Français montrèrent la plus grande ardeur. Les capitaines des régimens annoncèrent la réso-

lution de fournir des recrues à leurs frais, et Louis XIV. ne recueillirent que l'honneur de cette offre, 1672 d'après l'empressement de la jeunesse pour courir aux armes. Les habitans des provinces maritimes demandèrent à servir comme matelots, et dirent unanimement : « Qu'ils ne laissent » roient dans leurs maisons que leurs femmes » et leurs enfans. » Les gentilshommes en foule demandèrent la permission de lever des compagnies sans recevoir aucun secours de la part du gouvernement. « Il ne resta pas un » homme de qualité à Paris. Tout fut avec le » roi ou dans ses gouvernemens. Mais il y » eut peu de ces derniers. »

Le maréchal de Praslin, au désespoir que son âge ne lui permit plus de se mettre en campagne, se présenta devant le roi, et les yeux gros de larmes, il lui dit : « Sire, j'envie » à mes enfans l'honneur qu'ils ont de servir » votre majesté ; pour moi, je souhaite la » mort, puisque je ne suis bon à rien. » Louis embrassa le vieillard, et de l'accent le plus affectueux, répliqua : « M.<sup>r</sup> le maréchal, » on ne travaille que pour approcher de la » réputation que vous avez acquise. Il est » agréable de se reposer après tant de vic- » toires. »

Ce concert sublime d'amour de la patrie, aggrava les torts de trois hommes qui n'eurent pas assez de générosité pour faire à l'état le sacrifice d'un mouvement d'orgueil. Les maréchaux de Bellefonds, d'Humières et de

Louis XIV. Créqui , cédèrent aux impulsions d'un faux  
1672 point d'honneur , qui leur suggéra de ne pas  
servir sous les ordres de Turenne. Leurs refus  
inexcusables paroissent en outre difficiles à  
expliquer. Le titre de maréchal-général des  
camps et armées , dont Turenne étoit décoré  
depuis plusieurs années , ne lui transmettoit-  
il pas , comme à Biron et à Lesdiguières , le  
commandement sur les autres généraux , ou  
ne lui donnoit-il qu'un simple droit de pré-  
séance ? Turenne avoit même l'ancienneté de  
service , puisqu'il répéta hautement : « Ces  
» trois messieurs si difficultueux , je les ai  
» vus dans les plus petites charges de la  
» guerre. »

Nous adoptons volontiers l'idée que les ma-  
réchaux regardoient Turenne comme leur  
étant devenu étranger , par l'insulte que ce  
grand homme leur avoit faite , d'après les  
conseils de son frère , qui exerçoit un grand  
ascendant sur son esprit. Depuis que le brevet  
de prince fut accordé aux membres de la mai-  
son de Bouillon , « il ne voulut plus prendre  
» la qualité de maréchal de France. Il ne se  
» trouva plus aux assemblées des maréchaux ,  
» et envoyoit même leur recommander les  
» affaires pour lesquelles on le sollicitoit. »  
Les plaintes du plus illustre des tribunaux ,  
étoient déjà parvenues au pied du trône , et  
parurent être renouvelées dans cette circons-  
tance. « Le maréchal de Grammont qui fut  
» appelé , soutint le droit des maréchaux de

» France, et fit le roi juge de ceux qui fai- Louis XIV.  
» soient le plus de cas de cette dignité, ou 1672  
» ceux qui, pour en soutenir la grandeur,  
» s'exposaient au malheur de lui déplaire,  
» ou celui qui étoit honteux d'en porter le  
» titre qu'il avoit effacé de tous les lieux où  
» il pouvoit être, qui tenoit le nom de ma-  
» réchal pour une injure, et qui vouloit com-  
» mander en qualité de prince. »

La roideur de Bellefonds rendit sa chute plus violente. L'amitié de Louvois chercha des adoucissemens en faveur d'Humières. Les signes énergiques et touchans de la douleur de Créqui, lui assurèrent de nouveaux titres à l'estime, même à l'intérêt du monarque. « Sire, ôtez-moi le bâton, n'êtes-  
» vous pas le maître ? Laissez-moi servir cette  
» campagne comme marquis de Créqui ;  
» peut-être mériterai-je que votre majesté  
» me rende le bâton à la fin de la guerre. »

Lors de ces jours d'immortelle gloire, Louis vivifioit d'un seul de ses regards toutes les branches du corps immense de la monarchie. Pompone investi du respect public, honoré pour le service d'avoir détaché la Suède de la triple alliance, dirigeoit les opérations du cabinet. Colbert fournissoit le paiement des armées : Louvois pourvoyoit à leur subsistance : Vauban leur assuroit la possession des villes réputées jusqu'alors imprenables. Condé, Turenne et Luxembourg les menaient à la victoire. Sous l'éclat répandu

**Louis XIV.** par ces trois grands hommes , se perdoient  
1673 une foule de militaires d'un mérite supérieur , dont quelques-uns sont parvenus dans la suite à l'honneur de se créer une haute réputation. La cavalerie ne perdra point le souvenir d'avoir dû sa discipline , et ses manœuvres , et son impétuosité aux travaux de Fourilles : le nom de Martinet se répète encore parmi les fantassins , qui n'ignoreront jamais que les mouvemens rapides , la formation des colonnes et l'usage de la bayonnette , remontent à cet excellent officier.

La marche de Louis brillante et rapide , ne fut qu'une suite de triomphes. Les remparts les plus formidables semblèrent s'abaisser aux approches du conquérant. Rhinberg , Orsoy , Wesel , Burick et toutes les villes sur les bords de l'Issel , ouvrent leurs portes. L'effroi se répand avec une telle rapidité , et produit un tel aveuglement , que les gouverneurs capituloient souvent à la vue de quelques corps de cavalerie. Le Rhin oppose une inutile barrière. Martinet découvre en face de Thouluis un gué qui ne laisse que peu de pas à nager. Revel s'élance dans les flots à la tête des intrépides cuirassiers. L'ardeur empêche de serrer assez les escadrons pour qu'ils puissent fendre le courant qui entraîne le comte de Nogent avec plusieurs cavaliers. Le prince de Condé passe dans l'un des bateaux de cuir sur lesquels l'infanterie est distribuée. Quatre mille hommes chargés de la défense de l'autre



rive jettent leurs armes. Le duc de Longue-  
ville, la tête échauffée des fumées du vin et Louis XIV.  
1672  
du fen de la jeunesse, saute à terre et crie :  
« Point de quartier à cette canaille. » Il tire  
un coup de pistolet et tue une sentinelle. Les  
Hollandais réduits au désespoir reprennent  
leurs armes, et font une décharge qui ren-  
verse le duc de Longueville avec plusieurs  
soldats, blesse le prince de Condé à la main,  
et fracasse l'épaule du comte de Marsillac. La  
mort d'un petit nombre de Français fut vengée  
par un prompt massacre. L'expédition avoit  
commencé à six heures du matin ; et avant  
huit, Cavois porte au roi la nouvelle d'un  
entier succès.

Tel fut ce passage du Rhin que les Français  
admirèrent, qui répandit l'épouvante dans  
l'Europe, et que les beaux-arts ainsi que le  
génie se sont disputés l'honneur d'immorta-  
liser. Mais, malgré la multitude des éloges  
donnés par les contemporains aux hommes et  
aux événemens, l'histoire pèse leur mérite in-  
trinsèque dans les balances de la justice. Les  
fastes militaires ne parlent qu'avec indiffé-  
rence d'une action qui fatigua les bouches de  
la renommée. Dans l'ivresse du succès, à  
peine on remarqua la perte du duc de Lon-  
gueville, qui touchoit au moment de devoir  
à ses belles qualités la couronne de Pologne.  
Le tumulte des applaudissemens ne permit  
pas d'adresser à Louis le premier reproche  
qu'il ait mérité d'encourir. Nul motif assez

Louis XIV. puissant pour le dispenser de l'honneur de  
1672 paroître à la tête de ses gardes.

Les pertes successives d'Arnheim, de Schenk, d'Utrecht, de Doesbourg, de Zwoll, pénétrèrent de crainte les habitans de la Hollande. Le pensionnaire de Witt annonça la nécessité de la paix qu'il eut l'imprudence de promettre. Des envoyés se rendirent à Utrecht, et furent cruellement mortifiés par l'accueil des ministres, dont la hauteur paroissoit aussi déplacée que révoltante, près de cette politesse aimable qui gaignoit tous les cœurs à Louis. Grott, chef de la commission, proposa de céder au roi Maestricht pour le rachat des places qu'il avoit prises, et de lui payer dix millions pour l'indemnité des frais de la guerre. Pomponne conseilla d'accepter ces offres ; mais, dans un si beau moment, la voix de la sagesse ne pouvoit être entendue.

Les intentions du monarque furent exprimées du ton absolu d'un juge qui prononceroit la sentence de quelque criminel. « Les États-généraux abandonneront à la » France, Groll, Brevant, Lictenwor et » Boskello, avec toutes les places qui sont » entre le Rhin et les Pays-Bas espagnols. Ils » céderont comme hommage particulier au » roi, Debziel et Levain, village de son ressort. Tous les voyageurs sous le passe-port » de la France ne contribueront point à l'entretien des grandes routes ; leurs marchandises et leurs voitures ne payeront ni péage

» ni douane. Les États-généraux satisferont Louis XIV.  
» aux prétentions de l'évêque de Munster , 1672  
» accorderont les demandes de l'électeur de  
» Cologne , et ne refuseront point au roi d'An-  
» gleterre les vingt millions d'argent et les  
» deux cents mille livres de tribut qu'il ré-  
» clame , ainsi que la supériorité reconnue du  
» pavillon anglais. Tous les ans , des ambas-  
» sadeurs viendront à Paris présenter au roi  
» une médaille sur laquelle il sera gravé que  
» les sept provinces doivent leur liberté à la  
» clémence de Louis XIV. Le rétablissement  
» de la religion catholique et une somme de  
» trente millions , seront les préliminaires de  
» cette paix. »

Cette réponse à la fois mortifiante et dure ,  
abattit au premier instant la résolution des Hol-  
landais. Déjà la terreur les y faisoit souscrire ,  
lorsque le duc de Buckingham et le comte  
d'Arleton vinrent en secret ranimer les États-  
généraux au nom du roi d'Angleterre : ils don-  
nèrent l'assurance que les succès prodigieux  
des Français , affligeoient leur souverain qui  
désiroit obtenir la réparation de quelques in-  
sultes , mais qui redoutoit la ruine de la répu-  
blique. Cette foible lueur d'espérance pro-  
duisit le rétablissement du stathoudérat. Le  
prince d'Orange se sentit , à l'âge de 22 ans ,  
la confiance magnanime de se présenter pour  
être le sauveur de la Hollande. A l'aspect du  
descendant des héros qui avoient brisé le joug  
espagnol , l'amour de la patrie reparut dans

Louis XIV. son ancienne ardeur. Les paysans accoururent  
1672 des campagnes, se confondirent avec les bourgeois, et tous abandonnèrent leurs divers travaux pour prendre les armes.

Le peuple incapable, dans tous les temps, d'éprouver aucune fermentation sans la souiller par quelques taches, massacra les deux Witt, et s'abreuva du sang de ces frères vertueux. L'ainé avoit, pendant dix-neuf ans, assuré par la sagesse de son gouvernement, la prépondérance de la république, tandis que le cadet la servoit de son épée. Les cendres de ces victimes sont demeurées brûlantes au sein du sol humide de leur terre natale : longtemps elles y fomentèrent des haines implacables, et causèrent une foule d'irruptions.

Dès que Guillaume commande sans rivaux, les digues sont rompues. L'œil attristé ne parcourt qu'une immense étendue d'eau qui noie des campagnes enrichies par la plus superbe culture, et qui coupe les communications entre des villes renommées par leur industrielle opulence.

Les fautes des Français s'accumulèrent. Louvois eut, dans le conseil, le crédit de l'emporter sur Condé et sur Turenne. Ces grands généraux demandoient que les fortifications des villes conquises fussent rasées. Le ministre, conduit par le désir d'ajouter à l'étendue de son département, obtint que les places seroient conservées, pourvues d'états-majors et fournies de garnisons. Ces moyens

de défense tirés des armées , les affoiblirent Louis XIV.  
au point qu'elles ne purent exécuter aucune 1672  
entreprise importante.

Le roi que ses propres conquêtes et les succès de ses généraux , pénétoient déjà de trop d'assurance , fut comme ébloui à la nouvelle de l'honneur que le pavillon français venoit d'acquérir. Le comte d'Estrées s'étoit rangé sous les ordres du duc d'Yorck , qui commandoit les forces navales de l'Angleterre. Les flottes combinées attaquèrent près de Southbay celle des Hollandais : cette bataille fut , de l'aveu de Ruyter , la plus furieuse de toutes celles où il s'étoit trouvé. Les deux partis s'en attribuèrent l'avantage ; elle acheva de déterminer Louis à abandonner son armée pour venir dans Paris recevoir des applaudissemens. Presque tous les rois de France ont mis aux suffrages des habitans de cette capitale la même valeur qu'Alexandre attachoit aux louanges des Athéniens.

Turenne fut , avec douze mille hommes , à la rencontre de vingt-cinq mille qui s'avançoient sous les ordres de l'électeur de Brandebourg. Les souffrances de la goutte aigrirent la blessure de Condé , qui joignit à la demande de sa retraite , celle d'avoir pour son successeur le plus illustre de ses élèves. Luxembourg , digne de remplacer un héros , eût entièrement renversé la Hollande , si ses calculs ne se fussent pas trouvés contrariés par deux contretemps que son habileté ne pouvoit ni prévoir ni empêcher.

**Louis XIV.** Le comte de Rochefort, une des créatures  
1672 de M.<sup>me</sup> de Montespan, obtint la commission de faire la conquête du pays qui s'étend d'Amersfort à Utrecht. Sa première opération fut la prise de Naerden. Après ce succès, il commit l'inexcusable faute de négliger Meuden qui est la principale clef des écluses.

Luxembourg prévint les suites de cette négligence, et ressentit bientôt de nouveaux regrets par l'extraordinaire douceur de l'hiver. Les Français se virent privés des magnifiques ponts qu'ils se flattoient d'obtenir des soins de la nature.

1673 Trois mois entiers, Turenne par ses savantes manœuvres, rendit inutiles des forces triples de celles qui étoient à sa disposition, et qui obéissoient à deux généraux renommés. L'électeur de Brandebourg et Montécuculli ne purent ni exécuter le passage du Rhin, ni donner des secours à la Hollande. L'électeur se trouva bientôt hors d'état de protéger la Westphalie, le pays de Clèves et le comté de la Marck que les Français désoloient. Ces circonstances impérieuses lui arrachèrent un traité par lequel il s'engageoit à observer la neutralité tant que l'Empire ne seroit point attaqué. Le roi promettoit de lui donner Wesel et les autres places sur lesquelles ses droits se trouveroient constatés.

L'empereur fit retentir l'Allemagne de ses plaintes contre le manque de foi de Frédéric-Guillaume, qui s'étoit engagé par un serment

solennel , à ne conclure ni paix ni trêve sans Louis XIV.  
l'aveu de son allié. Le prince accusé répondit <sup>1673</sup>  
avec une franche simplicité , qu'il ne possé-  
doit pas des revenus qui lui permissent l'en-  
tretien d'un corps de vingt-cinq mille hommes.  
La France se proposa de gagner l'électeur ,  
et lui fit des propositions avantageuses , qui ,  
d'après un sentiment de générosité , furent  
refusés.

Louis entre de bonne heure en campagne ,  
exécute plusieurs marches qui laissent de l'in-  
certitude sur ses projets , et investit Maes-  
tricht. Vauban reçoit les ordres immédiats  
du roi , qui s'instruit de tous les détails , lève  
les difficultés , et assure le succès des opéra-  
tions de l'illustre ingénieur.

Les parallèles et les places d'armes furent  
multipliés. Loiseau , gouverneur de la ville ,  
« n'avoit rien vu de semblable , quoiqu'il se  
» fût trouvé en cinq ou six places assiégées. »  
Ce Français fugitif parut étonné , mais nulle-  
ment intimidé. L'obstination de la défense  
répondit à la vigueur des attaques. « J'ai fait  
» à ce siège , dit Louis , ce qu'on n'avoit pas  
» vu à ceux que j'avois faits auparavant ;  
» j'avois tous les jours trois cents grenadiers  
» dans la tranchée et à la tête du travail. »

Les mousquetaires s'y distinguèrent par ces  
traits d'intrépidité romanesques , qui semblent  
appartenir de préférence à l'exaltation des corps  
privilegiés. « Dans un combat pour s'emparer  
» d'une demi-lune , les mousquetaires perdirent

Louis XIV. »/ le comte d'Artagnan, commandant de la  
1673 » I.<sup>re</sup> compagnie, avec trente-sept de leurs  
» camarades; cinquante-trois furent blessés,  
» et ceux qui revinrent avoient tous leurs épées  
» sanglantes jusqu'à la garde, et faussées des  
» coups qu'ils avoient donnés. »

Malgré les pertes considérables de sa garnison, Loiseau nourrissoit l'espoir de prolonger sa défense, et se promettoit beaucoup des grands effets d'une mine qui devint funeste à ses propres troupes, d'après la contre-mine que Castellau avoit dirigée. Les habitans se soulevèrent, et forcèrent de recevoir une capitulation, qui dut être regardée comme un hommage que le monarque généreux rendoit à la valeur et au mérite.

Les inondations arrêterent les progrès de Louis, qui s'avança vers la Lorraine, dans le dessein de contenir Strasbourg par sa présence. Les Espagnols profitèrent de cet éloignement pour se déclarer ennemis des Français et défenseurs des Hollandais.

Les nouveaux alliés s'emparèrent de Naerden qui fut livré par du Pas, avant que Luxembourg eût pu lui porter des secours. La honteuse reddition de cet officier excita d'autant plus de surprise, qu'il étoit honoré de la confiance de Turenne. Exemple de ces foiblesses qui surprennent quelquefois l'homme de courage, et que celui-ci répara bientôt par l'éclat de sa mort.

La perte de Bonn auroit été prévenue,



sans l'ordre que l'inimitié de Louvois fit donner à Turenne de ne pas secourir cette place. Louis XIV.  
1673

Le grand homme se contenta donc de tenir Montécuculli en échec, acquit beaucoup d'honneur d'après la foiblesse de son armée, et assura au comte de Rochefort la prise de Trèves.

Trois batailles sur mer ne produisirent aucun résultat décisif. L'Europe regarda pourtant comme une époque glorieuse à la marine de France et à celle d'Angleterre, la campagne où le comte d'Estrées et le prince Robert maintinrent la balance égale entr'eux, Tromp et Ruyter.

La gloire de Louis offense ses rivaux, importune ses alliés et jette des alarmes dans l'Europe. Shaftsbury, l'homme d'état le plus profond, mais le plus corrompu que posséda l'Angleterre, abandonne le parti de la cour, se déclare chef de l'opposition et arrache, par l'influence du parlement, la paix avec la Hollande. Charles II a du moins assez d'énergie pour refuser de s'armer contre la France. L'électeur de Brandebourg viole des engagements qu'il n'avoit pris qu'en cédant à une affligeante nécessité. L'électeur de Cologne et l'évêque de Munster marchent contre Groningue, dès qu'ils ne sont plus intimidés par la surveillance de Turenne. Le premier de ces deux souverains, se voue aux Etats-généraux moyennant la restitution de Rhinberg. Quant à l'évêque, étranger à tout principe,

**Louis XIV.** il ne cherche qu'à satisfaire sa passion effrénée  
1674 pour les combats ; se vend aux Hollandais  
ses anciens ennemis , et se déclare contre  
les Français ses zélés défenseurs. L'électeur  
Palatin s'engage par une ligue défensive avec  
l'empereur, et méconnoît dans cette démarche  
les devoirs les plus sacrés de la reconnaissance.  
Le monarque , livré à ses propres forces , voit  
avec une orgueilleuse satisfaction croître le  
nombre de ses ennemis , brave leur rage et  
n'en devient que plus terrible dans son cour-  
roux.

La France rassembla trois cents mille  
hommes sous ses enseignes. Le ban et l'arrière-  
ban furent convoqués sur les bords de la  
Meuse et confiés au comte de Rochefort. Une  
antique réputation suivoit encore ce rassem-  
blement , lorsqu'il n'étoit plus qu'une ombre  
vaine. Sprenct , fameux dans l'histoire mili-  
taire pour le talent et l'intrépidité , qui de  
valet de tambour l'avoient conduit à la dignité  
de feld - maréchal des armées de l'empereur ,  
penseoit qu'il n'étoit pas possible d'opposer de  
résistance à une semblable troupe.

Le roi se porte sur la Franche-Comté. Les  
maréchaux de Luxembourg et de Navailles  
eurent l'honneur d'être ses lieutenans dans  
une conquête qui fut terminée en moins de  
six semaines. La citadelle de Besançon , nou-  
vellement achevée et réputée imprenable , ne  
résiste que neuf jours. Les troupes répandues  
dans les places se rendent prisonnières , et

**L'Espagne perd une province qui reste incorporée sans retour à la France.**

Louis XIV.  
1674.

Schomberg entrave dans le Roussillon les mouvemens des Espagnols. La ville de Perpignan est préservée du danger éminent qui la menaçoit.

Le prince de Condé part avec trente mille hommes dans la résolution de s'opposer en Flandre , aux entreprises d'une armée deux fois plus forte que le prince d'Orange et le comte de Souches général de l'empereur commandoient. Les ressources des alliés leur permettoient de si puissans efforts, qu'ils chargent Rabenhaupt d'assiéger Grave. Connu par la défense de Groningue et par la surprise de Coeworden, cet officier promet que trois semaines lui suffiront pour obtenir un entier succès. Cet engagement ne se trouva pas complètement rempli , grâce à l'héroïque résolution de Chamilly. Ce ne fut qu'après quatre-vingt-trois jours de résistance et d'après deux ordres écrits de la main du roi , que le gouverneur obtint la capitulation la plus honorable.

Plusieurs renforts permettent à Condé de compter cinquante mille hommes sous ses ordres. Le prince d'Orange qui avoit reçu des secours de la même force , se détermine au siège de Charleroi. Condé attaque les ennemis au passage du défilé de Sénéf et bat complètement leur arrière-garde.

Le prince d'Orange obligé de reconnoître par cet échec , l'oubli des précautions qu'il

**Louis XIV.** falloit prendre avant de s'engager dans le  
<sup>1674</sup> défilé , répara sur-le-champ sa faute avec  
une grande présence d'esprit. Le château  
du Fay , des haies , des houblonnières et une  
rivière , lui fournirent une position extrême-  
ment difficile à forcer : les généraux et Fou-  
rilles lui-même , s'efforcèrent en vain de dé-  
tourner Condé de sa résolution de tenter une  
seconde attaque. Le héros donna l'ordre et  
l'exemple aux troupes. L'histoire ne connoît  
qu'un petit nombre de journées où les chefs  
ayent montré tant de génie et les soldats  
tant d'intrépidité. Au jugement de plusieurs  
généraux , Condé y porta l'ardeur d'un jeune  
homme brûlant du désir de cueillir la pre-  
mière palme de la gloire. Avec les jambes  
enflées par les suites de la goutte , la perte  
de ses chevaux le réduisit à la nécessité de  
combattre à pied.

La mêlée duroit depuis dix heures du matin ,  
lorsque les deux armées , lasses d'une si lon-  
gue et si terrible lutte , prirent la fuite , lais-  
sant vingt-sept mille morts sur un espace de  
deux lieues. Le sang versé avec tant de pro-  
fusion , ne produisit aucun avantage décisif.  
Les troupes de part et d'autre se retirèrent le  
lendemain ; les Français emmenèrent six mille  
prisonniers et les alliés quatre mille. Les deux  
généraux s'attribuèrent l'honneur de la vic-  
toire. Le prince d'Orange prétendit constater  
son triomphe en mettant le siège devant  
Ardres , et Condé crut assurer le sien en

faisant échouer cette entreprise. Cependant Louis XIV. les armées affoiblies et presque épuisées, ne <sup>1674</sup> purent, le reste de la campagne, qu'exécuter des manœuvres, sans jamais en venir à une action. L'Empire, la France et la Hollande ordonnèrent que les voûtes de leurs temples retentissent des hymnes consacrées à rapporter leurs succès au Dieu des batailles.

Turenne, après avoir couvert la marche du roi dans la Franche-Comté, entreprit de s'opposer à la jonction du duc de Bournonville chef de l'armée de l'Empire, avec Charles IV. duc de Lorraine, et avec le comte de Caprara général de l'empereur. Quoique par la haine jalouse de Louvois, ses forces fussent réduites à douze mille hommes, il passa le Rhin et rencontra près de Hauffen le duc Charles et le comte de Caprara. L'ardeur mutuelle amena promptement le combat de Sintzheim. Les ennemis ne purent, par la supériorité de leur nombre et l'avantage de leur position, balancer les talens du héros français. Ils perdirent deux mille morts, dix-neuf cents prisonniers et la moitié de leurs bagages.

La journée de Sintzheim découvrit le Palatinat. Turenne reçut l'ordre de porter la désolation dans cette magnifique province. Trop fidèle instrument de la vengeance d'un souverain irrité, il laissa un libre cours à l'impitoyable fureur des soldats. Cette horrible licence entraîna par-tout le pillage, le viol, l'incendie et le meurtre. Du haut des tours de

**Louis XIV.** son château de Manheim , l'électeur vit les  
1674 flammes dévorer deux villes, vingt-deux villages et plus de cinq cents fermes. Dans sa juste douleur, il adressa un cartel au général qui se rendoit le fléau de ses états. Démarche généreuse qui pourtant a rencontré des censeurs, et à laquelle Turenne ne répondit que par des propos évasifs.

Il est douloureux de penser que l'un des plus grands hommes dont les siècles modernes puissent s'honorer, ait imprimé sur sa vie une tache aussi révoltante. Lorsque Louis étoit assez malheureux pour s'abandonner aux emportemens de sa passion, Turenne ne devoit-il pas chercher à lui faire entendre la voix de l'humanité ; ou , si ses vœux à cet égard eussent été superflus, ne lui prescrivoit-elle pas de remettre le commandement ? Malheur aux écrivains qui ont osé vanter de semblables horreurs , et à ceux qui ont cru pouvoir les justifier par la crainte d'une disgrâce , l'expectative de nouveaux triomphes ou le désir de l'affection des troupes. On ne reconnoît pas l'énergie d'une belle ame dans la foible représentation que Turenne adresse au monarque : « Sire , ces ravages refroidissent bien plus les alliés , qu'ils ne les réchauffent. »

Les Français poursuivis par la disette que leurs excès avoient préparée , rentrèrent dans l'Alsace. Un cri d'indignation retentit d'une extrémité de l'Empire à l'autre , et souleva

**L'Allemagne.** Les habitans de cette vaste et Louis XIV.  
belliqueuse contrée parurent sous les armes. 1674

Bournonville rassembla cinquante mille soldats que vingt-un princes souverains animoient par leurs exemples. Cette formidable armée passa le Rhin, et suivit la route de Strasbourg. Turenne vint à sa rencontre : une marche rapide et soutenue sans nul repos durant vingt-quatre heures, le conduisit avec vingt-cinq mille hommes sur les hauteurs de Molsheim, d'où il reconnut les ennemis campés en avant du village d'Ensisheim : à l'heure même les dragons s'emparèrent des ponts que l'on avoit en l'imprudence de ne pas rompre.

Le lendemain la bataille commence dès la pointe du jour. Le chevalier de Boufflers l'engage à la tête des dragons ; l'avantage se prononce tour-à-tour en faveur des deux partis. Pendant que l'aile gauche des Français poursuit les Impériaux jusqu'aux retranchemens d'Ensisheim où Bournonville prend des troupes fraîches, Caprara accable de la masse des cuirassiers de l'empereur la première ligne qui lui est opposée. Une terreur panique aveugle des bataillons entiers de Français. Les troupes chargées de la garde des équipages, se laissent entraîner par les valets et prennent honteusement la fuite. Les comtes de Lorges et d'Auvergne rétablissent le combat. La mêlée duroit depuis plus de dix heures. Turenne par sa présence avoit plusieurs fois ramené la fortune dont les incertitudes sont

Louis XIV. enfin fixées par le chevalier de Boufflers. A  
1674 la voix de ce chef valeureux , les dragons  
mettent pied à terre , affrontent une foudroyante mousqueterie que six pièces de canon  
pourrissoient, franchissent des abattis d'arbres,  
forcent des retranchemens, chargent le sabre  
à la main, se rendent maîtres de l'artillerie,  
la tournent contre les ennemis et déterminent  
la victoire.

Bournonville trouva le salut de son armée  
dans les fortifications d'Ensisheim. Trois mille  
morts, deux mille prisonniers, dix pièces de  
canon et trente drapeaux attestèrent sa dé-  
faite. L'anglais Churchill brilla dans cette  
journée. A l'aurore de sa carrière, il cueillit  
les premières palmes de la victoire au milieu  
des bataillons français.

Les suites de la journée d'Ensisheim , furent  
arrêtées par l'arrivée de Frédéric-Guillaume,  
électeur de Brandebourg. La présence d'un  
prince renommé , sous le titre *du grand-élec-  
teur*, et dont les troupes exercées élevoient  
à soixante mille hommes le nombre des alliés,  
opéra une révolution sur le théâtre de la  
guerre.

Turenne, affoibli par la perte de deux mille  
hommes que divers détachemens réduisoient  
à la foible ressource de dix-huit mille com-  
battans , et après avoir sollicité sans aucun  
succès des renforts , se replia sur la Lorraine.  
L'électeur occupa l'Alsace , négligea de se  
saisir des Vosges et dispersa son armée dans  
des quartiers.



Guidé par le coup-d'œil du génie , Turenne Louis XIV.  
 aperçoit dans l'erreur et dans la sécurité de 1674  
 son ennemi , la source d'un triomphe. Feignant de prendre des cantonnemens , de morceler ses troupes , il tire avantage des rigueurs de l'hiver ; suit des chemins réputés impraticables , exécute une marche unique et se présente devant Remiremont. Ce poste est enlevé de vive force. La marche se poursuit avec tant de promptitude et tant de secret , que l'électeur et les principaux chefs sont surpris au moment où ils se mettoient à table dans Mulhausen , qui formoit le centre de leurs quartiers d'hiver et où ils pensoient être à couvert des insultes par la rivière d'Ille. En un instant la campagne paroît couverte de fuyards ; les uns se précipitent au milieu des Français ; quelques pelotons opposent une courte résistance ; mais le plus grand nombre se sauve , grâce à l'obscurité de la nuit et à l'épaisseur des forêts. Des régimens entiers et quatorze étendards restent au pouvoir des vainqueurs , qui , dans leur succès , n'éprouvent aucune perte : un seul officier est fait prisonnier. Cette exception a semblé si marquée , que l'histoire nous apprend qu'il s'appeloit *Montauban*.

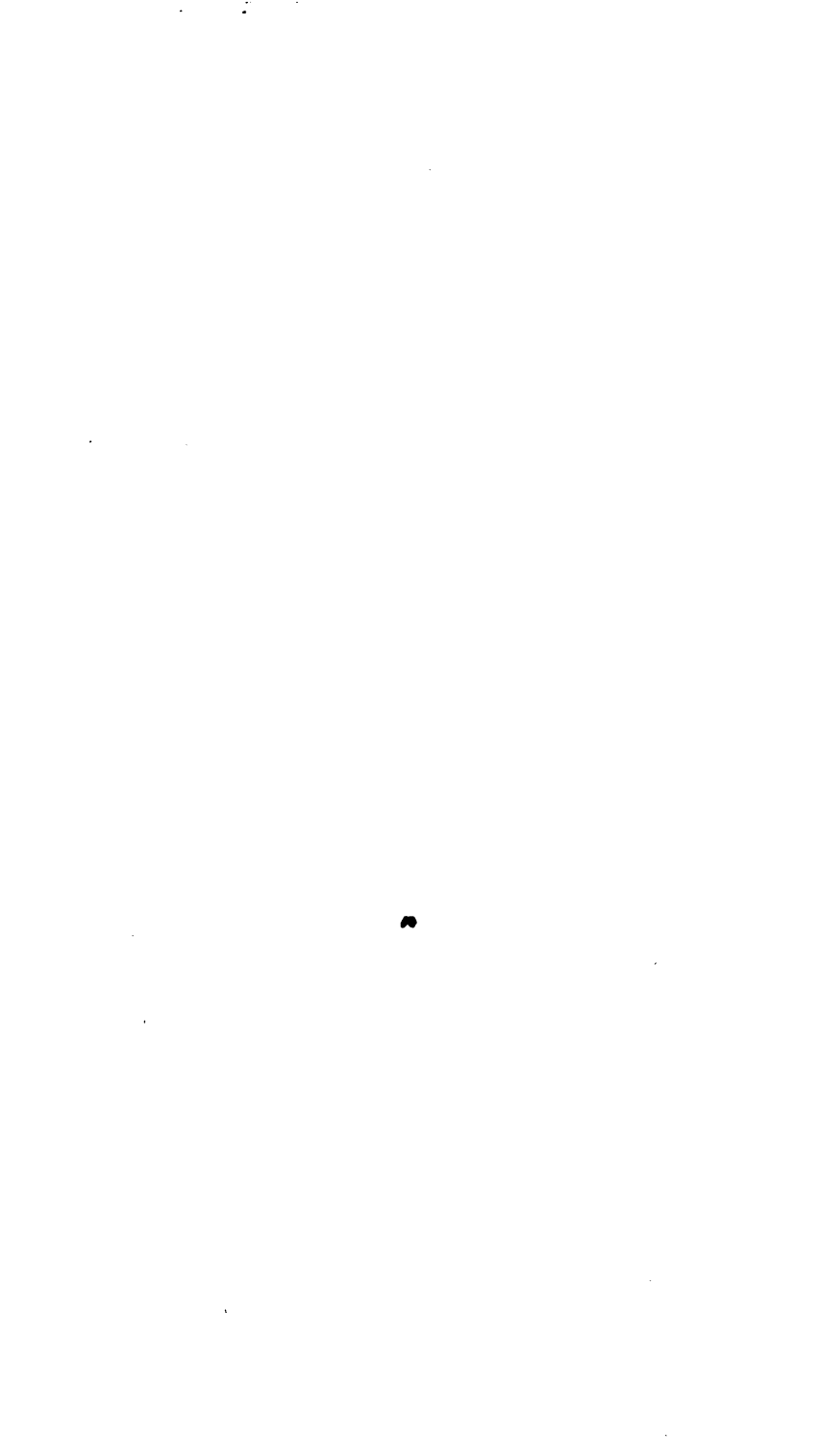
Turenne n'accorde pas de repos à ses troupes. A peine le bruit de la surprise de Mulhausen a-t-il donné le temps aux princes alliés de ranger leur infanterie dans la vaste plaine qui sépare Colmar de Turkheim , que

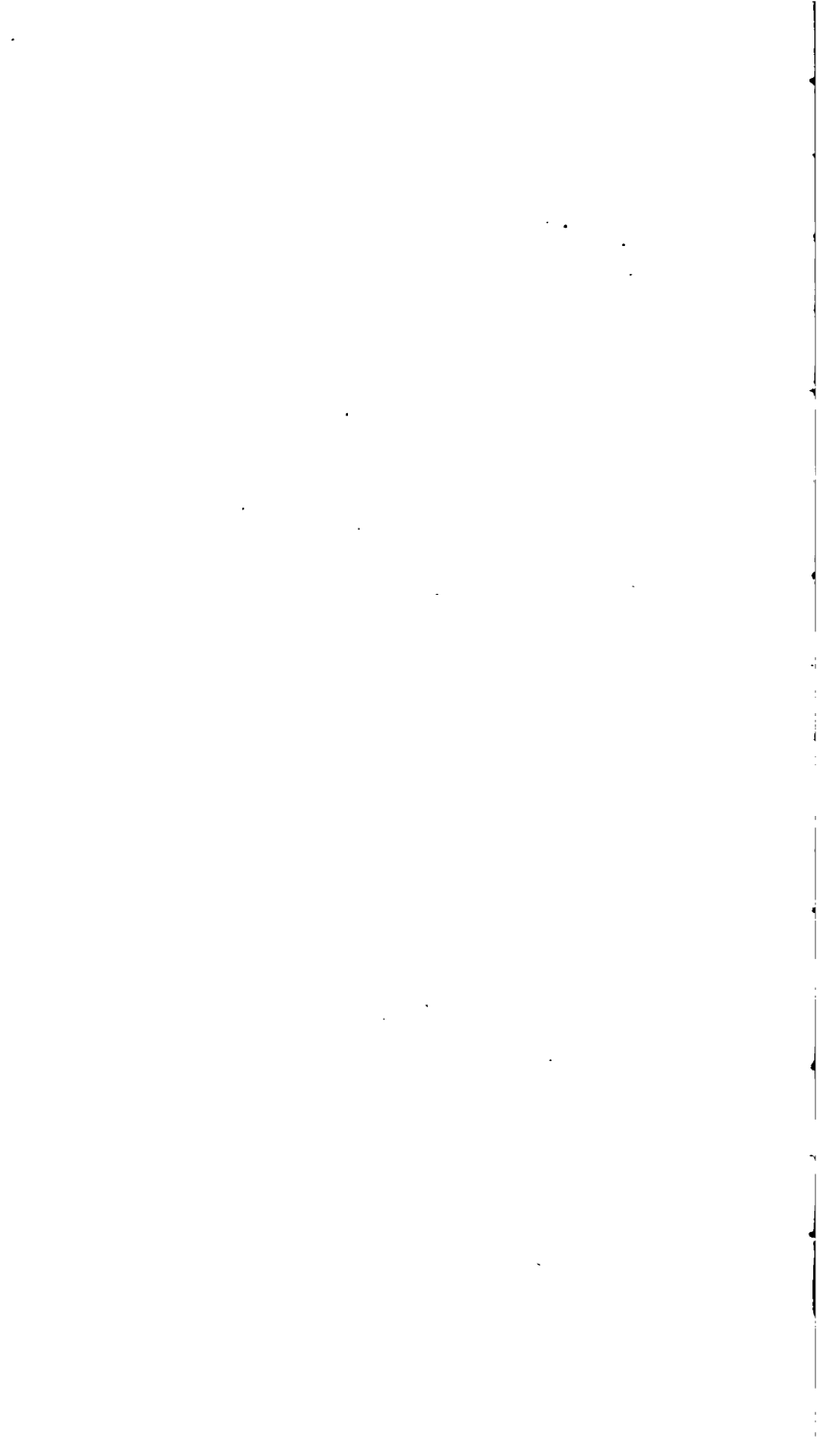
**Louis XIV.** les Français les attaquent avec vigueur et les  
1674 renversent après un combat de cinq heures.  
Une armée , naguères si formidable , repasse  
1675 le Rhin pendant la nuit, et réduite de soixante  
mille hommes à vingt mille , elle abandonne  
à la générosité du vainqueur six mille ma-  
lades ou blessés.

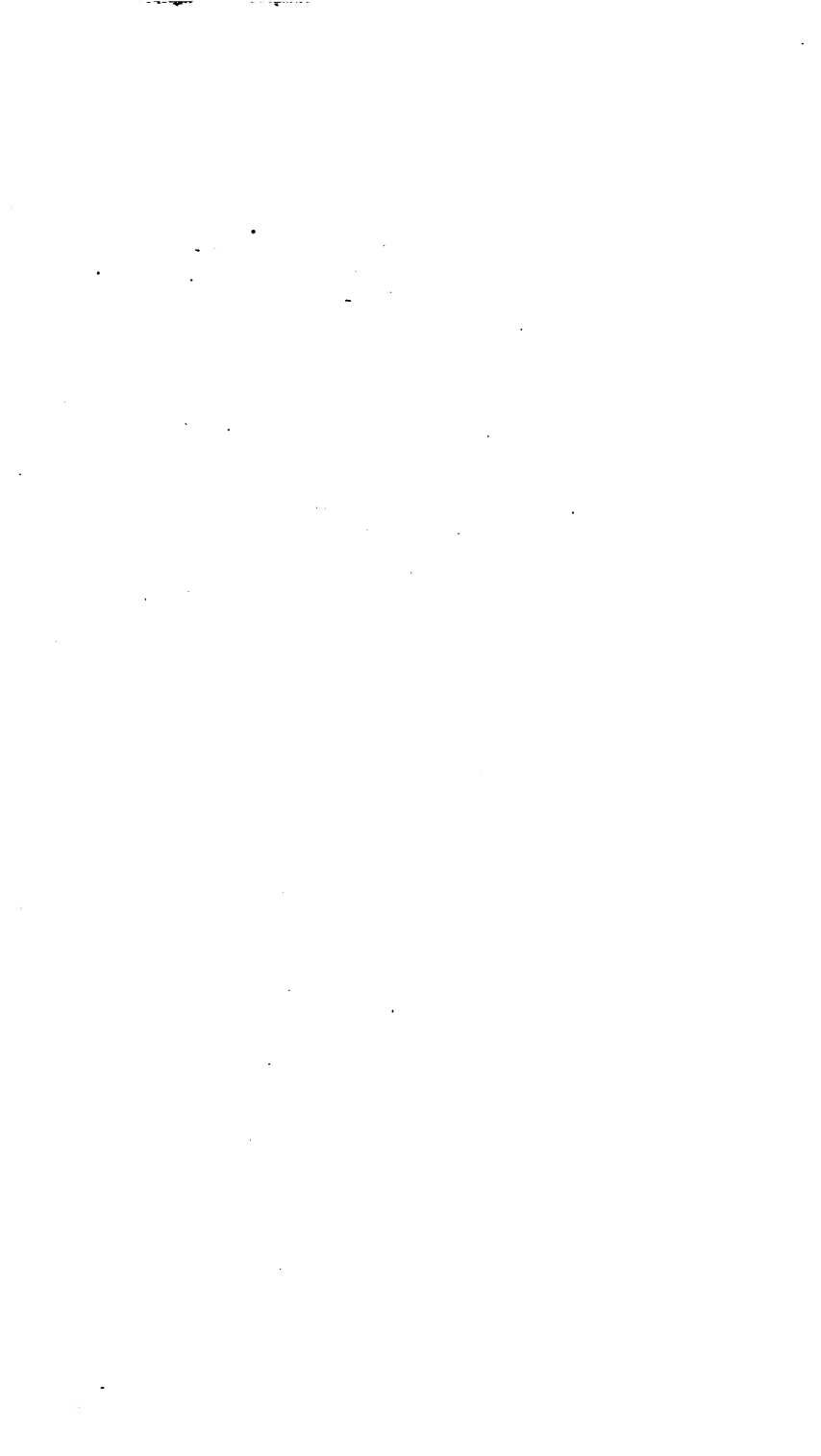
FIN DU TOME TROISIÈME.

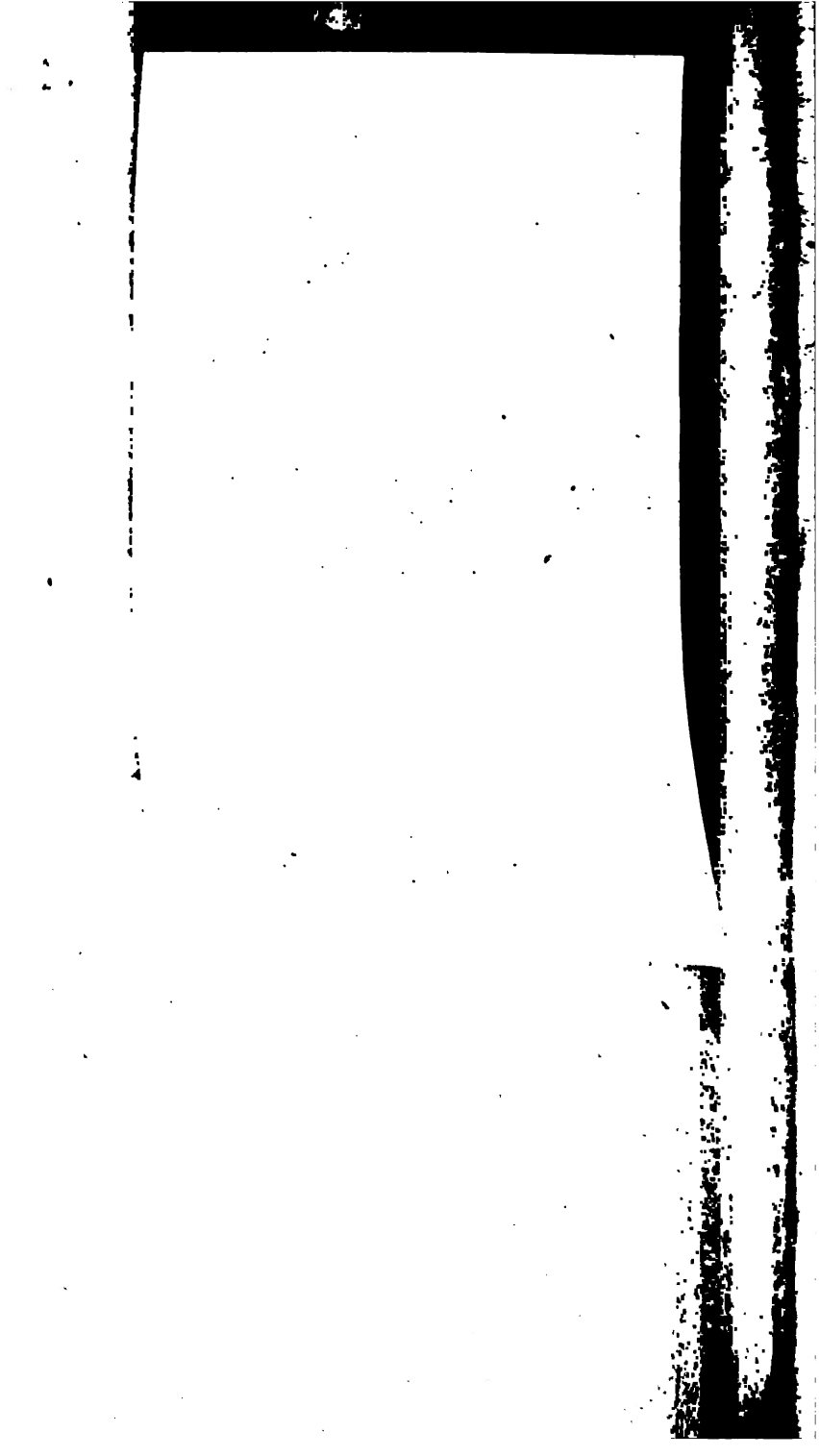


7











R'D JAN 6 1918

